



Édition complète,  
volume **188**

**Rudolf Steiner**  
**LE GOETHEANISME,**  
**UNE IMPULSION DE TRANSFORMATION**  
**ET UNE PENSÉE DE RÉSURRECTION**  
**Science de l'humain et science sociale**

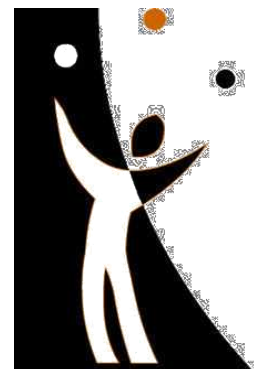
*Douze conférences, tenues à  
Dornach entre le 3 janvier et le 2  
février 1919*

ÉDITION FRANÇAISE

Traduction et révisions  
François Germani

État au 22 juillet 2024  
Institut pour une tri-articulation sociale  
Atelier francophone

Adresse en ligne du document :  
<http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/SWA/188.html>



Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)

Voir la page d'aide à l'impression : <http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html>

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.

Nous consulter.

*A propos des publications de l'œuvre de Rudolf Steiner sous forme de conférences*

Les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925) constituent la base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique. Parallèlement, il a tenu de nombreuses conférences et cours entre 1900 et 1924, aussi bien en public que pour les membres de la Société théosophique, puis anthroposophique. A l'origine, il souhaitait lui-même que ses conférences, toutes tenues librement, ne soient pas consignées par écrit, car elles étaient conçues comme des "communications orales non destinées à être imprimées". Mais après que des transcriptions d'auditeurs incomplètes et erronées aient été réalisées et diffusées, il s'est vu contraint de réglementer la transcription. Il confia cette tâche à Marie Steiner-von Sivers. C'est à elle qu'incombaient la désignation des sténographes, la gestion des transcriptions et la révision des textes nécessaire à l'édition. Comme Rudolf Steiner, par manque de temps, n'a pu corriger lui-même les réécritures que dans de très rares cas, il faut tenir compte de sa réserve à l'égard de toutes les publications de conférences : "Il faudra seulement accepter que des erreurs se trouvent dans les modèles que je n'ai pas relus".

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), la publication d'une édition complète de Rudolf Steiner a été entamée conformément à ses directives. Le présent volume fait partie intégrante de cette édition complète. Si nécessaire, des indications plus précises sur les documents textuels se trouvent au début des notes.

## Table des matières

- PREMIÈRE CONFÉRENCE - Dornach, le 3 janvier 1919.....6**  
*La réponse de la science de l'esprit aux questions les plus importantes de l'époque. Rejet de la spiritualité comme caractéristique de notre époque. Formation de concepts abstraits. Le matérialisme comme émanation des doctrines de l'Église. L'animal vit dans des concepts abstraits. Différence dans la conception des sens entre l'animal et l'humain. "L'âme humaine et l'âme animale" de Wasmann. Le dépassement du/le passage devant le gardien du seuil à l'époque de l'âme consciente/de conscience. L'abstraction des concepts conduit l'humain à l'animal, une régression/marche en arrière dans la marche en avant. Crainte chez les animaux, car le monde terrestre leur est étranger. Futur état de peur des humains qui ne peuvent pas assimiler le monde spirituel.*
- DEUXIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 4 janvier 1919.....21**  
*La position de l'humain à l'époque de l'âme consciente - Jean de la Croix sur la contemplation et le chemin moderne vers la connaissance de l'esprit La science moderne de l'esprit et les anciens courants spirituels. Dans l'esprit de l'Église, l'aspiration à pénétrer dans le monde suprasensible grâce à des facultés particulières est hérétique, tout comme la conception selon laquelle l'humain participe de l'esprit divin. Jean de la Croix sur la contemplation. Son enseignement déformé par le clergé. La science de l'esprit constitue le prolongement de l'union de l'humain et du divin-spirituel enseignée par Jean de la Croix. Le chemin de la contemplation mystique chez Jean de la Croix. Nécessité de la connaissance suprasensible pour comprendre les processus dans le sous conscient de l'humain.*
- TROISIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 5 janvier 1919.....32**  
*Le caractère décisif de l'époque actuelle Jusqu'au XVe siècle, des impulsions anciennes. Les événements catastrophiques de notre époque sont une conséquence de l'ascension des esprits de la personnalité. Grâce à l'entraînement de l'esprit, vision transformée des règnes minéral, végétal, animal et humain. Pas de perception de sa propre entité dans la capacité de représentation : le propre je comme trou de conscience. Représentation fantomatique et volonté incomplète. L'entité humaine proprement dite se trouve au milieu entre représenter et vouloir. Dans le règne minéral et végétal se trouvent des êtres bannis du monde spirituel. L'humain reste enfant, l'animal est desséché. Des humains qui ne s'élèveront pas jusqu'à la saisie du monde spirituel, s'amenuise de la représentation et de la conscience, mais pas de la nostalgie, le lien/pendant avec le monde post-mortem. C'est de cela que le présent est malade. Ce qui est vivant dans le domaine de la volonté et qui ne peut être maîtrisé par la représentation provoque la rage. Si les hommes ne s'abandonnent qu'à leur tête, ils n'auront bientôt plus aucunes pensées. Nécessité d'une pensée active par la science de l'esprit pour la fécondation la vie sociale.*
- QUATRIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 10 janvier 1919.....51**  
*Le rapport entre le psycho-spirituel/l'âmique-spirituel et le vécu physique-corporel du moi et du corps astral dans le sommeil ; atténuation/affaiblissement de ce vécu à l'état de veille. Avec cela peut être compris le côté extérieur de la nature, mais pas amené de l'ordre dans la structure sociale. Augmentation du courage nécessaire. Désintérêt vis-à-vis de la vie spirituelle. L'endormissement/l'être endormi lors de la confrontation du se tenir vis-à-vis d'humain à humain avec rapport notre être hu-*



main plus profond. Lors de l'entrée dans le monde spirituel, ce qui est endormi se réveille. Ce n'est qu'au-delà du seuil de la conscience sensorielle que se trouvent les solutions aux questions sociales. Les sensations qui sont nécessaires pour ne pas explorer dépourvu d'essence les impulsions sociales sont comme l'amour maternel sur le plan physique. C'est dans la reconnaissance de la nature divine et spirituelle de l'humain que repose la solution des questions sociales. -- La logique et la science européennes sont de la conviction que l'humain est en fait mauvais ; un élargissement de l'horizon spirituel est nécessaire pour parler fructueusement sur le problème social.

#### **CINQUIÈME CONFÉRENCE – Dornach, le 11 janvier 1919.....65**

*La spiritualisation de l'histoire moderne - paganisme, judaïsme et christianisme - le "conte" de Goethe Élévation de la conception du mystère du Golgotha par la science de l'esprit. La pensée de résurrection. Saisie du vivant seulement par l'ascension à l'imagination, l'inspiration, l'intuition. Paganisme : vision de la nature ; judaïsme : impulsion morale --- Job. Entrée de l'impulsion du Christ lorsque les cultures païenne et juive ont atteint leur apogée et ont épuisé leur force, symbole extérieur du représentant mourant de l'humanité. Le christianisme a dû prendre la forme du mystère païen pour se répandre dans l'empire romain, d'où la messe. L'accueil du christianisme par les barbares nordiques est beaucoup plus primitif, par un rapport de cœur personnel avec le Christ Jésus. Chez les peuples primitifs du Nord, est développé pour une époque ultérieure ce qui s'en était formé plus tôt dans le Sud à un stade antérieur. Ce qui était le platonisme dans la Grèce antique est devenu le goethéanisme à la cinquième époque culturelle. Avec Goethe, est indiqué sur une attente. L'hymne en prose de Goethe "A la nature".*

#### **SIXIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 12 janvier 1919 - Le goethéanisme comme ambiance/humeur d'attente..... 77**

*Crise de l'humanité à l'époque du Mystère du Golgotha ; affaiblissement des forces corporelles ataviques ; - renforcement de la force psycho/âmique-spirituelle par l'impulsion du Christ. Résurrection intérieure des anciens mystères comme fait historique, insaisissable pour la raison analytique ordinaire. Position de Goethe en rapport à la saisie de l'impulsion du Christ. Rayonnement des cultures du centre de l'Europe. La volonté à la destruction du centre européen. Le goethéanisme comme ambiance d'attente. La triarticulation du façonnement social de l'humanité. Le sentiment païen d'Isis. Le conte du serpent vert et du beau lys/de la belle Lilia. L'évolution de la personnalité de Goethe. L'influence de Shakespeare, Spinoza et Linné. Les œuvres inachevées de Goethe ("Secrets", "Pandora"). Le goethéanisme repose encore dans la tombe pour la culture extérieure, mais doit ressusciter et amener une nouvelle compréhension du Christ.*

#### **SEPTIÈME CONFÉRENCE – Dornach, le 24 janvier 1919.....89**

*Les "Lettres esthétiques" de Schiller et le "Conte" de Goethe. L'intention de Schiller d'un acte politique. Pensée fondamentale des "Lettres" : la liberté dans le contexte social. L'humain libre entre la nécessité sensorielle et la nécessité de raison synthétique. L'esthétique comme état idéal. Schiller, humain d'intellect/de raison analytique sensorialisé, Goethe, humain d'instinct spiritualisé. Milieu du 19e siècle : franchissement d'un abîme. La question sociale avant et après cette date. La nature triarticulée de l'humain (tête, poitrine, membres ; inspiration, jugement, expérience ; perception sensorielle, respiration, alimentation). L'humain triarticulé et les hiérar-*



chies. La triarticulation dans le social : nature, économie - fraternité ; État, lois - égalité ; vie de l'esprit - liberté.

**HUITIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 25 janvier 1919.....105**

*Le rapport entre la science de l'humain à la science sociale - Les trois cabires - L'humain tripartite et l'organisme social tripartite - La période avant et après le milieu du XIXe siècle. La triarticulation. La crise du matérialisme. Les trois cabires et le quatrième cabire. Les "Lettres esthétiques" de Schiller. Imagination, inspiration, intuition. Triarticulation de l'organisme social : vie de l'économie, vie de l'état, vie de l'esprit. Le secret du métabolisme (stimulation) et de l'activité de tête (production). Les pensée comme nourriture de l'organisme social. Perte de l'esprit et perte de la base de nature dans l'organisme social après le milieu du 19e siècle.*

**NEUVIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 26 janvier 1919.....112**

*La migration des peuples d'hier et d'aujourd'hui - L'homoncule social. Triarticulation de l'organisme social. Opposition entre les ouvriers et les entrepreneurs. Aucune confiance des ouvriers dans la force de la pensée : exigence de changement de l'ordre économique. Origine du marxisme : une impulsion scientifique. Manquent des concepts à mesure de réalité. La migration de peuple de tribus barbares d'Est en Ouest et la vague de christianisme qui lui est venue en vis-à-vis. Aujourd'hui, migration de peuple verticale de bas en haut. Nécessité d'une nouvelle révélation spirituelle d'en haut. La terre en relation sociale, un organisme global. La socialisation n'est pas possible sur un territoire limité. Nécessité de la séparation du concept de valeur d'économie de peuple de l'humain concept de travail. Définitions étrangères à la réalité du concept de valeur. Valeur d'économie de peuple : état/contexte de tension entre marchandise (base/fondement de nature) et besoin (spirituel).*

**DIXIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 31 janvier 1919.....126**

*Quelle forme peuvent avoir les revendications sociales dans le présent ? Ordre économique des XVIe et XVIIe siècles : corporations, guildes, etc. Dislocation de ces liens avec l'épanouissement/le déploiement de l'âme de conscience. Développement de l'individualisme économique par la manière de production capitaliste. Situation actuelle à l'Ouest : impulsions démocratiques bourgeoises sans compréhension pour le mouvement prolétarien ; au centre et à l'Est : structures étatiques en ruine, économie détruite. Les "programmes d'Erfurt" de la social-démocratie : transposition des conceptions de science de la nature sur l'organisme social. Karl Kautsky. Jaffé . Les prestations des machines en rapport au travail humain.*

**ONZIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 1er février 1919.....137**

*Le détachement du processus économique du personnel - La séparation de la vie morale-spirituelle des réalités extérieures de l'existence l'être-là Représentation socialiste du passage du capitalisme au socialisme. L'approche de science de la nature ti-fique de processus sociaux. Sans considération spirituelle- scientifique, pas de jugement social. Le développement du capitalisme. L'intervention du moral chez l'artisan du Moyen-Âge. L'ordre économique capitaliste : travailler pour le profit. Dissociation du processus économique de l'aspect personnel. Les quatre idéaux socialistes (socialisation des moyens de production, production uniquement pour les besoins, conditions de travail et de salaire démocratiques, plus-value à la communauté). Le côté moral de la question sociale. L'éveil des instincts animaux comme conséquence du manque d'intérêt spirituel. Économie : imagination ; esprit : Inspiration ; organisme politique : Intuition.*



## **DOUZIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 2 février 1919.....147**

*Les trois conditions préalables dans la position de l'humain au monde, aux autres humains et à la spiritualité Les quatre éléments du programme socialiste : socialisation des moyens de production ; production uniquement selon les besoins ; conditions de vie et de travail démocratiques ; plus-value à la communauté. Pas de confiance du prolétariat dans la moralité de la classe régnante. L'aspiration à un savoir naturel libre de moralité. Le spirituel est le plus important dans la question sociale dans le présent. Nécessité d'un être/système d'idéal libre. Danger de la montée d'instincts virulents. La science de l'esprit conduit à la contemplation spirituelle au lieu de la foi/la croyance, à une véritable appréciation de l'humain vis-à-vis de l'indifférence, à une juste appréciation de toutes choses.*

**NOTES..... 153**

**CONTENU DÉTAILLÉ..... 160**

**SUR LES TRANSCRIPTIONS DE CONFÉRENCES..... 163**

*Extrait de l'autobiographie de Rudolf Steiner "Mein Lebensgang" (35e chap., 1925)*

## **PREMIÈRE CONFÉRENCE - Dornach, le 3 janvier 1919**

La réponse de la science de l'esprit aux questions les plus importantes de l'époque Rejet de la spiritualité comme caractéristique de notre époque. Formation de concepts abstraits. Le matérialisme comme émanation des doctrines de l'Église. L'animal vit dans des concepts abstraits. Différence dans la conception des sens entre l'animal et l'humain. "L'âme humaine et l'âme animale" de Wasmann. Le dépassement du/le passage devant le gardien du seuil à l'époque de l'âme consciente/de conscience. L'abstraction des concepts conduit l'humain à l'animal, une régression/marche en arrière dans la marche en avant. Crainte chez les animaux, car le monde terrestre leur est étranger. Futur état de peur des humains qui ne peuvent pas assimiler le monde spirituel.

Combien de fois avons-nous dû souligner ici que les vérités de la science de l'esprit, 01 lorsqu'elles sont énoncées, peuvent facilement être mal comprises dans l'une ou l'autre direction. Et je vous ai donc aussi parlé des raisons les plus diverses pour lesquelles il est certainement facile de méconnaître et de mal comprendre ces conceptions et ces façons de voir spirituelles-scientifiques. Il faut dire et redire qu'il est bien sûr extrêmement facile, quand on a eu peu d'occasions de se plonger/s'approfondir dans le spirituel, de trouver ici ou là que les choses qui viennent au jour spirituellement-scientifiquement ne sont pas pleinement fondées ou du genre. Il est aussi extrêmement facile de dire : comment celui-ci ou celui-là qui communique quelque chose spirituellement-scientifiquement le sait-il ? - si l'on ne veut pas entrer dans le détail de ce qu'il a lui-même souvent avancé à ce sujet, d'où il sait ces choses, et si l'on ne forme son jugement que sur la base de ce que l'on sait soi-même. Ce n'est pas difficile de dire : "Comment peut-il savoir cela ? Je ne le sais quand même pas ! - et de déclarer ensuite souverainement : Ce que je ne sais pas, cela aussi aucun autre ne le sait, là un autre ne peut tout au plus quand même le croire ! - Mais un tel jugement vient seulement en l'état parce que l'on n'accepte pas d'entrer en matière sur les sources desquelles les connaissances spirituelles-scientifiques doivent être créées, en particulier en nos temps actuels.

Parmi les malentendus qui se sont produits de cette sorte, peut aussi appartenir que 02 l'on croit que la science de l'esprit voudrait prononcer en bloc une condamnation, un jugement d'anéantissement sur toutes l'aspiration du temps, pour autant que cette aspiration émane de personnalités qui se trouvent en dehors de la science de l'esprit. Mais là aussi, repose seulement un malentendu. C'est tout de suite le spécialiste de la science de l'esprit, qui considère avec sérieux et dignité l'état actuel



du monde, qui tiendra compte de l'état d'esprit, de l'état d'âme des contemporains et se posera la question :

09

Qu'est-ce qui se passe dans l'âme des contemporains sérieux du présent, dans la direction dans laquelle il faut justement chercher à améliorer certaines choses qui méritent d'être améliorées ou qui doivent l'être ? - Mais ce qui doit avant tout être saisi de l'oeil comme un fait extraordinairement marquant, en particulier dans le présent, c'est qu'est refusé tout de suite, parfois par les contemporains les plus aspirants, d'entrer concrètement dans le savoir du monde spirituel, dans la connaissance du monde spirituel, qui peut se présenter devant l'humain comme une réalité et pas purement comme quelque chose que l'on peut appréhender par une somme de concepts. Aujourd'hui, la plupart des humains aimeraient justement que leurs expériences se limitent au monde des sens et qu'ils admettent tout au plus que le monde spirituel est accessible par des concepts, par des idées. Ils ne veulent pas s'associer à une recherche qui parle de moyens de pénétrer réellement dans le monde spirituel conformément à l'expérience vécue. Ce refus de la spiritualité réelle est cependant un trait caractéristique de notre époque ; c'est un trait de notre époque dont nous devons tenir compte, en particulier nous qui essayons de nous placer sur le terrain de la science de l'esprit. Sinon, nous restons en dehors de cette science de l'esprit, nous contentant d'y adhérer comme s'il s'agissait d'une chose qui devrait être prise en considération à côté d'autres choses qui viennent au jour dans le présent.

J'ai récemment montré ici, en vous présentant les pensées de *Walther Rathenau*, que le spécialiste de science de l'esprit est déjà en mesure, dans les limites où les directions de pensée actuelles sont à apprécier, d'apprécier aussi réellement ces courants de pensée. Mais ce qui est frappant, c'est ce refus du véritable impact spirituel qui doit venir à notre époque. Ce rejet, on peut en faire l'expérience à chaque pas, si l'on est attentif à ce que les gens pensent aujourd'hui. Certes, le bouleversement de la situation mondiale actuelle s'est manifesté devant beaucoup d'humains ; il y a des humains qui savent apprécier tout le sérieux du temps présent actuel et qui ont déjà compris l'apprécier depuis quelque temps. Là aussi, je vous prie de ne pas vous laisser aller à l'arrogance de maints anthroposophe et de penser

10

que l'anthroposophie, en tant que telle, donne déjà une information pour mieux apprécier le sérieux du temps que les gens qui se trouvent en dehors du mouvement anthroposophique, ne l'apprécient. Car on aimerait aussi qu'à l'intérieur de ce mouvement anthroposophique, certains soient davantage touchés dans leur âme par ce qui est décisif dans notre situation mondiale actuelle. On trouve trop souvent dans nos rangs des humains qui, malgré la gravité de l'époque, n'aiment pas regarder cette gravité et préfèrent s'occuper de leur propre personnalité plutôt que d'éveiller en eux un certain intérêt pour les grandes questions qui puisent par l'humanité.

Pour la réflexion d'aujourd'hui, je vais partir d'un exemple qui m'est tombé entre les mains, on peut dire par hasard - si on ne se méprend pas sur le mot, et nous n'avons pas besoin de nous méprendre sur le mot - ; un essai qui est cependant aujourd'hui dépassé dans la mesure où il a été écrit alors que la dite guerre battait en-



core son plein. L'essai est donc aujourd'hui dépassé. Il n'est pas non plus très percutant, car il traite de la plupart des choses dont il parle de manière très unilatérale. Mais il est le fruit d'un humain - cela se voit à son attitude et à sa manière d'écrire - qui réfléchit sérieusement à ce qui doit se passer, à ce que le monde doit attendre des événements. Il présente, dans cet essai, la manière dont les puissances occidentales, les puissances centrales et les puissances orientales se sont progressivement comportées au sein de la catastrophe des dernières années. Il présente les grands dangers, certes unilatéraux, mais tout de même, qui guettent aujourd'hui et guetteront l'avenir à partir de cette catastrophe. L'auteur a une certaine vision du monde. Il ne considère pas le monde uniquement du point de vue des frontières nationales ; il arrive encore aux humains d'aujourd'hui de ne considérer le monde que du point de vue de leurs frontières nationales, et s'ils peuvent se rassurer en se disant que telle ou telle chose n'a pas encore eu lieu dans leur pays, alors ils ne sont pas inquiets. L'auteur de cet article ne voit tout de même pas seulement les alentours du clocher de l'église, mais il voit quand même quelque chose de la perspective du monde.

11

Et en résumant ses pensées, il arrive à une phrase très étrange. Il dit : "Qu'un destin terrible attend l'humanité blanche ; cela me semble certain en toutes circonstances, à moins qu'une période de suprématie de la sagesse ne succède très vite à celle de la passion et de l'illusion. Nous vivons en effet depuis longtemps dans la période qui ressemble beaucoup à celle des migrations de peuples. Le rythme est énormément accéléré par la guerre mondiale. Ce qui correspond aux tribus germaniques immigrant alors de l'extérieur dans d'anciennes terres cultivées, ce sont les couches populaires inférieures considérables et ascendantes, qui sont très différentes, tant par le sang que par l'héritage culturel, de celles qui dominaient jusqu'alors. Le fait que cette "migration des peuples" - il est en effet beaucoup plus approprié de parler de migration des peuples que de guerre - "ait lieu est une bonne chose dans la mesure où elle conditionne un élargissement, un élargissement de la base culturelle et une élévation du niveau global. Mais c'est très dangereux si elle se déroule trop rapidement. Et ce danger s'accroît à mesure que la guerre mondiale se prolonge".

L'essai est aujourd'hui dépassé/vieilli. Le danger n'est pas devenu moins grand,<sup>05</sup> mais comme il tire tous ses arguments de la guerre qui fait encore rage, ses arguments sont vieillis. Mais ce qui doit nous intéresser ici, c'est surtout la première phrase que j'ai lue : "Qu'un destin terrible guette l'humanité blanche me semble certain en toutes circonstances, à moins qu'une période de règne suprême de la sagesse ne succède très vite à celle de la passion et des représentations illusoire". - Car cela est en fait absolument correct en tant que vérité abstraite. Et si quelqu'un dit une fois que le seul salut de l'humanité réside dans le fait de se tourner vers un règne suprême de sagesse, et non vers quelque autre charlatanisme politique ou social, alors nous devons reconnaître un tel fait, une telle direction de pensée. Mais nous ne devons absolument pas oublier que ce sont précisément ces humains, dont nous devons admettre qu'ils sont saisis dans toutes les profondeurs de leur être par la gravité de la situation actuelle, que ce sont précisément ces humains qui, lorsqu'il s'agit de dire en quoi consistent les conceptions de la sagesse qui devraient dissoudre les anciennes représentations chimériques,





qui retombent aussitôt sur de vieilles représentations chimériques devenues de belles paroles. Car c'est justement la tragédie, c'est le terrible destin de notre époque, que les humains deviennent certes attentifs à cela : Il est nécessaire de se tourner vers l'esprit - mais que la peur et l'angoisse les envahissent toujours lorsqu'ils doivent se tourner vers l'esprit ; qu'ils sont alors aussitôt prêts à recourir aux représentations illusoires qui ont poussé l'humanité dans le terrible destin actuel. Nous avons donc seulement besoin de prendre l'exemple d'une orientation des représentations très répandue.

Croyez-vous que si vous demandiez à un représentant, disons trivial, de la confession de foi catholique romaine, s'il serait enclin à croire que les anciennes conceptions ont conduit à l'époque catastrophique, qu'elles doivent être remplacées par de nouvelles, croyez-vous qu'il serait vraiment enclin à croire à la nécessité de renouveler les conceptions qui n'ont pas pu sauver l'humanité de cette terrible catastrophe ? Non, il dirait : si seulement les humains redeviennent correctement catholiques romains, ils seront déjà heureux. - Et il ne lui viendrait même pas à l'idée de se dire qu'ils ont eu le temps d'être catholiques romains pendant mille neuf cents ans et qu'ils sont malgré tout arrivés à la catastrophe ; que la catastrophe doit donc au moins enseigner que l'on a besoin de nouvelles impulsions. Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Il est nécessaire de montrer/conduire devant les yeux sans réserve les pendants qui existent sur ce point.

Il est facile aujourd'hui, même pour un adepte de telle ou telle Église considéré 07 comme authentique, de dire : le haeckelisme ou le matérialisme, c'est une chose diabolique, il faut l'éradiquer avec souche et tige. - C'est le contraire de ce qui peut conduire les humains à un état d'âme salutaire. Oui, on peut bien parler ainsi, mais si l'on s'en tient à cette affirmation et que l'on n'examine pas le contexte qui entre en ligne de compte, alors il sera impossible d'arriver à quelque chose qui soit en accord avec le présent et encore moins l'avenir proche.

Car si vous prenez un sentiment quelconque de vision du monde, teinté de matérialisme, et que vous vous demandez : d'où vient-il historiquement ? - alors, si vous voulez vraiment y voir plus clair, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous dire : au fond, elle vient justement de la manière dont le christianisme a été représenté pendant mille neuf cents ans par les différentes confessions. Celui qui voit plus loin sait que le haeckelisme n'aurait pas été possible sans le christianisme de l'Église qui l'a précédé. Il y a des gens qui sont restés sur le point de vue de l'Église, disons tel qu'il était au Moyen Âge ; ils défendent encore aujourd'hui les pensées que l'Église avait au Moyen Âge. D'autres ont fait évoluer ces idées. Et ceux qui les ont développées, parmi eux, il y a par exemple *Ernst Haeckel*. Il est un descendant direct des idées cultivées par les différentes églises pendant des siècles. Cela n'est pas né en dehors de l'Église, c'est une vérité qui s'est développée au sens profond du terme au sein des doctrines de l'Église. Toutefois, on reconnaît seulement correctement les pendants lorsqu'on se féconde un peu avec des vues spirituelles-scientifiques pour saisir ces choses de l'oeil.

Je veux donc aujourd'hui - même si certains d'entre vous diront peut-être que la 08 chose est trop difficile, mais rien n'a la permission de nous être trop difficile, on



doit faire preuve de discernement -, j'aimerais tout d'abord vous exposer un point en particulier.

Si vous lisez aujourd'hui les écrits d'inspiration philosophique d'érudits bien formés, par exemple catholiques, vous trouverez partout, en rapport avec un certain point, une vision très précise. Et on peut dire que vous trouverez cette conception formée chez les meilleurs de ces catholiques formés. - Je voudrais tout de suite faire remarquer que je ne suis pas du tout enclin à sous-estimer la formation formelle du clergé catholique par exemple. Je connais très bien - je l'ai aussi exprimé dans mon livre "Vom Menschenrätsel" (De l'énigme de l'humain) - la meilleure formation que possèdent justement maints théologiens catholiques,

14

lorsqu'ils écrivent philosophiquement, par rapport aux écrits des savants philosophes qui ne sont pas passés par la théologie catholique, par exemple. Sous ce rapport, il faut dire que la littérature savante, la littérature théologique des ministres protestants, des ministres réformés, est loin derrière la bonne formation philosophique des théologiens catholiques. Ces gens ont, grâce à leur formation rigoureuse, une certaine capacité à former leurs concepts de manière vraiment plastique ; ils ont - ce que, par exemple, les humains qui sont aujourd'hui célèbres dans la littérature philosophique non catholique n'ont même pas une fois comme présentiment - une certaine faculté à envisager ce qu'est un concept, ce qu'est une idée, et du genre, bref, ces gens ont une certaine formation. Il n'est même pas nécessaire de prendre un livre de Haeckel, on peut prendre un livre d'Eucken pour constater cette pagaille conceptuelle, cette horrible discussion simplement feuilletoniste sur les concepts les plus importants, ou bien on peut prendre un livre de Bergson par exemple, où l'on a toujours le sentiment qu'il intercepte les concepts sans pouvoir les manipuler, comme le célèbre Chinois qui veut se retourner et qui intercepte toujours sa natte. Vous ne trouverez pas cette vacillation absolue dans le monde des concepts, qui est le cas chez ces gens non formés, si vous vous laissez aller à la littérature philosophique issue du clergé catholique, de sorte que, par exemple, un livre comme l'Histoire de l'idéalisme en trois volumes d'*Otto Willmann*, un catholique pur et dur qui affiche son catholicisme à chaque page, est bien plus élevé que la plupart de ce qui est écrit aujourd'hui dans le domaine philosophique par des non-catholiques. On peut absolument savoir tout cela et prendre néanmoins le point de vue que l'on doit adopter en tant que spécialiste en science de l'esprit. L'infériorité de l'esprit peut décider différemment dans ce domaine, elle peut par exemple être d'avis que parce qu'il y a une bonne formation, elle a plus de valeur. Mais on peut absolument aussi faire preuve d'objectivité lorsqu'on est contraint d'adopter un certain point de vue dans la vie.

15

Il y a un point qui viendra toujours vers vous dans cette littérature philosophique catholique bien formée, un point qui aussi a considérablement beaucoup d'éblouissant pour le penseur actuel, c'est celui qui vient toujours en considération lorsque les gens viennent à parler de la différence de l'humain à l'animal. N'est-ce pas, les lecteurs ordinaires de Haeckel et les connaisseurs de Haeckel s'efforceront toujours d'estomper autant que possible la différence entre l'humain et l'animal, de faire croire que l'humain n'est dans son ensemble qu'un animal en quelque sorte plus



évolué. Les savants catholiques ne font pas cela, mais ils mettent toujours en avant ce qui leur semble être une différence radicale entre l'humain et l'animal. Ils soulignent que l'animal en reste à la vision ordinaire qu'il acquiert de l'objet qu'il sent maintenant, de l'objet suivant qu'il sent ou contemple ensuite, et ainsi de suite ; que l'animal ne reste en quelque sorte toujours que dans des représentations individuelles particulières, tandis que l'humain a la faculté de se former des concepts abstraits déduits, de résumer les choses. C'est en effet une différence radicale, parce que l'humain, si l'on conçoit les choses ainsi, se distingue vraiment radicalement de l'animal. L'animal, qui ne considère que les détails, ne peut pas former en lui la spiritualité, parce que les concepts abstraits doivent vivre dans la spiritualité. Et c'est ainsi que l'on doit en arriver à reconnaître que dans l'humain vit cette âme particulière qui justement forme les concepts abstraits, tandis que l'animal avec sa sorte de vie intérieure particulière ne peut former ces concepts abstraits.

Celui qui considère les débats catholiques sur ce point se dit : c'est quelque chose <sup>11</sup> d'extrêmement important qu'une bonne formation philosophique puisse attirer l'attention sur ce point décisif, radicalement décisif, de la différence entre l'humain et l'animal. De nos jours, les humains n'apprécient pas du tout la portée d'une telle chose. Par exemple, lorsque le tapage organisé par *Drews* a commencé, lorsque la question de savoir si Jésus avait vécu ou non a été soulevée, lorsqu'une grande réunion s'est tenue à Berlin, où toutes sortes de gens ont parlé sur le problème :

16

Jésus a-t-il vécu ? - le théologien catholique *Wasmann* en a également parlé, et il ne pouvait bien sûr que dire des choses que les autres considéraient comme très rétrogrades. Mais malgré le fait que les coryphées, notamment de la théologie protestante berlinoise, aient parlé à l'époque, deux déclarations, ou plutôt les documents de ces déclarations, me sont apparus dans les discours de l'époque comme étant vraiment d'un niveau un peu meilleur - pas au niveau actuel, mais à un niveau un peu meilleur. L'une d'entre elles était une déclaration qu'un érudit - je ne veux rien dire de mal, mais plutôt faire l'éloge de cet humain - avait faite à l'époque. Je ne pense pas pouvoir mieux le louer qu'en l'appelant un érudit tapageur de tout premier ordre. Cet humain aurait en effet pu faire beaucoup grâce à sa perspicacité et à ses connaissances singulières dans les domaines les plus divers, grâce à un grand savoir. Déjà à l'époque où je le fréquentais - c'était il y a dix-huit ou dix-neuf ans - il écrivait depuis quinze ans, je crois, une révision de la logique, et je pense qu'il doit encore y travailler depuis, car cette révision de la logique ne m'est pas parvenue entre-temps. Il avait déjà dit à l'époque, ce qui est tout à fait juste, que les humains étaient en fait tout à fait terribles dans le présent, qu'ils étaient en effet tout à fait terribles quand ils ne se sentaient pas en sécurité, quand ils commencent à penser, parce qu'il suffit d'entendre deux ou trois phrases aujourd'hui, que ce soit dans une conversation scientifique ou non scientifique, pour voir la plus terrible des illogies s'installer. Cela, pensait-il, que les humains devraient observer pour ne pas tomber dans les représentations illusoires les plus horribles qui existent aujourd'hui, cela pourrait être écrit sur un quart de page, il suffit de tenir compte de ce quart de page. Je ne sais pas s'il veut réaliser ce quart de page comme une révision de la logique; comme je l'ai dit, cela faisait déjà quinze ans, dix-huit ou dix-neuf ans se sont écoulés depuis, je ne sais pas où il en est aujourd'hui avec cette révision de la lo-



parce qu'avec ça, je veux indiquer que s'il n'était pas un vagabond riche d'esprit, il pourrait fournir terriblement beaucoup. Il a cette fois là, dit quelque chose de très beau, il a notamment dit : "Oui, l'Église catholique a dû entendre un jour que les comètes, qui se composent d'un noyau et d'une queue, sont des corps célestes comme les autres et qu'elles se déplacent selon des lois, comme les autres corps célestes. Lorsqu'il ne fut plus possible de nier que les comètes étaient des corps célestes comme les autres, l'Église catholique se décida à admettre que l'on appliquait aussi aux comètes les autres lois de la trajectoire céleste, mais elle ne l'admit d'abord qu'en ce qui concerne le noyau, pas encore en ce qui concerne la queue. - Eh bien, il voulait seulement exprimer symboliquement que l'Église catholique n'est généralement encline à admettre que le strict nécessaire, comme elle l'a autorisé en 1827 avec la vision copernicienne du monde pour ses adeptes ; mais que même lorsqu'elle doit admettre le strict nécessaire, elle retient au moins encore la queue de la chose ! C'est une remarque qui me semble caractériser assez bien la situation.

Mais l'autre remarque, c'était justement celle du chercheur catholique sur les fourmis Wasmann - c'est un excellent chercheur sur les fourmis, mais c'est aussi un philosophe bien formé - qui a dit : "En fait, messieurs, vous ne pouvez pas me comprendre, parce qu'en réalité, vous ne savez pas tous comment on pense philosophiquement ; celui qui pense philosophiquement ne parle pas comme vous ! - Et en effet, il avait raison, il ne fait aucun doute qu'il a touché le fond/avec cela atteint t le clou sur la tête. Or, il y a tout de suite un petit ouvrage sympathique de Wasmann sur la différence entre l'humain et l'animal, qui met fortement en évidence ce que je viens d'évoquer : cette capacité des humains à penser réellement en termes abstraits, que l'animal ne doit justement pas avoir. C'est quelque chose d'extraordinairement éblouissant, parce que c'est convaincant dans une certaine direction pour celui qui s'est suffisamment formé dans sa pensée pour pouvoir saisir dans l'oeil toute la force d'une telle affirmation.

Mais regardons maintenant la chose spirituellement-scientifiquement, là toute l'histoire qui entrera devant les yeux dans sa signification. Si nous partons spirituellement-scientifiquement des conceptions et des expériences que l'on peut gagner là-dessus dans le monde spirituel, on comprend d'un côté que sans les considérations spirituelles scientifiques, cette affirmation éblouissante dont je viens de parler, ne peut venir en l'état, qu'elle doit aussi être en fait valable pour chacun qui ne veut pas devenir spécialiste de la science de l'esprit, tout de suite s'il est bien formé philosophiquement ; cela, on le l'envisage d'un côté. Mais de l'autre côté, on voit ce qui suit, on le voit simplement en observant les choses dans le monde : si l'on compare l'humain à l'animal avec des conditions préalables spirituelles-scientifiques, alors se montre que l'humain est certes confronté aux choses du monde par des observations isolées/particulières et se forme ensuite des concepts abstraits par toutes sortes d'opérations de penser dans lesquelles il résume ce qu'il voit par unité. On peut aussi admettre que l'animal n'a pas cette abstraction, que l'animal n'exerce pas cette activité d'abstraction. Mais ce qui est curieux, c'est que les concepts abstraits ne manquent pas à l'animal, que l'animal vit avec son âme tout



de suite dans les concepts les plus abstraits que nous, les humains, nous formons avec peine, et que l'animal n'a pas la vision individuelle/particulière comme nous. Ce que nous avons en avance, c'est justement que nous avons une utilisation beaucoup plus libre des sens, une façon bien précise d'interaction entre les sens et les émotions intérieures et les impulsions de la volonté. C'est ce que nous avons de plus que l'animal. Mais la sécurité de l'instinct qu'ont les animaux repose précisément sur le fait que l'animal vit dès le départ avec des concepts abstraits que nous devons d'abord former. Ce qui nous distingue de l'animal, c'est que nos sens s'émancipent et deviennent plus libres dans leur utilisation vers le monde extérieur, et que nous pouvons aussi injecter dans nos sens la volonté que l'animal ne peut pas injecter. Mais ce que nous, les humains, n'avons pas, et que nous devons d'abord acquérir, les concepts abstraits, c'est précisément l'animal qui les a, aussi étrange que cela puisse paraître. Certes, chaque animal n'a qu'un domaine déterminé, mais dans ce domaine, l'animal a de telles notions abstraites, aussi étrange que cela puisse nous paraître.

19

L'humain est obligé de voir un, deux, trois chiens ; il s'en sert pour former le concept abstrait de "chien". L'animal a dans ce domaine, et très précisément, le même concept abstrait de "chien" que nous, il n'a pas besoin de se le former. Nous devons d'abord le former, l'animal n'en a pas besoin. Mais l'animal n'a pas la capacité de distinguer exactement un chien d'un autre, de l'individualiser exactement par les perceptions sensorielles.

Si nous n'acquérons pas la capacité d'accéder au véritable état des faits de la réalité<sup>14</sup> par la science de l'esprit, nous nous trompons à un certain niveau sur ce qui est le plus essentiel. Nous croyons que parce que nous, les humains, devons développer la capacité de former des concepts abstraits, nous nous distinguons par ces concepts abstraits de l'animal qui ne possède pas cette capacité. Mais l'animal n'a pas du tout besoin de cette capacité, car il possède d'emblée les concepts abstraits. L'animal a un tout autre type de vision sensorielle que nous, les humains. C'est justement la vision extérieure des sens qui est entièrement différente.

En cette relation, une transformation saisissant profondément dans lesreprésenta-<sup>15</sup>tions humaines est nécessaire. Car les humains se sont instruits de toutes sortes de concepts de science de la nature qui sont déjà devenus populaires aujourd'hui. Soit ils ont pu les apprendre dans une certaine école, par un enseignement direct, soit ils se sont instruits par cette eau de vaisselle - j'allais dire par cette lecture des journaux - par laquelle les représentations des science de la nature se répandent aujourd'hui dans le monde entier. Mais les humains sont dominés par ces représentations de science de la nature. En ce qui concerne ce que je viens de vous indiquer, les humains sont profondément dominés par une tendance, que l'on pourrait presque qualifier d'instinctive, à croire que l'animal voit vraiment la même chose que l'humain dans son environnement. Lorsqu'il se promène avec son chien, il a la croyance instinctive que le chien voit le monde comme il le voit, qu'il voit l'herbe colorée, le blé coloré, les pierres colorées, tout comme lui. Et puis, s'il est capable de penser un tant soit peu, il a aussi encore la croyance :

20

il peut lui-même faire des abstractions et a donc des concepts abstraits, mais son



chien ne fait pas d'abstraction, et ainsi de suite. Et pourtant, ce n'est pas le cas. Ce chien qui marche à côté de nous vit tout aussi bien que nous dans les concepts abstraits. Oui, il y vit même plus intensément que nous. Il n'a même pas besoin de les acquérir, mais il vit intensément en eux dès le début. Mais il n'a pas la vision extérieure, qui lui donne une toute autre image : il suffit d'être attentif à certaines observations que l'on peut faire dans la vie. Cependant, on ne prend pas toujours les choses suffisamment au sérieux. Je pourrais vous citer un grand nombre d'exemples qui vous montreraient comment l'humain, de manière purement instinctive, pense de manière erronée/tordue dans ce sens. Par exemple, une fois, c'était à Zurich, je crois, je suis sorti dans la rue après une conférence donnée lors d'une soirée de Branche. Un cocher m'attendait, et le cheval ne voulait pas vraiment aller, il faisait mine de redouter un peu. Le cocher dit alors : "Il a peur de son ombre. - Il voyait bien sûr l'ombre du cheval que la lanterne projetait sur le mur, et il supposait donc que le cheval voyait cette ombre exactement comme lui. Il n'avait bien sûr aucune idée de ce qui se passait, si je puis dire, dans l'âme du cheval et de ce qui se passait dans son âme. Il voit l'ombre du cheval, mais le cheval a un sentiment vivant d'être dans cette partie de l'espace du corps éthérique où l'ombre se forme. Cela est un tout autre processus, en rapport à la vision intérieure un tout autre processus.

Vous avez là le choc entre le mode de pensée jusqu'à présent, jusque dans les visions/façons de voir les plus élémentaires et instinctives des humains naïfs, avec ce qui doit entrer spirituellement-scientifiquement nouveau dans les humains. Ils devront toutefois d'abord apprécier avec le plus grand sérieux ce qui repose en fait à la base ici. Car, en ce qui concerne de telles choses, le matérialisme le plus absolu d'un Vogt ou d'un Moleschott ou d'un Clifford ou d'un Spencer, et ainsi de suite, se distingue beaucoup moins du concept traditionnel de confession de foi des différentes confessions que ne se distingue ce qui, en tant que nouveau mode de pensée reposant à la base de la science de l'esprit doit se distinguer de ces confessions de foi..

21

Car en fait, certains matérialistes pensent aujourd'hui que l'humain n'est pas très différent de l'animal. - Ils ont entendu une fois sonner quelque chose à ce sujet, même s'ils n'ont pas entendu les cloches sonner, à savoir que l'humain peut se faire des concepts abstraits, qui sont tout de même quelque chose de différent des simples représentations sensorielles habituelles ; mais ils se disent : des concepts abstraits, ce n'est peut-être pas quelque chose d'aussi important, d'aussi essentiel, donc au fond, l'humain ne se distingue pas de l'animal. - Tout le matérialisme actuel est en fait une création des confessions d'églises. Il suffit d'envisager cela très sérieusement, et l'on verra qu'un renouvellement du mode de représentation de l'âme humaine entre ici en ligne de compte, si l'on ne veut pas en rester là : maintenant, à nouveau, retour aux anciennes représentations, et tout ira déjà bien !

Mais on ne peut pas dire quelque peu que les humains pourraient tout simplement s'abstenir de se tourner vers une véritable vie de l'esprit et que les choses pourraient continuer ainsi ! Non, ceux qui disent "qu'un terrible destin attend l'humanité blanche me semble certain en toutes circonstances, à moins qu'une période de suprématie de la sagesse ne succède très vite à celle de la passion et des illusions"



ont raison. Seulement, de telles gens devraient aussi reconnaître que la plus grande partie des représentations scientifiques sur le monde actuel appartient aux représentations illusoires/folles. Cela devrait justement être reconnu. Dans le courant de son évolution, l'humanité est arrivée au point que nous caractérisons souvent en disant que depuis le XVe siècle, l'humanité est dans l'ère de l'âme de conscience. Et cette évolution de l'âme consciente se déroule de la manière que je viens de décrire à plusieurs reprises. Voyons une caractéristique très importante de l'évolution de l'âme de conscience.

Je vous l'ai déjà évoqué la dernière fois : tout ce que le chercheur en esprit reconnaît, c'est-à-dire ce qu'il élève dans la conscience, tout de suite de telles choses qui reposent dans l'évolution de l'humanité, c

22

ela se passe dans le subconscient des humains, même si on ne le reconnaît pas. En se développant vers l'avenir, l'humanité passe par certaines expériences. Elle passe inconsciemment par ces expériences si elle ne préfère pas les amener à la conscience, ce qui devrait justement se produire à l'âge du développement de l'âme de conscience. Mais c'est tout de suite à cette époque du développement de l'âme consciente que beaucoup de choses qui parviennent à l'humain dans son subconscient sont aujourd'hui encore repoussées.

Entre autres, une certaine partie de l'expérience que l'on peut appeler la rencontre avec le "gardien du seuil" s'approche de plus en plus de l'humain. Certes, si l'on veut vraiment entrer dans le monde spirituel en pleine conscience, développer des imaginations, des inspirations, des intuitions, il faut entrer dans le domaine du monde suprasensible à un degré beaucoup plus élevé, avec des expériences plus riches, des expériences tout à fait différentes. Il faut passer devant le gardien du seuil de manière plus approfondie - si je peux me permettre d'utiliser cette expression - que toute l'humanité ne doit le faire au cours de l'âge de l'âme consciente. Mais dans une certaine mesure, l'humain doit simplement passer devant le Gardien du Seuil jusqu'à la fin de l'évolution de l'âme de conscience. Il peut alors avoir la commodité de laisser ce passage entièrement dans le subconscient. Mais la science de l'esprit est justement là pour que cela ne se produise pas. Elle doit attirer l'attention sur le fait que cela fait partie des événements qui se déroulent actuellement dans le développement/l'évolution de l'humanité. Et celui qui empêche aujourd'hui les humains de pratiquer la science de l'esprit ne veut en fait rien de moins que forcer les humains à passer, non pas consciemment, mais inconsciemment, devant le gardien du seuil qui, en cette époque, fait simplement son entrée dans l'horizon des humains.

En d'autres termes, pendant les 2160 ans que dure l'ère de l'évolution de l'âme consciente, à partir de 1413 environ, l'humanité doit passer par le Gardien du Seuil dans une incarnation quelconque et vivre en partie les expériences que l'on peut avoir auprès du Gardien du Seuil.

23

L'humain peut se laisser forcer par l'humain de mentalité matérialiste de passer inconsciemment ; ou il peut prendre librement la décision d'être attentif à la science de l'esprit et d'entendre, soit par l'introspection, soit par le bon sens/la saine raison



analytique humaine, prendre/percevoir quelque chose à ce passage devant le gardien du seuil. Et lors de ce passage devant le gardien du seuil, on entend précisément ce qui permet à l'humain de se former des représentations justes et pertinentes sur le monde suprasensible concret, des représentations d'abord qui sont en situation d'amener avant tout le représenter lui-même, le penser, dans une certaine direction libre, impartiale et favorable à la réalité.

C'est ce que j'ai souvent décrit comme étant la plus grande conquête de la science<sup>21</sup> de l'esprit, à savoir que la pensée devient plus sensible/amicale à la réalité, qu'elle peut réellement prendre en compte les impulsions qui reposent dans les événements, et non purement, de manière abstraite, comme la science de la nature sait extérieurement quelque chose sur les processus. Savoir certaines choses du monde spirituel, c'est ce qui devient nécessaire à l'humain. Par cela l'humain doit être transposé dans la situation d'apprendre à juger sa position dans le monde du point de vue de l'horizon spirituel, alors qu'aujourd'hui il ne peut juger sa position dans le monde que du point de vue de l'horizon sensoriel. Vous jugez déjà quelque chose de nouveau et de correct lorsque, par exemple, vous faites fructifier en vous une pensée telle que les animaux n'ont quelque peu aucune représentation abstraite, mais qu'ils vivent tout de suite dans les représentations les plus abstraites, et que l'humain se distingue de l'animal par une certaine formation de ses sens, qui s'émancipent du lien étroit avec la vie corporelle. Ce n'est qu'ainsi que vous parvenez à des idées justes sur la différence entre l'humain et l'animal. Extérieurement, cela se traduit par le fait que l'organisation des sens chez les animaux se trouve dans un rapport vital très prononcé avec l'ensemble de l'organisation du corps. Chez l'animal, l'organisation du corps s'étend de manière très significative jusqu'aux sens.

24

Prenez l'œil, par exemple. Il est bien connu des naturalistes que les animaux inférieurs<sup>22</sup> ont en eux des organes, par exemple l'éventail ou l'apophyse-épée, qui sont remplis de sang et qui établissent un lien vivant entre l'intérieur de l'œil et l'ensemble de l'organisation, alors que l'œil humain n'a pas cette organisation, mais est beaucoup plus indépendant. Cette indépendance accrue des sens, cette émancipation des sens par rapport à l'organisation globale, c'est quelque chose qui ne se produit que chez l'humain. Mais chez l'humain, l'ensemble du monde des sens est beaucoup plus en relation avec la volonté que chez l'animal. J'ai exprimé cela différemment du point de vue morphologique. J'ai attiré votre attention sur la même chose d'un autre point de vue, en disant : si vous prenez l'organisme triarticulé, organes des extrémités, poitrine, tête, si je schématise, c'est ainsi chez l'animal : ceci est l'organisme de la tête (dessin de gauche, p. 32), ceci est l'organisme de la poitrine, ceci est l'organisme des extrémités. La tête se trouve immédiatement au-dessus de la terre. La terre est sous l'organisme de la tête - approximativement bien sûr, mais par essence - chez tous les animaux. La colonne vertébrale est perpendiculaire à l'axe ou au rayon de la Terre. Chez l'humain, la tête repose sur son propre organisme thoracique et sur l'organisme de ses membres. Chez l'humain, sa tête repose sur son propre organisme thoracique et sur l'organisme de ses extrémités. Chez l'humain, l'organisme thoracique est sous l'organisme principal, comme chez l'animal la terre est sous l'organisme principal. La tête de l'humain repose sur sa





propre terre. Chez l'animal, il y a donc une séparation entre l'organisme de la volonté, notamment l'organisme des extrémités, les extrémités postérieures, et la tête. Chez l'humain, la volonté, l'organisme de la volonté est directement intégré à l'organisme de la tête et l'ensemble se trouve dans le rayon terrestre. Ainsi, les sens sont en quelque sorte traversés par la volonté, et c'est ce qui caractérise l'humain. En réalité, il se distingue de l'animal par le fait que les sens sont traversés par la volonté. Chez l'animal, les sens ne sont pas traversés par la volonté, mais par un élément plus profond ; d'où le lien plus intime entre l'organisation des sens et l'organisme entier. L'humain vit beaucoup plus dans le monde extérieur, l'animal vit beaucoup plus dans son propre monde intérieur.

25

En ce que l'humain se sert de ses outils sensoriels, il vit beaucoup plus dans le monde extérieur.

Maintenant, considérez que nous vivons dans l'ère de l'âme de conscience. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie, comme je vous l'ai expliqué plusieurs fois, que nous avançons justement vers le fait que dans la conscience il n'y a que le reflet, que des images miroir, puisque l'âge de l'âme consciente est aussi l'âge de l'intellectualisme. C'est seulement à l'époque de l'intellectualisme que l'on développe la faculté d'abstraction aussi purement comme un art. C'est à cette époque d'intellectualisme et de matérialisme que les concepts les plus abstraits ont été formés.

Nous pouvons maintenant penser à deux personnes ; l'une est un philosophe bien formé, aussi bien formé que le sont les théologiens catholiques. Il devrait dire quelque chose de son point de vue, mais il ne le dira pas, parce qu'il voit que le matérialisme s'est développé à partir de l'évolution séculaire du christianisme, et cela lui est désagréable ; mais il devrait en fait dire : cet humain dans l'ère de l'âme de conscience peut le mieux former des concepts abstraits, il s'est donc dressé au dessus de l'animal.

Mais le spécialiste de la science de l'esprit peut aussi venir et dire : à cette époque de l'évolution de l'âme de conscience, ce qui caractérise l'humain, c'est tout de suite qu'il a la faculté de développer très fortement des concepts abstraits. - Où cela le mène-t-il ? Il revient tout de suite à l'animalité ! Et cela explique énormément de choses. Cela vous explique pourquoi la tendance de l'humain à se rapprocher le plus possible de l'animal provient précisément du fait que l'on entre dans les abstractions des concepts. Mais cela vous explique aussi quelque chose qui se produit souvent aujourd'hui dans la pratique et la conduite de la vie. Les sciences deviennent de plus en plus abstraites, et dans la vie sociale, l'humain en vient de plus en plus à vouloir vivre comme le bétail bien aimé, c'est-à-dire en ne subvenant qu'aux besoins quotidiens de la faim et autres. Le contexte/pendant interne entre la capacité d'abstraction et l'animalité, c'est ce que montre la science de l'esprit.

26

Ce pendant intérieur, l'humain le vit en toutes circonstances comme une expérience à l'âge du développement de l'âme consciente. S'il est empêché de la manière décrite précédemment, il le traverse inconsciemment. De nombreux êtres humains traversent ce qui leur dit dans les profondeurs de leur âme : tu deviens de plus en plus semblable à l'animal ; en progressant, tu deviens de plus en plus sem-



blable à l'animal. - C'est l'effroi qu'éprouvent les humains face à la progression sur la voie. C'est aussi ce qui incite les humains à rester si volontiers conservateurs avec les anciens concepts.

Cela a-t-il la permission d'être ? Cette visibilité inconsciente de l'animalité au gardien du seuil peut-elle arrêter les humains d'aller de l'avant ? Non, cela n'a pas la permission d'arriver ; mais une autre chose doit se produire. En reculant dans l'apparente progression, il faut que le recul se fasse de telle sorte qu'il n'ait pas lieu, comme ce serait absolument le cas si l'on ne développait que la faculté d'abstraction, simplement comme un va-et-vient : on arriverait alors à des stades antérieurs de l'évolution de l'humanité, oui, on arriverait même à la corruption. Non, il faut reculer, mais de telle manière, en faisant des allers-retours (dessin de droite, p. 3 2), qu'il y ait une élévation, et cette élévation doit conduire au spirituel.

Ce que nous perdons en entrant dans l'abstraction, nous devons le paralyser en remplissant nos reflets/images-miroir abstraites avec du spirituel, en absorbant le spirituel dans l'abstraction. C'est par là que nous avançons. Devant le gardien du seuil, l'humain est placé, consciemment ou inconsciemment, devant la terrible décision suivante : soit devenir, par les concepts abstraits, "plus animal que la bête" et "enfouir son nez dans chaque fromage blanc", pour reprendre le "Faust" de Goethe, soit, au moment où il entre dans l'abstraction, verser dans ces concepts abstraits ce qui émane des mondes spirituels, comme nous l'avons caractérisé ces jours-ci. C'est alors seulement que l'humain commence à apprécier correctement sa position dans le monde, car il se perçoit alors comme étant en évolution, car alors il se saisit des concepts comme dans cette évolution, alors il sait

27

pourquoi en un certain point de cette évolution le danger le menace de sombrer dans l'animalité, tout de suite par les abstractions. Lorsque l'humain se trouvait au niveau animal dans les périodes de culture primitive, il se distinguait des animaux par ses sens et non par ses concepts abstraits. Les animaux avaient mieux les concepts abstraits. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il peut développer ces concepts abstraits en cas de besoin. Les animaux les ont bien mieux. Je l'ai expliqué une fois par un autre exemple, en vous disant : depuis combien de temps l'humain a-t-il essayé de faire du papier dans l'évolution historique ? La guêpe fait son nid avec du papier, elle le fait depuis des millions d'années ! Et regardez ce que les animaux révèlent en termes de sagesse, d'intellectualité et de capacité d'abstraction, même si c'est de manière unilatérale. On appelle cela sottement l'instinct. Mais si l'on voit clair dans cette affaire, on sait que très peu d'êtres humains sont aujourd'hui capables, avec leur capacité d'abstraction, d'aller au-delà de l'unilatéralité des classes animales actuelles, avec ce qu'ils préparent de leur capacité d'abstraction.

L'humain est donc placé devant cette décision importante : soit retourner à l'animalité dans une très large mesure, être plus animal que n'importe quel animal, pour utiliser l'expression méphistophélique dans "Faust" - Ahriman-Méphistophélès aimerait en effet atteindre cela dans l'humain, avec l'humain -, soit accueillir le spirituel.

Il est déjà nécessaire une certaine intensité du représenter si l'on veut savoir aujourd'hui ce qui est réellement tracé pour les humains dans l'évolution du temps,



dans les nécessités temporelles. Il faut alors creuser très, très profondément dans le devenir du monde, il ne faut pas non plus craindre de se préparer, par des concepts spirituels-scientifiques, à des concepts plus difficiles et porteurs de réalité. Car bien sûr, si quelqu'un entend pour la première fois quelque chose comme ce que j'ai dit aujourd'hui, il dira : "C'est de la folie pure ! - C'est compréhensible. Mais on pourrait aussi s'imaginer que quelqu'un considère une très grande partie de ce que les "intelligents" ont fait depuis des années comme une grande folie,

28

et il pourrait considérer de très grandes majorités comme folles ; mais alors il pourrait aussi trouver compréhensible pourquoi ces très grandes majorités le considéraient, lui, comme un déviant, comme fou. Car dans une société de fous, ce n'est généralement pas le fou qui est considéré comme fou, mais l'humain intelligent.

Mais l'humain apprend par cela à féconder a solument toute sa vision du monde. Et 30 il apprend tout de suite à féconder ce qui, en réalité, l'a toujours déjà distingué de l'animal. Au fond, l'humain n'est pas très attentif à ses propres facultés, et il le sera de moins en moins si, à l'époque de l'âme de conscience, il ne développe que l'intellectualité. Si l'on retourne à des temps plus anciens, on trouve encore très souvent chez les humains riches de sens qu'ils avaient aussi un certain sens de l'environnement. Si l'on prend les représentations que les humains d'autrefois se faisaient de certains animaux par exemple, elles sont souvent riches de sens. Les idées des livres de zoologie d'aujourd'hui sont parfois tout à fait honorables du point de vue de la formation de l'abstraction, mais elles ne sont pas riches de sens. Avant toute chose, j'aimerais vous demander si, parmi les idées que vous recevez aujourd'hui à l'école, il y en a vraiment qui peuvent vous faire entrer de manière sensée, disons dans la vie des animaux ? Est-ce que les humains d'aujourd'hui, en regardant un grand nombre d'animaux, voient encore le regard craintif avec lequel des troupes entières, des groupes entiers d'animaux regardent le monde, le regard craintif et angoissé ? Oh, nous apprendrons à le voir à nouveau, lorsque nous serons parvenus, grâce à notre faculté d'abstraction, à un point tel qu'il nous aura poussés vers le gardien du seuil, que nous pourrions à nouveau développer de la compassion pour l'animal ! Non pas cette compassion qui est aujourd'hui souvent cultivée artificiellement, mais qui correspond à une expérience intérieure élémentaire. On peut dire que sur tous les animaux supérieurs, sur tous les animaux à sang chaud, se répand une étrange anxiété, un regard anxieux dans le monde. Je suis allé une fois avec un homme qui était instruit académique, et nous avons vu à partir d'un certain point de la route des cerfs, des cerfs qui fuyaient de tout le possible. Là, cet homme me dit :

29

il doit y avoir quelque chose à la base de tout cela, c'est que dans les temps anciens, les humains ont torturé les animaux, les ont abattus ou quelque chose comme ça, et c'est ainsi que les âmes des animaux se sont habituées à avoir peur de l'humain. - Mais les animaux ont aussi peur d'autres choses, pas purement de l'humain.

On essaie donc de comprendre pourquoi certains animaux ont peur. Ce n'est pas 31 nécessaire. La peur est en effet une caractéristique générale et universelle des animaux. Si certains animaux n'ont pas peur, c'est justement parce qu'ils ont été dressés et habitués d'une certaine manière. La peur est tout à fait propre à l'animal



parce que l'animal a dans une large mesure la capacité d'abstraction, les concepts abstraits. C'est en cela que l'animal vit. Le monde que vous acquérez lorsque vous avez longuement étudié, lorsque vous avez longuement fait des abstractions, c'est le monde dans lequel vit l'animal ; et le monde dans lequel l'humain vit ici sur Terre par ses sens est beaucoup plus inconnu à l'animal qu'à l'humain, bien que l'animal ait des sens, et c'est de l'inconnu qu'on a peur. C'est tout à fait conforme à une vérité profonde. L'animal regarde le monde avec peur. Cela a une certaine portée. Je l'ai exprimé récemment dans un article que j'ai écrit sur l'ahrimanisme et le luciférianisme dans la vie humaine dans le dernier numéro de la revue "Das Reich" : Les humains ont peur de la vie spirituelle. -- Comment se fait-il qu'ils soient si effrayés ? Cela vient du fait qu'ils doivent maintenant s'approcher du gardien du seuil dans leur subconscient. C'est là qu'ils sont confrontés à la décision dont j'ai parlé. Ils se rapprochent alors de l'animal. L'animal a peur. Les animaux passent par la région de la peur. Tels sont les rapports. Et l'état de peur s'accroîtra de plus en plus si les humains ne s'efforcent pas sérieusement de connaître vraiment, d'accueillir vraiment en eux ce monde qui doit s'approcher d'eux, le monde spirituel.

Il n'y a plus que quelques humains dans les temps modernes chez lesquelles les re-32 présentations délirantes générales ont laissé une trace des anciennes représentations ataviques de la réalité du monde.

30

Si l'on considère l'animal dans le contexte global de l'évolution de la nature, si l'on considère son organisation dans le contexte global de l'ordre naturel, qu'en est-il de l'animal ? Lorsque l'ancienne évolution lunaire existait, il n'y avait pas encore de différenciation entre les animaux supérieurs et l'humain actuel en ce qui concerne l'organisation extérieure. Celle-ci n'est qu'un résultat de l'évolution terrestre. L'humain a suivi l'évolution terrestre normale, pas l'animal. L'animal s'est en quelque sorte desséché au cours de l'évolution lunaire. Son organisation ne correspond pas à l'évolution terrestre. Celui qui a compris cela - à l'époque récente, peu de gens l'ont compris instinctivement, *Hegel* entre autres - répond à la question : qu'est-ce que l'animal en réalité par rapport à sa forme d'organisation ? - en disant : la nature tombe malade, et la maladie de la nature est l'animal, notamment l'animal supérieur. - Dans l'organisation animale, c'est la maladie de la nature qui agit, la maladie de la Terre entière. Le fait que la Terre tombe malade, qu'elle retombe malade dans l'ancienne évolution lunaire, c'est l'animalité supérieure ; pas tellement les animaux inférieurs, mais l'animalité supérieure. Mais c'est aussi quelque chose qui se présente inconsciemment à l'humain au moment décisif, lorsqu'il passe devant le gardien du seuil, s'il ne le veut pas consciemment.

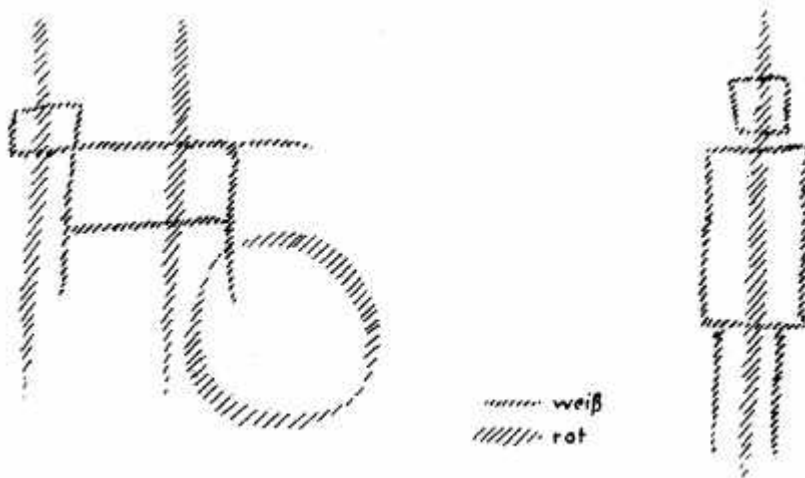
Et si vous tenez compte de ce que je viens de vous dire, de la manière dont je vous 33 ai présenté il y a quelque temps la répartition des rencontres avec le Gardien du seuil dans leur différenciation sur l'Ouest américain, sur le Centre européen, sur l'Est, si vous tenez compte de tout cela, vous verrez comment on peut s'orienter sur ce qui se passe sur la Terre dans l'humanité, si on se laisse seulement aller à ces choses. Et si l'on se laisse aller à ces choses, alors on comprend que l'humain en arriverait vraiment à penser enfin différemment sur lui-même et aussi sur son rapport avec ses semblables. C'est la question que tous les gens sérieux devraient soulever à l'heure actuelle, la question qui peut suivre une phrase comme celle men-



"Qu'un terrible destin attend l'humanité blanche, cela me semble certain en toutes circonstances, à moins qu'une période de suprématie de la sagesse ne succède très vite à celle de la passion et des représentations délirantes/illusoires". Où trouver ces représentations de sagesse, comment les obtenir, c'est en effet ce à quoi la science de l'esprit voudrait répondre. Mais ce faisant, elle veut répondre aux questions les plus importantes de notre époque. Et si quelqu'un vient, qui ressent aussi profondément qu'un tel humain ce qui est nécessaire au présent, on peut lui dire : si tu ne veux plus craindre qu'un destin terrible guette l'humanité blanche, alors engage-toi dans une observation spirituelle à scientifique du monde et de ses phénomènes !

De cela, nous voulons alors continuer à parler demain.

34



32

## DEUXIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 4 janvier 1919

*La position de l'humain à l'époque de l'âme consciente - Jean de la Croix sur la contemplation et le chemin moderne vers la connaissance de l'esprit La science moderne de l'esprit et les anciens courants spirituels. Dans l'esprit de l'Église, l'aspiration à pénétrer dans le monde suprasensible grâce à des facultés particulières est hérétique, tout comme la conception selon laquelle l'humain participe de l'esprit divin. Jean de la Croix sur la contemplation. Son enseignement déformé par le clergé. La science de l'esprit constitue le prolongement de l'union de l'humain et du divin-spirituel enseignée par Jean de la Croix. Le chemin de la contemplation mystique chez Jean de la Croix. Nécessité de la connaissance suprasensible pour comprendre les processus dans le sous conscient de l'humain.*

Il est peut-être significatif, tout de suite à l'occasion de ces réflexions comme nous<sup>01</sup> en avons l'habitude maintenant, de jeter un regard en arrière sur bien des choses qui, dans les temps passés, étaient en rapport avec tel ou tel courant spirituel. Car vous l'avez vu : il s'agit du fait que les événements spirituels qui sont à la base du monde physique rendent nécessaire, dans le présent, que l'humain en vienne en quelque sorte à une nouvelle conception de sa relation avec le monde et avec le reste de l'humanité. Hier déjà, nous avons attiré l'attention sur certaines choses à cet égard, nous avons souligné la nécessité d'une nouvelle compréhension de ce qui, apparemment bien fondé, brille ici ou là dans la vie de l'esprit de l'humanité. Vous devez en effet être conscients que si l'on prend au sérieux des impulsions fondées de cette manière, alors - comme c'est le cas aujourd'hui dans le cours de la vie - la résistance s'élève contre ce sérieux et contre ces impulsions en général, la résistance de la haine, la résistance de l'envie, la résistance de la peur qui vient de la mesquinerie des humains, et ainsi de suite. Seule une compréhension approfondie



des choses peut aider à surmonter les nombreux obstacles auxquels est confronté le confesseur d'un tel bouleversement spirituel. Car cette compréhension approfondie est aussi de nature à donner de la force à l'âme, de sorte qu'à cette âme ait grandi maintes choses qui tout de suite se fait valoir contre les plus sérieux efforts qui se sont justement toujours dans l'engrenage du monde. Et ainsi nous voulons donc aujourd'hui compléter ce qui a été dit hier par maintes choses.

J'ai indiqué hier sur ce que l'on peut absolument - tout de suite si l'on se tient sur le sol spirituel-scientifique - être objectif vis-à-vis de tous les autres courants spirituels, et que l'on n'a pas besoin de méconnaître les autres courants spirituels. De ce point de vue, j'ai dit que, sur certains points,

33

les représentants du clergé catholique sont, par leur formation, supérieurs aux non-catholiques dans certains débats philosophiques et théologiques extra-ecclésiastiques actuels. Nous vivons actuellement une époque où tous ceux qui veulent prendre au sérieux les questions de vision du monde devraient se pencher sur ces questions. Aussi bien les courants de vision du monde que les courants sociaux actuels l'exigent. En effet, les tentations qui partent justement de côtés bien formés pourraient parfois devenir grandes, et ce qui est avancé pourrait ne pas être percé à jour, ne pas être reconnu dans sa véritable insignifiance par rapport aux exigences plus grandes du présent, si l'on ne s'engage pas dans une réflexion très approfondie. Les tentations de tomber dans les objections des adversaires bien formés des efforts spirituels-scientifiques ne sont en effet pas rares à l'heure actuelle. Toutefois, si les humains avaient une capacité de discernement suffisante, s'ils s'efforçaient d'entrer dans le fait du bien-fondé, du large bien-fondé de cette science de l'esprit, alors ils seraient peu exposés à de telles tentations. Mais un tel patrimoine de discernement est rare. Ce qui, en tant que science de l'esprit, veut s'insérer dans le courant mondial, tel que nous le concevons, explique bien des attaques, et explique aussi les attaques tout de suite du point de vue de la confession catholique, par exemple. Mais il est déjà nécessaire de s'occuper de ces choses parce que dans le chaos qui va éclater et que les humains, hélas, apprécient beaucoup trop peu, portent beaucoup trop peu d'attention, parce que dans ce chaos se tiendra aussi beaucoup de choses qui proviennent de contenus de la confession catholique.

J'aimerais aujourd'hui vous rendre familière l'orientation du jugement qu'un vrai confesseur catholique peut déjà porter contre l'une ou l'autre chose de la science de l'esprit, s'il peut supposer qu'il trouvera des lecteurs ou des auditeurs incompréhensifs. L'une des objections les plus courantes contre la science de l'esprit dont il est question ici est qu'elle serait panthéiste. L'une des principales objections, formulées par exemple dans les essais du jésuite *Zimmermann* dans les "Voix du temps", est que cette science de l'esprit serait un panthéisme.

34

Vous savez que j'ai souvent parlé de ce point ; vous savez, comme je l'ai caractérisé, que tout de suite le panthéisme banal qui domine tant de cercles à l'heure actuelle ne peut être sérieusement surmonté que par l'entrée dans le monde spirituel concret dont parle la science de l'esprit. Naturellement, de ce côté-là, d'où viennent les objections mentionnées, on n'a pas l'intention d'aller au fond de la vérité réelle, mais on s'efforce plutôt, en calculant tout ce qui vit comme préjugés au sein d'une



certaine confession, d'avancer de telles choses qui ont un certain effet de suggestion et d'hypnose. Le panthéisme serait en effet la conception selon laquelle le divin vit dans tout ce qui s'étend comme nature, dans tout ce qui s'étend comme monde des phénomènes, que la nature elle-même doit être considérée en quelque sorte comme une révélation directe du divin. C'est tout de suite contre ce panthéisme délayé, qui se contente de dire que le monde des apparences se déploie et que derrière lui se trouve l'esprit, l'esprit, l'esprit, que je me suis toujours élevé. J'ai toujours attiré l'attention sur le fait que c'est la même chose que si quelqu'un, sur le plan physique, ne voulait pas prendre en considération le fait qu'il y a des tulipes, des roses et des lys, mais seulement des plantes, des plantes, des plantes ! - La science de l'esprit s'intéresse justement aux différentes entités spirituelles concrètes, elle ne parle pas de l'esprit en général d'une manière panthéiste. Une autre caractéristique du panthéisme est celle-ci: le panthéisme ne veut pas séparer le monde extérieur de la nature du Divin-Esprit, il veut mélanger les deux. — Eh bien, il faut déjà être jésuite pour se donner l'air d'avoir la foi, car lorsqu'est parlé ainsi de la position concrète des entités individualisées en soi-même, existant en soi-même personnellement et sur-personnellement des hiérarchies supérieures, on peut parler d'un mélange de tout ce monde des hiérarchies avec la nature extérieure. Celui qui sait vraiment penser ne pourra rien commencer avec le reproche du panthéisme à une telle caractéristique du monde hiérarchique et de ses entités individuelles vis-à-vis de la nature absolument.

35

Il ne reste plus qu'une chose qui est particulièrement soulignée dans ces articles<sup>05</sup> des "Voix du temps", c'est que l'on parle - ce qui doit être considéré comme hérétique dans l'Église catholique - au sein de ma science de l'esprit, que le divin vit dans l'âme de l'humain, que l'âme de l'humain est elle-même une goutte d'eau dans l'océan du divin. De telles affirmations et d'autres semblables sont rassemblées et présentées comme des hérésies au sein de la confession catholique.

Il est donc indiqué comment la doctrine selon laquelle un divin doit vivre directement dans l'âme est hérétique/catharique et doit être condamné. Un humain synthétiquement raisonnable pourrait certes dire : "Il n'est pas nécessaire que tu attires d'abord mon attention sur de telles folies. - Mais il ne s'agit pas de cela ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il doit s'agir plutôt du fait que ces choses jouent un rôle réel dans le monde, que ces choses joueront un rôle très important là où l'on veut tromper, et qu'il faut déjà être attentif à ces choses. Mais elles sont liées à d'autres choses encore. Et maintenant, faisons abstraction de telle ou telle attaque réellement faite et plaçons-nous une fois devant l'âme de quelqu'un qui, soit vit dans le jésuitisme, soit est rendu insensible à sa propre réflexion, soit vit consciemment dans le jésuitisme, c'est-à-dire qui sait qu'il n'a pas besoin de réfléchir aux choses pour soi-même, mais qu'il doit seulement juger les croyants dans le sens de la confession officiellement reconnue, que ce soit d'une manière ou d'une autre ; et représentons-nous une fois comment les discussions d'un tel humain peuvent se dérouler par rapport à la voie de la science de l'esprit elle-même. Je ne vous dis donc rien d'autre que - je ne veux pas dire l'opinion moyenne, parce que l'opinion n'est pas à sa place - la déclaration moyenne d'un représentant officiel de l'Église catholique romaine à l'égard de la voie de la science de l'esprit, telle qu'elle



Il dirait : "Oui, le chrétien catholique ne doit pas suivre le chemin recommandé par la science de l'esprit pour atteindre les vues suprasensibles. Car tous les pères et docteurs de l'Église - dira le clerc actuel - condamnent un tel chemin. Un tel chemin conduit en effet à ce que l'humain fasse naître en lui des facultés particulières afin de s'élever dans le monde suprasensible. Mais c'est une hérésie, cela ne doit absolument pas être recherché. Tout ce à quoi un catholique orthodoxe peut aspirer, c'est ce que les docteurs de l'Église considèrent comme la "contemplation légitime/à la mesure du droit". Cette contemplation légitime, le clerc actuel, estampillé romain, l'admet. Que comprend-t-il là-dessous ?

Vous pourrez vous faire un concept de ce qu'il entend par là si vous faites la distinction entre deux types de dons que l'humain, le catholique croyant, peut avoir au sens de l'Église catholique orthodoxe/correctement croyante/croyante selon le droit. L'un de ces dons est ce que l'on appelle les gratiae gratis datae, les dons surnaturels de la grâce, pourrait-on dire, les charismes. Les autres dons sont ceux que l'on peut appeler les dons généraux/universels humains. Les dons extraordinaires, les charismes, sont accordés à des humains extraordinaires en tant que don particulier de la grâce, mais ils ne doivent pas non plus être recherchés, comme l'ordonne l'Église. On peut citer l'exemple de la Pucelle d'Orléans. En revanche, il est permis d'aspirer à une certaine élévation de la vie psychique/de l'âme générale, qui n'amène cependant pas l'humain à des facultés extraordinaires, mais seulement à une augmentation des capacités humaines générales. Une telle augmentation des capacités humaines générales a toutefois pour effet que tout humain - comme le dit l'Église catholique romaine actuelle - peut être en mesure d'être pénétré par le Saint-Esprit.

Alors disons que le commun des mortels pense quelque chose, ou ressent quelque chose, ou fait quelque chose. Il est tenu, selon le commandement de l'Église, selon le commandement de l'État, de faire ces choses de telle ou telle manière ; il peut s'efforcer, avec sa réflexion de mortel ordinaire, d'exercer son action conformément à l'Église, conformément à l'État - c'est-à-dire, dans le sens de l'Église, conformément à Dieu.

Mais il peut aussi remarquer, s'il est par ailleurs ordonné en tant que chrétien catholique, que le Saint-Esprit intervient plus souvent dans son action, sa pensée et ses sentiments, et qu'il accomplit alors plus facilement certaines vertus qui lui posent habituellement problème, parce que le Saint-Esprit agit en lui. Mais il ne faut pas y aspirer comme si l'humain voulait dépasser le statut ordinaire des aspirations humaines et développer des facultés particulières pour pénétrer dans le monde suprasensible. Toute aspiration de ce genre est condamnable.

Eh bien, j'ai ainsi caractérisé ce qu'un ecclésiastique catholique romain correctement étiqueté objecterait à ce qui est écrit, par exemple, dans "Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs". Il dirait : on y vise des capacités particulières qui doivent lui permettre de s'unir d'une certaine manière avec le monde spirituel. Mais il n'en a pas le droit. Il ne doit se comporter que de manière pure-





ment passive, jusqu'à ce qu'il remarque que les impulsions du Saint-Esprit entrent dans son esprit et ne provoquent pas un changement qualitatif de son comportement, mais seulement une augmentation, en quelque sorte un allègement dans la pratique de la vertu, un allègement dans les autres facultés que l'humain exerce sur le plan physique extérieur.

Vous pouvez lire cela aujourd'hui non seulement contre notre science de l'esprit,<sup>11</sup> mais aussi contre tous les efforts qui tendent à ce que l'humain s'efforce de produire de lui-même un tel humain, qui voit un monde spirituel autour de lui de la même manière que l'humain physique voit un monde physique autour de lui avec ses sens physiques. Cela est aussi connu de tous ceux qui croient se tenir sur le sol très solide de la foi chrétienne dictée par Rome. Et dans le cercle le plus large, on considère aujourd'hui comme un hérétique celui qui pense à ces choses autrement que je viens de vous le décrire. Lorsque l'on discute de ces choses, il faut toujours se rendre compte que ces choses jouent un rôle réel dans le monde, que ces choses ont encore aujourd'hui une influence énorme sur des millions de personnes. Il ne faut pas être égoïste au point de penser que parce que l'on pense en avoir fini avec ces choses

38

- mais seulement en avoir fini - on n'a pas besoin de s'en occuper. C'est tout de suite le grand dommage de l'époque actuelle, notamment en ce qui concerne le mouvement social, que les humains soient si égoïstes qu'ils ne voient que les besoins de leur propre âme et ne veulent pas regarder ce qui relie l'humain à l'humain, ce qui passe par des millions et des millions d'humains comme une impulsion motrice, et qui peut alors, lorsqu'elle surgit au bon moment, submerger ceci ou cela qui se produit sous telle ou telle forme, comme les choses se produisent dans le monde en ce moment. Il est aujourd'hui nécessaire de s'éclairer aussi sur les sources de ces choses et sur la position nécessaire à leur égard.

Or, en règle générale, les clercs estampillés à Rome se réfèrent aux docteurs de<sup>12</sup> l'Église. Ils remontent aux docteurs de l'Église des siècles précédents et déduisent de leurs déclarations ce qu'ils croient être en accord avec ce que je viens de vous décrire. Je ne peux évidemment pas vous faire des heures de cours sur l'enseignement des docteurs de l'Église, mais j'aimerais attirer votre attention sur quelques points, notamment sur la position que l'humain de l'âge de la conscience, qui a commencé au XVe siècle, peut prendre par rapport à ces choses.

Premièrement, nous devons donc prendre en considération le fait que le chemin<sup>13</sup> vers le monde spirituel, tel que le conçoit la science de l'esprit, est considéré comme hérétique. C'est ce que disent les clercs aujourd'hui légitimement estampillés romains. Deuxièmement, nous devons tenir compte du fait que l'on reproche à la science de l'esprit de dire que l'humain peut devenir participant du divin dans sa propre âme, et que cela est hérétique, comme le disent aujourd'hui les clercs du catholicisme estampillés à Rome.

Regardons de plus près ce qu'un docteur de l'Église très reconnu extérieurement -<sup>14</sup> mais pas intérieurement, comme nous le verrons tout à l'heure -, un docteur de l'Église très reconnu extérieurement aussi par Rome, dit sur quelque chose comme la contemplation, dont je vous ai donné quelques caractéristiques tout à l'heure.



Jean de la Croix parle par exemple de ce qui doit devenir la contemplation pour le croyant légitime, chrétien-catholique, qui doit, par cette contemplation, dépasser la simple foi générale de l'Église pour atteindre une sorte de vision supérieure du divin qui traverse le monde. C'est ce que permet aujourd'hui encore l'Église catholique, que l'humain parvienne, par la contemplation, à dépasser ce qui n'est que croyance générale. Mais elle interdit à l'humain d'accéder à des facultés suprasensibles, des facultés qui conduisent dans le monde suprasensible comme les sens extérieurs conduisent dans le monde des sens. Or, saint Jean de la Croix dit : "Le temps est venu - il veut dire le temps de la contemplation - où la réflexion et la contemplation, que l'âme faisait auparavant par ses propres forces, cessent presque et où l'âme se voit privée des plaisirs et des joies sensibles d'autrefois.

Saint Jean de la Croix admet donc cet état : on laisse se taire la réflexion ordinaire 15 par laquelle on s'occupe des choses du plan physique que l'on perçoit par les sens et que l'on comprend par la raison analytique ; on s'abstient donc de la contemplation ordinaire que l'âme fait par ses propres forces, et les plaisirs que l'âme a dans de telles contemplations et dans de tels rapports avec la nature extérieure cessent aussi. Il l'admet.

Condamnée à un état de sécheresse et d'aridité - dit-il encore - l'âme ne peut plus 16 faire de considérations avec sa raison analytique. - Donc, en fermant les sens, en laissant la raison analytique au repos - c'est ce qu'il demande comme prélude à la contemplation - on arrive avec l'âme à une sorte d'aridité et de sécheresse. C'est ainsi que l'on parvient à cette participation à l'essence divine que saint Jean de la Croix considère comme permise. Ainsi, lorsque l'âme ne fait plus de considérations avec sa raison analytique, ni ne trouve de support sensoriel, ce ne sont plus les sens qui s'enrichissent ; c'est l'esprit qui en tire l'utilité, sans rien recevoir des sens. Il s'ensuit que dans cet état, Dieu est l'agent principal.

Alors, prenez bien la mesure de la chose. Saint Jean de la Croix dit : l'humain peut 17 cesser de réfléchir, il peut aussi cesser de recevoir des perceptions extérieures par les sens, l'âme peut devenir passive, l'âme ne fait plus rien par elle-même. Ainsi, Dieu devient l'acteur principal de l'âme. Il instruit lui-même l'âme et lui donne une connaissance infuse. Il lui offre dans la contemplation des biens entièrement spirituels, la connaissance et l'amour de Dieu en particulier, sans que l'âme s'exerce à la réflexion ou à d'autres exercices qu'elle ne peut plus faire comme avant.

Prenez ces paroles d'un père de l'Église reconnu aujourd'hui à Rome comme légi-18 time, Jean de la Croix, qui a même été canonisé, prenez ces paroles et opposez-les à l'accusation de panthéisme qui a été portée récemment contre la science de l'esprit, parce que la science de l'esprit parle du fait que, par exemple, la vie de l'âme se comporte comme une goutte d'eau dans l'océan de la divinité, qu'elle est donc elle-même d'essence divine, ce qui est hérétique selon les clercs qui prêchent et croient aujourd'hui. Mais saint Jean de la Croix décrit la possibilité d'arriver à un état passif de l'âme, où la réflexion et la perception des sens sont exclues, et où Dieu est l'acteur principal dans l'âme, où Dieu, selon les paroles de Jean de la Croix, donne à l'âme des biens entièrement spirituels dans la contemplation, où il instruit lui-



même l'âme et lui communique/lui partage avec une connaissance infuse.

Je vous demande maintenant : quel sens donner à ces paroles si l'on affirme mainte-19  
nant que l'âme humaine ne doit jamais être mise en relation réelle avec l'essence  
divine ? Quel sens y a-t-il à ce que Jean de la Croix dise : "Dieu est dans l'âme l'agent  
principal", alors qu'il est hérétique de dire que l'âme humaine doit être placée dans  
un rapport direct et conscient avec Dieu ? -- Si l'on dit que l'âme se rapporte à l'en-  
semble du divin-spirituel comme la goutte d'eau dans la mer, qui est de même es-  
sence que l'ensemble de l'eau de la mer, est tout de suite une goutte d'eau de la mer  
- cela devrait-il être considéré comme un panthéisme illicite, lorsque

41

la vérité a régné alors que, dans le même temps, on reconnaît qu'un père légitime  
de l'Église, saint Jean de la Croix, admet la possibilité que Dieu devienne l'acteur  
principal dans l'âme humaine ! Vous devez vous rappeler ce fait pour reconnaître à  
quel point la vérité règne aujourd'hui dans les courants officiels : que l'on se réfère  
en même temps à des maîtres tels que saint Jean de la Croix qui, en vérité, enseigne  
un "panthéisme" - si l'on veut appeler cela panthéisme - avec des mots encore plus  
clairs, à savoir pour parler aux humains de manière populaire, que la science de  
l'esprit. Mais on considère celle-ci comme hérétique, et que fait-on ? On fait passer  
saint Jean de la Croix pour le père de l'Église qui fait autorité, et on trompe les gens  
en leur disant que le panthéisme n'est pas autorisé. - Cela signifie pourtant que per-  
sonne ne peut prétendre qu'il est hérétique de dire que Dieu est directement pré-  
sent dans l'âme, de sorte que l'âme humaine peut le savoir.

Non, aujourd'hui, les gens ne doivent pas être irréflechis/dépourvus de pensées ; ils 20  
ne doivent pas être irréflechis si l'on ne veut pas que de plus grands malheurs  
s'abattent sur l'humanité. Aujourd'hui, les humains devraient pouvoir se reprocher  
consciemment qu'une telle déformation de la vérité peut être officiellement guidée  
par le monde.

Et une autre déclaration de saint Jean de la Croix est la suivante : "Les biens inté-21  
rieurs que cette contemplation silencieuse imprime à l'âme, à son insu même, sont  
inestimables. En bref, ils ne sont rien d'autre que les onctions extrêmement mysté-  
rieuses et extraordinairement délicates du Saint-Esprit qui, étant Dieu, agit en tant  
que Dieu : Le Saint-Esprit agit directement dans l'âme en tant que Dieu - dit saint  
Jean de la Croix ; c'était catholique à l'époque de Jean de la Croix, c'est-à-dire avant  
le début de l'ère de la conscience - et il agit et inonde secrètement l'âme de ri-  
chesses, de dons et de grâces à un point qui ne peut être décrit. -- Dans la contem-  
plation - c'est une autre expression de saint Jean de la Croix - on est en train de re-  
cevoir. - Et une autre phrase de saint Jean est la suivante : Dans la contemplation,  
c'est Dieu qui agit là, c'est-à-dire dans l'âme notamment.

42

Et maintenant, je vous demande : qu'est-ce que cela veut dire quand l'un de ceux 22  
qui écrivent aujourd'hui sur l'hérésie dit qu'il est hérétique d'affirmer que Dieu est  
consubstantiel à l'âme humaine !

Les choses sont ainsi. Mais les humains sont tellement endormis qu'ils ne font 23  
même pas attention à la manière dont la vérité est gérée aujourd'hui. Le fait qu'une  
si terrible catastrophe se soit produite dans le monde provient en fin de compte du



fait que l'on se soucie si peu de ce qui est conduit/guidé à travers le monde en tant que vérité. C'est aussi la raison pour laquelle la vérité peut être haïe comme elle l'est encore aujourd'hui par certaines gens.

En particulier, le clerc estampillé à Rome s'efforce aujourd'hui de souligner encore 24 et encore qu'il ne devrait pas y avoir de différence entre les capacités ordinaires que le croyant développe dans la foi et l'augmentation de la foi qui s'exprime dans la contemplation. Il ne doit pas y avoir de différence, ou tout au plus une différence de degré, car si l'on cherche à établir une véritable différence, c'est une hérésie. Mais saint Jean de la Croix dit : "La différence consiste en ce que, dans la foi, on ne voit qu'obscurément, alors que dans la contemplation psychique/d'âme, on le voit - il veut dire Dieu - de manière non voilée. - C'était catholique à l'époque où saint Jean de la Croix écrivait les choses avant l'apparition de l'ère de l'âme de conscience. Mais ce qui prévaut aujourd'hui comme catholicisme, c'est l'ombre de cela, ce n'est plus la lumière. En fait, Jean de la Croix décrit très bien pour l'époque le chemin mystique de la connaissance, le chemin vers le suprasensible, en disant : "La porte étroite, c'est la nuit des sens. Pour la franchir, l'âme doit se libérer de soi-même et se dépouiller. - Pour l'époque, c'est parlé comme on le fait aujourd'hui, non pas depuis Rome, mais dans la science de l'esprit. La science de l'esprit est la véritable continuation de ces nobles aspirations dans le monde spirituel, telles qu'elles apparaissent chez Jean de la Croix. Seulement, elle est la continuation justement pour le temps actuel. Elle calcule avec le progrès de l'humanité.

43

La porte étroite est la nuit des sens. Pour la franchir, l'âme doit se libérer de soi- 25 même et se dépouiller. Et en prenant alors pour guide la foi, qui n'a rien à voir avec les sens, elle marche sur le chemin étroit de la deuxième nuit vers la nuit des esprits. Et saint Jean de la Croix décrit très bien cette union avec le divin-spirituel : L'union s'accomplit lorsque les deux volontés, celle de l'âme et la volonté divine, deviennent de même forme.

On ne peut pas exprimer plus clairement qu'il y a une volonté divine qui agit à tra- 26 vers le monde et une volonté propre de l'âme, et que les deux se fondent l'une dans l'autre dans la contemplation. Mais on dit aujourd'hui que c'est une hérésie. On défendrait honnêtement la vérité si l'on disait cela : Saint Jean de la Croix n'est plus aujourd'hui un saint, mais un hérétique. -- C'est ce que, s'il voulait maintenir ses affirmations, le clerc romain serait obligé de dire.

Saint Jean de la Croix dit donc : "L'union s'accomplit lorsque les deux volontés, celle 27 de l'âme et la volonté divine, deviennent de même formes, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a rien dans l'une qui s'oppose à l'autre". Or, dans le domaine du clergé catholique romain légitime, on tient beaucoup à barrer aux simples soi-disant croyants et aussi aux clercs inférieurs le chemin de leur propre connaissance. C'est pourquoi, bien que l'on renie aujourd'hui des personnes comme Jean de la Croix, on ne cesse d'attirer l'attention sur des personnes comme Jean de la Croix. On fait remarquer que Jean de la Croix n'aurait permis à l'humain de se tourner vers la contemplation que si trois signes l'y invitaient.

Le premier signe par lequel l'âme pourrait se sentir invitée à se tourner vers la 28 contemplation, donc vers la contemplation mystique, serait l'incapacité de contem-



pler et de se servir de l'imagination/la force d'imaginer, l'aversion pour la contemplation extérieure. Ainsi, lorsque l'âme éprouve de l'aversion pour la réception

44

de la perception sensorielle et pour la réflexion, le moment est venu où elle peut s'abandonner passivement à la volonté de Dieu. Le deuxième signe serait la perception que l'on n'a plus envie d'occuper l'imagination des sens avec des impressions extérieures et intérieures particulières. Le premier serait donc que l'on est devenu fatigué, le second que l'on n'a plus de plaisir. Le troisième signe intérieur serait la sensation de la joie la plus intime que l'âme a avec le fait d'être seule - donc pas avec la perception des sens et la réflexion - et avec la simple attention au divin.

Eh bien, vous ne pourrez pas lire avec compréhension ce qui est écrit dans le livre 29 "Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs" si vous ne vous dites pas, en vous adaptant à notre époque, que je peux être tout à fait d'accord avec ces trois signes. - Il n'y a rien à objecter à ces trois signes. Il suffit de les comprendre dans le sens du présent immédiat. Considérons ces trois signes, que saint Jean de la Croix considère comme les signes vers lesquels l'âme peut se tourner vers la contemplation mystique, c'est-à-dire se tourner vers le chemin qui mène au monde spirituel, suprasensible.

Le premier signe serait l'incapacité de contempler et d'utiliser la force d'imagina-30 tion, une aversion pour la contemplation. Nous devons garder à l'esprit que ces mots ont été écrits à l'époque où l'ère de la conscience n'avait pas encore commencé. Maintenant, l'ère de la conscience s'abat sur l'humanité, maintenant viennent les réflexions de l'humain sur la nature, telles qu'elles sont présentées par la science de la nature la plus récente. Il faut vraiment compter avec l'évolution historique de l'humanité. Il faut compter avec le fait que saint Jean de la Croix n'avait pas autour de lui des humains imprégnés et imprégnables des représentations qui ruissellent partout aujourd'hui de la science de la nature. Saint Jean de la Croix n'avait autour de lui que des humains qui fréquentaient l'Église catholique avec foi, qui recevaient leur vision du monde de la foi prêchée dans les chaires de l'Église catholique.

45

On devait leur parler autrement qu'aux humains du XXe siècle, qui sont imprégnés de conceptions de science de la nature. Qu'est-ce que cela signifie vraiment : imprégnés de conceptions de science de la nature ? Tous les humains le sont aujourd'hui, qu'ils l'admettent ou non, jusqu'au dernier paysan dans la dernière cabane, s'il n'est pas illettré ; et même les illettrés sont aujourd'hui déjà imprégnés de représentations scientifiques dans leurs formes de pensée. Mais celui qui regarde le monde aujourd'hui, comme on doit le regarder selon le sens du monde actuel, doit - parce que les représentations de science de la nature ne lui parlent que de ce qui est mort - arriver à la conclusion, s'il a un besoin vivant de connaissance, que ces considérations de science de la nature le rendent incapable de s'y arrêter. Il se produit alors exactement ce que saint Jean de la Croix décrit dans le premier signe. Ce signe est accompli par le mode de représentation de science de la nature soi-même. A l'époque où il écrivait, il était accompli chez certains, aujourd'hui il est accompli chez tous ceux qui commencent à penser. Il faut tenir compte de cette différence. Si saint Jean de la Croix écrivait aujourd'hui, il dirait : "Certes, à l'époque, la contem-



plation mystique devait être recommandée aux humains qui se sentaient incapables de regarder les choses de l'extérieur et de mettre leur force d'imagination en mouvement. Aujourd'hui, tous ceux qui ne s'adonnent qu'aux représentations stériles des sciences de la nature sont, à un certain moment, incapables de s'abandonner uniquement à ces représentations stériles de science de la nature, notamment lorsqu'ils ont dans leur âme le désir ardent/la nostalgie de trouver un chemin vers le divin-spirituel. Saint Jean de la Croix s'adressait à quelques candidats ; aujourd'hui, les candidats sont tous des humains pensants. Cela signifie tout de suite le progrès de l'humanité. C'est tout de suite aujourd'hui que s'accomplit ce que saint Jean de la Croix accepte du signe comme accompli lorsque l'humain qui vit à l'ère la science de la nature ressent maintenant tout de suite ce besoin.

46

La deuxième chose est la perception que l'on n'a plus envie d'occuper la force<sup>31</sup> d'imagination des sens avec des imaginations extérieures ou intérieures particulières. Dès l'instant où la science de la nature ne peut faire autrement que de donner à l'humain une simple contemplation, une vision de la façon dont il s'est développé à partir de l'animalité, alors naît véritablement dans l'âme la perception que l'on n'a plus envie de contempler uniquement ce que les sens révèlent dans le monde extérieur ! Ceux-ci révèlent justement que l'humain est issu de l'animalité ; on n'en a plus envie. Alors, parce que le temps est venu - à l'époque seulement pour certains, maintenant pour tous les humains pensants - on se tourne vers ce qui est la conception de l'évolution, c'est-à-dire vers le chemin qui mène au monde spirituel, dans le sens de Jean de la Croix.

La troisième est l'expérience de la joie dans la sensation, au plus profond de l'âme,<sup>32</sup> dans la solitude de l'attention à Dieu. Or, cette joie intime sera certainement ressentie par tous ceux qui, en cet âge de science de la nature, n'ont assimilé que les concepts que la science de la nature leur offre, dès qu'ils pourront trouver le chemin vers/dans le monde suprasensible.

Une fois de plus, nous nous trouvons devant le fait, devant le fait significatif, que la<sup>33</sup> science de l'esprit la plus récente accomplit tout à fait ce qu'un humain comme Jean de la Croix a exigé pour son temps et dans son esprit. Seulement, le courant de l'évolution se poursuit, et aujourd'hui, l'accomplissement se présente différemment de ce qu'il était à l'époque. Quelque chose d'autre vient s'y ajouter. Celui qui regarde aujourd'hui l'évolution de l'humanité avec un sens honnête de la vérité se dit : puisque nous sommes entrés dans l'ère de science de la nature, le sens de la connaissance suprasensible doit être maintenu éveillé chez les humains. Des exigences telles que celles de Jean de la Croix seront tout simplement satisfaites si l'humain s'engage aujourd'hui sur le chemin tracé, par exemple, dans "Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs". Mais s'il s'engage aujourd'hui sur ce chemin, ce n'est pas ce qui s'est révélé à l'époque où saint Jean de la Croix a écrit qui se révèle à lui, mais ce qui se trouve aujourd'hui sur le chemin de l'évolution humaine. Et là, on ne peut plus parler comme saint Jean de la Croix l'a fait dans le sens du christianisme positiviste.

47

Car il existe un fait grave, que nous avons déjà signalé hier et plusieurs fois : aujourd'hui, l'humain passe, soit inconsciemment, soit consciemment, sous un certain



rapport, devant le gardien du seuil. Là, il apprend à reconnaître qu'il doit parler non seulement d'un Dieu unique, mais des hiérarchies divines. C'est là qu'il apprend à discerner le contraste entre l'ahrimanique et le luciférien et les hiérarchies divines. Mais de même que l'Église catholique a voulu empêcher les humains de croire au copernicanisme jusqu'en 1822, de même aujourd'hui elle veut empêcher les humains d'entrer dans les connaissances supra-sensorielles vraiment nécessaires à l'époque. Pourquoi ? Parce qu'elle ne veut pas que les humains prennent conscience de ce qui, des hauteurs spirituelles, veut s'e déverser/influer dans l'évolution de l'humanité.

Certes, il y en a peut-être quelques-uns, et il y en a qui, dans un certain sens, disent <sup>34</sup> honnêtement la chose suivante : l'humain n'est vraiment pas préparé aujourd'hui à affronter directement avec son âme ce qui vient du monde spirituel ; cela ne lui apporte que du malheur. Lorsqu'il se présente devant le gardien du seuil, il ne peut pas distinguer l'illusion/la tromperie de la réalité. C'est pourquoi nous lui rendons aussi gris que possible le fait de s'engager lui-même sur le chemin du spirituel, afin qu'il ne soit pas mis en danger. - Il se peut qu'il y ait de telles gens, elles ne comptent pas avec les nécessités du temps, elles comptent avec une conception limitée et bornée, mais elles peuvent peut-être être honnêtes. Mais la majorité de ceux qui disent des choses comme : qu'il ne faut pas s'engager aujourd'hui sur la voie des connaissances suprasensibles - ne pensent pas les choses ainsi. De toutes parts, on retient l'afflux de la vérité en raison d'un certain sentiment de peur à l'égard de cette dernière. Ce sentiment de peur est largement répandu dans les confessions de foi des Églises, mais aussi dans certaines sociétés maçonniques et autres. J'ai déjà attiré l'attention sur ce point d'un autre point de vue. Là aussi, il y a au sein de ces sociétés quelques gens qui, de leur point de vue, sont honnêtes ; mais la force avec laquelle elles freinent le progrès de l'humanité, elle est terriblement forte pour arrêter le progrès de l'humanité.

48

Voici en effet ce qui se passe. Voici ce qui se passe en effet. Il y a des gens, surtout dans les ordres de haut niveau, qui disent : l'être humain n'est généralement pas assez mûr pour que le monde spirituel lui soit présenté directement, c'est pourquoi on le retient d'entrer directement dans le monde spirituel, on ne le laisse pas entrer, on le laisse seulement s'approcher de l'exercice des cérémonies prescrites dans certains anciens rituels. On le renvoie à toutes sortes de symboles qui ne l'introduisent pas directement dans le monde spirituel, qui ne lui présentent la chose que symboliquement, mais là aussi, éventuellement, à des symboles qui ont une assez grande ancienneté. - Je vous ai dit qu'à cet égard, certains ordres maçonniques, disons, vont à l'encontre de l'impulsion préférée de la plupart des dames. La plupart des dames aiment être jeunes, la plupart des sociétés maçonniques aiment être aussi vieilles que possible ! On fait alors référence, si possible, à un rituel ancien ou à des traditions ancestrales. Ce n'est pas toujours, bien que très souvent, un manque de sincérité ; mais c'est parfois sincère quand on dit : les rituels qui sont anciens ne peuvent plus, s'ils sont accomplis aujourd'hui devant les humains, les mettre en danger, car ils sont usés, ils sont figés, ils ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été. Et d'ailleurs, les âmes humaines ont vécu si longtemps avec ces rituels, avec les symboles et avec ce qu'ils représentent; elles s'y sont habituées : elles



ne sont plus choquées par l'impression d'une vérité vécue immédiatement. Si l'on fait connaître aux gens un passé assez ancien, ce qui n'existe que dans son ombre, ils seront moins en danger.

Toutes ces choses peuvent être défendues, mais elles doivent tomber devant la nécessité qui passe aujourd'hui par le changement d'époque. Le malheur qui surviendrait si l'humain repoussait le raz-de-marée spirituel qui déferle serait plus grand que tout autre malheur. Le véritable devoir envers tous les esprits du monde qui sont liés à l'évolution de l'humanité est de faire connaître à l'humain ce qui se passe aujourd'hui dans l'âme de chaque être humain, dans le subconscient, simplement à cause des lois mondiales actuelles.

49

À l'époque de l'âme consciente, il est nécessaire de faire remonter cela dans la conscience. Et même en ce qui concerne ce qui se présente aujourd'hui de manière si violente comme des exigences sociales, il est nécessaire que l'on apprenne aujourd'hui à connaître ce qui existe réellement dans les âmes humaines. Car extérieurement, l'existence devient de plus en plus masquée, de plus en plus simplement phénoménale. Il est tout à fait possible que l'on vive aujourd'hui dans son âme de telle manière que l'on passe devant le gardien du seuil, mais que l'on en repousse la conscience par le matérialisme de l'époque. Mais ce que l'on repousse, ce dont on n'est pas conscient, n'est pas pour autant absent ; il est quand même là. Un humain quelconque passe à travers le gardien du seuil - mais par la formation du temps, il le repousse. Ce qu'il représente alors peut être tout autre chose. Cela peut être les actes de Lénine, cela peut être les actes d'un quelconque humain-spartacus. On doit y prêter attention maintenant que nous sommes arrivés à l'âge où les impulsions trompeuses du matérialisme peuvent masquer extérieurement le passage de certaines impulsions spirituelles de la manière la plus dangereuse pour l'humanité.

L'heure est grave/sérieuse. Mais tout le sérieux est vraiment pris en compte si l'on a simplement la volonté sincère d'entrer avec son bon sens/sa saine raison analytique humaine dans l'interprétation de ce qui peut être extrait du monde spirituel par une véritable science de l'esprit. Nous voulons en reparler demain plus avant.

50

## TROISIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 5 janvier 1919

*Le caractère décisif de l'époque actuelle Jusqu'au XVe siècle, des impulsions anciennes. Les événements catastrophiques de notre époque sont une conséquence de l'ascension des esprits de la personnalité. Grâce à l'entraînement de l'esprit, vision transformée des règnes minéral, végétal, animal et humain. Pas de perception de sa propre entité dans la capacité de représentation : le propre je comme trou de conscience. Représentation fantomatique et volonté incomplète. L'entité humaine proprement dite se trouve au milieu entre représenter et vouloir. Dans le règne minéral et végétal se trouvent des êtres bannis du monde spirituel. L'humain reste enfant, l'animal est desséché. Des humains qui ne s'élèveront pas jusqu'à la saisie du monde spirituel, s'amenuise de la représentation et de la conscience, mais pas de la nostalgie, le lien/pendant avec le monde post-mortem. C'est de cela que le présent est malade. Ce qui est vivant dans le domaine de la volonté et qui ne peut être maîtrisé par la représentation provoque la rage. Si les hommes ne s'abandonnent qu'à leur tête, ils n'auront bientôt plus aucunes pensées. Nécessité d'une pensée active par la science de l'esprit pour la fécondation la vie sociale.*

Vous aurez vu, à travers les réflexions d'hier, combien il est facile de mal comprendre l'ensemble de l'évolution de l'humanité, et en particulier comment elle est mal comprise de bien des côtés à l'heure actuelle, au détriment aussi bien de la connaissance actuelle que des aspirations sociales actuelles de l'humanité. Nous voulons aujourd'hui présenter à notre âme quelques résultats de la science de l'esprit qui sont d'une telle nature qu'ils peuvent, je dirais, éclairer de l'autre côté des choses qui sont énigmatiques si l'on se limite aux représentations que le présent





s'en fait. Je vous ai dit que l'humain ne pourra s'accommoder du présent que s'il se décide à s'orienter vraiment à nouveau en se dirigeant vers le chemin de l'esprit, aussi bien en ce qui concerne son rapport avec la nature extérieure, car les anciens moyens d'orientation ne suffisent plus, qu'en ce qui concerne le rapport d'humain à humain, car là aussi les anciens moyens d'orientation ne suffisent plus pour comprendre quelles impulsions sont nécessaires à la structure sociale actuelle de l'humanité. Si l'on veut s'en sortir dans ces domaines, il faut se rappeler très sérieusement que la façon dont l'être humain est placé dans le monde entre la naissance et la mort au cours de son existence terrestre ne lui permet de voir que la révélation extérieure de son être véritable, de même qu'il n'entre en fait qu'en rapport à la révélation extérieure de son semblable.

La vie s'organise différemment pour les différentes époques de l'évolution de l'hu-02 manité, et nous nous efforçons d'étudier vraiment ces choses tout de suite en rapport avec l'humain actuel. Car à l'époque actuelle, beaucoup de choses se décident pour l'humain terrestre. Jusqu'au XVe siècle, et, pourrait-on dire, parce que les choses ne se passent pas aussitôt d'un coup, jusqu'à l'époque actuelle, l'humain était encore plus ou moins sous l'héritage d'anciens concepts, d'anciennes impulsions.

51

Cette cinquième période post-atlantique/atlantéenne est, d'une certaine manière, quelque chose d'extraordinaire en ce qui concerne l'évolution humaine. Car n'est-ce pas, vous savez : Si l'on prend l'ensemble de l'évolution terrestre, elle se divise en sept grandes périodes successives, dont la quatrième était l'époque atlantique, la cinquième actuelle est la période post-atlantique ; ensuite viendrait la sixième, puis la septième. Dans la période atlantique se trouve dans une certaine mesure une décision. Car jusqu'alors, toute l'existence terrestre était une répétition de l'existence antérieure de Saturne, du Soleil et de la Lune. Dans la période atlantique, il y a une sorte de décision, mais ce n'est que le début d'une décision. Ce n'est qu'à ce moment-là que se sont préparées les choses qui ne doivent se former que dans l'évolution terrestre suivante. De sorte que jusqu'à l'époque atlante, l'humain n'était en fait que ce qu'il était déjà sous d'autres formes en tant qu'humain saturnien, solaire et lunaire. Mais à l'époque atlante, il n'était qu'une ébauche de ce qu'il deviendra en tant qu'être humain terrestre proprement dit. Ensuite, les choses continuent, et nous sommes maintenant dans la cinquième période post-atlantique. Dans la période post-atlantéenne, à travers l'évolution pré-indienne, pré-persane et ainsi de suite, des conditions de plus en plus précises sont apparues. Mais l'époque gréco-latine, la quatrième période post-atlantique, ne fournit à son tour qu'une sorte de répétition, même si c'est sous une autre forme, de ce qui était déjà présent dans l'Atlantide à un autre niveau d'existence. Ce n'est que maintenant, dans la cinquième période post-atlantique, à une époque qui a commencé depuis le 15e siècle, que l'humain se trouve en quelque sorte tellement à l'intérieur de son évolution globale qu'apparaissent des impulsions nouvelles tout à fait perceptibles, perceptibles dans son essence. Elles n'étaient pas si perceptibles auparavant ; maintenant, elles apparaissent de manière perceptible dans son être, et elles n'ont encore fait que s'esquisser. Les terribles événements catastrophiques de notre époque, dont on peut déjà dire qu'ils vont ébranler l'humanité de manière colossale, sont l'expression



que de nouvelles conditions sont en train de s'installer dans l'évolution de l'humanité. Et je vous ai indiqué comment ces nouvelles conditions doivent être caractérisées

52

d'un certain point de vue, en soulignant que l'on perçoit clairement l'afflux d'une vague spirituelle, qui provient en quelque sorte d'une ascension dans l'évolution des esprits de la personnalité.

Or, si l'on considère spirituellement-scientifiquement tout de suite cette constitution particulière de l'âme dans laquelle l'humain du présent est ici-bas, on remarque actuellement donc en vision spirituelle-scientifique, que l'humain n'est réellement conscient des révélations de l'être de nature tout aussi bien que de l'être de ses semblables que lorsqu'il perçoit ou lorsqu'il est actif extérieurement voulant et ne sait rien des entités réelles dans lesquels il doit justement quand même grandir d'une certaine manière au cours de son développement/évolution, et dans lesquels il aura grandi lorsque l'évolution aura été plus loin. En effet, comme vous le savez, l'humain est tellement intrinsèque/se tenant dans le monde que, si on le caractérise grossièrement, il perçoit le monde qui l'entoure dans le règne minéral, végétal, animal et dans son propre règne, dans le règne humain. C'est ce qui est visible autour de l'humain. Et dans le royaume visible de l'humain se joue aussi ce qui naît de la volonté et qui doit/devoir trouver un certain ordre dans la structure sociale.

Eh bien, les humains ont souvent réfléchi — mais avec une réflexion insuffisante — 04 à comment l'humain se tient à son environnement. Les résultats de cette réflexion ont été incorporés dans différentes théories cognitives/de la connaissance. Mais il n'y a pas grand-chose à tirer de ces théories cognitives. Et ce qu'on enseigne aujourd'hui à l'école dans ces théories cognitives aux jeunes, qui sont censés parler philosophiquement au monde, c'est vraiment un truc insuffisant. Car une vraie vue dans ce qui se manifeste dans l'environnement humain, on gagne donc quand même seulement si l'on considère la chose spirituellement-scientifiquement. D'un côté, l'humain peut jeter un coup d'œil sur le règne minéral et végétal, de l'autre côté sur le règne animal et le règne humain lui-même. Les deux, aussi bien le règne minéral et végétal, que le règne humain et le règne animal, lui sont révélés de telle sorte que, s'il est maintenant honnête dans le sens théorique,

53

il remarque des contradictions dans le dévoilement, dans la révélation/manifestations. Il ne peut venir à bien avec la façon dont le règne minéral, le règne végétal, d'un côté, et le règne animal et humain de l'autre se manifeste. Et si les humains pensent qu'ils peuvent s'en sortir, cela provient seulement d'une certaine apathie. Ils ne veulent pas répondre à tous les doutes qui jaillissent de l'observation des règnes naturels, parce qu'ils sont trop confortables pour cela. Or, si l'on avance quelque chose dans la connaissance, si l'on s'exerce quelque chose dans la direction indiquée dans «Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs?», alors, dans une certaine relation, aussi bien la vision du règne minéral et végétal et aussi la vision du rapport avec le règne animal et humain se transforment. Les humains ont déjà inconsciemment aujourd'hui, en un haut degré, une sensation de cette transformation qui ne vient pas à la conscience. Mais cela reste justement in-



conscient, comme je l'ai dit, qu'inconsciemment aujourd'hui l'humain, dans son évolution tout à fait naturelle, pénètre devant le gardien du seuil. En fait, c'est toujours une certaine peur de la vérité qui empêche inconsciemment les humains d'avancer réellement pour arriver à cette transformation. Je parle en imaginations, en imaginations qui sont traduites en mots. Il n'y a pas d'autre moyen de caractériser correctement les choses. Car si l'on rend vivant en soi ce qu'on peut rendre vivant, en appliquant à soi-même ce qui est décrit dans «Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs?», alors, avec cette faculté de connaissance transformée, en ce qui concerne le règne minéral et végétal, on ressentira toujours quelque chose comme de la peur. N'est-ce pas, vous n'avez pas à trembler, pas à avoir la chair de poule à la caractéristique de ces conditions/rapports. Les humains s'en détournent parce qu'ils ont peur : vous devez comprendre que, naturellement, lorsque l'on décrit de tels rapports, on peut aussi avoir une certaine chair de poule/d'oiseau ; c'est pourquoi les gens ont peur. Il y a toujours quelque chose dans la connaissance avancée, quand on regarde le règne minéral et végétal, comme l'odeur de cadavre que l'on sent, une odeur de cadavre qui,

54

comme dans un sentiment vivant, caractérise ce qui vit dans le règne minéral et végétal. Par contre, quand on regarde le règne animal et humain dans la connaissance transformée, on a toujours une sensation que l'on peut caractériser de telle sorte que l'on voudrait dire : en fait — n'est-ce pas, pardonnez-moi de traduire cette imagination en paroles — les humains, même les plus avancés, aussi longtemps qu'ils sont dans ce corps physique, par rapport à ce qu'ils sont réellement, restent toujours des enfants, de vrais enfants. Il est tout simplement vrai qu'il y a en l'humain beaucoup plus qu'il ne peut développer, révéler de son être entre la naissance et la mort.

Vous voyez par là, parce que dans cette connaissance suprasensible, on s'élève peu<sup>05</sup> à peu de plus en plus de l'apparence à la vraie réalité, que - en regardant ce monde extérieur tel qu'il est - on n'a en fait affaire qu'à une apparence. Car l'odeur de cadavre dont je vous ai parlé et l'infantilisme des humains - pardonnez-moi - se voilent. L'odeur de cadavre trouve, si je puis dire, un nez trop émoussé sur notre humain physique, le nez éthérique n'est pas suffisamment développé. Et l'enfantillage des humains ne nous permet pas vraiment d'avouer qu'il existe, parce qu'en tant qu'êtres humains, nous sommes déjà trop prétentieux pour cela. Mais c'est ainsi que les choses se passent. Et en distinguant ce que je viens de caractériser, on indique en même temps que l'être humain recèle beaucoup plus que ce qui peut être mis en œuvre. On peut alors se poser la question : Oui, dans les minéraux, dans les plantes, l'humain ne perçoit pas de réalités ; dans les animaux, et même pas dans son propre être humain, il ne perçoit pas non plus de réalités. Mais alors, sur quoi l'humain est-il réglé ici sur Terre ? - En effet, il est curieusement réglé sur des êtres qui n'appartiennent ni au règne minéral et végétal, ni au règne animal et humain, mais qui se situent entre les deux. Il est réglé sur une sorte d'animaux végétaux ou de plantes animales. S'il y avait ici sur Terre des êtres qui ne sont ni des plantes ni des animaux, mais qui ont une simple nature végétale en ce qui concerne leur organisation interne,

55



mais qui pourraient marcher, des êtres qui n'auraient pas de muscles et de sang, mais dont l'anatomie serait comme celle des plantes, qui n'auraient que des cellules et des tissus comme les plantes, mais qui pourraient se mouvoir arbitrairement comme les animaux, ou si des animaux se promenaient sur notre Terre, qui, lorsqu'ils meurent, laissent quelque chose comme un cadavre végétal : alors l'être humain, dans toute l'étendue de son âme, serait vraiment disposé pour de tels êtres. C'est ce genre d'êtres que l'humain pourrait saisir ici, dans son existence terrestre. Mais ce qui est étrange à nouveau, c'est que ces êtres ne peuvent pas être dans l'existence terrestre, ces êtres ne peuvent être trouvés que dans d'autres mondes. De leur côté, ils sont tels qu'ils ne pourraient pas s'épanouir dans l'existence terrestre. On peut donc dire qu'il manque à l'humain la faculté de connaissance - et c'est particulièrement visible à l'heure actuelle - qui lui permettrait de pénétrer directement dans l'essence des minéraux et des plantes, ainsi que des animaux et des humains. Et les êtres qu'il perçoit directement, c'est-à-dire les animaux et les plantes, ne sont pas des êtres humains. Et les êtres qu'il percevrait immédiatement, selon toute leur constitution, ils ne peuvent pas rester sur Terre. Telle est la situation étrange de l'humain en ce qui concerne son rapport avec la nature environnante.

Mais l'humain se trouve aussi sur terre dans un rapport étrange avec lui-même.<sup>06</sup> D'un côté, l'humain est un être de représentation. Mais quand il active le patrimoine de représentation, alors il perd sa propre entité dans le représenter. Et cette entité propre, qui ne peut pas venir au jour dans le représenter, il ne l'a en fait que parce que quelque chose, la volonté, œuvre vers en haut depuis l'inconscient. Si la volonté n'œuvrait pas vers en haut, nous ne ressentions pas la volonté en nous, le monde entier nous viendrait fantomatique si nous pouvions seulement le représenter. Nous aurions devant nous un monde fantomatique, comme l'est à peu près le monde des concepts de science de la nature ; ce serait alors vraiment notre monde. Pensez-vous que le monde soit tel que le décrivent les scientifiques de la nature ou les zoologistes, pensez-vous s'il n'y avait rien d'autre que ce qui est écrit dans les livres de botanique et de minéralogie - les plantes et les roches réelles contiennent bien plus

56

que ce qui est écrit dans les livres, mais pensez-vous que vous soyez conduit dans un monde tel qu'il est décrit dans les livres, où il n'y a rien de plus que ce qui est décrit dans les livres : ce ne serait qu'un monde de fantômes, un vrai monde de fantômes. Ce monde n'est pas un monde de fantômes seulement parce que la volonté a toujours son mot à dire/parle toujours avec. Si vous pouviez voler, non pas avec un appareil, mais voler vous-même, c'est-à-dire que si vous n'aviez pas besoin de sol sous vos pieds, si vous pouviez donc vous déplacer librement sans sol, alors vous ne seriez pas loin de percevoir le monde ainsi : fantomatique. Si vous ne faisiez que suivre le monde des yeux en état de veille, il vous apparaîtrait déjà très fantomatique ; pas aussi fortement que le naturaliste le décrit, mais il vous apparaîtrait déjà très fantomatique. Vous avez un sentiment solide de l'existence du monde seulement parce que vous vous tenez debout avec vos pieds sur le sol. Et cet appuyer des pieds sur le sol vous donne le sentiment, qui est apparenté à la volonté, qui n'est qu'un affaiblissement de la volonté, que vous n'êtes pas seulement dans un monde



de fantômes, mais dans un monde solide. Si vous n'aviez pas ce sentiment, mais que vous ne faisiez que voir, le monde vous semblerait très fantomatique. Ce qui se joue dans le subconscient, vous ne vous le dites notamment pas. Dans le subconscient se joue constamment qu'en fait l'humain se dit, dans l'inconscient il se dit : "Oui, en fait, le monde ressemble à un fantôme ! Mais si le monde était tel que mes yeux me le montrent, je ne pourrais pas me tenir ferme, je devrais m'enfoncer. Et je ne m'enfonce pas, donc le monde n'est pas tel que mes yeux me le montrent. - Cette conclusion est faite continuellement dans l'inconscient. Le rapport le plus ordinaire, le plus quotidien au monde est si compliqué. Il s'agit toujours d'une conclusion inconsciente qui, en une certaine relation, fait souche de la volonté. Donc, dans le pur représenter, il nous manque en fait — si je veux m'exprimer de façon apprise, c'est-à-dire pédante — le sujet, qui en tombe. Que nous avons un sujet, nous sentions ensemble avec le monde, vient de la volonté.

57

Et à nouveau, quand nous voulons, quand nous développons la volonté, il nous 07 manque en fait l'objet. L'objet, ne nous vient pas du tout ordinairement solide à la conscience. Si je veux simplement soulever cette petite branche du côté gauche vers le côté droit et que je le fais vraiment - oui, le véritable objet de la volonté ne vient pas à la conscience. Vous voyez le chemin que fait la petite branche, la représentation qui se répand/fantomatise ainsi dedans dans le vouloir, mais le véritable objet du vouloir ne vient pas à la conscience. De sorte que l'humain, aussi bien en ce qu'il est (se)représentant, comme aussi, en ce qu'il est voulant - c'est à nouveau exprimé grotesque, parce qu'on doit habiller une imagination en mots -, l'humain, aussi bien comme représentant que comme voulant, est, pardonnez-moi, un infirme. Il représente fantomatiquement et veut en fait incomplètement. Ce que l'humain est vraiment, ce n'est en fait entièrement ni dans la représentation ni dans la volonté, c'est à nouveau au milieu dedans entre le représenter et le vouloir. Mais là, la chose est telle que cela ne peut pas nous venir à la conscience dans la vie ordinaire. Tout de suite ainsi que l'animal-plante ne peut pas entrer dans la nature extérieure, de même l'humain ne peut venir à la conscience de ce qu'il est réellement. C'est pourquoi je vous ai souvent parlé de ce fait d'un autre point de vue, en vous disant que l'humain perçoit le véritable Je comme un trou dans les événements de la vie. N'est-ce pas, on doit seulement se rendre clair que l'on peut aussi percevoir les trous. L'humain ne sait rien du sommeil, il veille, dort, veille, dort, veille, dort ; mais en regardant sa vie, la conscience épargnée, le trou de conscience se présente à lui dans le cours de la vie, et il voit exactement comme s'il avait une surface qui est blanche et qui a des trous noirs, où il ne voit en fait rien, il voit les trous de conscience du sommeil. Mais c'est aussi ainsi avec notre Je dans notre vie éveillée. Notre Je n'est pas vraiment élevé dans la conscience, mais dans la conscience il n'y a qu'un trou de ce Je, et la perception de ce trou nous rend attentifs au fait que nous avons justement le vrai Je.

Ces choses, qui apparaissent encore à l'humain grossier d'aujourd'hui comme une 08 connerie/un pinaillage, doivent devenir peu à peu une conscience élémentaire des humains.

58

Car on ne pourra pas, à l'avenir, fonder la vie sur de telles représentations de



croyances/représentations-croyance, comme on a pu le faire dans les temps passés, parce que les restes et les séquelles de la clairvoyance atavique étaient encore présents. À l'avenir, la vie devra être fondée sur des bases claires et transparentes. Parmi les représentations quotidiennes, devra appartenir que l'on regarde sur le règne minéral et végétal ainsi que Goethe l'a fait, qui n'a regardé que le phénomène, qui n'a pas cru que dans le phénomène se révèle autre chose que tout au plus les phénomènes fondamentaux, les phénomènes originels, mais que les phénomènes ne révèlent pas des lois naturelles exprimables en pensées. Goethe n'a jamais fait de recherches sur les lois de la nature, cela lui aurait paru très fantaisiste. Il a voulu suivre les phénomènes, car le monde extérieur, dans le règne minéral et végétal, ne nous montre rien d'autre que les perceptions, les phénomènes. Ainsi l'humain doit regarder le monde extérieur de telle sorte qu'il soit conscient : je ne vois en fait que le côté extérieur dans le règne minéral et végétal; et lorsque je me trouve face au règne animal et humain, je ne vois en fait que ce qui est comme un embryon de l'être entier. - Il doit aussi en être ainsi. Vous voyez, dans le règne minéral et végétal, il y a en réalité des êtres qui ne se dévoilent que d'un certain côté lorsque l'humain les regarde, parce qu'ils ne peuvent pas, je dirais, se dévoiler autrement. Car dans le règne minéral et végétal vit quelque chose que l'on ne reconnaît complètement que si l'on regarde en arrière - maintenant comprenez-moi bien - vers le monde d'où l'on est sorti lorsque l'on a entamé cet être-là physique par la naissance. Si vous pouviez garder la mémoire de cette conscience qui va au-delà de la naissance, si vous pouviez considérer le fait de naître comme un événement de votre vie, comme le passage de la quinzième à la seizième année, par exemple, Si le fil de la conscience ne se rompait pas vers l'arrière, parce que la conscience était d'une toute autre nature avant la naissance ou avant la conception, vous obtiendriez sans peine une toute autre vue du règne minéral et végétal

59

que celle que vous obtiendriez en les considérant du point de vue de la vie entre la naissance et la mort. Car vous vous diriez alors ceci : je suis sorti du royaume/de l'empire spirituel par la naissance. Je suis entré ici dans cet empire physique. Pourquoi l'ai-je fait ? Pourquoi ne suis-je pas resté dans le royaume spirituel ? Pourquoi cela m'a absolument attiré sur la Terre ? - Car on peut parler d'une telle attraction. Vous pourriez alors dire, si vous vous en souveniez : cela m'a attiré sur Terre parce que soudain, au cours de mon évolution entre la mort et la nouvelle naissance, je suis entré dans une sphère où il semblait que certains êtres s'étaient enfuis, comme s'ils étaient censés être à l'intérieur, manquaient et n'étaient pas à l'intérieur. -- Si je peux m'exprimer grossièrement : dans les derniers temps avant la naissance, on constate à chaque pas dans le monde spirituel qu'il nous manque des êtres qui devraient être là et qui ne sont pas là. Tout montre que ces êtres manquent. Et si l'on passe maintenant par la naissance, ces êtres sont là dans les minéraux et les plantes, mais comme des exilés, comme si ces êtres étaient bannis du monde dans lequel on était, et comme s'ils ne pouvaient pas prospérer complètement, qu'ils mouraient à moitié et formaient donc l'odeur de cadavre, qu'ils mouraient à moitié dans le monde dans lequel on est entré. Avant de naître, on aspire à faire la connaissance de certains exilés. On sait seulement : ce sont des êtres exilés, mais où sont-ils ? Là on sort dans le monde physique et les perçoit, mais, j'aimerais dire, embaumé, momifié. Car dans le monde dans lequel on est entré, ils ne



peuvent être qu'embaumés, momifiés, desséchés. C'est le sentiment tout à fait correct quand on regarde le monde minéral et végétal de telle sorte qu'on y voit les êtres qui sont bannis du monde spirituel, de la sphère où l'on était tout de suite avant qu'on doive entrer dans la vie physique.

Et quand on regarde ers les animaux et les humains et si l'on voit leurs enfan-09 tillages, on s'aperçoit, si l'on peut développer un regard sur l'être plus profond, que ces animaux et ces humains,

60

tels qu'ils sont ici dans le monde où nous vivons entre la naissance et la mort, ne sont jamais achevés, n'achèvent jamais en fait toute leur vie conditionnée par leur être intérieur. Celui qui regarde correctement les animaux, celui qui peut les regarder avec une force de connaissance intérieure complète et vivante, sait certes que les animaux ne sont pas immortels, mais il sait aussi que les animaux vivent toute la tragédie de cette non-mortalité dans leurs âmes de groupe. Les âmes de groupe sont en effet durables au-delà de la vie individuelle de l'animal ; mais ce qui se trouve ici sur Terre parmi les animaux est, comme je l'ai déjà dit l'autre jour, réellement malade, c'est tel que ça ' se corrompt parce que ça appartient à un autre monde et que c'est banni dedans ce monde. Et l'humain, de par sa forme physique extérieure, est aussi exilé dedans ce monde ; c'est pourquoi il reste infirme, il reste un enfant. L'humain reste un enfant. L'animal est en général desséché dans son essence selon sa forme physique, car ce qui appartient à l'animal et à l'humain, on le trouve lorsqu'on passe par la mort et qu'on entre directement dans le monde spirituel que l'on contemple maintenant après la mort. Car en fait, on décrit un cercle dans la vie entre la mort et la nouvelle naissance. Ce qui nous reste caché ici du règne animal et végétal, ce qui nous fait percevoir que les animaux et les humains sont bannis du monde spirituel — l'humain suivant sa forme physique extérieure —, on le perçoit d'abord en entrant dans le monde spirituel par la porte de la mort. Là, on passe par une évolution, et on arrive à ce qu'après ce minuit des mondes que j'ai décrit dans le drame-mystère, on devient de plus en plus clair : il manque quelque chose, et ce qui manque, en quelque sorte, s'est échappé du monde spirituel. On le suit à travers la naissance et on le trouve alors dans le règne minéral et végétal de la Terre physique. En ce qui concerne le règne minéral et végétal, on ne s'étonne pas vraiment quand on entre dans l'être-là par la naissance, parce qu'on s'y attendait. Qu'ici aussi, sur la Terre physique, on trouve des animaux et l'humain avec une forme extérieure qui est seulement plus parfaite/complète, mais qui rappelle l'animal, c'est quelque chose qui étonne dans une certaine mesure , après que l'on est né avec la prédisposition de la conscience.

61

Mais on commence à le comprendre quand on sait : avec cette forme extérieure des animaux et des hommes, il y a bien un commencement qui ne se développe que dans le monde où l'on entre par la porte de la mort.

On pourrait dire que pour les croyances abstraites et complètement desséchées qui 10 subsistent encore - autrefois, ces croyances étaient beaucoup plus vivantes et donnaient vraiment quelque chose à l'humain - dans notre ère de conscience, pour elles, il y a trop brusquement [côte à côte] ce que les humains perçoivent ici dans le monde physique et ce qu'ils doivent se représenter comme étant à la base du



monde que l'humain traverse entre la mort et une nouvelle naissance. C'est pourquoi ce que l'humain vit entre la mort et une nouvelle naissance reste aujourd'hui si douteux pour les humains et peut être si facilement nié par l'esprit grossièrement matérialiste, parce que l'humain, en entrant dans l'âge de l'âme consciente, c'est-à-dire dans l'âge intellectuel, ne vit que dans des images-reflets dans la conscience, comme je l'ai expliqué. Il ne peut donc vivre que dans des images-reflets, s'il va au-delà des perceptions dans lesquelles, comme je vous l'ai indiqué, la volonté lui joue dedans dans le lever des pieds. Mais si aucune volonté n'intervient - et dans la vie immortelle après la mort, aucune volonté n'intervient donc - et si l'humain ne peut compter que sur les reflets du représenter pour placer devant son âme ce qu'est le monde entre la mort et une nouvelle naissance, alors ce monde lui devient douteux, non seulement fantomatique, mais douteux. Oui, on peut même dire ceci : si les humains s'obstinent à ne laisser valoir que la science de la nature, à ne regarder que le monde fantomatique qu'elle donne, ils ont en fait raison de nier la vie entre la mort et une nouvelle naissance, et même la vie après avoir franchi la porte de la mort ; car ce que la science de la nature donne, ce ne sont donc que des images, c'est fantomatique. Et cela s'arrête aussi quand l'humain franchit la porte de la mort. La science de la nature ne peut rien contenir de ce que l'humain vit dans le royaume après la mort et avant la naissance.

62

Car, voyez-vous : dans les livres de minéralogie et de botanique et dans tout ce qui s'y rapporte, physiologie, géologie et ainsi de suite, dans toutes les représentations que vous pouvez avoir des plantes et des minéraux, vous ne pouvez que percevoir des êtres qui sont ici exilés dans le monde physique. Et à nouveau, dans les animaux et dans les corps humains, vous ne pouvez percevoir que ce qui est exilé ici - même dans les livres de zoologie et d'anthropologie - et c'est ainsi que se compose au fond, si on le pense au sens le plus large, tout le savoir : vous ne pouvez percevoir que ce qui vit ici en exil. Mais si vous considérez qu'avant la naissance, vous manquent tout de suite les êtres - ils ne sont donc pas là - que vous vivez ici après la naissance, que les animaux et les humains vivent ce qui n'est pas présent/disponible ici, vous comprendrez que rien de la vie immortelle ne peut entrer dans la vie de représentation ordinaire de science de la nature, que la science de la nature a tout à fait raison de ne pas s'occuper de la vie immortelle, parce qu'elle vit dans des images. Et c'est pourquoi, à l'époque, depuis le XVe siècle, où les représentations de science de la nature dominent tous les cercles, l'humain a d'un côté dans une certaine mesure la nature robuste et brute/crue, qui en fait seule vaut réalité pour lui, et de l'autre côté, un royaume qu'il ne veut atteindre qu'avec les reflets atténués de l'âge de l'âme consciente, où cela lui semble en fait ainsi qu'il se dit : eh bien, si j'en viens à penser que ce ne sont que des reflets que je pense là - et dans l'inconscient, il en vient à penser cela, car alors il devient un sceptique de l'immortalité -, alors je serais aussi stupide, si je croyais que ces reflets et aussi mon propre reflet sont encore là après ma mort, que si je croyais que les humains viennent à ma rencontre à partir du miroir sur le mur, qu'ils ne se reflètent pas purement, mais qu'ils viennent à ma rencontre.

63

Que pour l'humain, tant qu'il ne veut pas s'élever jusqu'à une appréhension spiri-11





tuelle de l'univers, s'estompe de plus en plus le lien avec le monde où il pénètre en franchissant la porte de la mort : cela fait tout bonnement partie du caractère de notre époque, qui est celle du développement de l'âme de conscience. Et ce lien s'estompe dans ses représentations, s'estompe dans sa vie consciente, mais ne s'estompe pas dans ses aspirations/sa nostalgie. Et même les négateurs les plus acharnés de l'immortalité ont aux tréfonds d'eux-mêmes, dans leur sphère volontaire - c'est d'elle que provient l'aspiration/la nostalgie - ils ont la nostalgie à apprendre quelque chose sur le monde dans lequel l'être humain entre en franchissant la porte de la mort, et dont il est sorti en franchissant la porte de la naissance. La nostalgie, ils l'ont. Et de cette nostalgie est même malade le temps présent. Et les multiples maladies du temps présent se manifestent parce que cette aspiration agit dans l'humain et que l'humain ne peut trouver de représentations conscientes pour la saisir. Lorsque dans notre sphère volontaire vit une réalité dont l'humain ne peut venir à bout par la représentation - là à nouveau, on doit développer des concepts lorsqu'on parle sur ces choses -, il commence à fulminer. C'est l'essence de la fulmination, la rage que quelque chose vit dans la sphère volontaire, quelque chose que l'humain ne peut embrasser avec son patrimoine de représentation. Et si les humains ne s'accommodent pas à entrer dans la saisie du monde spirituel, pour par la saisie des mondes spirituels, englober ce qui déjà commence à se façonner hors de la sphère de volonté, alors la fureur dans le monde deviendra toujours plus grande et plus grande, la fureur qui s'annonce tout de suite aux humains comme le stade immédiatement postérieur à cette paix qui n'est toujours pas conclue mais qu'ils espèrent toujours. Ce n'est pas là quelque chose dont on puisse parler comme dans un club de quilles où l'on pense, d'après les représentations philistériques habituelles, que l'on peut trouver un remède ici ou là, en se mettant d'accord, non, c'est quelque chose qui est pendant à l'essence la plus profonde de l'évolution humaine. L'humain ne peut s'opposer à ce que se développe en lui ce qui entre dans sa sphère de volonté. Il n'a aucun pouvoir là-dessus. Il ne peut se décider qu'à pénétrer consciemment dans la sphère de l'esprit, afin qu'il apprenne à comprendre ce qui entre dans la sphère de sa volonté. C'est ainsi qu'une cohabitation humaine ordonnée pourra se développer à l'avenir, à la place de la fulmination.

64

Vous voyez, ce n'est pas seulement une affaire subjective pour l'humain que l'hu-12 main se tourne vers le monde spirituel qui veut se révéler à travers une vague particulière d'événements en notre temps, mais c'est une nécessité objective pour l'humain de se tourner vers le monde spirituel à l'âge de l'âme de conscience. Car des changements viennent de se produire dans l'évolution de l'humanité.

Jusqu'au moment où le mystère du Golgotha s'est déroulé dans la vie terrestre, tout 13 ce dont l'humain avait besoin pour se tenir en sécurité dans le monde venait justement du sommeil. On a dormi différemment, même si les physiologistes d'aujourd'hui ne l'admettent pas, avant le mystère du Golgotha, comme on dort maintenant. De telles natures prophétiques, à qui se sont révélées en songes des choses aussi grandes qu'aux prophètes hébreux, n'existent donc plus sous cette forme; car aujourd'hui, le Seigneur n'existe plus aux siens dans le sommeil. Il le leur a donné. C'est justement le grand passage dans l'évolution. Et ce n'est pas seulement aux natures prophétiques que les images de l'avenir ont été données, mais les pensées ont été données à l'humain à partir du sommeil jusque



dans l'époque grecque. Quand on se réveillait, on s'emportait les pensées avec. L'organisme humain était encore conçu pour amener les pensées avec lui. Cela a encore duré un certain temps, bien que les humains étaient devenus dépourvu de tête dès le XVe siècle — excusez-moi! — c'est-à-dire : la tête n'était plus à utiliser correctement, la tête ne pouvait plus rapporter les pensées à partir du sommeil.

C'est déjà un résultat de la science de l'esprit de reconnaître que notre tête est de-14 venue depuis le XVe siècle un outil beaucoup moins utilisable, beaucoup plus desséché qu'il ne l'était auparavant. Mais cela ne se remarque vraiment qu'à l'époque actuelle, et cela se remarquera de plus en plus si un substitut n'est pas créé, de sorte que ce qui s'est évaporé de la tête soit à nouveau remplacé par le monde spirituel.

65

Car jusqu'à notre époque, jusqu'au XIXe siècle, l'autre nature, la nature poitrine de l'humain, était encore habituée à ce que la tête recevait du sommeil à l'époque gréco-latine. La nature poitrine était habituée à cela, et les humains avaient encore dedans des impulsions qui se répercutaient dans leur absence de tête. Elle y était encore habituée ; j'aimerais dire que les humains avaient encore le geste de la pensée, l'ombre de la pensée. Mais cette ombre aussi disparaîtra, les humains n'auront plus de pensées du tout, s'ils veulent seulement s'abandonner à leur tête. Et c'est bien ce qui se passe, et cela montre que les humains ne veulent pas penser. Ils veulent de moins en moins penser. D'une part, ils veulent se laisser dicter leurs pensées par la nature, se contenter d'expérimenter et laisser l'expérience leur dire ce qu'ils doivent penser. Les humains aimeraient ne pas penser par eux-mêmes. Ils n'ont d'ailleurs aucune confiance correcte, car ce qu'ils imaginent, pensent-ils, n'est donc aucune réalité. Si l'on prend les pures pensées, c'est aussi quand même aucune réalité. Mais on peut devenir conscient : la pensée, et non les pensées, doit devenir active. Ce devenir actif de la pensée, cela vient de l'intervention/du jouer dedans du monde spirituel. Et aujourd'hui, si vous commencez vraiment à penser activement, vous ne pouvez pas faire autrement que de laisser le monde spirituel jouer en vous. Sinon, vous ne pensez pas, sinon vous pensez aussi peu que les naturalistes pensent actuellement, qui aimeraient bien se laisser tout dicter par l'expérience ou la recherche de nature, ou aussi peu comme actuellement les chercheurs sociaux pensent qui en fait, parce qu'ils ne veulent pas être actifs, parce qu'ils ne saisissent pas vraiment les impulsions sociales, qui ne peuvent être saisies que dans l'activité, travaillent avec ce qui peut être étudié historiquement, ce qui est l'hérédité/l'héritage. Pensez donc à la manière dont les humains sont tombés dans ce piège, parce qu'ils n'ont plus eux-mêmes les impulsions par lesquelles la structure sociale peut être créée, de regarder en arrière, à l'époque où les pensées se formaient encore. Les humains ne voient les choses que sous un angle erroné. C'est Rousseau qui avait montré aux humains l'exemple de l'état de nature, parce qu'il sentait

66

que l'on ne peut rien tirer/gagner du présent si l'on ne devient pas actif dans le sens de la connaissance des mondes supérieurs. Et le socialisme moderne, qui s'intéresse le plus à l'étude des conditions primitives de l'humanité — c'est là que les socialistes s'approfondissent particulièrement —, à l'étude des conditions primitives, à l'étude des peuples primitifs les plus sauvages et des peuples les plus primitifs, pour comprendre comment les humains doivent être dans l'ensemble social.



Ceux qui s'y connaissent le savent. Partout, il y a une certaine peur de ce qui apparaît si nécessaire comme la première aube de la connexion avec le monde spirituel, une certaine peur de la pensée active.

C'est pourquoi on comprend si difficilement ce qui fait appel à une pensée active, 15 par exemple comme ma "Philosophie de la liberté". Les pensées y sont différentes de celles qui sont les pensées usuelles actuellement. Et en lisant ce livre, les humains arrêtent parfois très vite de lire, pour la simple raison qu'ils veulent le lire comme un autre livre. Mais, n'est-ce pas, les autres livres que l'on aime particulièrement aujourd'hui, on les lit, on s'assied sur la chaise longue, on se penche un peu en arrière, puis on devient aussi passif que possible et on laisse ainsi passer les images mentales/de pensées. Maints humains pratiquent donc finalement la lecture absolument de cette manière. Ne vous trompez pas en ce que vous croyez qu'ils lisent souvent les journaux autrement, ces humains - n'est-ce pas, les personnes présentes sont toujours exclues, évidemment -, il s'y mêle seulement parfois des émotions, des soucis ; mais même les journaux qui sont reçus de manière si sensationnelle sont aussi lus de telle sorte que les images défilent ainsi. Oui, ce n'est pas ainsi qu'on peut lire quelque chose comme ce qui a été tenté de présenter dans la "Philosophie de la liberté". Il faut toujours se donner un coup de pouce pour que ces pensées ne nous endorment pas. Car il n'est pas compté sur le fait que l'on soit purement assis sur la chaise longue (NDT en français dans le texte). On peut donc s'asseoir, évidemment, on peut même pencher le dos en arrière, mais il faut alors essayer de mettre en mouvement l'être spirituel et d'âme intérieur à partir de l'être humain tout entier, tout de suite parce que l'on a mis au repos le corps extérieur,

67

de sorte que toute la pensée se mette en mouvement. On ne peut pas avancer autrement, sinon on s'endort. Beaucoup s'endorment, et ce ne sont même pas les plus malhonnêtes. Les plus malhonnêtes sont ceux qui lisent la "Philosophie de la liberté" comme un autre livre et qui croient ensuite avoir vraiment suivi les pensées. Ils ne les ont pas suivies, mais ils les ont seulement traduites comme des mots vides/des cosses de mots ; ils ne lisent ainsi que les mots et n'extraient pas ce qui découle réellement des mots, comme lorsqu'on frappe l'acier avec un silex/une pierre à feu. C'est déjà ce qui doit être revendiqué par ce qui doit intervenir dans l'évolution de l'humanité au présent et dans le proche avenir, car c'est ainsi que l'humanité s'élèvera progressivement et sainement dans le monde spirituel. La parenté intérieure de l'humain avec le monde spirituel s'allumera dans la pensée active, et l'humain s'élèvera alors toujours plus haut. Il peut déjà aller très loin aujourd'hui en observant les choses décrites dans "Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs". Mais là aussi, il est suffisamment insisté sur la nécessité de développer de préférence la pensée cohérente, si je puis utiliser l'expression, la pensée cohérente/pendant ensemble, où jamais le fil de la pensée ne se déchire, mais où tout soit de préférence suivi par le fil de la pensée, développé.

Depuis les temps anciens, il se mêle à cette aspiration, restée aujourd'hui plus ou 16 moins obscure et inconsciente, de s'élever avec la pensée consciente dans la sphère où se trouvent les esprits - ce que l'on peut -, il se mêle encore plus une volonté fatiguée de persister dans la pensée incohérente. J'ai déjà attiré l'attention sur ce point l'autre jour : il est inconfortable pour les humains de devoir toujours progres-



ser d'étape en étape avec la pensée consciente. Ils préfèrent passer par un domaine plus inconscient, qui ne peut pas être suivi par la pensée, et ensuite seulement faire le pas suivant, n'est-ce pas ? Ce n'est pas que l'on ne puisse pas comprendre la science de l'esprit telle que nous l'entendons ici et qui, comme vous le savez, compte de manière saine sur la poursuite constante des pensées,

68

si l'on rend les pensées vraiment actives ; mais les humains souhaitent seulement la comprendre autrement que comme on doit la comprendre. Au lieu de poursuivre constamment la pensée, les humains souhaitent que le fil de la pensée se rompe toujours. Si vous vous plongez dans ce que vous donne la science de l'esprit, vous pouvez, si vous vous plongez vraiment avec énergie - ayez de la patience, cela ne peut exister qu'à l'état d'ébauche à l'époque actuelle -, dès aujourd'hui, en développant la force de la pensée pour suivre par la pensée Saturne, le Soleil et la Lune, comme cela est décrit dans ma "Science secrète dans ses grandes lignes", suivre cette évolution jusqu'au moment où l'humain se trouve dans le monde, et pénétrer dans votre propre vie, et avec la pensée ainsi rendue plus intense, pénétrer votre propre vie. Vous arrivez alors à certaines représentations, même si elles sont différentes de ce que l'on voulait avoir, mais des représentations qui reposent absolument dans le contexte, dans la cohérence de la pensée, qui vous éclairent sur votre être, sur votre façon, sur votre caractère. En effet, en rendant réellement vivant ce qui a été dit sur Saturne, le Soleil et la Lune, puis sur l'évolution terrestre, et en l'appliquant à vous-même en tant qu'être humain individuel, vous pouvez progresser jusqu'à votre propre essence, mais vous devez continuer à penser à votre propre conception/façon de voir, ne pas laisser la pensée s'interrompre, mais la laisser cohérente, la laisser se relier. Ce que l'humain commence légitimement aujourd'hui de cette manière, l'éclaire sur sa propre nature personnelle, jusqu'au degré où il doit être éclairé. Dans cette aspiration/nostalgie, qui est cependant encore présente chez l'humain de manière plus ou moins inconsciente, quelque chose d'autre se mêle à la rupture du fil de la pensée, quelque chose de calculé. L'être humain aimerait gagner des éclaircissements sur son essence. Que fait-il ? Il prend une science ancienne, archaïque, qui ne doit pas être rabaissée quant à sa respectabilité, bien sûr, mais qui a besoin d'une explication si elle devait être placée dans la nouvelle ère, et, en laissant se déchirer le fil de la pensée à tous les instants, il calcule les constellations d'étoiles; ensuite le fil de la pensée peut se déchirer, et purement extérieurement, sans pensée, devrait se développer cet être de l'humain, tel qu'il est sur la Terre.

69

Voyez-vous: l'Église catholique romaine, comme je l'ai montré hier, nie ce qui est 17 aujourd'hui le plus nécessaire; mais tout de suite si l'on prend quelque chose comme la description de la contemplation intérieure de Jean de la Croix, cela peut être accompli si l'on vit aujourd'hui dans le sens de l'évolution, selon «Comment peut-on acquérir des connaissances des mondes supérieurs?». Ce qui est contenu dans ce livre, c'est — précisément pour notre temps — l'accomplissement de ce qu'un humain comme le saint Jean de la Croix veut, tandis que l'Église catholique nie cela et veut savoir encore aujourd'hui l'ancienne façon de Jean de la Croix aussi appliquée à l'humain d'aujourd'hui, comme aussi le font maints humains. Ils ne



veulent pas, parce qu'ils sont trop commodes, cette vie active dans l'esprit qui existe déjà à un stade très actif si l'on accepte les représentations telles qu'elles sont données dans la science de l'esprit. Ils veulent continuer cela dans des pensées plus habituelles jusque dans le présent immédiat, préférant s'en tenir à l'ancien, afin que, de l'inconscience, jaillisse pour eux ce qui doit les éclairer sur leur humain actuel. Il est évident qu'aucun jugement n'a été rendu sur le vénérable, mais il doit être indiqué de tous côtés que l'on a pas la permission de nier ce qui est justement déposé dans les nécessités spirituelles de l'évolution actuelle de l'humanité, qui entre dans l'âge de l'âme de conscience. C'est pourquoi il s'agit que l'on comprenne bien ce que l'on veut aujourd'hui de l'humain dans l'évolution mondiale. Je crois, si je puis me servir de l'expression — ce n'est qu'une «façon de parler» (NDT en français dans le texte) — que du sentiment juste de ce que les humains trouvent inconfortable et ne veulent pas aujourd'hui, résultera de plus en plus une meilleure position sur la science de l'esprit, et ce n'est que lorsque cette meilleure position sur la science de l'esprit se produira qu'elle fécondera aussi la vie sociale. C'est alors que l'humain pourra s'éclairer sur la vie humaine, parce qu'il n'aura alors que les pensées fortes pour s'expliquer la vie humaine.

70

Car dans cette explication de la vie humaine, l'humain contemporain souffre d'une circonstance très fâcheuse. Que vous soyez léniniste, trotskiste ou marxiste, ou que vous pensiez d'une manière ou d'une autre former la structure sociale de l'humain de la bonne façon, il y a en tout cela une circonstance fâcheuse qui n'est pas perçue, qui n'est pas non plus perçue dans la pratique, si l'on ne se laisse pas féconder par la science de l'esprit. N'est-ce pas, l'humain est maintenant entré dans l'ère de l'âme consciente. Il doit développer consciemment ce qui se dresse comme structure sociale. Autrement ça ne va pas. Il doit se tenir consciemment dedans le monde ; il est nécessaire que l'humain se tienne consciemment dedans le monde. Seulement, il devrait aussi saisir consciemment le rapport d'humain à humain, la vie dans la société, la vie sociale. Une circonstance fâcheuse l'en empêche. Ce qui est fatal, c'est que l'humain ne peut [se] représenter toujours qu'un seul humain à la fois. De même que deux humains - je pense des humains physiques -, comme non deux choses - je pense maintenant à nouveau des choses physiques - ne peuvent pas être en même temps dans un lieu, ce qui constitue la loi de l'impénétrabilité, de même deux humains ne peuvent pas être en même temps dans la conscience humaine, deux humains ne peuvent pas être réellement représentés en même temps. C'est très important d'en tenir compte. Mais on ne peut pas vivre avec l'autre humain sans qu'on le représente, et on ne peut pas non plus former un savoir sur la cohabitation sociale sans que l'on représente l'autre humain. Mais aujourd'hui c'est ainsi que l'humain, parce qu'il peut seulement représenter un humain à la fois, préfère généralement se représenter seulement soi-même, représenter son humain. Et la pensée sociale se contente aussi de cela, d'exiger une cohabitation où seul l'humain lui-même est représenté par soi-même. L'humain ne peut pas se défaire de la représentation de son soi ; il se persuade souvent qu'il peut s'en défaire, mais en réalité, il ne peut pas encore s'en défaire facilement aujourd'hui. Ce n'est que lorsqu'il s'efforce de remplir les exigences/présomptions? qui sont posées par la science de l'esprit qu'il gagne peu à peu la possibilité de se détacher quelque peu de lui-même.



Car la science de l'esprit met dans le monde des pensées telles qu'elles atteignent de très larges perspectives. Par cela l'humain prend l'habitude de se détacher de lui-même. De même que l'humain devient aujourd'hui encore plus égoïste en devenant spirite qu'il ne l'était déjà auparavant, il devient plus désintéressé lorsqu'il veut pénétrer dans le monde spirituel par l'autre voie, celle de la science de l'esprit. C'est pourquoi la science de l'esprit n'est pas purement la transmission d'une science, mais elle est en fait ce qui est absolument nécessaire pour l'éducation de l'humanité actuelle à la vie sociale. C'est pourquoi il n'y aura pas de salut si l'on ne commence pas par ce point, si l'on n'y pense pas vraiment : il doit être commencé par le représenter. On ne peut pas réformer socialement si l'on ne commence pas par le système scolaire, par l'instruction des humains. Et si on ne le fait pas, on perd la possibilité que les humains assimilent des concepts qui englobent leurs aspirations/nostalgies. Et ils deviendront de plus en plus enragés, les humains, si je veux m'exprimer de manière radicale.

Voilà, ainsi est le contexte interne. On aimerait seulement que tout de suite ce pendant interne soit perçu. On aimerait avant tout que ce pendant interne soit ressenti par quiconque s'approche de la science de l'esprit et aimerait vivre en lui jusqu'à un point ou un autre. C'est quelque chose qui doit être réfléchi par tous ceux qui veulent prendre au sérieux la science de l'esprit et le mouvement de la science de l'esprit. Il n'est pas facile de ne pas voir, de ne pas tenir compte du fait que, lorsque l'on entre dans une relation avec la science de l'esprit, celle-ci exige en un certain sens de l'esprit humain qu'il élargisse ses intérêts au-delà de ses intérêts personnels étroits. Il est vrai qu'en parlant de science de l'esprit, on parle simplement de choses qui, si l'on veut se placer dans un rapport correct avec elles, rendent nécessaire que l'humain se détache de ses intérêts les plus étroits. Il devrait seulement ne pas craindre de devenir un humain non pratique ; il en deviendra un beaucoup plus pratique.

L'état dans lequel les humains se sont peu à peu placés en devenant si peu spirituels, c'est seulement la croyance qu'ils sont pratiques. En réalité, les praticiens sont aujourd'hui des gens terriblement peu pratiques. Et ce sont les praticiens qui ont provoqué la catastrophe de l'humanité. Et là-dedans, repose déjà quelque chose d'extrêmement important, que l'on doit en fait toujours supposer, si l'on veut bien comprendre le spirituel-scientifique, on doit se détacher de ses intérêts les plus étroits. On doit venir à détacher quelque chose de sa personnalité immédiate, car ce n'est pas bon de porter dans le mouvement spirituel-scientifique des intérêts personnels étroits. Cela effectue tout de suite toujours une quelque absurdité dans le rapport par lequel l'on entre en relation avec la science de l'esprit. Là-dedans, repose donc naturellement aussi ce qui rend encore plus difficile le mouvement spirituel-scientifique aujourd'hui. Parfois, les humains ont, théoriquement et abstraitemment, la bonne volonté d'entrer dans la science de l'esprit avec leur propre penser et sentir et leur vouloir, mais ils ne rassemblent quand même pas entièrement la force d'entrer maintenant réellement dans le détachement qui doit quand même déjà une fois être exigé pour correctement comprendre ce qui est dit du point de vue de la science de l'esprit. Donc, une sorte d'état d'esprit qui n'existe pas sans



plus dans le monde d'aujourd'hui, mais dont le contraire est souvent disponible dans le monde d'aujourd'hui, sera exigé pour que le mouvement spirituel-scientifique soit salutaire. Car c'est en cela que l'exposé honnête des connaissances spirituelles-scientifiques se distingue de tout le reste qui se produit à l'heure actuelle, en ce sens que cet exposé honnête des connaissances spirituelles-scientifique n'est pas non plus une affaire personnelle, ni l'exposé d'une opinion personnelle. Si je devais avoir la vue que je n'expose que des opinions personnelles, que je n'expose pas ce qui se révèle aujourd'hui, ce qui est tout de suite nécessaire à l'humanité, je préférerais me taire. Car faire valoir des opinions personnelles et des aspirations personnelles dans un mouvement spirituel-scientifique, c'est en fait quelque chose d'inadmissible/in-autorisé. Cela ne devrait pas avoir lieu. Un tel mouvement, tel qu'il est ambitionné ici, n'est justifié que s'il y a la volonté de ne présenter que ce qui se laisse observer à partir du monde spirituel.

73

N'est-ce pas, lorsque vous racontez à quoi ressemble une quelque ville, vous pouvez<sup>19</sup> la raconter de manière intéressante ou ennuyeuse, mais l'aspect de la ville ne dépend pas de vous. Vous racontez des choses objectives. Ce que vous voulez vous-même, ce que vous pensez vous-même, ne doit donc pas s'exprimer dans la science de l'esprit. Ce qui est observé spirituellement doit agir dans la science de l'esprit selon les exigences actuelles. Celui qui ne peut vouloir que des choses personnelles ne peut comprendre que de manière insuffisante ce qui doit agir dans un mouvement de la science de l'esprit. Il confond toujours ce qui doit agir dans un mouvement spirituel-scientifique, tel qu'il est ici envisagé, avec quelque chose d'autre, qui est à son tour pris dans la personnalité. Combien de personnes s'approchent de la science de l'esprit et voudraient que la science de l'esprit justifie tout de suite ce qui leur convient comme opinion. On n'est pas toujours équipé de ce sens ouvert qui est nécessaire pour recevoir la science de l'esprit. Au contraire, on aborde souvent la science de l'esprit avec tout autre chose que ce sens ouvert. On aimerait que ceci ou cela soit vrai et qu'on se persuade d'une certaine manière - en admettant que le chercheur spirituel-scientifique peut savoir quelque chose sur la vérité : ce que l'on pense soi-même, il le dirait. C'est alors agréable. Mais il faut remarquer cette subtile différence ; c'est une subtile différence, mais c'est une différence d'un immense rayonnement, une différence d'une grande importance, que l'on veuille réellement recevoir les communications du monde spirituel ou que l'on veuille seulement que soit confirmé ce qui nous plaît comme opinion. Et ce n'est qu'en s'examinant soi-même avec le plus grand soin, en s'examinant soi-même consciencieusement, que l'on trouvera la différence. Plus d'un ne remarque pas la différence lorsqu'il s'approche de la science de l'esprit ; mais cette différence doit être remarquée. Et si l'on remarque cette différence, alors on s'aperçoit déjà que quelque chose d'un nouveau courant de vie,

74

qui n'existait pas auparavant, doit passer par un mouvement spirituel-scientifique. Il ne peut vraiment pas en être ainsi qu'un mouvement spirituel-scientifique n'est qu'un doux courant d'air qui vient à la rencontre de celui qui oppose la philistinerie de son existence passée à cette science de l'esprit et qui croit maintenant voir confirmé par cette science de l'esprit ce qu'il aimerait tant reconnaître comme vrai



à partir de cette philistinerie, renforcer par cette science de l'esprit.

Si l'on procède sérieusement et consciencieusement sur ce point, si l'on ne veut pas 20 seulement confirmer ce que l'on pense soi-même, alors on se penchera aussi sur diverses choses qui, dans un mouvement spirituel-scientifique, doivent apparaître comme des choses nouvelles, et qui peuvent devenir dommageables si on n'en tient pas compte. Dans un tel mouvement en début, comme l'est le mouvement spirituel-scientifique, bien des choses peuvent être préjudiciables, ce qui ne l'est pas tant dans les vieux mouvements desséchés qui ne servent plus à rien ou qui servent peu. C'est dans de telles subtilités qu'il faudrait en fait s'engager. Avec l'effort de voir ses propres opinions, ses propres aspirations seulement renforcées par la révélation spirituelles-scientifiques, est alors pendant qu'on développe en fait une étrange retouche par rapport à ce qui se présente, se présente tout à la mesure de la nature à l'intérieur d'un mouvement spirituel-scientifique. Dans le mouvement spirituel-scientifique, on doit être attentif au fait que les apparitions avec des humains ne peuvent pas être prises comme dans un club de bowling ou ailleurs, où les humains peuvent se dévoiler dans toute l'étendue de ce qu'ils ont reçu du monde extérieur, où ils n'ont pas besoin de recevoir quelque chose de nouveau. Il faut déjà prendre au sérieux le fait que l'on ne doit pas témoigner des intentions de la recherche spirituelle par ses propres représentations, mais on doit là vraiment se préparer à accepter les choses. On devrait quand même se représenter que quelque chose veut entrer dans le monde et s'étendre de plus en plus, de sorte que tout ce que l'on absorbe, on l'accueille avec la conscience : on passera d'abord plus tard à côté de maints pendants que l'on ne survole pas encore maintenant.

75

— Cette bonne volonté de toujours tout considérer comme une préparation, n'aura certainement pas celui qui apporte ses aspirations personnelles dans l'entreprise spirituelle-scientifique, car il veut en finir le plus vite possible et tord les choses selon ses opinions habituelles. Il ne change pas ses opinions selon la science de l'esprit, mais il tord les connaissances spirituelles-scientifiques selon ses opinions. Et c'est ainsi qu'il s'avère souvent particulièrement quelque chose comme ce que j'aimerais caractériser de la manière suivante.

N'est-ce pas, le scientifique de l'esprit doit juger le monde d'une certaine manière, 21 le monde de la nature et aussi le monde des humains. C'est en cela que consiste l'éducation spirituelle-scientifique, c'est en cela que l'on apprend à se juger de neuf soi-même et son environnement et son rapport à l'environnement, c'est en cela que l'on apprend à regarder un peu plus profondément dans le monde. Or, il arrive très souvent, lorsqu'il s'agit, disons, du rapport entre trois humains, que l'on dise : oui, le spécialiste de la science de l'esprit B juge l'humain A d'une certaine manière. -- Et vous voyez, dès que l'on dépasse un peu la sphère qui est la sphère philistine habituelle, qui est fréquente aujourd'hui, deux points de vue peuvent toujours s'affirmer par rapport à une telle formation de jugement d'humain à humain. Le premier point de vue est le point de vue de la raison, le second est le point de vue de la compassion. Ainsi, B peut juger A et, en fonction d'une nécessité intérieure, B peut bientôt faire quelque chose à A par pure compassion. S'il convient alors à C de refuser la chose, parce qu'il n'y réfléchit pas davantage, parce qu'il ne présuppose pas qu'il pourrait y avoir une nécessité de pure compassion, alors il juge par pure rationalité





et dit : \*Comment peut-on faire une chose pareille ? - Ou alors, cette nécessité intérieure fait que l'on ne laisse pas agir la compassion, mais la raison synthétique, pour certaines raisons. Oui, si cela convient mieux à l'autre, il laisse maintenant parler la compassion, et maintenant il condamne et dit : Quel est cet humain B qui n'a pas de compassion ! Quel est cet humain sans amour, quel est cet humain de sèche raison synthétique ! Il ne juge que du point de vue de la raison synthétique !

76

- Et c'est ainsi que peuvent naître les plus fortes méprises, tout de suite chez celui qui s'efforce de saisir le nerf intérieur de l'existence, où il doit parfois faire quelque chose du synthétiquement raisonnable, parfois justement quelque chose de compatissant. Si cela convient à l'autre, il jugera ce qui a été fait par la raison synthétique sous l'angle de la compassion, ce qui a été fait par la compassion sous l'angle de la raison synthétique, et il pourra toujours condamner ou louer, selon ce qu'il veut . On ne parvient pas à ce qui est correct de cette manière, on ne parvient à ce qui est correct que si l'on se demande d'abord : je dois examiner le cas, je dois voir pour quelle raison ici la compassion ou le synthétiquement raisonnable a agi. - Par cela apparaissent les petites mécompréhensions de la vie qui croissent souvent aux plus terribles ravages à l'intérieur de la vie en commun humaine, et qui devraient tout de suite nous porter au loin de ce que fait en nous l'éducation spirituelle-scientifique. . Parce que la vie est telle qu'elle s'extériorise de manière dualiste, et parce qu'elle s'extériorise de manière dualiste, on peut toujours juger n'importe quel cas. Mais cela est très peu tiré en considération, et surtout pas tiré en considération par rapport à l'enseignement spirituel-scientifique soi-même. Il doit aussi être placé dans le monde de certaines intentions. On peut choisir l'un ou l'autre point de vue au cas par cas, si l'on n'aborde pas ce que le chercheur de l'esprit doit faire pour des raisons plus profondes. Il peut souvent être mal compris. Et si l'on ne va pas sur ce qu'il doit faire par obligation intérieure vis-à-vis des faits, alors on peut tout mal comprendre, car le monde s'exprime une fois dualiste.

On peut par exemple tomber dans l'erreur suivante : on peut tomber dans la pire 22 des croyances en l'autorité tout de suite lorsqu'on est si désireux de vouloir avoir confirmé ce qui nous convient. C'est tout de suite dans le domaine aussi où la science de l'esprit veut être active, qui veut seulement faire de l'humain un être entièrement libre et autonome,

77

que la croyance en l'autorité peut naturellement s'affirmer/se faire valoir, et elle le fait d'ailleurs très souvent dans la plus large mesure possible. Mais l'autre pôle de la foi en l'autorité est la haine de l'autorité. Et au fond, un humain qui ne se sent pas poussé vers la science de l'esprit par la prise en compte des faits révélés par le monde spirituel, mais qui veut avoir ces vérités portées par l'autorité et qui veut croire en l'autorité parce que c'est plus confortable que de prendre en compte les choses, est tel qu'il peut terriblement facilement passer de la croyance en l'autorité, qui a toujours une certaine forme d'amour de l'autorité, à la haine de l'autorité. Et des phénomènes comme ceux qui viennent d'apparaître dans notre mouvement, ce passage de l'adoration aveugle de l'autorité, qui est parfois même avoué avec une certaine impudeur au moment où l'on passe à la haine, ce passage de l'adoration aveugle de l'autorité à la haine, c'est déjà quelque chose qui est intérieurement pré-



sent comme un danger. Il est très important que l'on prenne en compte ces pendants, car ce sont ces pendants qui font énormément difficile de façonner actuellement un mouvement spirituel-scientifique de manière prospère pour l'amour du salut de l'humanité.

J'ai trouvé dans ma vie tout un nombre d'humains qui étaient des humains spiri-23 tuels, qui cherchaient honnêtement un chemin en la science de l'esprit, en, justement, une science de l'esprit d'une sorte ou d'une autre, et qui étaient aussi, d'une certaine manière, poussé en avant dans leur évolution. Un certain type d'entre eux étaient des déçus, ceux qui avaient été déçus par l'un ou l'autre des mouvements spirituels actuels, et qu'on rencontrait alors ici ou là. Combien sont aujourd'hui déçus par le mouvement Blavatsky, le mouvement Besant ou d'autres mouvements ? Le phénomène caractéristique n'est pas qu'il se produise des revirements aussi curieux que ceux qui ont lieu tout de suite chez nous dans le mouvement anthroposophique, mais que l'on trouve là des gens qui sont d'une certaine manière spirituellement avancés ; après un certain temps, on les retrouve, mais ils disent : vous avez totalement tort !

78

- Ce n'est pas rare de rencontrer de telles personnes. La spiritualité n'est pas du tout très fréquente aujourd'hui, mais il y a déjà des humains tels qui vous disent après un certain temps : "vous avez en fait tort, car voyez-vous, que l'on annonce les choses que vous annoncez dans la science de l'esprit publiquement devant les humains, cela n'a aucun sens ! Les humains ne sont pas enclins à les accepter, ils ne sont même pas mûrs pour cela. Cela a seulement un sens de se l'imaginer en soi-même et de rester seul avec cela. - J'ai trouvé beaucoup d'humains comme ça qui disent ça ! Et c'est justement une caractéristique de l'humain spirituellement vraiment avancé que de ne plus du tout penser à en parler à ses semblables, mais de garder la chose pour lui. Ces humains ne sont pas si rares dans le monde. Je n'ai jamais pu être d'accord avec ces humains, d'après ce que je connais du monde spirituel, pour une certaine raison intérieure. Ces humains œuvrent utilement dans le contexte spirituel, mais ils deviennent des ermites, même si ils restent parfois entièrement dans le contexte social. On peut en effet devenir un ermite, n'est-ce pas, tout en portant des bottes vernies et en menant une vie d'hôtel. On voit alors cette double vie humaine que mène un certain nombre d'humains ; ils sont même des humains d'hôtel modernes, ils ont des bottes vernies et même, si je puis dire, un chapeau haut de forme, mais ils mènent cette vie extérieure pour se masquer, pour se cacher intérieurement, ils ont leur vie spirituelle intérieure qu'ils ne veulent pas communiquer à leurs semblables. Cela vous apparaît comme une action qui n'est pas juste, qui est un péché contre l'humanité. Car il est vrai que de telles personnes agissent déjà dans la vie spirituelle, ce qu'elles vivent entre dans le courant spirituel ; l'être humain n'est pas seulement un être fermé, donc ce qu'il vit a une valeur et une signification dans le monde spirituel - mais la question du temps joue toujours un rôle. Les personnes qui vivent actuellement comme certaines que j'ai connues, de cette manière, agissent déjà un peu dans le monde spirituel, mais cela n'arrive à maturité qu'après une longue période, dans les époques ultérieures de l'humanité. Mais alors, s'il n'y avait que des ermites qui développent leur être spirituel



et qui ne veulent pas enseigner ce qu'ils savent du monde spirituel, ce qu'ils ont développé en eux, l'humanité extérieure serait déjà tellement décadente qu'elle ne pourrait plus l'absorber, au moment où les fruits de ces gens arriveraient à maturité. L'évolution terrestre serait menacée, le raccordement serait manqué. Nous vivons justement à l'époque actuelle de telle sorte que ces certaines vérités spirituelles dont nous parlons doivent absolument être communiquées à l'humanité. Ce n'est pas possible avec l'état d'esprit qu'exprimait par exemple une de mes connaissances qui était, dans un certain sens, un humain spirituellement avancé. Il est venu à Berlin. Je lui ai demandé s'il ne voulait pas m'entendre faire une conférence, juste pour voir comment le mouvement était mené - il y a longtemps maintenant - et il m'a répondu : "Non, faire une conférence et parler aux gens, cela ne sert à rien ! Nous asseoir ensemble pendant une heure et parler un peu, c'est très agréable pour moi, mais laisser les choses spirituelles en dehors du jeu si possible ; chacun doit les régler avec lui-même ! - Se rendre mutuellement une visite de courtoisie, parler des choses de la vie quotidienne, c'est ce qu'il y a de mieux pour ce genre d'individus intellectuellement ambitieux. Et cet état d'esprit est très fréquent. Il serait plus confortable de vivre selon un tel état d'esprit. Et il n'est justement pas confortable à l'heure actuelle de se présenter devant l'humanité et de communiquer ce que l'on ressent comme un devoir. Mais dans un mouvement spirituel-scientifique, il faut absolument tenir compte du fait que l'on agit en fonction d'une nécessité intérieure, que ce n'est pas un choix, mais le respect d'une obligation, ce qui se passe ainsi.

J'ai placé ces mots à la fin des considérations d'aujourd'hui, parce que j'aimerais <sup>24</sup> toujours saisir l'occasion d'attirer l'attention sur ce qui est nécessaire si l'on veut être sérieux, comme on devrait l'être avec un mouvement spirituel-scientifique à l'heure actuelle. Car ce qui peut être fait d'un tel mouvement spirituel-scientifique, si des aspirations personnelles, des ambitions personnelles

80

y sont portées, peut conduire à de graves dommages, doit conduire à de graves dommages. De plus, il y a encore un inconvénient : celui qui pense trouver une confirmation personnelle dans la science de l'esprit, ne peut pas distinguer si l'autre poursuit la chose simplement pour des ambitions personnelles. C'est ainsi que se produisent les pires catastrophes.

Maintenant, je voulais indiquer sur de telles choses. Nous parlerons alors vendredi <sup>25</sup> prochain à nouveau plus loin.

80

## QUATRIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 10 janvier 1919

*Le rapport entre le psycho-spirituel/l'âmique-spirituel et le vécu physique-corporel du moi et du corps astral dans le sommeil ; atténuation/affaiblissement de ce vécu à l'état de veille. Avec cela peut être compris le côté extérieur de la nature, mais pas amené de l'ordre dans la structure sociale. Augmentation du courage nécessaire. Désintérêt vis-à-vis de la vie spirituelle. L'endormissement/l'être endormi lors de la confrontation du se tenir vis-à-vis d'humain à humain avec rapport notre être humain plus profond. Lors de l'entrée dans le monde spirituel, ce qui est endormi se réveille. Ce n'est qu'au-delà du seuil de la conscience sensorielle que se trouvent les solutions aux questions sociales. Les sensations qui sont nécessaires pour ne pas explorer dépourvu d'essence les impulsions sociales sont comme l'amour maternel sur le plan physique. C'est dans la reconnaissance de la nature divine et spirituelle de l'humain que repose la solution des questions sociales. -- La logique et la science européennes sont de la conviction que l'humain est en fait mauvais ; un élargissement de l'horizon spirituel est nécessaire pour parler fructueusement sur le problème social.*

Lorsqu'il a été parlé de ce qui empêche les humains du présent de reconnaître le <sup>01</sup> monde spirituel tel qu'il doit être conçu par la science de l'esprit d'orientation an-



throposophique, il a été indiqué vers deux choses dans la constitution de l'âme humaine qui effectuent cet empêchement/retenu dans l'âme humaine. Il s'agit du manque de courage, du manque de force vis-à-vis de la reconnaissance de l'esprit, et du manque d'intérêt vis-à-vis de la forme réelle de la vie spirituelle. Or, j'aimerais tout de suite aujourd'hui aborder ces choses d'un point de vue duquel j'ai encore moins indiqué jusqu'ici. Lorsque de telles choses sont discutées, il doit toujours être tenu compte que le bon sens/la saine raison analytique humaine ordinaire - je l'ai souvent dit - suffit pour comprendre toutes les choses de la science de l'esprit, pour les assimiler sans préjugés. On a, si je puis dire, à notre époque, par le fait que le bon sens correctement appliqué suffit pour comprendre les choses du monde spirituel, dans un certain sens, par cette simple compréhension, par l'assimilation sans préjugés, tout ce que le chercheur en science de l'esprit a lui-même du monde spirituel. Et si l'on a seulement le courage et l'intérêt d'assimiler ces choses par le bon sens, on a alors soi-même la possibilité de grimper lentement et continuellement dans ce monde spirituel selon que le karma propre l'autorise. C'est déjà nécessaire aujourd'hui et ce sera de plus en plus nécessaire pour tous les humains d'apprendre à comprendre le monde spirituel simplement dans la saine raison analytique humaine, comme on parle du monde spirituel dans la science de l'esprit. Jusqu'à quel point l'humain peut-il se rendre mûr pour regarder lui-même dans le monde spirituel, c'est une question tout à fait différente, c'est une question qui ne peut être résolue que dans chaque intérieur intime de l'âme,

82

et que chacun d'entre eux trouvera bien dans cet intérieur de l'âme, s'il cherche simplement à comprendre les choses du monde spirituel à travers le bon sens, qui n'est pas altéré par la science de la nature ou par d'autres choses.

Maintenant, il s'agit avant tout de cela : pourquoi tant de gens évitent-ils aujourd'hui de laisser régner ce bon sens humain de telle sorte qu'il puisse comprendre ce qui vient de la science de l'esprit, ou qu'il soit prêt à l'accepter ? Eh bien, on peut s'instruire un peu sur cette question en écoutant ce qu'il en est des choses et des êtres du monde spirituel lorsque le chercheur de l'esprit entre dans ce monde. Les époques plus anciennes ont fait parler leurs initiés sur beaucoup de choses d'une manière différente de ce qui doit être dit aujourd'hui en ce qui concerne le monde spirituel. Mais il y a bien sûr aussi beaucoup de choses qui pouvaient être dites dans les temps anciens de la même manière qu'elles peuvent l'être encore aujourd'hui. On a notamment toujours dit, d'une manière qui est encore juste aujourd'hui, ce qui se passe réellement lorsqu'un être humain veut entrer dans le monde spirituel dans un état d'immaturité d'âme. Aujourd'hui, cela peut se passer ainsi que l'humain se dit : "Oh, quoi, le bon sens ! -- Mais on doit au moins faire un effort si l'on veut saisir le monde spirituel ! Les humains n'aiment pas cet effort ; ils aiment davantage reconnaître ceci ou cela sur la base de la foi en l'autorité. Aujourd'hui, les êtres humains aiment vraiment beaucoup moins le bon sens qu'ils ne le croient, et c'est pourquoi ils aimeraient en quelque sorte contourner cet usage de la saine raison analytique humaine et voudraient, ce qui leur semble plus facile, même si le jugement est peut-être inconscient, le remplacer par toutes sortes de couvaisons qu'ils nomment alors méditation et du genre, pénétrer directement dans la vie spirituelle. C'est tout de suite ce qui est très répandu, c'est que l'on veut en fait pénétrer



dans le monde spirituel en contournant la saine raison analytique humaine. Mais les anciens initiés à ces choses ont déjà dit ce qu'il fallait et le répètent encore et encore aujourd'hui. Si quelqu'un veut entrer dans le monde spirituel sans être mûr dans toute son état d'âme, il arrive trop facilement qu'au bout d'un certain temps, il laisse échouer toute sa tentative ; laisse échouer si grossièrement sa tentative,

83

qu'il lui reste un sentiment semblable à celui de toucher un charbon ardent et d'être dans un état intermédiaire de combustion ou de dégonflement. Cette sensation est très fréquente chez les méditants. Ils n'essayent pas de faire preuve de bon sens dans la même mesure que l'ardeur avec laquelle ils pratiquent ce que l'on appelle les exercices, qui sont évidemment tout à fait justifiés en soi. Mais on a toujours insisté sur le fait que la saine raison analytique humaine ne doit pas être exclue et qu'elle doit être appliquée de manière active et énergique. Si l'on essaie de pratiquer pendant un certain temps de manière à exclure le bon sens, et notamment une certaine autodiscipline morale que l'on n'a pas encore acquise, alors il se produit précisément cette particularité : on ressent le tout comme si on touchait des charbons ardents avec les doigts, ou plutôt on ne touche pas complètement, mais on recule. C'est ainsi que les humains reculent devant le monde spirituel. Comme je l'ai dit, cela a toujours été souligné. Cela a été souligné parce qu'il s'agit d'une expérience faite par d'innombrables professeurs de la science de l'esprit à des époques antérieures, lorsqu'elles étaient effectuées ataviquement, une expérience qui peut aussi être très souvent faite dans le présent. On insiste sur ce point, mais nous devons examiner aujourd'hui la raison pour laquelle cette sensation de toucher et de se retirer comme si c'était du charbon ardent intervient.

Maintenant, si nous cherchons à comprendre ce fait, nous pouvons nous rappeler<sup>03</sup> une vérité fondamentale de notre science de l'esprit qui nous est tout à fait familière, à savoir comment nous nous comportons en tant qu'êtres humains lorsque nous envisageons notre vie complète, qui alterne entre veille et sommeil. Si nous conservons les anciennes expressions, nous pouvons dire que, pendant que nous dormons, nous laissons le corps physique et le corps éthérique dans le lit, et que nous nous sommes écoulés, si je puis m'exprimer ainsi, avec le moi et le corps astral dans le monde qui nous entoure par ailleurs. Nous ne sommes alors pas dans l'enveloppe de notre corps lorsque nous dormons, nous sommes répandus dans le monde tout autour de nous. Notre conscience en tant qu'être humain est si faible

84

lorsque nous dormons. Lorsque l'état de sommeil n'est pas interrompu par des rêves, ce qui signifie une certaine élévation de l'intensité de la conscience, mais quand nous saisissons de l'oeil le sommeil dépourvu de rêve, alors notre conscience est si faible que nous ne sommes pas conscients de la somme infiniment importante d'expériences que nous traversons lorsque nous sommes dans l'état entre l'endormissement et le réveil. Or, c'est tout de suite ce que nous devrions saisir de l'oeil, non la mot abstrait : pendant le sommeil, nous sommes dans le Je et dans le corps astral en dehors du corps physique-, mais nous devons saisir de l'oeil que notre vie est immensément riche entre l'endormissement et le réveil. Nous ne le savons seulement pas parce que notre conscience est alors affaiblie, parce que notre conscience du sommeil n'est pas encore aussi forte que la conscience que nous pou-



vons associer à l'outil du corps physique. En effet, une expérience extrêmement intense est vécue par le Je et le corps astral à l'intérieur du monde dans lequel nous sommes sinon aussi, une expérience intense. Seulement, l'humain est empêché par son état terrestre habituel de percevoir directement cette vie, cette vie que l'on déploie en se forçant à travers, si je puis m'exprimer ainsi, en tant que Je et corps astral, à travers les mêmes choses dans lesquelles nous nous trouvons aussi lorsque nous nous servons de notre corps physique et de ses instruments à l'état de veille. La vie dans l'état de sommeil est immensément riche. Mais cette vie ne s'arrête pas lorsque nous nous réveillons et que nous nous immergeons dans notre corps physique et notre corps éthérique. Même à ce moment-là, nous sommes reliés à notre environnement par notre Je et par notre corps astral d'une manière dont la conscience ordinaire n'a aucun presentiment. Seulement ce n'est justement pas remarqué. On peut maintenant saisir ce rapport tout de suite de l'oeil plus exactement. On peut se demander : comment est donc cela en fait, ce qui là se donne comme rapport entre notre d'âme et d'esprit et notre physique-corporel ?

Ce serait une très grave chose pour notre état d'expérience/de vécu actuel si nous 04 devions constamment - ce que nous ne faisons pas du tout, mais si nous le faisons, nous devrions toujours le faire, nous ne pourrions pas faire autrement - percevoir ce que nous vivons en dormant avec les choses à l'extérieur dans l'espace et dans le temps.

85

Notre corps a en effet une certaine particularité par rapport à ces expériences. On peut dire qu'il atténue ces expériences. Tout ce que nous vivons en réalité avec notre environnement, notre corps l'affaiblit, et nous ne percevons que l'affaiblissement de notre corps, pas nos expériences réelles. Nos expériences réelles se comportent par rapport à ce que nous percevons de notre environnement à travers notre corps - et c'est une image très, très pertinente, parce qu'elle n'est pas simplement une image, mais correspond à une réalité occulte -, notre corps ou les expériences de notre corps se comportent par rapport à nos expériences réelles, comme la lumière du soleil qui brille sur la pierre et qui revient de la pierre de telle sorte que nous puissions voir la pierre, se comporter par rapport à la lumière réelle du soleil qui nous regarde en vis-à-vis d'en haut du soleil. Regardez la pierre sur laquelle tombe la lumière du soleil : vous pouvez regarder la pierre, vous pouvez supporter avec vos yeux la lumière réfléchi, celle qui vous est renvoyée. Si vous vous tournez de la pierre vers le soleil et que vous le regardez fixement, vous serez ébloui. Il en va à peu près de même pour le rapport entre nos expériences réelles par rapport à notre environnement et ce que nous vivons à travers les outils de notre corps. Ce que nous vivons réellement avec notre environnement a la force de la lumière du soleil, et ce que nous vivons à travers les instruments du corps n'a de cette force que l'affaiblissement, que la lumière atténuée que nous renvoie un objet quelconque de la force de la lumière du soleil. Nous sommes des êtres solaires dans notre être le plus intime, mais nous ne pouvons pas encore supporter d'être des êtres solaires. C'est pourquoi, de même que nous devons regarder avec nos yeux physiques extérieurs la lumière atténuée du soleil, parce que la lumière directe du soleil nous éblouit, nous devons percevoir notre environnement à travers l'expérience atténuée de notre corps et de ses instruments, parce que nous ne pouvons



pas nous opposer directement à ce que nous vivons réellement de notre environnement. Nous sommes en effet, en tant qu'êtres humains, comme si nous étions éblouis par le rayon de soleil, et ce que nous connaissons de nous-mêmes et du monde n'est pas de notre essence, n'est pas

86

comme s'il était vécu directement dans le rayon de soleil coulant, mais est comme la lumière qui nous est renvoyée par les objets et qui n'éblouit plus nos yeux. Mais vous pouvez en déduire que si vous vous réveillez dans le monde que la conscience ordinaire ne peut pas supporter, vous ne pourrez pas le voir. Mais vous pouvez en déduire que lorsque vous vous réveillez dans un monde que la conscience ordinaire ne peut pas supporter, vous avez l'impression d'être à l'intérieur d'un rayon de soleil, comme si vous viviez réellement avec le rayon de soleil. Et dans l'expérience réelle, dans le vécu réel, c'est même le rayon de soleil très concentré.

Vous avez là le fait, comme est dit souvent, que les gens rejettent l'expérience de la science de l'esprit comme des charbons ardents. Ils entrent dans une région de l'expérience où l'on vit ce que l'expérience d'âme est lorsque l'on se brûle physiquement le doigt : là, on recule d'abord, on ne veut pas le brûler. Vous ne devez évidemment pas inverser ce que je dis : personne ne peut accéder à l'expérience spirituelle en se brûlant physiquement le doigt. C'est pourquoi j'ai dit que dans la science de l'esprit, il faut toujours parler avec précision de l'expérience d'âme lorsque l'on se brûle le doigt.

En fait, l'entrée dans le monde spirituel n'est pas du tout ce qui provoque la béatitude chez l'humain, mais cette entrée dans le monde spirituel est telle qu'elle doit être achetée - il y a bien sûr beaucoup d'autres expériences de ce genre - par le malheur intérieur, pourrait-on dire, que l'on éprouve lorsqu'on se brûle par le feu, par exemple. Spirituellement, on vit d'abord exactement la même chose avec les choses, les entités et les processus du monde spirituel que lorsqu'on se brûle, par exemple. Les véritables expériences du monde spirituel doivent être acquises par de telles expériences douloureuses. Ce qui, dans ces expériences du monde spirituel, procure la félicité, ce qui donne satisfaction à la vie, c'est le reflet/la brillance en retour de la pensée. Celui qui reçoit ces expériences par communication et qui les comprend par le bon sens humain peut les avoir, tout comme celui qui entre dans le monde spirituel. Il faut bien sûr que des humains individuelles entrent dans le monde spirituel, sinon il ne serait jamais possible d'expérimenter quoi que ce soit du monde spirituel.

87

Le fait que j'ai évoqué doit être pris en compte. Au fond, il n'est pas si difficile de déduire des faits extérieurs ce que je viens d'exposer. Vous trouverez partout où l'on parle sérieusement, sans charlatanisme, du monde spirituel, que l'on parle toujours du passage non pas par des expériences joyeuses, mais par des expériences douloureuses. Et vous savez, comme j'en ai souvent parlé, que celui qui a acquis un peu de connaissances réelles du monde spirituel dans sa vie ne regarde pas d'un mauvais œil les douleurs de sa vie, les souffrances de sa vie. Car il se dit : "J'accepte certainement les joies et les moments d'exaltation de la vie comme un don divin et je me réjouis de mon sort, de ce que de tels moments de joie et d'exaltation me soient accordés ; mais je tiens mes connaissances de mes douleurs, je tiens mes



connaissances de mes douleurs. Des souffrances. - C'est ce que diront tous ceux qui ont acquis de véritables connaissances du monde spirituel. Ici, sur la Terre physique, les connaissances du monde spirituel ne peuvent pas être acquises autrement que de cette manière.

Et maintenant vous pouvez comprendre pourquoi les gens reculent devant la compréhension du monde spirituel, bien que cette compréhension puisse être acquise par le bon sens humain. En effet, on ne recule habituellement que devant ce qui ne recule pas dans la compréhension, et devant ce qui ne recule pas non plus dans la vie extérieure. Or, vous seriez naturellement extrêmement déraisonnable et insensé si vous vouliez vous brûler les doigts au hasard pour savoir ce qu'il en est. Et encore, si vous vous brûlez les doigts, vous faites si peu attention à l'expérience d'âme que vous n'acquerez pas non plus une véritable expérience de ce que c'est que de se brûler les doigts. Il y a même un fait psychologique qui ne peut être compris correctement que si on le voit à la lumière de ce qui flue de ces connaissances. Vous aurez peut-être déjà remarqué - je ne m'adresse pas à l'un d'entre vous en particulier, car je ne présume pas de chacun d'entre vous, mais je crois évidemment seulement qu'il a entendu parler de ces choses - mais vous 'aurez entendu d'autres personnes et remarqué à d'autres

88

qu'elles crient lorsqu'elles se brûlent les doigts. Maintenant, pourquoi maints humains crient-ils quand ils se brûlent les doigts ? Pour la simple raison qu'en criant ainsi, ils étouffent l'expérience d'âme. Les humains crient et se plaignent en cas de douleur pour se soulager. Et ainsi, ils ne peuvent pas non plus exprimer le contenu complet de la douleur dans leur esprit. c'est vraiment noyer la souffrance, l'exprimer. Bref, dans la vie ordinaire, l'humain n'a pas beaucoup d'expérience des choses qui sont vécues dans le monde spirituel. Pourtant, le bon sens permet de comprendre les choses, parce qu'elles ont partout des analogies dans le monde physique extérieur, dans lequel nous faisons nos expériences. Les choses de la vie spirituelle ne sont pas du tout incompréhensibles, mais il faut se décider à augmenter certaines qualités de l'âme, par exemple le courage. Il faut tout simplement avoir le courage que l'on n'a généralement pas quand on fait quelque chose qui nous fait reculer parce que cela fait mal. Il faut avoir ce courage, car pénétrer dans le monde spirituel fait toujours mal. Il faut donc augmenter certaines forces de l'âme. C'est nécessaire, mais beaucoup de gens ne veulent pas le faire à l'heure actuelle, augmenter les qualités de l'âme de la manière systématique indiquée par exemple dans mon livre "Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs". S'ils les augmentaient, alors leur patrimoine de concepts, leur bon sens, pourrait facilement comprendre les expériences du doigt dans le monde spirituel, qui sont, comme je l'ai décrit, des expériences de souffrance. Nous vivons à une époque où une telle élévation de l'état d'âme humain est nécessaire, parce que sinon, l'humanité ne peut atteindre son but terrestre, parce que sinon devraient survenir catastrophes sur catastrophes et finalement venir le chaos.

Mais maintenant, en discutant de ces choses, j'ai fortement insisté sur une autre chose, tout de suite en ce temps où cela est particulièrement nécessaire.

89

C'est qu'avec cet affaiblissement de la constitution de l'âme qui existe maintenant





déjà une fois chez l'humain actuel, on peut être un excellent naturaliste/chercheur de la nature dans le sens actuel du terme, et on peut aussi, avec cette raison analytique qui n'est pas la saine raison analytique humaine, mais la raison analytique humaine portée haute par l'autorité de science de la nature, tout de suite bien comprendre ce qui est l'extérieur de notre environnement physique ; on ne peut pas le comprendre spirituellement de l'intérieur, mais on peut tout juste bien comprendre l'extérieur. Mais ce que l'on ne peut pas faire avec les concepts que donne la science de la nature, ce que l'humanité actuelle est habituée à faire avec sa pensée, c'est mettre de l'ordre dans la structure sociale de la cohabitation humaine qui devient peu à peu chaotique. En d'autres termes, les exigences sociales du présent et du prochain avenir ne pourront jamais être résolues par ce que l'on peut appeler la pensée sur la nature et les phénomènes naturels. C'est précisément sur ce point que nos contemporains ont encore beaucoup à apprendre. C'est tout de suite sur ce point que nos contemporains ne suivent pas ce que la science de l'esprit doit dire à partir de la compréhension la plus intime de l'essence de notre monde. En effet, malgré toutes les objections qui se sont de plus en plus faites aujourd'hui, la science de l'esprit doit dire de suite sur ce point que, quoique que soient patauger alentour et d'octobre alentour sur le domaine des questions sociales, tous ces pataugements alentour et toute ces doctorances ne mèneront à rien. Au contraire, elles conduiront à une confusion sociale encore plus grande que celle qui existe déjà dans certains domaines de l'être-là terrestre, si l'on ne reconnaît pas que la compréhension des questions sociales ne peut provenir que de la compréhension spirituelle de l'être-là mondial. Les questions sociales doivent être résolues spirituellement-scientifiquement. Tout le reste, dans ces domaines, n'est que du dilettantisme.

Pour parler des choses d'un certain point de vue, nous devons nous tourner vers 10 l'autre. Ce qui empêche actuellement les humains de s'approcher de la science de l'esprit, c'est leur manque d'intérêt pour la vie spirituelle. Presque tous les naturalistes actuels ont donc ce manque d'intérêt pour la vie spirituelle.

90

Ils sont indifférents à la vie spirituelle. Ils la nient ou mettent en lois ce qu'ils observent avec leurs sens physiques, ce qui peut être observé au microscope ou au télescope ; mais ils ne s'intéressent pas à ce que chaque regard, chaque regard réel sur la nature révèle : que derrière les phénomènes et les faits naturels, il y a du spirituel. Mais ce manque d'intérêt pour l'esprit est particulièrement présent aujourd'hui chez ceux qui veulent tripatouiller et doctorer les questions sociales alentour. Et là, il y a encore une raison particulière.

Vous pourrez déduire des différentes choses dont j'ai parlé ces derniers temps que 11 nous sommes dans un état d'âme intérieur tout à fait particulier lorsque nous sommes en face de l'humain en tant qu'être humain. J'ai exprimé de manière radicale la constitution d'âme dans lequel nous nous trouvons lorsque nous sommes en face de l'humain. Je vous ai dit qu'en fait, le fait de se tenir en vis-à-vis d'humain à humain a toujours quelque chose d'endormant sur nous. En ce qui concerne les particularités les plus intimes de notre être humain, nous nous endormons en fait par la présence de l'autre humain. Que notre comportement extérieur nous trompe sur cet endormissement, cela n'a rien d'étonnant. Car certes, nous voyons l'autre humain avec des yeux, nous lui tendons même la main et le touchons, mais cela n'em-



pêche pas que notre être humain profond soit endormi par l'autre humain. De même que nous nous endormons le soir par rapport à la nature extérieure, de même quelque chose en nous s'endort par la présence de l'autre humain. Mais lorsque cela s'endort, ça ne cesse pas pour autant d'être actif. Et c'est ainsi que se produisent sans cesse des effets d'humain à humain dans la vie sociale, dont les humains ne peuvent avoir une conscience claire tout de suite parce qu'ils sont avec des humains. C'est tout de suite ce qu'il y a de plus important dans la vie sociale qui échappe aux humains en ce qui concerne la conscience ordinaire, parce que c'est tout de suite pour ce qu'il y a de plus important dans la vie sociale que la faculté de représentation est endormie et que l'humain agit instinctivement. Il n'est pas étonnant que dans la vie sociale d'aujourd'hui,

91

où l'intellect est le plus facile à endormir dans la représentation des images, les instincts les plus fous règnent et sont même déclarés tout à fait justifiés en tant qu'instincts les plus fous, parce que la pensée claire sur ces choses est simplement endormie par la coexistence de l'humain et de l'humain. Mais à l'instant où l'humain entre dans le monde spirituel, l'arf qui est endormi se réveille, et ce qui se passe entre l'humain et l'humain devient clair. C'est donc là que peuvent être trouvées les solutions aux soi-disant questions sociales et aux problèmes sociaux. Des revendications. Elles ne peuvent donc être trouvées, comme je l'ai déjà dit ici, qu'au-delà du seuil de la conscience sensorielle. Et ce que l'humanité voudra avoir à l'avenir comme solutions aux questions sociales, si ce sont de vraies solutions aux questions sociales, ne pourra être obtenu que par la voie de la science de l'esprit, c'est-à-dire la science du suprasensible, parce que toute vie commune des humains dans ses soubassements intimes est de nature suprasensible.

Mais si l'on veut vivre spirituellement les choses qui se rapportent à l'humain et à 12 l'humanité, qui se rapportent à la structure sociale humaine, il faut introduire dans tout son patrimoine de représentation, dans tout ce que l'on vit, quelque chose dont vous verrez tout à l'heure que ce n'est guère disponible aujourd'hui dans la conscience ordinaire. Il n'existe ici, dans le monde physique, qu'une seule chose en matière de sensations et de sentiments qui soit identique aux sensations et aux sentiments que quelqu'un doit avoir s'il veut explorer non pas l'absence d'essence, mais essentiellement les lois sociales, les impulsions sociales. Cela n'existe que de manière limitée ici, dans le monde physique, et ce, lorsqu'il existe un rapport complètement sain, complètement juste entre le père, la mère et l'enfant, dans l'attraction du père, de la mère et de l'enfant. Dans tout ce qui peut être vécu dans l'environnement du monde entre l'humain et l'humain, cela n'existe pas d'abord pour la conscience ordinaire.

Maintenant, essayez de vous rendre clair cet amour maternel, cet amour que la 13 mère déploie lorsqu'elle met directement au monde un enfant, cet amour maternel pour l'enfant qui jaillit tout naturellement de la nature - vous pouvez déjà le faire dans ce radicalisme,

92

et demandez maintenant si cet amour maternel est présent dans toutes les études scientifiques que les savants ont l'habitude de faire - même les savants qui font des études de sciences sociales ? Il faut avoir cet amour maternel pour les pensées que



l'on déploient sur la structure sociale, si l'on veut que ces pensées soient essentielles et non pas sans essence. Dans la vie humaine, il n'y a rien d'autre qui puisse être pensé correctement sur le plan social que ce qui est pensé socialement avec l'amour maternel.

Et maintenant, prenez les différents réformateurs sociaux et penseurs sociaux. Es-14 savez par exemple de laisser agir sur vous quelque chose comme les écrits de *Karl Marx*, de *Schmoller* ou de *Koscher*, ou de qui vous voulez, et demandez-vous si, en élaborant leurs soi-disant lois sociopolitiques, ils laissent agir dans cette élaboration des lois sociopolitiques la même chose que ce qui vit normalement dans l'amour maternel pour l'enfant, lorsque cet amour maternel se déploie sainement ? Mais il faut indiquer sur ce point : une solution saine à ce que l'on appelle la question sociale n'est pas possible autrement que si cette solution vient de penseurs qui -- vous comprendrez ce que je veux dire en m'exprimant ainsi maintenant -- peuvent développer l'amour maternel en résolvant leurs problèmes. C'est une chose très humaine dont dépend la solution des exigences sociales actuelles. Ce n'est pas une question de perspicacité ou de sagesse ordinaire ou de foi d'érudit, mais c'est une question d'augmentation de la capacité d'amour jusqu'au degré où l'amour maternel se développe, ou nous pouvons aussi dire l'amour immédiat et intime dans la cohabitation du père, de la mère et de l'enfant.

Vous allez à juste titre faire une objection. Vous direz : "Eh bien, sur la Terre, les 15 choses sont déjà ainsi faites que la structure sociale a, en quelque sorte, pour sa plus petite taille, la famille, et sur la Terre, cette famille est bien sûr pleinement justifiée en tant que telle, et l'humanité entière ne peut tout de même pas devenir une famille ! - C'est une objection qui viendra naturellement tout de suite. Mais si l'on devait concevoir des lois sociales avec l'amour maternel, il devrait en résulter en fait que toute l'humanité devienne une famille.

93

Cela ne peut évidemment pas être le cas. Seul celui qui se rend compte de ce qu'est une pensée vraie et non une pensée abstraite charlatanesque devra s'avouer que l'humain ne peut naturellement pas se comporter immédiatement avec chaque enfant comme avec son enfant, que chaque enfant ne peut pas se comporter avec chaque autre femme, chaque autre humain comme il se comporte avec son père, sa mère, et ainsi de suite. L'humanité entière ne peut donc pas devenir une famille. C'est tout à fait exact, mais justement parce que c'est exact, il y a une autre nécessité. Nous pouvons ainsi que nous vivons ici comme humains physiques sur la Terre physique, pas fonder une famille de l'humanité entière, et qui voudrait cela, voudrait naturellement un non sens . Mais nous le pouvons quand même dans un autre sens. Et dans un autre sens ça doit même se passer. À l'humain physique nous ne pouvons nous tenir ainsi que se tiennent père, mère et enfant. Quand dans l'humanité la connaissance saisira sa place que dans chaque humain vit un spirituel d'âme, que dans chaque humain un être divin-spirituel luit vers dehors par les yeux, que de ses mots résonne l'annonce/l'ambassade d'un être divin-spirituel, quand avec d'autres termes ne sera plus purement reconnu un abstracto, sur l'humain a une âme immortelle, mais en un sentiment immédiat dans l'entrée en vis-à-vis d'humain à humain c'est reconnu : si je contemple l'humain dans les yeux, ainsi me brille dehors un infini, si n'entend l'humain parler, ainsi parle non purement le son



physique, mais il résonne l'être divin-spirituel de son âme - cela devient une sensation immédiate, comme nous ressentons une surface quelconque en bleu ou en rouge, nous pourrions ressentir que l'humain, en s'exprimant, est de nature divine-spirituelle, nous n'apprenons pas purement à reconnaître, conformément à la foi, que l'humain a une âme immortelle, mais nous percevons immédiatement cette âme immortelle dans l'expression de l'humain : alors est venu le moment où, non pas par rapport à l'humain physique, mais par rapport à ce que l'humain renferme intimement en lui, en tant qu'humain spirituel et d'âme, nous pouvons nous comporter comme si toute l'humanité était une grande famille.

94

Car nous pouvons entrer dans cette relation avec l'âme spirituelle de chaque être humain. C'est ce qui rendra possible, uniquement, la solution de la question dite sociale. C'est pourquoi cette solution à la question sociale est simplement donnée par la reconnaissance de la nature divine et spirituelle de l'humain, par la reconnaissance du fait que ce qui se passe ici sur Terre en tant que corps physique de l'humain n'est que l'expression extérieure de quelque chose qui brille en chaque humain depuis l'éternité. Nous pouvons nous comporter avec ce qui nous vient de l'éternité dans l'humain comme nous nous comportons dans le rapport correct en vis-à-vis correct de la famille la plus proche. Nous le pouvons le faire, nous le pouvons dans toutes les directions. Nous pouvons alors, si nous le reconnaissons, faire preuve d'un amour pour l'humain aussi grand que l'amour familial.

L'objection n'est évidemment pas valable et il serait très superficiel de considérer 16 les choses ainsi : "Oui, mais il y a aussi des humains mauvais ! - Mes chers amis, il y a aussi de mauvais enfants que nous devons justement punir ; mais nous les punissons avec amour ! Au moment où nous verrons le divin-spirituel briller dans l'humain, nous punirons là où ce sera nécessaire, mais nous punirons avec amour. Nous apprendrons avant tout une chose que nous ne pratiquons, je dirais, qu'instinctivement, lorsque nous sommes en famille avec un autre être humain : lorsque nous sommes en famille face à un autre être humain, nous punissons, mais nous ne haïssons pas l'être humain. Nous ne haïssons pas l'humain qui est notre fils, même si nous le punissons, mais nous haïssons le vice qu'il a. Nous aimons l'humain, mais nous haïssons ses méfaits et ses mauvaises actions, car nous savons faire la différence entre l'humain et quelque chose qui lui est venu. Lorsque les humains comprendront un jour cette grande et énorme différence qui existe entre l'amour de l'humain et la haine des méfaits qui l'atteignent, alors s'établira une relation correcte d'humain à humain. Si nous suivons notre nature humaine la plus profonde, nous n'avons jamais la possibilité de haïr un être humain.

95

Nous avons bien sûr de nombreuses raisons de haïr les crimes, les méfaits, la faiblesse de caractère, le manque de caractère de l'humain. La grande erreur que nous commettons en matière de comportement social consiste généralement à transmettre à l'humain ce que nous sommes censés apporter à l'injustice et au crime. Nous le faisons instinctivement aujourd'hui, mais nous devons être conscients que l'évolution récente de l'humanité tend à séparer la haine de l'injustice de l'amour que l'on éprouve malgré tout pour l'humain.

En reconnaissant de telles vérités, on ferait plus pour résoudre les revendications 17



sociales brûlantes d'aujourd'hui qu'avec bien d'autres choses qui passent aujourd'hui dans le monde comme du bricolage socialiste ou du doctrinarisme socialiste. Il est difficile de parler efficacement de telles choses face au matérialisme, qui a partout besoin de matériel, pour la simple raison que les humains sont aujourd'hui - ce qui est plus dommageable que les théories matérialistes - souvent matérialistes dans leurs instincts. Le crime, le manque de caractère, on ne peut pas les voir, ils n'existent pas matériellement ; mais comme on veut haïr le matériel, on s'attache à l'humain matériel avec sa haine. Il en résulte d'innombrables malentendus.

Ce qui résulte aussi d'un grave malentendu, c'est que l'on confond parfois l'être hu-18 main avec ce qu'il fait, à cause de sentiments et d'émotions mal compris. On devient nonchalant dans le jugement de ce que font les humains, en disant : "Ah, nous ne voulons pas faire de mal à l'humain ; l'amour de l'humain me contraint à fermer les yeux ici ou là. -- Si l'appréciation de la chose ne se fait qu'en fixant son regard sur ce qui est fait en tant que délit et en ne confondant pas l'humain dans sa vie psychique la plus intime avec le délit, alors le jugement juste coulera déjà. D'une part, il est plus commode, si l'on n'aime pas quelqu'un, d'être juste envers lui, comme on le dit souvent ; mais il est aussi commode d'excuser les erreurs par lesquelles un humain peut agir de manière nuisible dans le monde extérieur, parce que cela nous convient ainsi.

96

Dans le contexte global de l'humanité, il est essentiel que nous puissions séparer ce sur quoi peut réellement porter notre antipathie de ce qu'est directement l'humain en tant que tel.

J'ai souvent souligné que ce n'est pas une critique de la culture et des conditions 19 temporelles qui doit être exprimée dans de tels contextes depuis ce lieu, mais une simple caractéristique. C'est pourquoi vous comprendrez que je dise que l'humanité dite occidentale et civilisée, l'humanité d'Europe avec son annexe américaine, a dû passer pendant un certain temps par ce stade qui consiste non seulement à prendre les choses de manière matérialiste du point de vue de science de la nature, mais aussi à prendre la vie de manière matérialiste, en confondant les humains avec leurs actes dans le sens indiqué. Cela est dû à l'éducation : pour que les autres qualités puissent se développer correctement, les humains devaient passer par le stade du matérialisme dans ce domaine aussi. Mais les humains qui sont restés à des stades antérieurs de la culture ont conservé de nombreux éléments des stades antérieurs de la culture, dans lesquels il y avait encore une clairvoyance atavique. Et la clairvoyance atavique a pour conséquence des sensations et des états d'âme bien précis. En tant qu'Européens, nous ne pouvons être à la hauteur de ce qui nous attend de certains côtés que si nous considérons ce qui a été dit aujourd'hui. Car n'oublions pas, par exemple, que des penseurs considérés comme très éclairés, comme *Emmanuel Kant*, parlent --- et ce n'est qu'à partir de certains fondements, non pas du christianisme, mais de l'ecclésiologie - du mal radical dans la nature humaine. Et combien est répandue cette erreur — nous pouvons l'appeler ainsi — selon laquelle la nature humaine est en réalité méchante en elle-même ! Dans le monde civilisé de l'Europe et son annexe américaine, on dit que si la nature humaine n'est pas maîtrisée, elle est mauvaise. — C'est en fait un point de vue européen, c'est un point de vue de l'Église européenne.



Il y a une humanité qui n'a pas cette vision, qui a conservé une autre vision des 20 temps passés. C'est par exemple le cas de l'humanité chinoise. Dans la vision chinoise du monde, c'est la phrase, le principe qui prévaut : l'humain est bon par nature ! - C'est une différence énorme, qui joue un rôle beaucoup plus important qu'on ne le pense dans ce conflit de l'humanité qui va se former. Bien sûr, quand on parle de ces choses aujourd'hui, les gens n'y croient pas plus que si l'on avait parlé en 1900 de la guerre dans laquelle nous sommes maintenant engagés. Mais il est vrai qu'un conflit se prépare aussi entre l'humanité asiatique et l'humanité européenne. Et là, des choses tout à fait différentes de celles qui ont joué ou jouent encore et continueront de jouer un rôle dans le conflit catastrophique dans lequel nous nous trouvons.

Il y a déjà une grande différence dans la manière de ressentir les choses, que l'on soit convaincu, comme le Chinois, que l'humain est bon par nature, ou que l'on soit convaincu, comme l'Européen, que l'humain est naturellement affecté par le mal radical. Le fait qu'un humain pense d'une manière et qu'un autre pense d'une autre manière s'exprime dans tout le tempérament de vie, dans toute la constitution de l'âme de vie. Les humains s'en tiennent le plus souvent aux aspects extérieurs des conflits de la vie ; ce qui se trouve à la base dans les natures les plus intimes, ils en tiennent habituellement quand même peu compte.

Je veux seulement mentionner une chose. Voyez-vous, ce fait que l'humain euro-22 péen, même s'il ne se l'avoue pas d'habitude, est au fond toujours convaincu que l'humain est en fait mauvais et qu'il doit d'abord devenir sage par l'éducation et par la maîtrise, la maîtrise de l'État ou autre, ce fait est historiquement et nécessairement intimement lié à quelque chose d'autre : il est lié - non pas le fait lui-même, mais les qualités de sentiment qui le sous-tendent - au fait que l'humain européen a développé une certaine vie dans l'âme sous la forme que l'on appelle logique et science. C'est pourquoi vous comprendrez que de vrais connaisseurs du chinois, c'est-à-dire non pas des connaisseurs européens, mais des Chinois eux-mêmes,

des connaisseurs du chinois qui ont aussi connu l'Europe, comme par exemple *Ku Hung-Ming*, dont vous avez souvent parlé ici, soulignent qu'il n'y a pas de contre-mots pour logique et science dans la langue chinoise. Ce que nous appelons science européenne, ce que nous appelons logique européenne, le Chinois n'a donc absolument aucun mot pour cela, parce qu'il n'a pas la chose, parce que ce que les Européens croient être la science chinoise est tout autre chose que ce que nous appelons science, et ce que nous appelons logique est tout autre chose que ce que nous, Européens, croyons être la logique dans l'âme des Chinois. Les humains sont si différents sur terre ! C'est sur cela qu'il faut porter son regard. Sans que l'on oriente le coup d'oeil là-dessus, une discussion fructueuse sur le problème social n'est donc pas possible. Mais si l'on regarde cela, l'horizon spirituel s'élargit. Et cet élargissement de l'horizon spirituel, c'est précisément ce qui est nécessaire pour une saine compréhension de la science de l'esprit.

Et si l'on s'interroge sur les différentes choses - nous avons donc déjà touché deux 23 choses aujourd'hui, nous pouvons encore en toucher une troisième -, si l'on se demande pourquoi les humains se tiennent encore aujourd'hui, par habitude, si éloi-



gnés des connaissances spirituelles-scientifiques ces spirituelles, la raison en est, entre autres, que les horizons, l'horizon spirituel de l'humanité actuelle est très étroit. Quelle que soit la manière dont l'humain se distingue et se montre grand par son horizon spirituel dans le présent, l'horizon spirituel des humains actuels est très étroit. Son étroitesse se manifeste notamment par le fait qu'à l'heure actuelle, l'humain a généralement beaucoup de mal à sortir de lui-même en ce qui concerne certaines choses. Et cela n'influence pas seulement sa compréhension, cela influence aussi toute sa vie de sympathie et d'antipathie.

J'aimerais vous mentionner encore une fois un fait qui est connu de beaucoup<sup>24</sup> d'entre vous - c'est-à-dire que l'effet de ce fait est connu de beaucoup d'entre vous - et que j'ai déjà mentionné. Vous savez qu'il y a des années, il existait une certaine relation entre la Société théosophique et les personnes qui forment aujourd'hui la Société anthroposophique.

99

Or, j'ai justement vécu des choses étranges de la part de membres éminents de la Société théosophique. Comme vous le savez, j'ai déjà publié au début de ce siècle des communications tirées de ce que l'on appelle la Chronique Akashique, des communications dont je peux dire, comme pour tout le reste que je communique du monde spirituel, qu'elles reposent sur une expérience personnelle. Lorsque ces communications ont été lues par un membre éminent de la Société théosophique, on ne pouvait pas comprendre qu'une telle chose puisse exister. On m'a demandé : comment ces communications ont-elles été faites ? - Et il n'était même pas possible de se comprendre, parce que la méthode de recherche spirituelle-scientifique vraiment adaptée à notre époque était totalement inconnue dans ce cercle. On faisait des recherches de manière plus médiumnique. En fait, on voulait nommer le médium ou la personne semblable à un médium par lequel ces communications de la chronique akashique avaient été réalisées. Le fait qu'elles se donnent vraiment par une certaine constitution d'âme humaine qui s'immisce dans le suprasensible par une observation immédiate. C'est là que se manifeste l'étroitesse d'esprit humaine. Même dans un domaine aussi important, on ne croit possible que ce qui vous est familier, ce qui vous est proche.

Eh bien, j'ai tout de suite cité cet exemple parce qu'on ne peut pas du tout pénétrer<sup>25</sup> dans la science de l'esprit si l'on est étroit d'esprit. Mais dans la vie ordinaire, cette étroitesse d'esprit est aujourd'hui courante : tout ramener à son point de vue personnel et habituel. C'est ce que devraient considérer avant tout ceux qui se réclament de notre mouvement spirituel-scientifique. Je vais maintenant dire quelque chose qui n'aurait peut-être pas besoin d'être dit ainsi si l'on ne disait les choses qu'intérieurement et systématiquement, mais qu'il est déjà nécessaire de dire dans le contexte extérieur de la vie. Ceux qui s'intéressent de plus près à notre mouvement savent à quel point les sources de ce mouvement sont attaquées, contestées, haïes par certains, qui étaient d'abord de bons partisans.

100

J'ai déjà parlé de ces choses de différents points de vue la dernière fois. J'ai parlé la dernière fois des raisons de ces oppositions ici ou là. Mais de telles oppositions deviennent très souvent particulièrement intenses lorsqu'elles se manifestent chez des personnes appartenant à telle ou telle société, disons occulte. La haine de cer-



tains membres de telle ou telle société, qui se développe à l'égard de ce qui est représenté ici comme science de l'esprit, est parfois vraiment très forte, et elle prend parfois des formes grotesques, et il n'est pas inutile d'envisager ces choses, car nous devons envisager tout ce qui peut justement nous amener à appartenir à ce mouvement avec le plus grand sérieux. Il est vrai que rien n'est plus charlatanesque dans le monde que la représentation des affaires spirituelles par toutes sortes de sociétés. C'est pourquoi il est si facile de soupçonner ce qui se présente comme un mouvement spirituel-scientifique, car il y a vraiment beaucoup de charlatanisme dans le monde. Celui qui le veut peut facilement trouver un accord en disant : "Oui, il y a eu une société qui a prétendu chasser la sagesse du monde entier ; il s'est avéré par la suite que c'était du charlatanisme. Et puis une autre est apparue : elle s'est à nouveau révélée être du charlatanisme ! - Il faut le reconnaître, de telles charlataneries existent en nombre infini dans le monde. Il faut donc avoir du discernement pour distinguer le vrai du charlatan.

Mais un autre cas peut se présenter. Il peut par exemple se produire une certaine 26 insécurité dans l'âme. Une telle incertitude peut consister en ce qui suit : un tel humain peut alors prendre connaissance de ce qui se passe ici. S'il n'a pas l'esprit ouvert, s'il poursuit des buts personnels, il peut se retrouver dans l'état d'esprit ambivalent suivant. Il peut évoquer tous les dangers, il peut se dire : "Ah, qu'est-ce que c'est ? J'ai si souvent entendu parler de sociétés secrètes ou autres ; je n'y ai jamais rien vu de la connaissance, de la vraie connaissance !

101

On parle certes de tout et de rien, c'est écrit dans les livres, c'est raconté dans les rituels, mais une connaissance aussi vivante ne s'y écoule pas. Est-ce que ce qui se nomme anthroposophie est de même nature ou est-ce autre chose ? - Il peut alors se retrouver dans une humeur ambivalente. Si l'on ne peut pas entrer en matière sur ce qui vit réellement ici, on peut se dire, en traduisant trivialement, que l'anthroposophie n'est pas une science : Est-ce le même vertige que le vertige qui m'est plus agréable parce qu'il n'est pas si exigeant ?

Les choses que j'exprime ici ne sont pas si irréelles. Et si elles sont exprimées, c'est 27 avant tout parce que je veux attirer l'attention sur le fait que le sérieux et la dignité - ce que j'ai souvent dit - et la capacité de discernement sont nécessaires pour éviter le désagrément, qui se produit très souvent, de la présence d'une vie spirituelle réelle autour de soi, tandis qu'on préférerait en fait avoir le parler sur la vie spirituelle, car c'est plus confortable. C'est précisément le fait que ce que j'ai souligné dans mon livre "Théosophie" soit vrai ici, que l'on ne parle que d'expériences spirituelles, qui suscite tant d'opposition. L'opposition à la Société théosophique n'est apparue qu'au moment où l'on a remarqué que l'on prétendait y parler d'expériences spirituelles réelles. On ne pouvait pas le supporter. On voulait bien avoir des gens qui répétaient ce qui était présenté là, qui le répétaient avec un certain zèle ; mais la recherche spirituelle indépendante, c'était au fond le grand péché contre le saint esprit de la Société Théosophique. Et cette recherche spirituelle indépendante n'a pas encore la vie facile dans le monde d'aujourd'hui. C'est ce que j'ai voulu indiquer l'autre jour à la fin de ma réflexion. Et il vous sera nécessaire d'envisager ces choses avec un sens sain, mais aussi avec le plus grand sérieux. Le temps est sérieux, et cela doit être sérieux ce que nous voulons recevoir du monde spirituel





comme le remède du temps.

De cela, nous voulons alors parler délaï plus avant.

28

102

## CINQUIÈME CONFÉRENCE – Dornach, le 11 janvier 1919

Le Mystère du Golgotha et la renaissance spirituelle de l'humanité .

Trad. : Henriette Bideau, revue F.G.

La spiritualisation de l'histoire moderne - paganisme, judaïsme et christianisme - le "conte" de Goethe Élévation de la conception du mystère du Golgotha par la science de l'esprit. La pensée de résurrection. Saisie du vivant seulement par l'ascension à l'imagination, l'inspiration, l'intuition. Paganisme : vision de la nature ; judaïsme : impulsion morale --- Job. Entrée de l'impulsion du Christ lorsque les cultures païenne et juive ont atteint leur apogée et ont épuisé leur force, symbole extérieur du représentant mourant de l'humanité. Le christianisme a dû prendre la forme du mystère païen pour se répandre dans l'empire romain, d'où la messe. L'accueil du christianisme par les barbares nordiques est beaucoup plus primitif, par un rapport de cœur personnel avec le Christ Jésus. Chez les peuples primitifs du Nord, est développé pour une époque ultérieure ce qui s'en était formé plus tôt dans le Sud à un stade antérieur. Ce qui était le platonisme dans la Grèce antique est devenu le goethéanisme à la cinquième époque culturelle. Avec Goethe, est indiqué sur une attente. L'hymne en prose de Goethe "A la nature".

Lorsqu'on veut envisager la signification de l'intervention spirituelle-scientifique<sup>01</sup> dans le monde pour le présent, on n'a pas la permission de laisser hors d'attention que cette intervention - nous l'avons déjà démarrée dans les diverses considérations auxquelles nous nous sommes livrés entraînera une compréhension sensiblement rehaussée du Mystère du Golgotha. Et l'on peut dire que celui qui s'unit non seulement par la pensée courante, synthétiquement rationnelle, mais de toute son âme, avec toute son âme tranquille, aux connaissances de la recherche spirituelle-scientifique, celui-là, s'il a un lien quelconque avec la culture moderne, se posera quand même toujours cette question : comment se tient l'humain transformé dans un certain sens par la connaissance spirituelle-scientifique, au Mystère du Golgotha ? - Nous avons porté le regard sur cet événement le plus important de l'humanité des points de vue les plus différents. Aujourd'hui, nous voulons essayer de jeter un coup d'œil sur cet évènement d'humanité en nous efforçant de suivre jusqu'à notre époque le courant qui a sa source dans ce Mystère. En cela, la fécondité de la connaissance spirituelle-scientifique peut en un certain sens apparaître dans le fait qu'elle parvient ou qu'au moins elle peut parvenir à comprendre dans un esprit semblable le devenir des mondes, le devenir de l'humanité et dans le présent, tandis qu'en fait sinon l'a considération humaine ordinaire recule d'effroi devant une spiritualisation de l'histoire la plus récente.

Lorsqu'on saisi le Mystère du Golgotha de l'œil, on est avant tout amené à voir qu'il<sup>02</sup> ne peut être appréhendé, qu'il ne peut être compris, si l'on veut partir dans une considération matérielle seulement. On ne parvient à réellement comprendre le Mystère du Golgotha que si l'on tente de saisir par l'esprit un événement spirituel.

103

Certes, vous pouvez dire : mais le Mystère du Golgotha est un événement physique, advenu dans le monde physique comme d'autres faits historiques. Mais je vous ai déjà récemment indiqué que la science moderne, si elle est honnête, ne peut pas parler ainsi. Elle ne peut pas attribuer aux Évangiles la même valeur historique qu'à d'autres documents, elle ne peut pas considérer les quelques éléments historiques dont on dispose en dehors des Évangiles, et qui sont on ne peut plus contestables, comme des documents historiques au même titre que les informations que nous possédons sur Socrate ou sur Alexandre le Grand, sur Jules César ou sur l'empereur Auguste, etc. C'est là justement - nous l'avons souvent souligné - que réside le lien particulier de la science de l'esprit avec le Mystère du Golgotha : elle veut établir la réalité de cet événement, toutes les autres méthodes et toutes les autres voies sui-



vies par les humains échouant dans l'approche du Mystère du Golgotha en tant que réalité. Car il faut qu'il soit compris par l'esprit. On n'atteint la réalité extérieure de ce Mystère du Golgotha qu'en comprenant qu'il est un événement spirituel.

Dans cet événement, quelle est la chose la plus importante ? En dépit de cette théo-03 logie protestante dite libérale, on ne peut dire que ceci : la chose la plus importante dans le Mystère du Golgotha, c'est l'idée de la Résurrection. Et la parole de Saint Paul reste vraie : Et si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide, vide aussi votre foi. Ce qui signifie : est nécessaire au christianisme, au christianisme véritable et réel, la possibilité de reconnaître que le Christ Jésus est passé par la mort, et qu'il a vaincu cette mort en s'unissant vivant, après un certain temps, à l'évolution de la terre. Mais bien entendu, en ce qui concerne les lois internes, ceci n'appartient qu'aux mondes spirituels.

104

Maintenant, j'ai aussi attiré votre attention sur une autre chose qui, lorsqu'on l'envisage honnêtement du simple point de vue de la raison synthétique, pourrait vraiment briser le cœur, parce qu'elle constitue une de ces contradictions qui doivent toujours exister dans la vie et que la logique voudrait toujours éliminer : le Christ a été tué. La créature la plus innocente qui ait jamais cheminé sur la Terre a été tuée par la faute des humains. On peut considérer cette faute humaine comme on regarde une très grande faute humaine. C'est l'un des aspects de la chose. Mais alors on doit regarder l'autre aspect et se dire : et si le Christ n'avait pas été exécuté, s'il n'avait pas subi la mort, en un sens véritable il ne pourrait exister aucun christianisme. Ce qui veut dire que la faute humaine la plus grave était nécessaire pour qu'intervienne la bénédiction la plus grande dans l'évolution de la Terre, par laquelle celle-ci a reçu tout son sens. On pourrait en dire paradoxalement : si les humains n'avaient pas autrefois pris sur eux de se charger de cette faute, de la faute la plus grave, le sens de la Terre n'aurait pas été réalisé. Et l'on caractérise justement par cela l'une de ces grandes, radicales contradictions que donne la vie, et que la logique veut toujours éliminer. Car de quoi la logique est-elle en quête ? Elle recherche les contradictions pour les faire disparaître/mettre de côté. Mais elle ne sait pas encore actuellement ce qu'elle fait avec ça ; la logique elle-même tue la vie pour la compréhension humaine avec l'élimination/l'évacuer ailleurs des contradictions. Et c'est pourquoi, lorsqu'il veut donner à cette compréhension la forme de la seule logique abstraite, l'être humain n'atteint à aucune compréhension vivante. C'est pourquoi il n'atteint à la compréhension du vivant que s'il veut dépasser/grimper par-dessus la logique pour accéder à l'imagination, à l'inspiration et à l'intuition.

Vu extérieurement, le Mystère du Golgotha se présente ainsi qu'à un certain mo-04 ment, dans une province rarement mentionnée de l'Empire romain, un homme appelé Jésus vient au monde, vit durant 30 ans de la manière dont nous avons souvent parlé, puis est pénétré d'esprit/transspiritualisé par le Christ ; comme Christ Jésus vit encore trois années supplémentaires, dans la troisième année passe par la mort et ressuscite. Tout d'abord, cet événement reste ignoré/inconsidéré dans le vaste Empire romain.

105

Mais à travers les siècles, cet évènement agit ainsi que non seulement il modifie en-



tièrement la culture du monde civilisé, mais qu'il la renouvelle complètement. Tel en est l'aspect extérieur tout d'abord. On n'en pénètre l'aspect intérieur que lorsqu'on essaie de se rendre clair comment, issu du judaïsme, ce Mystère du Golgotha a eu en plein milieu du monde païen. Le judaïsme a dans sa conception de la religion quelque chose de radicalement différent de toute conception religieuse païenne. Et l'on peut vraiment dire : le judaïsme et le paganisme se présentent absolument comme les deux pôles d'une conception religieuse.

A cause de cela regardons donc tout d'abord le paganisme. Tout le paganisme - que 05 ce que je veux dire chose soit plus ou moins cachée ou pas - part nd même de ce que le divin spirituel soit n'importe comment à gagner partir de la nature la façon de voir humaine. La religion païenne est essentiellement aussitôt vision de la nature. Plus ou moins inconsciemment, repose toujours à la base que le païen regarde vers la nature, qu'il sent que l'humain, lui aussi, s'élève/monte du devenir et du tisser des manifestations de la nature, qu'il se sent par tout son être-là, par tout son devenir, apparenté à ce qui est et devient dans la nature. Et alors, le païen tente, dans une certaine mesure comme couronnement de ce qu'il peut gagner comme façon de voir la nature, de saisir avec son âme ce qui divin-spirituel vit dans cette nature. En d'anciens temps, nous voyons cela de ce que l'humain vient en situation de saisir le divin-spirituel en visions, en clairvoyance atavique, à partir de sa propre nature corporelle. Dans l'hellénisme de haute culture, nous voyons l'humain tenter de saisir le divin spirituel par l'activité pensante pure. Mais partout, nous voyons l'humain en ce qu'il est païen, tenter de se frayer une voie directe à partir de l'observation de la nature pour s'élever par la contemplation du divin spirituel à l'intérieur de la nature jusqu'au sommet/couronnement de l'édifice de la nature.

Une telle façon de voir - et on le remarque aussi lorsqu'on étudie en profondeur 06 l'essence de tout paganisme, que je puis aujourd'hui seulement esquisser - ne peut parvenir à appréhender pleinement les impulsions morales du genre humain.

106

Car si bien que l'on s'efforce de reconnaître dans la nature l'impulsion divine-spirituelle, celle-ci reste dépourvue de composantes morales/ingrédients moraux. Nous voyons bien dans la religion païenne hautement cultivée des Grecs, comment les dieux ne contiennent tout de suite pas en eux beaucoup d'impulsions morales.

La chose prend dans le judaïsme un aspect radical polairement opposé que naturel-07 lement, l'aspect extérieur cache plus ou moins, l'essentiel se revêtant de formes changeantes ; mais il est pour l'essentiel justement possible de dire que la chose s'exprime dans le judaïsme radicalement polairement opposée. Le judaïsme pourrait être appelé, si l'on voulait s'exprimer trivialement, la simple découverte de l'impulsion morale dans le devenir de l'humain. C'est ce qui caractérise l'antique religion hébraïque, que l'impulsion de Yahvé, pour l'essentiel, tisse et ondule par l'humanité de façon telle qu'elle amène aussi par son tissage et son essence du moral l'évolution de l'humanité. Mais avec cela, tout de suite pour la conception hébraïque de la religion apparu une difficulté que la conception religieuse païenne n'avait pas. Cette difficulté, ce fut l'incapacité pour le judaïsme d'avoir avec la nature un rapport plein de compréhension. Le Dieu Yahvé emplie de vagues et tisse par la vie humaine. Mais lorsque maintenant l'humain élève son regard vers lui, qui le



conduit vers la naissance, qui punit aussi les péchés et récompense les bonnes actions et qu'ensuite il détourne son regard du Dieu Yahvé pour se tourner vers les événements naturels, dans lesquels il est donc aussi attelé sur cette Terre, alors existe sans aucun doute une impossibilité, à mettre ces phénomènes naturels en concordance avec l'action du Dieu Yahvé. Tout le tragique de cette impossibilité à pouvoir-amener-en-accord les phénomènes naturels avec l'impulsion du Dieu Yahvé s'exprime dans la grande, puissante tragédie du livre de Job, où nous est montré en particulier comment le juste peut souffrir dans le cadre du cours naturel des choses, comment il peut sombrer dans la misère, et comment, en contradiction avec tout ce que lui amène la nature, il doit avoir foi en la justice de l'impulsion de Yahvé. Le ton fondamental, profondément tragique, de ce livre de Job, qui en face de la nature rend un son si étranger à l'âme humaine,

107

nous montre la distance qui, pour le regard humain et la vie humaine, sépare une appréhension pure de ce qu'est l'entité de Yahvé, du regard spontanément porté sur le cours des événements naturels dans lequel l'humain est inséré. Et pourtant, ce Dieu Yahvé, cette impulsion de Yahvé, qu'est-ce d'autre, pour ceux qui comprennent réellement l'Ancien Testament, que l'essence la plus intime animant l'âme humaine elle-même ? A quoi alors la conception hébraïque antique est-elle conduite du fait de son opposition radicale à la vision de la nature transparaissant si manifestement dans le paganisme ?

Elle est nécessairement amenée/propulsée à concevoir un être qui, à côté de l'im-08 pulsion de Yahvé, avait part à la nature humaine telle qu'elle est à l'époque présente de l'existence terrestre : le Serpent du Paradis, Lucifer, Satan, un être qui s'oppose à Dieu, au Dieu Yahvé, et doit avoir part à ce que l'être-humain est devenu dans l'existence terrestre. L'adepte de l'Ancien Testament doit voir en le Dieu Yahvé l'impulsion la plus intérieure vers laquelle vont son respect, son abnégation ; mais il n'est pas en situation d'attribuer à cette impulsion de Yahvé la participation exclusive à la création de l'homme. Il est obligé d'attribuer à ce que le Moyen Age appelait le diable une part importante de la nature humaine. C'est se comporter en dilettante - même si l'on croit faire preuve d'une considérable érudition - que de présenter cette opposition entre le Dieu Yahvé et le diable, l'antique Serpent, comme identique à celle qui dresse Ahriman contre Ormuzd dans la religion perse. Celle-ci est en effet, de par sa nature fondamentale, une religion païenne, et le face à face d'Ormuzd et d'Ahriman est tel que l'on peut, dans la conception du monde, accéder à leur essence à partir de la vision de la nature. Le processus de lutte dans le monde dans lequel la religion perse voit le prolongement du combat entre Ormuzd et Ahriman est de ceux qui figurent dans les représentations des autres religions païennes.

108

Tandis que l'opposition entre l'impulsion de Yahvé et l'impulsion de Satan telle qu'elle se manifeste dans le livre de Job est de nature morale, et que la description tout entière qu'en donne le livre de Job est colorée de nuances morales. On y parle d'un royaume spirituel où se trouvent le bien et le mal, et qui est différent du royaume de la nature. Et l'on peut dire : à l'époque de l'évolution humaine où le Mystère du Golgotha était proche, l'humanité était dans l'impossibilité de parvenir



à régler la question de ces deux courants : la voie païenne et la voie judaïque vers le divin. Pourtant, les deux avaient atteint un haut stade de développement. Car il ne faut pas oublier, il faut constamment rappeler qu'une spiritualité aussi délicate, une forme aussi élevée de la vie des représentations que celles du paganisme grec, sont quelque chose d'unique dans l'évolution humaine. Elles ne furent pas atteintes auparavant, ni depuis. Et inversement : une si grande fermeté du lien avec l'impulsion morale de Yahvé comme celle que décrit le livre de Job est aussi une chose unique, on ne la trouve nulle part ailleurs. Le livre de Job est, tout de suite dans cette direction, une des œuvres merveilleuses de l'évolution humaine.

A l'époque où approchait le Mystère du Golgotha, l'humanité était dans une certaine mesure parvenue à une impasse. Elle ne pouvait plus progresser. Elle avait compris, ou essayé de comprendre, d'une part la nature dans l'esprit du passé, d'autre part le monde moral au sens du passé. Elle ne pouvait aller plus loin. Dans les formes extérieures qu'ils avaient prises dans la conception humaine, les deux courants avaient atteint un sommet qu'on ne pouvait pas dépasser. Or, il en est vraiment ainsi que l'évolution du monde procède par contrastes/oppositions. Elle ne progresse pas tout droit aussi commodément que l'évolutionnisme moderne se le représente, c'est-à-dire selon une droite ascendante. Cette théorie moderne de l'évolution s'imagine ceci : ce qui est simple vient d'abord puis, progressant en ligne droite, la suite, etc.

110

Mais il n'en est pas ainsi. Cette évolution repose sur une autre, certaines impulsions évolutives atteignent un sommet, mais simultanément d'autres se développent qui aboutissent à un niveau très bas. Deux courants progressent toujours : l'un atteint un épanouissement extérieur élevé, et dans le même temps l'autre atteint un épanouissement intérieur extrême. Et dans le même temps où les humains sont parvenus à une certaine élévation de la conception païenne d'une part, et de la conception judaïque d'autre part, ce qui se développait en l'humanité terrestre ne pouvait être atteint que par l'événement qui, s'accomplissant extérieurement tel un symbole universel, se déroula sur le théâtre même de l'histoire.

Ainsi ce pouvait seulement être la mort de l'esprit qui donne son sens à la Terre. La vie la plus haute telle qu'elle s'était développée au cours de l'Antiquité jusqu'à un sommet, impliquait en même temps intérieurement, spirituellement, la nécessité de la mort. C'est de la mort seule que pouvait naître/provenir une vie nouvelle. Cette mort sur le Golgotha est de ce fait le contraste/la contradiction nécessairement le plus grand à la vie florissante qu'avait développée la conception du monde dans l'hellénisme et dans le judaïsme à cette époque.

Certes, on peut décrire la chose des points de vue les plus différents. Nous l'avons aussi déjà fait. Mais on peut dire par exemple aussi : les anciennes conceptions du monde, qui reposaient toutes plus ou moins sur la clairvoyance atavique, qui dans l'hellénisme seul avaient progressé jusqu'à la pensée pure, étaient toutes orientées pour trouver enfin l'humain ici sur la Terre. Et c'est déjà ce qui s'est passé tout de suite à l'époque du Mystère du Golgotha - dans l'hellénisme notamment, et d'une autre manière dans le judaïsme. Si l'on remonte plus loin encore dans le passé, on constate ceci : l'humain est en quelque sorte, par ce qu'il pense de lui-même, plus



proche du divin. La conception qu'il a de lui n'atteint pas encore sa véritable nature. Mais à l'époque où se passa le Mystère du Golgotha, l'humain était arrivé à soi-même dans sa propre conception. Lorsqu'il se passe quelque chose ainsi, là intervient un de ces événements où, de par sa propre force, le processus s'inverse en son contraire.

110

Regardez un pendule oscillant de gauche à droite, vous constaterez ce qui suit- je 12 me suis souvent servi de cette image : le pendule oscille jusqu'ici (le conférencier dessine), puis sous l'effet de la pesanteur il retombe et revient jusqu'ici : et parce que le fil est directement orienté en sens inverse de la pesanteur, la pesanteur ne peut agir. Pourtant le pendule ne s'immobilise pas. Pourquoi ? Parce que du fait de sa descente, comme on dit en langage de physicien - spirituellement ce n'est pas juste, mais on peut cependant employer le mot - le pendule a emmagasiné une telle force d'inertie que de par cette force, il part dans l'autre direction. Cette force d'inertie est épuisée, est égale à zéro au moment où le pendule a parcouru vers la gauche une distance égale à celle qu'il avait parcourue vers la droite. Le mouvement vers la gauche est provoqué par la propre force d'inertie du pendule, mais celle-ci s'épuise. C'est une loi absolument universelle qui régit les phénomènes dans le monde : quelque chose s'accomplit, mais l'impulsion qui l'a provoqué s'anéantit du fait de cet accomplissement même. Ainsi, à l'instant où la culture païenne et la culture judaïque étaient parvenues à un apogée, la force qui les avait menées jusque-là était épuisée, parvenue à un point zéro. Une impulsion nouvelle devait nécessairement pénétrer dans le monde pour continuer à diriger l'évolution. Cette impulsion, ce fut le Christ, pour lequel fut préparée l'enveloppe de Jésus de la manière que nous connaissons.

On peut ainsi dire : si à l'époque où notre chronologie situe l'an zéro, un humain 13 avait pu percevoir en profondeur ce qui se passait en vérité, intérieurement, dans l'humanité, il aurait dû dire : en cet instant, l'humanité est tragiquement frappée par le sort : les forces qui lui furent données au début de l'évolution terrestre l'ont certes amenée à un épanouissement suprême

111

de la vie de l'âme, mais en même temps elles se sont épuisées. La mort de la culture les frappe, cette culture orientée dans le sens de l'impulsion que les Anciens avaient reçue en héritage au début de l'évolution. L'humain qui aurait ressenti de cette façon le sort de l'humanité pouvait alors lever les yeux vers le mont du Golgotha et y voir un symbole historique extérieur : le corps de Jésus, le représentant de l'humanité agonisant ; et il pouvait puiser dans la Résurrection l'espérance qu'une impulsion nouvelle n'abandonnerait pas l'humanité sur la Terre, mais continuerait de la guider ; une impulsion qui ne pouvait naître de ce que jusqu'alors la Terre avait pu donner aux humains. L'humanité devait lever les yeux vers ce que la Terre ne pouvait pas donner, et ressentir devant le Golgotha que l'événement qui s'y déroulait, c'était la possibilité d'un prolongement de l'évolution. Lever les yeux vers le nouvel influx qui pénétrait dans l'évolution terrestre, voilà ce que devait - ce qu'aurait dû faire celui qui, à ce moment, aurait perçu en profondeur ce qui se passait intérieurement dans l'évolution humaine. C'est cela qui s'était passé, c'est là le sens de ce



qui s'est passé. A-t-on compris plus ou moins le sens de cet événement, c'est l'affaire de l'histoire extérieure. Ce qui est essentiel pour le christianisme, c'est que ce soit arrivé, que cela se soit passé comme fait objectif. Le christianisme n'est pas une doctrine, c'est la perception de/la façon de voir cet événement objectif qui s'est joué dans l'évolution de la terre.

Nous voyons ensuite cette perception, cette vision du christianisme se répandre de 14 façon étrange. J'ai récemment développé ce fait d'un autre point de vue. Nous allons aujourd'hui considérer seulement comment cette conception de/façon de voir l'impulsion du Christ, intervenant dans l'évolution, se répand dans les pays juifs, dans le paganisme grec et romain. Lorsqu'on étudie d'un esprit sans prévention la marche de l'histoire, on ne peut éviter de se dire :

112

oui, le christianisme n'a certainement pas pris vraiment racine dans le judaïsme, ni dans l'hellénisme, bien que les Évangiles aient été rédigés sur son terrain, et moins encore dans le romanisme de l'Empire romain. Il vous suffit de prendre le catholicisme - ce qui nous reste du christianisme - qui s'est développé à partir de l'Empire romain, il vous suffit de prendre dans ce catholicisme romain l'offrande de la messe, qui est certes, à sa manière, une chose grande et puissante, et vous verrez quelle étrange signification est à la base précisément de la diffusion de la conception/façon de voir chrétienne à travers le vieil Empire mondial romain.

Qu'est-ce au fond que la messe ? Avec son caractère grandiose, dans sa grandeur in-15 comparable, la messe, et avec elle d'autres cérémonies de l'Église catholique, a son origine justement dans les anciens Mystères païens. Dès que vous considérez le rituel catholique et que vous le comprenez comme il convient, vous voyez réapparaître le chemin initiatique des anciens Mystères païens. Les principaux moments de la messe : annonce, offertoire, transsubstantiation, communion représentent le chemin de celui qui devait être initié aux anciens Mystères païens, Il fallait que l'impulsion du Christ revête les formes de l'ancien Mystère païen pour se répandre à travers les territoires de l'Empire mondial romain. Dans « Le christianisme et les Mystères » (1), vous pouvez lire comment ce qui a été vécu dans la compréhension du Christ Jésus se présentait à ceux qui étaient familiarisés avec les résultats de l'initiation dans les Mystères païens. Ce livre expose comment a été visible sur le Golgotha, sur la scène de l'histoire, ce qui, habituellement, avait toujours été présenté sur un autre plan : l'expérience d'un seul être humain dans les profondeurs mystérieuses de l'initiation mystérique. Nous voyons ainsi le mystère du christianisme revêtu du rite païen lorsqu'il se répand dans les pays civilisés de la quatrième époque post-atlantéenne, que nous appelons gréco-latine. L'idée que l'on a de l'impulsion du Christ continue de vivre dans le rituel, dans le sacrifice de la messe.

113

Et au fond, elle vit encore aujourd'hui dans ce sacrifice de la messe catholique. Car un vrai catholique, c'est celui qui ressent tout le mystère du Christ Jésus lorsqu'à l'autel l'hostie est élevée, le pain qui se transforme en le corps du Christ. Dans cet acte rituel, le véritable catholique, ressentant la forme païenne du christianisme, ressent ce qu'il doit éprouver. Il n'y a pas là un rapport immédiat avec le Christ Jésus, mais là est un rapport par lequel est cherché à s'approcher de/pénétrer à l'humain par la forme du rite païen.



Le christianisme apparaît en tout autre manière, intimement humaine, quand même en premier en ce que, provenant des pays civilisés du Sud, qui lui ont donné le vêtement du paganisme ou du judaïsme, il se répand parmi les barbares du Nord. Pour cette raison, ces barbares nordiques prennent tout d'abord vis-à-vis du christianisme une attitude par laquelle ils le reçoivent sous une forme beaucoup plus primitive. Et durant un long délai, ces barbares nordiques seront Ariens ; c'est-à-dire qu'ils négligeront les représentations complexes qui sont tout simplement incarnées dans le rituel païen ; ils se représenteront le Christ Jésus comme une sorte d'humain idéal, comme un être humain idéalisé, élevé au plan du divin, comme le premier frère de l'humanité, mais quand même le frère de l'humanité. La question de savoir quel est le rapport entre le Christ et quelque dieu inconnu ne les intéresse pas ; ce qui par contre les intéresse beaucoup, c'est de savoir quel rapport la nature humaine, a avec la nature-Christ, quel lien peut avoir le cœur humain, la sensibilité/l'âme tranquille humaine avec l'humain idéal Jésus-Christ/Christ-Jésus. Et ceci vient se combiner/rattacher avec les conceptions/façons de voir la structures extérieure, humaine, sociétale. Le Christ devient alors un roi particulier, le chef particulier d'un peuple. Comme on s'est représenté que l'on suit un guide en qui l'on a confiance, on veut suivre le Christ Jésus, comme le guide auguste. Il se produit alors ce que l'on peut appeler la recherche d'un rapport personnel avec le Christ Jésus, par contraste avec le rapport complexe que peut seule exprimer la réalisation imaginative du rituel que l'on a acquise dans le Sud.

114

Par quoi cela se passe-t-il ? Oui, ces peuples barbares parmi lesquels se répand le christianisme gagnant le Nord, sont le germe de la cinquième époque post-atlantéenne. Seulement, au moment où les humains de la quatrième époque ont atteint déjà une élévation relative, ils ne sont pas encore tout à fait devenus des humains. Dans leur être primitif, ils accueillent encore ce qu'une humanité hautement évoluée ne peut recevoir que sous la forme des imaginations réalisées dans le rituel. Dans les cœurs, dans les sensibilités des barbares pénètre sous une forme intime, personnelle, ce qui dans le Sud, où la nature humaine s'est surpassée pour atteindre une haute spiritualité, n'a pu être reçu que sous une forme paganisée.

Nous voyons donc le germe de l'impulsion du Christ se déposer de façon tout à fait différente dans les cœurs des humains du Sud, et dans ceux des barbares nordiques. Les cœurs de ces derniers sont infiniment moins mûrs que ceux des peuples du Sud, et c'est dans cette immaturité que plonge l'impulsion du Christ. Un fait singulier se produit : dans tout le Sud, par le judaïsme christianisé, l'hellénisme christianisé, le romanisme christianisé, le christianisme prend vie sous une forme où la représentation du Christ, modelée selon les anciennes expériences de l'âme, s'interpose devant l'impulsion du Christ qui s'approche de l'humanité. Car ces humains du passé avaient une vie de l'âme pleine de sens, et en un certain sens développée de façon grandiose. Les barbares du Nord avaient une vie intérieure primitive, simple, familiarisée seulement avec les réalités les plus accessibles, avec les rapports personnels les plus proches d'humain à humain. Et c'est sur le terrain de ces liens personnels qu'afflue l'impulsion du Christ. Ces humains n'avaient aucune représentation d'une connaissance scientifique comme les Grecs avaient développée, ni d'une vue politique de la structure de l'État que les Romains avaient développée.





Rien de tout cela n'existait chez les barbares du Nord. Nous dirions que la vie de leurs représentations était libre. Ils ne pouvaient pas penser beaucoup. Ils pouvaient chasser, faire la guerre, ils savaient un peu cultiver la terre, ils savaient encore d'autres choses - il vous suffit de lire ce qu'on en dit ; mais ils n'avaient cultivé aucune science. L'impulsion du Christ ne trouvait rien devant elle ; elle pouvait se présenter à eux telle qu'elle était. C'est pourquoi l'on peut dire ceci : l'impulsion du Christ, lorsqu'elle parvint aux humains du Sud, dut faire halte devant la vie des représentations qu'ils lui opposaient. Ces humains du Sud dressèrent une porte : c'est par là que tu dois d'abord passer, dirent-ils au Christ. Et cette porte était encore faite des anciennes représentations traditionnelles. Les barbares nordiques n'avaient pas cette porte ; l'entrée s'ouvrait toute grande à l'impulsion du Christ qui y pénétra. Entre le peuple ou les peuples qui menaient la vie des barbares nordiques vers lesquels vint le Christ, et Jésus lui-même, l'humain individuel vers lequel vint le Christ, il n'y avait qu'une différence graduelle. En Palestine, le Christ est venu vers l'humain individuel Jésus. Alors l'impulsion s'élargit sur les pays du sud. à était partout la porte de la vie de représentation, là il ne pouvait entrer ainsi, comme il pu dans l'humain particulier Jésus. Comme l'impulsion du Christ vint aux barbares nordiques, là elle ne put toutefois pas entrer dans l'humain particulier partout- ils n'étaient pas des Jésus- mais elle put pénétrer dans les âmes des peuples ; celles-ci s'ouvrirent au Christ dans une certaine relation. Et entre ces âmes des peuples et le Christ, un processus se déroula, analogue à ce qui s'était accompli entre le Jésus et le Christ.

C'est là le secret intérieur du cheminement du christianisme à travers les pays du 19 Sud jusqu'aux barbares nordiques. Mais ceux-ci n'étaient vraiment pas très évolués. Et bien que le Christ ait pu pénétrer en eux, les demeures dans lesquelles il entraient là n'étaient pas très aristocratiques ; elles hébergeaient des représentations primitives, très primitives. J'aimerais dire ceci :

comme sous le voile de l'évolution du monde se déploya tout d'abord ce qui était hautement évolué dans le Sud, mais au niveau correspondant à une phase antérieure. Ce qui était éminemment développé dans le Sud durant la quatrième période post-atlantéenne, l'époque gréco-latine, était encore tout embryonnaire dans le Nord, et en attente. Et l'on peut dire ceci : nous savons que la quatrième étape de civilisation post-atlantéenne a duré de 747 avant le Mystère du Golgotha jusqu'en l'an 1413 de notre ère, que nous vivons maintenant dans la cinquième. Si l'on prend un point quelconque de la quatrième étape post-atlantéenne, disons un point du 5e siècle avant l'événement du Golgotha, l'évolution était très avancée dans les pays gréco-latins, chez les barbares nordiques elle était très retardée, elle attendait que se poursuive son développement, et parvint au même point beaucoup plus tard. C'est-à-dire qu'au Nord, on se trouva, bien qu'à une phase plus avancée, au même point qu'on avait atteint plus tôt dans le Sud. Il est important de considérer cela. Car c'est seulement en l'envisageant que l'on découvre comment prend forme sur la Terre l'évolution intérieure, l'épanouissement intérieur de la vie humaine.

Que l'on songe seulement à quelle élévation avait atteint cette culture gréco-latine 20 à l'époque où dans son champ se leva le grand humain - car on ne peut pas pure-



ment le nommer un philosophe -, Platon, Platon et son humaine âme tranquille tournée vers en haut, vers les idées. Ce ne sont pas les idées abstraites dont on parle aujourd'hui à tort et à travers, ce sont des êtres spirituels vers lesquels Platon élevait le regard lorsqu'il parlait d'idées. Celui qui connaît vraiment Platon sait à quelle hauteur avait atteint cette culture gréco-latine de la quatrième période post-atlantéenne. A l'époque où sur le terrain de l'hellénisme Platon prit la première place, la culture des barbares nordiques avait à faire encore bien des efforts jusqu'à ce qu'elle produise, tiré de sa propre chair et de son propre sang, mais cette fois pour la cinquième époque post-atlantéenne, ce qu'avait produit l'hellénisme au temps de Platon.

117

Quand la nature des barbares nordiques, puisant dans sa propre chair et dans son propre sang, a-t-elle atteint par son travail la hauteur où se trouvait déjà Platon à une époque antérieure ? Ce fut à l'époque de Goethe. Ce que fut le platonisme dans la culture grecque, le goethéanisme l'est pour la cinquième époque post-atlantéenne. Combien d'années faut-il pour faire une période de civilisation ? Vous le savez, en additionnant les 1 413 années d'après le Mystère du Golgotha et les 747 années qui les précèdent, et qui constituent une période de civilisation ; ce sont donc 2 160 ans, un peu plus de 2 000 ans. C'est aussi à peu près le temps écoulé entre Platon et Goethe ; c'est la durée d'une époque de civilisation, mais décalée, qui les sépare.

Ce qui nous apparaît chez Platon brille d'une lumière grandiose au sein de la civilisation antique. Ce qui nous apparaît réside dans les paroles par lesquelles sa philosophie s'élève jusqu'à une ferveur sacrée lorsqu'il dit : Dieu est le bien où il pressent qu'il faut rattacher à l'ordre moral de l'univers la vision de la nature conforme aux idées ; le divin est le bien. A ce moment, l'attente du christianisme pénètre dans l'hellénisme.

Et par là, nous indiquons comment, dans le monde nordique, Goethe apporte une attente, l'attente d'un renouvellement du christianisme. Comment pourrait-on voir l'être intérieur de Goethe autrement que portant une attente, celle d'une compréhension nouvelle du Mystère du Golgotha ? Le petit garçon Goethe, à sept ans, est encore un païen devant la nature, il répète son hellénisme. Il prend un pupitre à musique, y pose toutes sortes de pierres et de roches, représentants de ce qui se passe dans la nature, allume en haut du pupitre une bougie par contact direct avec la lumière du soleil captée à l'aide d'une lentille, pour célébrer un sacrifice au grand dieu de la nature. C'est uniquement par vénération de la nature ; rien du Christ Jésus ne s'y trouve. Ce qui vit là, c'est le dieu qui peut être perçu dans la nature. Et Goethe est sincère dans ses fibres les plus intimes. Il ne confesse pas extérieurement une divinité quelconque, un être divin quelconque auquel il ne puisse pas s'unir intérieurement en vérité. Accepter la représentation de Dieu qu'un prêtre formule, il ne peut pas le faire ; apprendre extérieurement ce qui

118

ne jaillit pas du fond de son âme, il ne peut pas le faire. En 1780 encore, ce qui jaillit de son être intime, c'est cet hymne en prose à la nature qui dit : « Nature, elle nous entoure et nous enlace. Sans nous prier ni avertir, elle nous fait entrer dans sa ronde, et nous entraîne dans sa danse, jusqu'à ce que lassés nous tombions de ses



bras... Tout est nature. Le plus contre-nature aussi est nature. Le pompiérisme/la philistinerie la plus grande a aussi quelque chose de son génie... Elle m'a conduit dans le monde ... elle ne haïra pas son œuvre. Tout est sa faute, et tout est son mérite (I) I »

C'est du plus intime de son être que jaillit cette vision, parce que Goethe la re-24 cherche avec l'honnêteté qui doit être celle d'un représentant de l'humanité de son niveau, où il n'y a rien de chrétien, Dans tout l'hymne en prose « La Nature », vous trouvez un merveilleux attachement tourné vers Dieu, presque celui du petit garçon de sept ans qui avait construit un autel païen avec les produits de la nature, mais où il n'y avait rien de chrétien. Car Goethe est le représentant sincère de la cinquième époque postatlantéenne, qui est pour lui le temps de l'attente. Mais qu'on ne puisse en rester au paganisme, cela s'exprime chez lui d'une part par la grandiose conception de la nature qu'il élabore scientifiquement, celle que manifestent sa morphologie, sa théorie des couleurs ; et aussi, d'autre part, le fait qu'il lui faut dépasser cette conception de la nature, ce paganisme. Prenez de ce point de vue l'impulsion la plus intime du « Faust », prenez notamment ce qu'il a exprimé par les secrets que recèle le « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia »., cette renaissance de l'humain qu'exprime le Conte, et essayez de ne pas rester superficiels, et de pénétrer jusqu'à ce qui vivait dans l'esprit de Goethe ; vous en viendrez alors à penser : ici vit dans une âme une nouvelle impulsion christique, une nouvelle impulsion de métamorphose de l'humanité telle qu'elle s'est accomplie par le Mystère du Golgotha, une aspiration à une nouvelle compréhension de ce Mystère du Golgotha. Car tout le « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia » respire une atmosphère d'attente.

119

Là où se trouve Platon au sein de l'hellénisme, Goethe prend place au sein de la cin-25 quième époque post-atlantéenne. La question : où est Goethe ? nous conduit à répondre : comme Platon, par sa définition du divin qui est le bien, indiquait ce qu'est le Mystère du Golgotha pour que le comprenne la 4e époque post-adantéenne. Goethe, par les paroles qui résonnent dans le « Conte », indique ce qui conduit à une nouvelle compréhension de ce Mystère du Golgotha telle qu'elle doit venir. Voilà la réponse à la question : où est Goethe ?

Comment se représenter l'histoire humaine pénétrée d'esprit jusqu'à l'époque la 26 plus récente ? La conception extérieure de l'histoire, celle qui ne fait qu'énumérer les humains et les événements, ne dit en fait rien qui puisse vraiment saisir l'être intérieur de l'humain. Mais si l'on porte le regard sur la substance intérieure de ce qui se passe, si l'on voit que Goethe se tient au même point de la cinquième époque post-atlantéenne où Platon se trouvait pour la quatrième, alors se révèle l'onde spirituelle qui passe à travers le monde jusqu'aux jours les plus récents. En ces temps les plus récents, l'histoire est ordinairement, pour l'humanité actuelle, conçue sous la forme la moins spirituelle. Le goethéanisme est aussi une attitude d'attente tournée vers une compréhension nouvelle du Mystère du Golgotha.

On ne parvient pas à comprendre ce qui s'est passé au tournant du 18e au 19e siècle 27 sinon en essayant de pénétrer par cette voie jusqu'au cœur du devenir de l'humanité. Quelqu'un peut éveiller dans le cœur des humains plus d'une représentation édi-



fiance en s'efforçant de ressusciter certaines impressions que l'on éveillait dans le vieux monde païen lorsque, disons, on élevait son regard jusqu'à l'idée de la grande Isis des Égyptiens. Mais au temps de Platon aussi, certes, la représentation de l'Isis égyptienne, de l'impulsion qui agit à travers la nature entière, a été perçue par les humains. Si nous entendons aujourd'hui parler d'Isis sans ressusciter de toutes nos forces ce que les humains de ce temps ont ressenti, alors nous en restons à des mots. L'humain honnête voit qu'on en reste à des mots.

120

Si l'on ne se grise pas de sonorités, on en reste aux mots ; cela ne saisit pas le cœur. Que peut faire l'humain moderne lorsqu'il veut éveiller en son cœur les mêmes représentations qui, dans l'Antiquité, étaient éveillées dans le cœur humain lorsqu'on parlait d'Isis ? Ce qu'il peut faire, c'est laisser agir sur lui l'hymne en prose de Goethe. Car là, on y parle à l'humanité moderne comme on parlait à l'humanité d'autrefois lorsqu'on lui parlait d'Isis. C'est là aussi que résonne directement ce qui, provenant des profondeurs mystérieuses de l'univers, a résonné lorsqu'on parlait d'Isis à l'humain du passé.

Et songeons un peu au tort que nous faisons à l'évolution du monde, au tort que nous faisons à notre propre cœur lorsque nous ne voulons pas entendre, lorsque nous préférons nous transporter tout extérieurement, parce que la chose porte le nimbe du passé, dans la manière dont on a parlé d'Isis aux humains d'autrefois. Lorsqu'on leur parlait d'Isis, un antique secret sacré résonnait à leurs oreilles. Et la langue de notre époque peut parler de ce même secret tel qu'il sortait des lèvres des prêtres égyptiens lorsqu'ils chantaient Isis. Il ne faut pas méconnaître la profondeur qui règne parfois dans la vie spirituelle moderne. Et nous nous sentirons alors vraiment des humains si notre sensibilité ne se banalise pas, si le sacré résonne à nos oreilles comme il veut le faire de par la nouvelle impulsion qui anime l'histoire. Ensuite, en nous préparant, en païens en quelque sorte, à l'aide de l'hymne en prose à la nature, nous pourrons, avec tous les élargissements de l'âme qui peuvent nous gagner, avec tous les approfondissements de l'âme dont nous ferons l'expérience en nous-mêmes, avec toutes les élévations de l'âme qui nous deviendront sensibles, nous pourrons nous plonger dans plus d'une scène du « Faust » ou dans le « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia », où nous trouvons exprimée l'attente d'une nouvelle compréhension du Mystère du Golgotha chez le plus moderne de tous les humains.

121

C'est là ce que je voulais esquisser pour vous d'une rencontre avec Goethe et le goethéisme ; non pas une rencontre comme elles sont souvent une rencontre qui situe l'esprit de Goethe dans le cours tout entier de l'évolution humaine, en vue de la compréhension de l'époque immédiatement présente, en vue de fortifier les impulsions dont nous avons besoin pour prendre vraiment place dans le présent et dans le proche avenir, cette place que nous devons occuper non pas en dormant, comme je l'ai souvent souligné, mais en veillant, si nous ne voulons pas pécher contre la marche de l'évolution humaine. De cela alors demain plus avant.

122

## SIXIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 12 janvier 1919 - Le goethéisme



## comme ambiance/humeur d'attente

*Crise de l'humanité à l'époque du Mystère du Golgotha ; affaiblissement des forces corporelles ataviques ; - renforcement de la force psycho/âmiq-spirituelle par l'impulsion du Christ. Résurrection intérieure des anciens mystères comme fait historique, insaisissable pour la raison analytique ordinaire. Position de Goethe en rapport à la saisie de l'impulsion du Christ. Rayonnement des cultures du centre de l'Europe. La volonté à la destruction du centre européen. Le goethéanisme comme ambiance d'attente. La triarticulation du façonnement social de l'humanité. Le sentiment païen d'Isis. Le conte du serpent vert et du beau lys/de la belle Lilia. L'évolution de la personnalité de Goethe. L'influence de Shakespeare, Spinoza et Linné. Les œuvres inachevées de Goethe ("Secrets", "Pandora"). Le goethéanisme repose encore dans la tombe pour la culture extérieure, mais doit ressusciter et amener une nouvelle compréhension du Christ.*

Ce que j'ai voulu faire remarquer hier, c'est que, d'un côté, le contenu réel, le conte-01 nu profond de l'impulsion du Christ, qui est venu dans le monde par le mystère du Golgotha, ne s'est pas entièrement communiqué à l'humanité en une seule fois, même au cours de la période relativement longue pendant laquelle il existe déjà un christianisme, mais que, dans tout l'avenir, de plus en plus du contenu de l'impulsion du Christ veut se communiquer à l'humanité ; qu'en d'autres termes, la parole du Christ Jésus est profondément vraie : " Je suis avec vous tous les jours, de par les tournants des temps." Et le Christ ne voulait pas être inactif parmi les humains, mais se manifester activement, pénétrer leurs âmes, les encourager, les fortifier ; de sorte que, si ces âmes savent ce qui se passe en elles, elles peuvent trouver le chemin, trouver le lien avec le Christ, se sentir fortes dans leur cercle terrestre.

Mais pour tout cela, il est nécessaire, tout de suite pour notre époque de l'âge de la 02 conscience, dans la mesure où cela peut déjà être le cas aujourd'hui - et comme je l'ai dit, le contenu sera toujours plus clair et plus riche pour l'humanité -, de se rendre compte dès aujourd'hui de ce qui fait réellement partie de la révélation de l'impulsion du Christ. Pour bien comprendre ce point, il faut d'abord être imprégné de la connaissance que le genre humain a réellement évolué et changé au cours des temps terrestres. La meilleure façon de caractériser ce changement est de dire que si l'on regarde en arrière, dans des temps terrestres très, très anciens, bien avant le mystère du Golgotha, on trouve, en y regardant de plus près, que la corporéité de l'humain est encore plus spirituelle qu'elle ne l'est aujourd'hui. Et c'est cette corporéité de l'humain qui a fait surgir ces visions qui, d'une certaine manière, ont révélé le monde suprasensible à la clairvoyance atavique. Mais cette capacité, cette force de se familiariser avec le monde spirituel dans la clairvoyance atavique, s'est peu à peu perdue pour l'humanité.

123

Et justement, au moment où le mystère du Golgotha a éclaté, il y avait une crise. C'est alors qu'a éclaté la crise qui a montré que la force de la corporéité de l'humain avait le plus diminué par rapport à la révélation du spirituel.

Or, à partir de ce moment-là, de cette crise, il devait se produire un renforcement 03 du psycho-spirituel, de la force d'âme et spirituelle, correspondant à l'affaiblissement de la force du corps. Mais ici, dans le corps terrestre, nous devons compter avec l'instrument de notre corps. L'humain n'aurait tout simplement pas été capable d'acquérir le renforcement de son âme-esprit, qui est devenu nécessaire avec le déclin de la force corporelle, s'il n'avait pas été aidé par une région qui n'est pas la région terrestre, mais qui est extraterrestre, si quelque chose n'était pas arrivé sur la Terre depuis l'extérieur de la Terre : tout de suite l'impulsion du Christ. L'humain aurait été trop faible pour avancer lui-même.

Mais cela se voit tout particulièrement si l'on considère l'ancien système des mys-04 tères. À quoi servait donc cet être des mystères ? Dans l'ensemble, on peut dire que



la grande et large masse de nos ancêtres - c'est-à-dire de nous-mêmes, car nous étions nous-mêmes, dans notre vie passée, les humains que nous appelons nos ancêtres - était, dans les temps très, très anciens, dotée d'une conscience beaucoup plus sourde qu'aujourd'hui. C'étaient des êtres plus instinctifs. Et ces humains n'auraient pas pu, dans cette nature instinctive, accéder à une connaissance qui est pourtant nécessaire au salut de l'humain, à son maintien, à sa conscience de force en devenir. C'est alors que certaines personnalités appelées par leur karma, qui ont justement été initiées aux mystères, ont pu annoncer aux autres, qui menaient une vie plus instinctive, les vérités que l'on peut appeler les vérités du salut. Mais cette proclamation n'était possible dans les temps anciens qu'à partir d'une certaine constitution de l'organisme humain, de l'être humain, qui n'existe plus aujourd'hui. Les cérémonies des mystères, les pratiques des mystères à travers les différents degrés consistaient à ce que l'humain devienne réellement un autre dans les mystères.

124

On ne peut plus bien se l'imaginer aujourd'hui, parce que ce n'est pas possible à ce degré par de tels actes extérieurs -- je les ai décrits récemment pour les mystères égyptiens. La nature humaine a vraiment été transformée par la production de certaines émotions, de certaines expériences intérieures de l'âme, de telle sorte que le spirituel s'est détaché dans la conscience totale. Mais on prépara d'abord l'élève des mystères de telle sorte que ce spirituel ne se détache pas dans un état chaotique comme aujourd'hui dans le sommeil, mais que l'humain puisse réellement percevoir dans le spirituel. C'est la grande expérience qu'ont vécue les élèves des mystères : après leur initiation, ils connaissaient le monde spirituel comme l'humain connaît le monde physique et sensoriel par ses yeux et ses oreilles. Ils pouvaient alors annoncer ce qu'ils savaient de ce monde spirituel.

Mais le temps approchait où la nature humaine ne pouvait plus être transformée<sup>05</sup> aussi facilement par ces activités qui étaient celles des anciens mystères. L'humain a changé au cours de l'histoire. Il fallait que quelque chose d'autre vienne, et cette autre chose, c'est que ce que l'humain a vécu à un certain niveau dans le mystère, la résurrection intérieure, s'est déroulé comme un fait historique sur le Golgotha. C'était donc devenu un événement historique. Un humain, Jésus - car en tant qu'humain se promenant à l'extérieur, il était justement l'humain Jésus -, avait traversé le mystère du Golgotha. Mais ceux qui étaient ses disciples intimes savaient qu'il était apparu vivant parmi eux après un certain temps - nous ne voulons pas en vérifier la façon aujourd'hui -, que donc la résurrection est une vérité.

Ainsi on peut dire qu'il y a eu un jour, au cours de l'évolution de l'humanité, le fait<sup>06</sup> qu'en un endroit de la terre, un humain a surmonté la mort grâce à la force d'un extraterrestre, l'impulsion du Christ, de sorte que le dépassement de la mort a pu faire partie des expériences, des expériences de l'existence terrestre elle-même. Mais il s'était ainsi passé quelque chose dans l'évolution historique de l'humanité

125

qui est tout de suite incompréhensible pour l'intellect/la raison analytique qui devait se développer particulièrement maintenant, qui se trouvait dans le progrès des humains. Car pour la raison analytique humaine, il n'est pas compréhensible qu'un être humain meure, soit enterré et ressuscite. Pour le salut de l'évolution terrestre,



quelque chose était donc nécessaire, quelque chose devait se produire dans le processus physique de cette évolution terrestre, ce qui est incompréhensible pour la saine raison analytique, qui est justement bien utilisé en ce qui concerne l'être-là de nature. Et en fait, il est honnête de reconnaître que plus les humains avancent dans l'évolution de cette raison analytique - et l'évolution à l'âge de la conscience est de préférence l'évolution de l'intellectuel - d'autant plus l'événement du Golgotha doit devenir incompréhensible pour la raison analytique d'abord orientée vers la nature extérieure. De sorte que l'on peut dire : celui qui n'est conscient que du maniement de la raison analytique ordinaire, tel qu'elle est orientée vers l'être-là de nature, doit honnêtement s'avouer peu à peu qu'il ne comprend pas le mystère du Golgotha. Mais il doit se donner une secousse, parce qu'il doit quand même le comprendre. C'est l'essentiel, de pouvoir se donner un coup de pouce, de penser simplement au-delà du bon sens/de la saine raison analytique humaine. C'est l'essentiel, c'est quelque chose qui doit se produire comme une nécessité, se donner cette secousse pour pouvoir comprendre quelque chose d'apparemment incompréhensible pour la plus haute force humaine.

Plus le développement intellectuel, dont dépend l'épanouissement de la science,<sup>07</sup> progresse, plus la compréhension du mystère du Golgotha doit s'effacer devant ce développement intellectuel. C'est aussi pour cette raison que ce ne sont pas les Hébreux cultivés, ni les Grecs cultivés, ni les Romains cultivés, qui ont d'abord été en quelque sorte historiquement choisis pour comprendre le mystère du Golgotha, de la sorte dont je vous l'ai expliqué ; ils l'ont transposé dans d'autres représentations, comme je l'ai expliqué hier, mais ce sont les barbares primitifs du Nord qui ont accueilli dans leurs âmes primitives le Christ qui est venu à eux, comme il est venu à Jésus de Nazareth. On peut déjà dire, dans le sens où je l'ai exposé hier,

126

que le Christ est d'abord venu à l'humain Jésus de Nazareth dans l'événement du Golgotha. C'est là que l'humanité - l'humanité des Hébreux, l'humanité des Grecs, l'humanité des Romains - a été informée de ce qui s'est passé de plus important dans l'existence terrestre. Mais ensuite, le Christ est venu une nouvelle fois, il s'est uni aux humains qui peuplaient le nord, l'est de l'Europe, qui n'avaient pas la même éducation que les Hébreux, que les Grecs, que les Romains. Il ne s'est pas uni à un seul humain, il s'est uni aux âmes de peuple de ces tribus. Mais nous avons aussi dû le souligner hier : ces tribus se sont développées peu à peu. Elles devaient en quelque sorte rattraper/répéter à un cinquième niveau ce que les peuples hébreux, grecs et latins avaient vécu à un quatrième niveau. Et nous avons souligné hier que ce n'est qu'à l'époque de Goethe que l'ère de Platon a été atteinte par rapport à une étape ultérieure. Avec le goethéanisme lui-même, le platonisme de la Grèce, qui était pour la quatrième période post-atlantique, était revenu pour la cinquième période post-atlantique. On n'en était quand même pas encore aussi loin dans le goethéanisme qu'on se trouvait déjà face à la toute nouvelle conception/saisie du mystère du Golgotha, mais, comme je le disais hier, dans l'attente de cela.

Cet état d'esprit de l'humanité moderne face au mystère du Golgotha, on peut l'étu-<sup>08</sup>  
dier correctement si l'on comprend vraiment la personnalité, mais maintenant la personnalité d'âme et d'esprit de Goethe. La question est une question spirituelle-scientifique à part entière : où se situe Goethe et ceux qui lui appartiennent/se



rangent à lui, différents esprits qui ont été en contact avec lui, où se situe le goethéanisme au tournant du 18e et du 19e siècle par rapport à l'évolution de l'humanité, par rapport à la conception de l'impulsion du Christ ? - On pourrait d'abord se demander comment il se situe extérieurement dans l'évolution européenne, ce goethéanisme ?

Il sera bon de rappeler ce que je vous ai souvent dit au cours des années de notre 09 temps catastrophique,

127

il sera bon de rappeler la réponse à la question : d'où viennent les cultures périphériques européennes et leur progéniture américaine ? - Nous ne devons pas oublier : celui qui pose un regard impartial sur ces cultures périphériques européennes sait que la culture de l'Angleterre, de la France, de l'Italie, des Balkans, aussi loin qu'il est avancé, mais aussi, derrière elles, la culture de l'Europe de l'Est, est rayonnée par le centre de l'Europe ; elles sont toutes rayonnées. Ce serait bien sûr un terrible préjugé de croire que ce qui est aujourd'hui la culture italienne est autre chose que ce qui a rayonné du centre de l'Europe vers l'Italie, simplement recouvert de l'essence latine qui est restée dans la langue et dans la forme extérieure. Ce serait un terrible préjugé de croire que la culture anglaise est autre chose que ce qui a rayonné depuis le centre de l'Europe et qui, à vrai dire, a d'abord été entonné, aussi par la langue et d'autres choses de ce genre, en une autre essence, même beaucoup moins que l'essence italienne ou française. Mais tout ce qu'est la France, l'Angleterre, l'Italie, et même, à bien des égards, l'Orient européen, a rayonné à partir du centre de l'Europe. Et dans ce centre est resté ce qui s'est produit maintenant que les cultures ont rayonné, ce qui est resté comme le giron à partir duquel le goethéanisme s'est développé. Nous sommes aujourd'hui confrontés au fait, que l'on peut accepter sans émotion, que ce qui a rayonné à la périphérie travaille de toutes ses forces à détruire, à détruire aussi spirituellement âmiquement ce dont il a rayonné au centre de l'Europe. Un jour, le monde regardera ce phénomène le plus monstrueux de l'histoire de l'humanité d'une toute autre manière que dans notre présent, où ce monde s'apprête à adorer quatorze cadavres de pensées de l'Occident comme des idoles. Un jour, l'humanité comprendra qu'il s'est produit ce que l'on peut appeler la volonté absolue d'anéantir ce qui a rayonné de tous côtés. Le tragique de ce fait s'accomplira évidemment.

128

Car c'est dans la direction de ce fait qu'apparaît, dans une nouvelle étape de l'évolution de l'Europe, ce qui - à l'exception des dernières décennies, où l'on peut dire que d'autres forces ont agi - s'est amorcé et s'est développé au cours des siècles par le fait que du centre de l'Europe rayonnaient partout les traits personnels de ceux qui forment les cultures des côtés les plus divers. Oh, l'humanité est aujourd'hui si peu encline à se former un jugement impartial sur ce point ! Je peux dire que j'étais moi-même en relation étroite avec le travail de mon vieil ami *Karl Julius Schröer*, lorsqu'il étudiait les dernières traces qu'il fallait trouver pour donner à cette affaire une base scientifique entièrement sûre, les différents dialectes, les différentes langues, les différents caractères des parties du peuple qu'il faut considérer comme les parties allemandes de la Hongrie du Nord, de la Transylvanie et des différentes régions de l'Autriche. Celui qui considère tout ce qui se rattache aux dictionnaires





et grammaires peu exigeants des Allemands de Spiš, des Saxons de Transylvanie, dans les études de Schröer, que j'ai menées en commun avec lui, en tant qu'explorateur de l'expansion de la culture d'Europe centrale, qu'il était, peut dire que Schröer est encore lié à un savoir qui n'est malheureusement plus du tout pris en compte aujourd'hui dans le tumulte et la tempête des événements. Mais que l'on regarde cette Hongrie, où une culture purement magyare devait être établie au cours des dernières décennies, depuis l'année 1867, que l'on regarde, non pas avec une fausseté politique et un aveuglement politique, une haine politique, que l'on regarde conformément à la vérité : on découvrira alors que dans les régions qui allaient être magyarisées par la suite en tant que pays de la Magyarentum, des gens sont venus du Rhin en tant que Saxons de Transylvanie, des gens de plus à l'ouest en tant qu'Allemands de Spiš, des gens de l'actuelle Souabe en tant qu'Allemands du Banat. Tout cela constitue le ferment qui forme la base de la culture magyare, sur laquelle s'est seulement déversé ce qui s'est ensuite formé très tard en tant que culture magyare. Mais à la base de cette culture magyare, il y a toujours eu - même si ce n'est pas dans ce qui est exprimable par la langue, mais dans les sentiments, dans les sensations, dans l'ensemble du folklore - ce qui est venu du centre de l'Europe à travers les siècles.

129

Aussi étonnant que cela puisse paraître, vous pourriez étudier la même chose pour 11 toutes les régions périphériques de l'Europe, si vous preniez seulement l'histoire globale de l'Europe. A l'est, la vague slave est venue à l'encontre de ce qui est émis par le centre, elle a recouvert de la vague slave ce qui est émis par le centre ; la vague romane est venue de l'ouest. Et par un enchaînement tragique, qui a cependant une nécessité historique interne, la périphérie s'est alors retournée contre ce qui était resté dans le giron du centre ; elle s'est retournée de telle sorte qu'un fait est tout à fait clair à partir de ce retournement - on peut le croire ou non, on peut facilement s'en moquer ou le railler ou non : ce qui est resté au centre de l'Europe, ce qui est sorti du goethéanisme, compris spirituellement-âmiqument dans sa réalité et dans sa vérité, ne trouve aujourd'hui aucune compréhension dans la meilleure connaissance moyenne de la périphérie. Et on pourrait dire que partout, jusque dans les régions américaines, on parle de la véritable substance de l'être centre-européen comme si on n'en avait aucune idée. On ne peut pas en avoir la moindre idée. Mais l'histoire mondiale le révélera. C'est ce qui peut, dans un certain sens, nous donner la force de pouvoir nous y accrocher/tenir fermement.

Certes, je vous ai présenté ici, le soir de la Saint-Sylvestre, un tableau calculé par un 12 humain qui sait bien compter, sur les conditions futures de l'Europe centrale. Elles ne seront pas différentes si tout cela se réalise, si une partie seulement de ce que veulent les pays périphériques se réalise. Mais cette Europe centrale, dont l'anéantissement est décidé en ce qui concerne l'existence extérieure, dont l'anéantissement s'accomplira probablement aussi dans un premier temps pour les prochaines années et décennies - car c'est ainsi qu'il en a été décidé par le conseil des puissances périphériques -, avait en son sein la dernière configuration de ce que nous avons caractérisé hier ; elle avait en son sein la dernière configuration de ce qui est pourtant important comme ferment pour l'évolution de l'humanité.

130



Il faut que cela s'infilte, il faut simplement que se poursuive cette évolution que je vous ai décrite pour le magyarisme. Ce rayonnement se poursuivra déjà.

Seulement, devra être compris, en particulier en Europe centrale, ce qui n'y a guère 13 été compris au cours des dernières décennies : il devra être compris quelque chose de l'ordre de l'intention de la triarticulation de l'être/du système social, telle que je vous l'ai indiquée. C'est tout de suite l'Europe centrale qui sera appelée à comprendre cette triarticulation. Et peut-être que si cette Europe centrale n'a pas d'État extérieur, si cette Europe centrale est tragiquement obligée de vivre dans le chaos, alors seulement on commencera à comprendre qu'il faut surmonter les anciennes conceptions pour lesquelles la périphérie de l'Europe se bat actuellement, parce que ces anciennes conceptions ne pourront pas non plus être maintenues par la périphérie de l'Europe. L'ancien concept d'État disparaîtra ; il fera place à la division en trois parties/la tripartition. Et aussi dans cette vie extérieure, il devra entrer ce qu'est le goethéanisme. Qu'on l'appelle ainsi ou non, cela n'a aucune importance. L'essentiel, c'est que la vision du monde de Goethe préfigure ce qui doit devenir clair, tout simplement, en ce qui concerne l'organisation sociale extérieure de l'humanité. Mais on ne peut voir à travers tout cela que si l'on s'efforce de comprendre ce représentant, ce représentant le plus complet de l'être allemand, Goethe, qui est donc un représentant si complet de l'être allemand, parce qu'il est dépourvu de tout chauvinisme national ou de tout ce qui n'est que chauvinisme national. On doit essayer de saisir ce représentant des temps modernes, cet humain des plus modernes, en même temps que l'humain le plus fécond dans son essence pour la culture de l'esprit. Dans la compréhension de Goethe, on ne peut pas dire que l'humanité soit particulièrement avancée. Goethe se sentait lui-même comme un solitaire au sein de son environnement. Et même si Goethe était l'une de ces personnalités capables de développer de telles formes d'entregent - de développer aussi, si je puis dire, une telle habileté et une telle grâce dans les relations -

131

qu'une relation possible s'établissait avec cet environnement : le véritable Goethe, celui qui vivait à l'intérieur de cet humain vivant à Weimar, qui apparut plus tard extérieurement comme un gros conseiller secret au double menton, l'humain intérieur qui vivait dans ce gros conseiller secret au double menton, se sentait seul. Et dans une certaine mesure, il est encore seul aujourd'hui. Il est seul pour une raison bien précise, et il devait se sentir seul. C'est peut-être ce sentiment de solitude culturelle, d'incompréhension, qui l'a poussé à prononcer plus tard cette étrange parole : "Les Allemands seront peut-être dans un siècle autres que ce qu'ils sont maintenant, ils seront peut-être alors devenus d'érudits, des humains.

Cette déclaration doit vraiment vous toucher au plus profond de votre âme. Car, 14 voyez-vous, lorsque les Archives Goethe et Schiller et la Société Goethe ont été créées à Weimar après la mort du dernier petit-fils de Goethe, elles ont été fondées par une assemblée d'humains - en vérité, je veux le dire dans le meilleur sens du terme -, par une assemblée d'érudits. Le service Goethe/service de Goethe a été créé à l'époque par des humains, par des personnalités, qui n'étaient vraiment pas encore devenues des humains érudits. Oui, on peut aller encore plus loin. Vous savez à quel point j'admire *Herman Grimm*, l'historien de l'art, l'essayiste raffiné, et je n'ai jamais caché cette admiration et je vous ai parlé de différentes manières de



l'admiration que j'ai pour Herman Grimm. Je vous ai aussi absolument avoué que je voyais dans le livre d'Herman Grimm sur Goethe le meilleur de ce qui a été écrit sur Goethe d'un point de vue biographique et monographique. Mais prenez maintenant ce livre de Herman Grimm : il est écrit avec un certain amour humain et une vision du monde ; mais cherchez à vous faire une idée de la figure de Goethe qui se présente alors devant vous, lorsque vous avez laissé ce livre agir sur vous ! Comment est cette figure de Goethe ? C'est quand même un fantôme, un spectre, pas le Goethe vivant ! On ne peut pas se débarrasser de ce sentiment si l'on prend ces choses au sérieux et avec dignité. Herman Grimm, s'il rencontrait Goethe aujourd'hui,

132

ou s'il avait rencontré Goethe de son vivant, il aurait été prêt à dire à tout moment, parce qu'il a intégré la plus fervente vénération de Goethe dans la tradition qui s'est construite sur Goethe : Goethe est prédestiné à devenir le roi spirituel non seulement de l'Europe centrale, mais de l'humanité entière. - Oui, Herman Grimm aurait aussi tout fait, si cela avait dépendu de lui, pour servir comme héraut, s'il s'était agi de faire de Goethe le roi de la formation/culture/éducation terrestre. Mais on ne peut pas se débarrasser de l'autre sentiment : si Herman Grimm avait commencé à vouloir parler à Goethe, ou Goethe à Herman Grimm, Herman Grimm n'aurait guère trouvé de compréhension pour le fond de l'être de Goethe. Car ce qu'il décrit dans son livre est certainement le meilleur de ce qu'il a connu de Goethe, mais rien d'autre que l'ombre que Goethe a projetée sur tout son entourage, l'impression qu'il a faite sur son époque. Il n'y a rien, mais pas la moindre chose de ce qui vivait dans l'âme de Goethe ; un fantôme de l'époque des XVIIIe et XIXe siècles, pas celui qui vivait dans les profondeurs de Goethe.

C'est un phénomène étrange, qu'il faut se représenter en tout sérieux et en toute dignité. Et si l'on regarde maintenant à partir de celui-ci - non pas le goethéanisme, mais cette communauté d'adeptes de Goethe, qui est vraiment, même cent ans après Goethe, beaucoup plus savante qu'humaine -, si l'on regarde en arrière vers Goethe lui-même, alors on aperçoit avant tout une chose parmi les diverses grandeurs, parmi les diverses grandeurs qui se présentent à nous chez Goethe. Prenez "Les secrets", qui a été récemment lu ici par Madame le Dr. Steiner, prenez le fragment de Pandore, le fragment de Prométhée, prenez d'autres choses, prenez le fait que "La fille naturelle" ne contient que la première partie d'une trilogie qui n'a pas été achevée, prenez le fait que dans ce fragment s'exprimait une grande chose qui vivait en Goethe : vous avez alors le fait étrange, tout à fait étrange, que lorsque Goethe s'est mis à exprimer une grande chose, il n'est pas arrivé au bout, parce qu'il a été assez honnête pour ne pas arrondir, pour ne pas achever la chose extérieurement, comme le font aussi les poètes et les artistes,

133

mais pour s'arrêter lorsque la force intérieure de la source s'est tarie. D'où tant de choses inachevées. Mais la chose va encore plus loin. La chose va si loin que l'on peut dire : Le "Faust" est certes achevé du point de vue extérieur, mais combien de choses sont pourries à l'intérieur du "Faust", combien de choses sont dans le "Faust" qui sont comme la figure de Méphistophélès soi-même ! - Lisez ce que j'ai présenté sur Faust, sur la figure de Méphistophélès, dans le petit livre Goethe qui



est paru récemment, où je parle de la façon dont Goethe a placé dans Méphistophélès une figure qui n'existe pas vraiment, dans la mesure où les deux figures, Lucifer et Ahriman, se sont mélangées et tourbillonnent de façon chaotique. Et au cours de cette semaine, vous trouverez représentées ici les dernières scènes avant l'apparition d'Hélène, avant le début du troisième acte de la deuxième partie de "Faust" : quelque chose que Goethe a achevé dans ses grandes années, quelque chose qui, d'un côté, est grandiose, profond, puissant, mais qui, d'un autre côté, bien qu'achevé à l'extérieur, est tout à fait inachevé à l'intérieur, contient partout les prémices de ce qui se trouvait dans les aspirations de Goethe, mais ne voulait pas entrer dans son âme. Si l'on regarde "Faust" sous l'angle de sa taille humaine, on a devant soi une œuvre gigantesque ; si on le regarde sous l'angle de la grandeur qui vivrait en lui si Goethe avait pu faire sortir de son temps tout ce qui se trouvait dans son âme même, on a devant soi une œuvre pourrie, fragile, qui est partout inachevée en soi.

C'est peut-être le testament le plus puissant que Goethe ait laissé à ses descendants, 16 qu'ils ne se contentent pas de se réclamer de lui comme un savant aujourd'hui, ou même comme un humain qui est instruit d'une certaine manière. C'est facile, mais Goethe n'a pas rendu notre position à son égard aussi facile. Goethe doit vivre parmi nous comme un être vivant et continuer à être ressenti et pensé. Le plus important dans le goethéanisme ne se trouve pas chez Goethe, parce que Goethe n'était pas en mesure, à son époque, de le faire passer du spirituel dans son âme, parce que partout il n'y a que des prémices pour cela. Goethe exige de nous que nous travaillions avec lui, que nous pensions avec lui, que nous ressentions avec lui, que nous poursuivions sa tâche,

134

comme s'il était partout derrière nous, nous tapant sur l'épaule et nous donnant des conseils. En ce sens, tout le XIXe siècle et jusqu'à notre époque a, on peut le dire, abandonné Goethe. Et la tâche de notre époque est de retrouver le chemin de Goethe. Au fond, rien n'est plus étranger au véritable goethéanisme que l'ensemble de la culture terrestre extérieure de la fin du XIXe siècle ou même du XXe siècle, à l'exception de certaines activités spirituelles qui ont été menées. Il faut retrouver le chemin de Goethe par la science de l'esprit orientée anthroposophiquement.

Seul peut le comprendre celui qui est en mesure de répondre correctement à la 17 question : où se tenait en réalité Goethe ? Vous avez de Goethe l'aveu le plus honnête de l'humanité - je l'ai caractérisé hier -, à savoir qu'il partait en fait du paganisme, comme cela correspondait aussi au platonisme de son époque. Le garçon se dresse un autel païen de la nature. L'homme Goethe ne reçoit alors pas les influences les plus fortes de l'ecclésiologie chrétienne traditionnellement héritée, qui lui est au fond toujours resté étrangère, car sa vision du monde est la vision du monde de l'attente face à la nouvelle conception du mystère du Golgotha. Ceux qui, dans l'ancien sens traditionnel, professaient confortablement la foi chrétienne de l'Église, ou qui, même au sein de cette foi chrétienne de l'Église, voulaient réaliser toutes sortes de réformes simplement extérieures, ceux-là ne lui étaient vraiment pas intérieurement apparentés spirituellement-psychiquement/âmiqument. En fait, il ressentait toujours la même chose qu'à l'époque où il l'exprimait, lorsqu'il faisait un voyage avec deux chrétiens apparemment bons, Lavater et Basedow, avec deux personnes qui se tenaient sur un christianisme d'église certes avancé, mais



néanmoins ancien : "Prophète à droite, prophète à gauche, l'enfant du monde au milieu". C'est en fait ce qu'il ressentait lorsqu'il se trouvait entre deux humains de son époque. Car il le disait aussi : face aux chrétiens qui l'entouraient, il était toujours le non-chrétien décidé, tout de suite parce qu'il devait préparer l'humanité à l'ambiance/l'humeur-Christ pleine d'attente.

135

Et c'est ainsi que nous voyons que trois humains ont, d'une manière étrange, la plus 18 grande influence sur sa culture de l'esprit. Ces trois humains sont en fait absolument des personnes qui, d'une certaine manière, sont des enfants du monde. Des prédicateurs chrétiens ordinaires n'auraient pas été appropriés pour Goethe. Les trois personnalités qui ont eu la plus grande influence sur lui sont : premièrement, *Shakespeare* ; pourquoi Shakespeare a-t-il eu une telle influence sur Goethe ? Tout simplement parce que Goethe voulait construire un pont entre l'humain et le sur-humain, non pas à partir d'une abstraite puissance de la règle, non pas à partir d'une intellectualité perméable, mais à partir de l'humain soi-même. Goethe avait besoin de s'accrocher à l'humain pour trouver, au sein de l'humain, le passage de l'humain au surhumain. C'est ainsi que nous voyons Goethe lutter pour façonner, former l'humain, comme Shakespeare l'a fait jusqu'à un certain point, pour élaborer à partir de l'humain. Observez donc comment Goethe prend en main "L'histoire de Gottfried von Berlichingen avec la main de fer", son auto-biographie ; comment, en changeant le moins possible, il dramatise cette histoire, forme le premier personnage de son "Götz von Berlichingen" ; comment il en forme ensuite un deuxième personnage, déjà plus transformé, déjà plus façonné, puis un troisième personnage. Goethe cherche d'une certaine manière à se frayer un chemin honnêtement personnel, en ce qu'il rattache à l'humanité de Shakespeare, mais veut, à partir de cette humanité, en façonner la sur-humanité.

Il le peut en premier lorsque, lors de son voyage en Italie - il suffit de lire ses lettres 19 - il croit pouvoir reconnaître, à partir de ce qui lui est proche, à partir des œuvres d'art grecques, comment les Grecs agissaient selon les mêmes intentions, les intentions divines, que celles de la nature elle-même. Il avait besoin de sa vraie voie, de sa vraie voie individuelle, vécue personnellement. Il ne pouvait pas croire à ce que son entourage lui disait ; il devait trouver sa propre voie.

Le deuxième esprit qui a eu une influence énorme sur lui était certainement un 20 non-chrétien déterminé, à savoir Spinoza. En Spinoza, il avait la possibilité de trouver le divin comme l'humain trouve le divin lorsqu'il veut se frayer un chemin de l'humain au surhumain.

136

Les pensées de Spinoza sont en fait la dernière expression pour l'ère de l'intellectualité, de l'ancienne approche hébraïque de Dieu. En tant que telles, les pensées de Spinoza sont très éloignées de l'impulsion-Christ. Mais les pensées de Spinoza sont telles que l'âme humaine y trouve en quelque sorte les fils auxquels se raccrocher lorsqu'elle cherche ce chemin : là, à l'intérieur de l'humain, là est mon essence ; de cette essence humaine, je cherche à pénétrer plus avant dans le surhumain. - Cette voie qu'il pouvait suivre, qu'il ne devait pas seulement se faire prêcher, qu'il pouvait suivre en suivant Spinoza, cette voie, Goethe la considérait en un certain sens, à un certain âge de sa vie, comme la sienne.



Et le troisième esprit qui a eu la plus grande influence sur lui, c'est *Linné*, le bota-21 niste. Pourquoi Linné ? Linné parce que Goethe ne voulait pas d'une quelconque autre science botanique, d'une autre science des êtres vivants que celle qui place simplement les êtres vivants les uns à côté des autres dans l'ordre, comme l'a fait Linné. Toutes les pensées abstraites, qui élaborent toutes sortes d'idées sur les classes de plantes, les genres de plantes et ainsi de suite, n'étaient pas proches de Goethe. Ce qui lui importait, c'était de laisser agir sur lui, en Linné, un humain qui mettait les choses les unes à côté des autres. Car Goethe voulait, d'un point de vue plus élevé que ceux qui observent les plantes de manière abstraite, suivre dans sa façon ce que Linné a consciencieusement juxtaposé comme formes végétales, comme l'esprit agit/règne par cette juxtaposition.

Ce sont tout de suite ces trois esprits qui, au fond, ont pu donner à Goethe ce qui 22 n'était pas dans le centre de sa vie intime, mais qu'il devait recevoir de l'extérieur, ce sont tout de suite ces esprits qui ont eu l'influence la plus forte sur lui. Goethe lui-même n'avait rien de shakespearien, car lorsqu'il est arrivé au sommet de son art, il a créé sa "Fille naturelle", qui n'a vraiment rien de l'art de Shakespeare, mais qui tend vers un tout autre côté ; mais il n'a pu développer son être le plus intime qu'en se formant à partir de Shakespeare. La vision du monde de Goethe n'a rien d'un spinozisme abstrait,

137

mais ce que Goethe avait au plus profond de lui-même comme chemin vers Dieu, il ne pouvait l'acquérir que chez Spinoza. La morphologie de Goethe n'a rien de la juxtaposition des êtres organiques comme chez Linné, mais Goethe avait besoin de pouvoir prendre chez Linné ce qu'il n'avait pas lui-même. Et ce qu'il devait y ajouter était nouveau.

Et c'est ainsi que Goethe grandit, grandit dans ses années quarante, formé par Sha-23 kespeare, Linné et Spinoza, passé par les conceptions de l'art qui s'offraient à lui en Italie, où il disait face aux œuvres d'art : "Là est la nécessité, là est Dieu". Et comme il était de son temps, il se passait en lui, d'une manière fortement inconsciente, mais aussi, jusqu'à un certain point, consciente, ce que l'on peut appeler son passage devant le gardien du seuil. Et maintenant, si vous considérez son passage devant le Gardien au début des années quatre-vingt-dix du XVIIIe siècle, comparez les mots qui résonnent comme les paroles d'adoration adressées à Isis dans l'Égypte ancienne, dans ce livre qui vient de vous être présenté par Madame le Dr. Steiner, où Goethe se sent encore tout à fait païen, avec ce qui se présente à vous dans un imaginaire puissant dans le "Conte du serpent vert et de la belle Lilia" : vous avez alors le chemin de Goethe hors du paganisme vers le christianisme. Mais là, se tient en images ce qu'alors Goethe était après son passage par le lieu du seuil, après son passage au gardien du seuil ; là se tient en images ce qu'il ne pouvait pas lui-même décomposer/désarticuler à mesure de pensées pour les gens, mais qui sont pourtant/quand même des images puissantes. Qu'est-ce que l'on est obligé de faire si l'on veut comprendre le Goethe qui a écrit le "Conte du serpent vert et de la belle Lilia" ? Comparez ce qui est écrit dans le livret de Goethe déjà présenté sur le "Conte du serpent vert et de la belle Lilia" : C'est un fait auquel on se heurte lorsque l'on considère que Goethe a créé ce «Conte du serpent vert et de la belle Lilia» comme une immense imagination après son passage chez le gardien du seuil.



Ce "Conte du serpent vert et de la belle Lilia" est né de l'âme transformée, après que 23 cette âme a surmonté le sentiment païen tel qu'il s'exprime encore dans l'hymne en prose : "Nature, nous sommes entourés et enlacés par elle. Sans être invité ni averti, elle nous prend dans le cercle de sa danse et nous entraîne avec elle jusqu'à ce que nous soyons fatigués et échappions à son bras ... Même ce qui n'est pas naturel est nature ... . Tout est sa vie, et la mort n'est que son artifice pour avoir beaucoup de vie - et ainsi de suite, cette humeur/ambiance païenne d'Isis, elle se transforme en vérités profondes, impossibles à saisir maintenant par la raison analytique, qui réside dans les puissantes imaginations du "Conte du serpent vert et de la belle Lilia", où Goethe montre justement comment tout ce que l'humain peut trouver par la science empirique extérieure ne peut conduire qu'à l'illumination/la feufolettre des feux follets ; mais comment ce que l'humain doit développer au plus profond de lui-même le conduit à développer les forces de son âme de telle sorte qu'il puisse prendre pour modèle le serpent qui se sacrifie, qui sacrifie son propre être au cours de l'évolution de l'humanité, afin que le pont puisse être construit entre les deux royaumes du sensible et du suprasensible, entre lesquels s'élève le temple, le nouveau temple, par lequel on peut avoir le sentiment du royaume/de l'empire suprasensible.

Certes, dans ce "Conte du serpent vert et de la belle Lillia", il n'est pas question du 24 Christ. Mais de même que le Christ n'exigeait pas d'un bon disciple qu'il dise toujours : "Seigneur, Seigneur !", de même n'est pas un bon chrétien celui qui dit toujours : "Christ, Christ ! - La manière dont les images sont conçues/saisies, la manière dont l'âme humaine est pensée dans sa transformation dans le "Conte du serpent vert et de la belle Lillia", la suite des pensées, la force des pensées, tout cela est chrétien, c'est le nouveau chemin vers le Christ. Car pourquoi ? Il y avait déjà de nombreuses interprétations de ce conte à l'époque de Goethe ; depuis, il y en a eu beaucoup d'autres. Nous avons essayé d'éclairer ce conte du point de vue de la science de l'esprit. Je peux parler ici de ce conte, car il est permis de le dire dans ce cercle.

C'est à la fin des années quatre-vingt du XIXe siècle que le bouton de ce conte s'est ouvert pour moi, si je peux m'exprimer trivialement. Je n'ai jamais quitté le chemin qui doit mener de plus en plus loin à la compréhension de Goethe à l'aide de ces puissantes imaginations qui sont mises en œuvre dans le "Conte du serpent vert et de la belle Lillia". On a la permission de dire que la raison analytique, qui nous guide très bien pour trouver des vérités de science de la nature, la raison analytique qui nous guide très bien à gagner la vision extérieure de la nature tout de suite dans sa fleur/floraison dans la mesure du temps actuel et ses rapports, cette raison analytique échoue complètement si on veut comprendre ce conte. Là est nécessaire que l'on se laisse féconder sa raison analytique par les représentations de la science de l'esprit. Là, vous avez transposé dans notre temps et dans ses conditions ce qui est nécessaire à toute l'humanité pour la compréhension du mystère du Golgotha.

Pour comprendre le mystère du Golgotha, la raison analytique doit d'abord être for-25 mée. Elle doit se donner une épine dorsale. Pour la compréhension de la nature extérieure, elle n'a pas besoin de cette épine dorsale. Il est devenu de plus en plus im-



possible à la culture latine comme à la culture germanique - à la culture latine parce qu'elle est trop forte dans la décadence, à la culture germanique parce qu'elle ne s'est pas encore élevée jusqu'à ce développement - de former l'âme à partir de la simple intellectualité jusqu'à ce qu'elle puisse trouver le nouveau chemin pour comprendre le mystère du Golgotha. Mais si vous développez en vous la possibilité de transformer les forces de l'âme de telle sorte que vous commenciez à trouver, en tant que langage intérieur conforme à la nature, le passage à l'imagerie à laquelle Goethe aspirait, alors vous entraînez vos forces de l'âme de telle sorte que vous trouviez le chemin vers la nouvelle compréhension du mystère du Golgotha. C'est de cela qu'il s'agit.

Goethe n'est pas seulement important par ce qu'il a produit, Goethe est surtout im-26 portant par ce qu'il fait de notre âme, si nous nous plongeons avec dévotion dans son essence la plus intime. Alors l'humanité pourra peu à peu trouver consciemment le chemin qui mène au gardien du seuil, un chemin que Goethe

140

a heureusement/pour le bon bonheur encore emprunté inconsciemment, c'est pourquoi il n'a pas pu achever les œuvres dans lesquelles il voulait s'exprimer le plus profondément. Un scintillement et une lueur de conscient et d'inconscient, d'atteignable et d'inaccessible, vivaient justement dans l'âme de Goethe. Lorsque nous laissons agir sur nous des choses comme les "secrets", lorsque nous laissons agir sur nous des choses comme la "pandore", comme toutes les choses que Goethe n'a pas achevées, nous avons le sentiment que dans cet inachèvement se trouve quelque chose qui doit se détacher dans l'âme des descendants de Goethe, et qui doit être achevé comme une grande construction/structure de l'esprit.

Goethe était solitaire. Par rapport à ce que Goethe était vraiment, Goethe était seul,27 seul dans son développement/évolution. Le goethéanisme a beaucoup de choses cachées. Mais même si le XIXe siècle n'a pas encore accompli le fait que les savants sont devenus des humains, tandis que Goethe s'est imposé une conception humaine du monde à partir de l'érudition, c'est tout de suite l'évolution qui doit progresser à l'aide de l'impulsion de Goethe. J'ai dit hier et je répète aujourd'hui que la force liée au mystère du Golgotha s'est unie une fois, dans une province peu connue de l'Empire romain, à l'humain unique qu'était Jésus de Nazareth, puis aux âmes de peuple d'Europe centrale. Mais elle est ensuite allée en l'intérieur. Et de ce qui se tissait en l'intérieur en Europe centrale sont nées des réalisations comme celles de Goethe et de tout le goethéanisme. Mais c'est justement le XIXe siècle qui a beaucoup fait pour laisser le goethéanisme reposer dans sa tombe. Dans tous les domaines, le XIXe siècle a tout fait pour laisser le goethéanisme reposer dans la tombe.

Ces érudits qui ont fondé la Société Goethe à Weimar à la fin des années 1880 se 28 sont montrés bien plus aptes à être les fossoyeurs du goethéanisme qu'à réveiller quoi que ce soit de ce goethéanisme. Le temps n'est certainement pas venu pour la vie extérieure dans laquelle le goethéanisme peut déjà vivre. Cela est lié à ce dont nous avons beaucoup parlé maintenant : le renouvellement spirituel-scientifique des âmes humaines.

141

Quoi qu'il arrive à cette Europe qui veut maintenant se suicider dans un certain





sens, la tombe que creuse en premier lieu l'inconscience de la culture moderne, cette tombe sera aussi une tombe d'où quelque chose renaîtra. J'ai déjà indiqué que l'esprit du Christ s'est lié aux âmes de peuples centre-européennes et que le goethéanisme est né dans le sein de ces âmes de peuple. Il y aura une résurrection, une résurrection que l'on ne doit pas se représenter politiquement, une résurrection qui aura un tout autre aspect, mais ce sera une résurrection. Le goethéanisme ne vit pas, le goethéanisme repose encore dans la tombe pour la culture extérieure. Mais le goethéanisme doit ressusciter.

Que la construction que nous avons tenté d'ériger ici sur cette colline en soit aussi 29 le signe : nous nous proposons honnêtement, avec autant de courage qu'il est nécessaire dans le présent, d'amener le goethéanisme à la résurrection. Pour cela, nous devons toutefois avoir le courage de comprendre et de percer à jour ce goethéanisme qui s'est appelé ainsi jusqu'à présent, dans sa manière non-goethéenne, et d'aborder à l'essence même de Goethe. Nous devons justement ainsi apprendre à affirmer l'esprit de Goethe, comme la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle l'ont renié, l'ont renié dans tous les domaines possibles. Alors, le chemin de la connaissance spirituelle-scientifique, à gagner dans le sens absolu, sera lié au chemin historique du nouvel éveil du goethéanisme, mais aussi à l'impulsion qui peut venir de ce réveil de l'appel du goethéanisme, vers la nouvelle compréhension du mystère du Golgotha, vers la juste compréhension du Christ, telle qu'elle est nécessaire pour notre temps. Notre époque trouvera peut-être le guide vers le christianisme de l'avenir nécessaire à l'humanité tout de suite dans le non-chrétien décidé qu'est Goethe, qui a exigé, comme le Christ lui-même, que l'on ne dise pas toujours : Seigneur, Seigneur - mais qu'il porte son esprit dans son cœur et dans son esprit ; qui ne parle pas toujours comme goethéanisme : Christ, Christ, mais qui garde d'autant plus dans son cœur ce qui s'est écoulé comme réalité dans l'humanité à partir du mystère du Golgotha, afin que ce cœur transforme peu à peu le savoir abstrait et intellectualiste,

142

le savoir de la nature de notre époque, en celui par lequel on peut voir dans les mondes suprasensibles, afin de donner à l'humain la force d'une connaissance plus profonde du monde et d'un façonnement digne de l'humain de la structure sociale. De cela nous reparlerons une prochaine fois plus avant.

143

## SEPTIÈME CONFÉRENCE – Dornach, le 24 janvier 1919

Le dix-neuvième siècle, un tournant dans l'évolution de l'humanité

Traduction d'Henriette Bideau, revue par F.G. v.02 - 12/05/2024

Les "Lettres esthétiques" de Schiller et le "Conte" de Goethe. L'intention de Schiller d'un acte politique. Pensée fondamentale des "Lettres" : la liberté dans le contexte social. L'humain libre entre la nécessité sensorielle et la nécessité de raison synthétique. L'esthétique comme état idéal. Schiller, humain d'intellect/de raison analytique sensorialisé, Goethe, humain d'instinct spirituelisé. Milieu du 19e siècle : franchise - ment d'un abîme. La question sociale avant et après cette date. La nature triarticulée de l'humain (tête, poitrine, membres ; inspiration, jugement, expérience ; perception sensorielle, respiration, alimentation). L'humain triarticulé et les hiérarchies. La triarticulation dans le social : nature, économie - fraternité ; État, lois - égalité ; vie de l'esprit - liberté.

Une étude paraît utile : celle qui a trait à tout ce qui, dans un sens profond, se rat-01 tache à la conception de la vie sociale à notre époque, et peut faire suite aux derniers exposés sur *Goethe*, qui se rapportent à notre spectacle du « Faust ». En parler me paraît utile parce que le 19c siècle, tout de suite en ce qui concerne la vie



sociale actuelle, constitue un tournant extrêmement significatif dans l'évolution de l'humanité. La manière de penser des humains s'est modifiée, au milieu précisément du 19<sup>e</sup> siècle, beaucoup plus qu'on ne pense d'ordinaire. Certes, si l'on voulait souligner ce tournant, on pourrait prendre pour point de départ d'autres personnalités que des esprits allemands ; on pourrait peut-être prendre Shaftesbury ou Hemsterhuis. Seulement, en prenant l'esprit anglais ou hollandais comme point de départ, *Shaftesbury* ou *Hemsterhuis*, on ne pourrait guère atteindre — en ce qui concerne tout ce qui mène à comprendre le thème concerné — aux profondeurs qu'offre le goethéanisme. Et à l'époque présente où, davantage et plus profondément qu'on ne le pense aujourd'hui, tant de choses se préparent à détruire ce qui est né de cet esprit de l'Europe du Centre, il n'est sans doute pas inutile de reprendre ces choses qui devront sans doute continuer de vivre dans l'humanité d'une tout autre façon que ne se le représentent la plupart des Allemands d'aujourd'hui.

Lorsqu'on envisage honnêtement et sans parti pris l'époque présente, on doit res-02 sentir aujourd'hui de l'accablement à entendre une affirmation comme celle d'*Herman Grimm*, donc d'un esprit éminent, qui vivait il n'y a pas si longtemps, si l'on a quelque sens de la culture de l'Europe du Centre — et vraiment, on n'a pas besoin pour cela d'être Allemand. Herman Grimm disait un jour qu'il y avait quatre

144

esprits, quatre personnalités vers lesquelles l'Allemand élève son regard lorsqu'il veut en quelque sorte recueillir l'orientation à donner à sa vie ; et il nomme *Luther*, *Frédéric le Grand*, *Goethe* et *Bismarck*. Grimm dit ensuite : lorsque l'Allemand ne peut plus élever son regard vers la force d'orientation qui émane de ces quatre esprits, il se sent en quelque sorte sans point d'appui, abandonné dans le concert des nations. On peut aujourd'hui entendre avec un certain accablement cette déclaration, de la justesse de laquelle beaucoup de gens - dont je ne fais pas partie - ne doutaient absolument pas dans les années 90. Seulement, devant une telle affirmation justement, il faut s'avouer ce qui suit : Luther n'est plus vraiment une réalité vivante dans les traditions de l'être allemand. Goethe n'a au fond jamais pris vie réellement, nous l'avons constamment souligné, Frédéric le Grand et Bismarck appartiennent à une œuvre qui a aujourd'hui disparu. Si bien que le moment serait venu où tout de suite l'Allemand de l'Europe du Centre, l'Allemand en général, devrait se sentir sans appui et abandonné parmi les nations du monde. On ne dispose plus aujourd'hui d'un sentiment assez intense pour ressentir assez profondément dans l'âme une chose de ce genre. On est trop superficiel. Pourtant, un tel fait devrait donner au moins à penser aux humains : le fait qu'il n'y a pas tout à fait trois décennies, ce qui était pour un esprit éclairé une évidence est aujourd'hui impossible. Si l'humanité actuelle n'était pas si superficielle, bien des choses seraient ressenties plus profondément que ce n'est le cas aujourd'hui, où l'indifférence vis-à-vis de la vie qui passe à travers le monde pourrait parfois briser le cœur.

Lorsqu'on contemple rétrospectivement l'évolution de l'humanité en remontant 03 par-dessus le 19<sup>e</sup> siècle jusque dans le 18<sup>e</sup> siècle, le regard tombe sur un grand moment. Ce fut ce moment qui a œuvré en Schiller lorsqu'il écrivit ses « Lettres sur l'éducation esthétique de l'humain », ce moment où Goethe s'est stimulé par ce qui, dans le temps où Schiller écrivait les « Lettres sur l'éducation esthétique de



Goethe se sentit par là incité à réaliser de son côté, à sa façon, dans son « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia », l'impulsion qui vit dans ces Lettres esthétiques de Schiller. Vous pourrez lire ce qui concerne le pendant entre les « Lettres esthétiques » de Schiller et le « Conte » de Goethe dans un des essais de mon dernier petit livre Goethe (« L'Esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust et dans le Conte du Serpent vert »). Je n'en mentionnerai aujourd'hui que ce qu'exige notre considération.

En écrivant ces « Lettres sur l'éducation esthétique de l'humain » Schiller ne vou-04  
lait pas seulement écrire un ouvrage littéraire ; il voulait, au fond, en faire un acte politique. Le début du livre le révèle aussitôt. Il se rattache à la Révolution française, et Schiller s'efforce en quelque sorte, à sa manière, dans la perspective que constituait sa formation, de dire ce que peut faire naître dans la tête de l'humain les buts poursuivis par la Révolution française, par la révolution de la fin du 18<sup>e</sup> siècle absolument. Tout d'abord, d'un grand bouleversement politique dont les révolutionnaires français se promettaient tout, Schiller ne se promettait rien de particulier. Il se promettait bien plus d'une éducation approfondie de l'être humain par lui-même. Et c'est de cette auto-éducation nécessaire, historiquement nécessaire, qu'il voulait parler dans ses « Lettres sur l'éducation esthétique de l'humain ».

Évoquons encore une fois la pensée fondamentale de ces « Lettres sur l'éducation05  
esthétique de l'humain », comme nous l'avons déjà fait souvent. Schiller veut répondre à sa manière à la question : comment l'être humain accède-t-il à une liberté réelle dans le social, dans la vie avec autrui? Schiller ne se serait jamais rien promis du seul fait que purement les institutions sociales, dans lesquelles vit l'humain, soient façonnées n'importe comment pour conduire l'humain à la liberté. Schiller réclamait bien plus que par un travail accompli sur lui-même, par une auto-éducation, l'humain parvienne à cet état de la liberté à l'intérieur de l'ordre social. Schiller pensait dans une certaine mesure que l'humain devait d'abord devenir intérieurement libre avant de pouvoir réaliser la liberté vers dehors.

Et ainsi Schiller se dit : en fait l'être humain est placé entre deux pulsions. D'un côté, il se tient en face de la pulsion qui vient de la nature physique — Schiller la nomme la pulsion de besoin — tout ce que la nature sensorielle l'humain lui-même produit de désirs et ainsi de suite. Schiller compte ceci parmi les pulsions sensorielles, à ce à quoi l'humain est poussé par une pure nécessité physique. Et il se disait : si l'humain suit cette pulsion, il ne pourra jamais être libre, car il suit justement seulement cette pulsion sensorielle d'une nécessité physique.

En face de cette pulsion sensorielle, une autre prend place ; c'est la pulsion de la né-06  
cessité de raison synthétique, de la nécessité logique, de la nécessité de penser. Suivre cette pulsion de nécessité de raison synthétique, l'humain peut maintenant aussi s'y abandonner comme l'autre pôle de son être. Mais il ne peut pas aussi par là, être un humain vraiment libre. Car s'il suit logiquement la nécessité de raison synthétique, il suit justement une nécessité. Et aussi si cette nécessité de raison synthétique se consolide, se fixe dans une loi d'État ou semblable extérieure, ainsi



l'humain suit, s'il suit cette loi, aussi une nécessité. En ce qu'il suit sa raison synthétique, il n'est donc en aucun cas un être libre. L'humain est ainsi placé entre raison synthétique et sensorialité. S'il suit la sensorialité, ainsi il suit une nécessité, non une liberté. S'il suit la raison synthétique, il suit aussi la nécessité ; quand aussi une nécessité spirituelle, mais justement quand même une nécessité. Il n'est pas un humain libre. L'humain peut seulement être libre au sens de Schiller lorsqu'il ne suit ni unilatéralement la pulsion sensorielle, ni unilatéralement la pulsion de raison synthétique, mais quand il amène les choses à ce qu'il peut rapprocher sa pulsion de raison synthétique de son humanité, il amène les choses aussi loin, qu'il à ne se soumette pas comme un esclave de la nécessité logique ou légale, mais lorsqu'il fait du contenu de la loi, du contenu de la nécessité de raison synthétique celui de son propre être.

147

En cette relation, Schiller est effectivement, vis-à-vis de *Kant* par exemple, un esprit<sup>07</sup> beaucoup plus libre, bien que sur plus d'un point il ait suivi Kant — on peut dire : pour son malheur. Car Kant considérerait la poursuite de la nécessité de raison synthétique, l'adonnement à la nécessité de raison synthétique tout de suite comme l'idéal le plus élevé auquel l'humain puisse aspirer ; la soumission absolue à ce qu'il appelle le devoir, c'est-à-dire à la nécessité de raison synthétique, cela vaut justement à Kant comme le plus haut en l'humain. Schiller dit : « Je rends volontiers service à mon ami, malheureusement je le fais de bon gré, ainsi je crains de ne pas être vertueux. » Car Kant, pense Schiller, exigerait que rendre service à son ami soit un devoir. « Devoir, ô grand nom sublime », dit Kant, la seule fois en quelque sorte où il devient poétique, « qui ne porte en toi ni séduction ni rien de semblable... ». En disant : « Je rends volontiers service à mon ami, malheureusement je le fais par goût, et je m'inquiète souvent de savoir si je suis vertueux », Schiller raille Kant. Il faut donc avoir développé son humanité assez pour faire de bon gré, par affection, par évidence, ce que l'humain non libre accomplit par devoir, par impératif catégorique. Voilà un point.

Schiller veut donc ramener la nécessité de raison synthétique au niveau humain,<sup>08</sup> afin que l'humain n'ait pas besoin de s'y soumettre, mais puisse déployer cette nécessité de raison synthétique comme la propre loi de son être. Il veut donc rapprocher la nécessité de raison synthétique de l'humain. La nécessité sensorielle, la pulsion sensorielle », il veut l'élever, il veut la trans-spiritualiser afin que l'être humain ne suive plus purement ce vers quoi la sensorialité presse, mais qu'il embellisse, ennoblisse cette sensorialité, qu'il ait permission de la suivre parce qu'il l'a élevée à son sommet. En ce que dans un contexte médian, pense Schiller sensorialité et raison synthétique se rencontrent l'humain devient un être libre.

Il semble comme si l'humanité actuelle ne puisse plus vraiment ressentir correcte-<sup>09</sup>ment ce que Schiller a ressenti lorsqu'il a établi que cet état médian était en fait ce à quoi l'être humain devait tendre, un état idéal dans une certaine mesure, dans lequel s'accomplit toujours cette interpénétration de la nécessité de raison synthétique avec la nécessité sensorielle, et trouva cet état idéal, dans la création artistique et dans la jouissance artistique.

148

C'est là quelque chose de bien caractéristique de cette époque de Goethe et de 10



Schiller, cette recherche dans l'art de ce qui devait orienter l'activité humaine. Ici, le goethéanisme s'oppose à tout pompiérisme/toute philistrosité : il recherche dans l'art vrai, authentique, un état idéal vers lequel il faut tendre. Car l'artiste crée en utilisant un matériau sensoriel. Et il produirait des œuvres belles, mais tout au plus abstraites, des symboles, s'il s'abandonnait dans son travail de création à la nécessité de raison synthétique. Ce qu'il veut créer, il faut qu'il le lise dans la matière et dans sa formation. En ce qu'il donne forme au matériau, il doit tout de suite spiritualiser l'activité des sens. Mais en ce qu'il forme la substance, il doit donner une forme à la substance, laquelle fait que la substance n'œuvre plus en tant que substance, mais qu'elle œuvre comme œuvre l'esprit. Donc l'artiste pousse du spirituel et du sensoriel l'un dans l'autre dans sa création. Lorsque tout l'ouvrage de l'humain dans le monde extérieur devient ainsi que l'humain fait tout ce qui est mesure de devoir, à mesure de loi de sa propre inclination — comme on crée artistiquement — et quand tout ce qui est sensorialité est réalisé de telle façon que l'esprit y vie, alors la liberté au sens de Schiller est acquise, tant pour l'individu que pour l'État et les structures sociales.

Cela signifie, Schiller demande : « Comment les différentes forces de l'âme doivent-elles collaborer en l'humain — l'état de raison synthétique, l'état des sens, l'état esthétique — si l'humain doit rester un être libre à l'intérieur de la structure sociale ? » C'est dans une certaine collaboration des forces de l'âme que Schiller cherchait ce à quoi il faut tendre. Et il croyait que quand de tels humains, dans lesquels la nécessité de raison synthétique s'empare de la nécessité sensorielle et la nécessité sensorielle est spiritualisée par la nécessité de raison synthétique, quand de tels humains forment un ordre social, ainsi un bon état/contexte de cet ordre social sera la suite/conséquence nécessaire de cet ordre social.

149

Goethe parla beaucoup avec Schiller, correspondit beaucoup à l'époque où ce dernier rédigeait les «Lettres sur l'éducation esthétique ». Goethe était un tout autre humain que Schiller. Schiller était d'une ardente passion poétique, et en même temps un penseur acéré. Goethe n'était pas dans le sens un penseur acéré, abstrait comme Schiller; il était même moins animé de la passion poétique ; mais il était armé avec ce qui manquait tout de suite à Schiller, que Schiller n'avait pas : avec des instincts énergiques/radicaux , pleinement humains, harmonieux, spiritualisés. Schiller était l'humain réfléchissant, l'humain rationaliste, Goethe l'humain d'instinct, mais l'humain d'instinct spiritualisé. Comme ils se tenaient ainsi en vis-à-vis, Schiller et Goethe étaient pour Schiller lui-même un problème. Lisez le bel article qu'il a écrit sur « Poésie naïve et poésie sentimentale», ainsi vous aurez toujours le sentiment que Schiller aurait justement aussi bien, s'il avait voulu devenir personnel, pu écrire : sur Goethe et moi — sur Goethe et Schiller. Car le poète naïf c'est Goethe, le poète sentimental, c'est Schiller. Il décrit en fait, dans cet article sur la poésie naïve et la poésie sentimentale, seulement lui-même, et Goethe.

Goethe, qui était humain d'instinct, ne voyait pas la chose sous un jour aussi simple. Comme je le disais à l'instant, il traitait/négociait, comme je disais justement, beaucoup avec Schiller tandis que celui-ci écrivait les « Lettres sur l'éducation esthétique », sur ce problème. Chaque discours philosophique abstrait, déjà un tel sur nécessité de raison synthétique, nécessité sensorielle et état esthétique — qui sont



donc finalement aussi des abstractions, lorsqu'on contraste ces choses —, chaque tel « philosophiage » était en fait quand même répugnant à Goethe dans le plus intérieur. Il s'y pliait parce qu'il était ouvert à tout ce qui est humain, et parce qu'il se disait : Il y a tant de gens qui font de la philosophie, il faut bien qu'on s'en occupe. Il n'était jamais entièrement contestant. C'est ce qui apparaît le mieux quand il est transposé dans la nécessité de parler sur Kant ! Et il se trouvait de ce fait dans une situation tout à fait particulière. Pour Schiller et pour un grand nombre d'humains, Kant était le grand humain de son siècle. Et Goethe ne pouvait justement pas comprendre cela.

150

Mais il n'était pas intolérant, il n'était pas de ceux qui n'accordent de valeur exclusive qu'à leur propre jugement. Goethe se disait : Il y a tant de gens qui estiment si bien Kant, laissons-les faire, et même, il faut s'efforcer de chercher dans ce que l'on ne trouve pas très important une signification cachée. J'ai eu en mains l'exemplaire de la « Critique de la force de jugement » que Goethe a lu ; il y a souligné des passages importants. On voit l'effort qu'il a fait pour s'adapter à la lecture de cette « Critique de la force de jugement ». Seulement, dès avant le milieu de l'ouvrage, les traits se raréfient et finalement disparaissent tout à fait. On voit qu'il n'est pas allé jusqu'au bout.

Et quand la conversation vint sur Kant, là il ne s'attacha pas ainsi entièrement au véritable contenu d'une telle conversation. Il lui était désagréable de parler du monde et de ses secrets en des abstractions philosophiques. Et ainsi il lui était clair aussi que l'on ne règle pas simplement la question en voulant saisir l'humain comme évoluant entre la nécessité et la liberté, comme Schiller l'a fait. Voyez-vous, il y a quelque chose de tout à fait grandiose dans ces Lettres esthétiques. Et cette grandeur, Goethe la reconnaissait. Mais elle lui paraissait trop simple. Il lui semblait dans l'ensemble trop simple de ramener cet être humain complexe, et surtout l'âme humaine si complexe, à trois catégories : la nécessité de raison synthétique, l'état esthétique, la nécessité sensorielle. Pour lui, il y avait beaucoup d'autres choses dans cette âme humaine, et l'on ne pouvait aligner ainsi les éléments les uns à côté des autres.

C'est ainsi qu'il fut incité à écrire le « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia », où l'on ne trouve pas trois, mais à peu près vingt forces de l'âme, qui ne sont pas exprimées en concepts, mais en figures de nombreuses significations, œuvrant par force d'image, qui alors culminent dans le roi doré, qui représente la sagesse — ne symbolise pas, mais représente — le roi argenté qui représente l'apparence, le roi d'airain, qui représente la puissance, et l'amour qui les couronne. Mais tous les autres personnages sont aussi des forces de l'âme — il vous suffira ici de lire l'article que j'ai écrit à ce sujet (2).

151

Goethe se trouva donc aussi incité à placer le chemin qui conduit l'humain de la nécessité à la liberté devant son âme. Seulement, le problème lui parut énormément plus complexe. Il était l'humain d'instinct spiritualisé. Schiller était — laissez-moi employer cette expression, vous la comprendrez comme il faut — l'humain de l'intellect/de la raison analytique sensorialisée ; non un humain de raison analytique ordinaire, mais l'humain de raison analytique sensorialisé.



Maintenant lorsqu'on considère honnêtement l'évolution dans le temps, on peut 17 dire : une telle manière de voir comme chacun l'a labourée/charruée à sa façon : Schiller abstraitement-philosophiquement d'un côté, Goethe imaginativement-artistiquement, de telles manière de regarder les choses, même si l'on en néglige la forme, ne convient guère à l'humain d'aujourd'hui, quant à son contenu. Un ami très proche, plus âgé que moi, *Karl Julius Schröer*, qui était membre d'une commission d'examen, voulut un jour examiner sur les Lettres esthétiques de Schiller les candidats au poste de professeur d'école primaire supérieure, qui devaient enseigner des enfants de dix à dix-huit ans. Ce fut une véritable émeute. Ces gens qui auraient trouvé tout naturel qu'on les interroge sur Platon, qu'on leur fasse commenter les dialogues de Platon, étaient bien éloignés de connaître les «Lettres sur l'éducation esthétique de l'humain », qui représentent un point culminant de la culture moderne.

Maintenant, la chose est cependant quand même ainsi que le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, 18 bien plus qu'on ne peut encore le penser aujourd'hui, présente une césure extrêmement profonde dans l'histoire spirituelle humaine. Avant ce moment, on trouve ce qui se présente encore en Schiller et en Goethe, et après ce milieu du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à nous, repose justement quand même quelque chose de tout autre qui peut seulement comprendre ce qui a précédé dans une mesure très restreinte. Il serait beaucoup mieux si les humains d'aujourd'hui s'avouent simplement que nous avons franchi une sorte d'abîme qui seulement lorsque nous employons des moyens de compréhension biens déterminés, nous rend aussi compréhensible le passé proche avant le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Et on peut dire : ce que nous nommons aujourd'hui la question sociale — le terme étant pris dans le sens le plus large,

152

qu'en fait l'humanité n'appréhende pas encore, mais qu'il faudra peu à peu saisir — on ne la connaissait pas du tout avant le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Elle est d'abord née, sous la forme dans laquelle elle a pénétré dans la conscience de l'humanité, seulement dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Et l'on n'acquiert une compréhension de ce fait qu'en se demandant : pourquoi, dans ces considérations représentatives, significatives, que Schiller a cherché à exposer dans les Lettres esthétiques, que Goethe a évoquées à force d'images dans son « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia », pourquoi ne trouve-t-on là-dedans — bien que Goethe fasse aussi nettement allusion avec son conte à des façonnements politiques — rien du tout de cette manière singulière dont nous sommes obligés aujourd'hui de penser la structure sociale de l'humain ? Et pourquoi en sommes-nous à nous faire sur la structure sociale de véritables pensées dans le sens que j'ai souvent exposé ici ? Nous ne pouvons plus être tout à fait comme Schiller et Goethe. Nous sommes bien éloignés du goethéanisme si nous ne voulons pas poursuivre le travail de Goethe, si nous voulons seulement le singer. Lorsqu'on se consacre avec une compréhension intérieure aux Lettres esthétiques de Schiller qu'au « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia » de Goethe, on s'aperçoit qu'une spiritualité considérable y est contenue, qui depuis a abandonné l'humanité, qui n'est plus présente. Quelque chose est là agissant à quoi aujourd'hui très peu d'humains sont vraiment sensibles. Celui qui lit les Lettres esthétiques de Schiller devrait ressentir ceci : dans l'écriture même, un élément d'âme et d'esprit est encore présent, différent de celui qui règne aujourd'hui, même



chez les esprits les plus éminents ; et croire que quelqu'un pourrait aujourd'hui écrire spontanément une chose comme le Conte de Goethe, c'est une sottise. Car cette spiritualité n'est plus présente depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Cela ne parle plus immédiatement à l'humain d'aujourd'hui, si ce n'est par le médium de la science de l'esprit, qui élargit l'horizon, et peut aussi vraiment s'adapter aux choses du passé.

153

Et le mieux serait que les humains s'avouent ceci : sans la science de l'esprit, ils ne comprendraient pas du tout Schiller et Goethe. Chaque scène du « Faust » peut vous le prouver.

Et lorsqu'on suit ce qui règne là, pas tant dans les affirmations que dans la façon<sup>19</sup> dont ces affirmations sont exposées, là on trouve qu'à cette époque, il est encore en l'humain le tout dernier reste, le dernier écho de la vieille spiritualité. On parle là encore à partir de l'ancienne spiritualité. Elle s'est évanouie, évaporée vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, et à ce moment les humains commencent par toute la terre à mettre en œuvre une pensée dans laquelle, lorsqu'ils sont laissés à eux-mêmes, ce n'est plus l'esprit qui règne, mais seulement l'humain. Naturellement, ceci n'est exact qu'en général. Chez Schiller et Goethe, et de même chez leurs contemporains, quelque chose de l'ancienne spiritualité, de la spiritualité atavique peut-on dire, régnait encore. Elle ne se perd que lentement, progressivement. Quand on indique toujours qu'avec la naissance du christianisme l'ancienne spiritualité serait à sa fin ; il faut ajouter qu'en fait, cela ne signifie qu'une étape ; la dernière trace s'en trouve dans des productions du tournant du 18<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle comme celles que nous citons aujourd'hui. Et le dernier reste vivait encore de façon telle en l'humain que celui qui pensait abstraitement, comme Schiller, avait encore cette spiritualité dans sa pensée abstraite, et que celui qui, comme Goethe, était doté d'instincts spiritualisés, disposait encore de l'ancienne spiritualité. Elle y vivait en quelque façon. Maintenant, doit être recherché sur les voies spirituelles-scientifiques, maintenant l'humain doit justement se résoudre à la spiritualité en liberté. C'est de cela dont il s'agit. Et sans la compréhension de cette césure au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, on ne vient pas à une véritable saisie de ce qui est aujourd'hui d'une particulière importance. Car prenez donc seulement une fois ce fait : Schiller porte son regard sur la structure sociale. Les yeux fixés sur la Révolution française, il écrit alors ses Lettres esthétiques ; mais c'est l'humain qu'il regarde lorsqu'il veut répondre à la question : comment donner forme à l'état/au contexte social ? Ce n'est pas la question sociale telle que nous la formulons au sens actuel.

154

Ce n'est qu'une conception purement humaniste, que Schiller utilise pour l'humanité commune, une conception purement humaniste.

Depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle maintenant, le regard n'est plus tellement orienté<sup>20</sup> vers l'humain, mais sur l'extra-humain. Et aujourd'hui il est généralement d'usage, lorsqu'on parle sur la question sociale, de faire abstraction/de déconnecter de l'être humain individuel, avec ses combats intérieurs, avec ce qu'il fait de soi par son auto-éducation, et de regarder les contextes, sur ce qui tout de suite repose dans la structure sociale. Ce que Schiller attendait de l'auto-éducation, l'humain aujourd'hui l'attend de la transformation des conditions extérieures. Schiller disait : si les





humains deviennent ce qu'ils peuvent être dans l'état médian, ils créeront d'eux-mêmes une structure sociale juste. Aujourd'hui, l'humain dit : établissons une structure sociale véritable, correcte, et alors l'humain deviendra là-dedans ainsi que ce qu'il devrait devenir.

Ainsi, en un court laps de temps, toute la façon de ressentir, la forme de la sensibilité s'est vraiment inversée. Il est très important de bien considérer cela. Un Schiller, un Goethe, ils n'auraient pas pu croire que l'humain auto-éduqué conduit à une structure sociale correcte dans la vie en commun, s'ils n'avaient pas encore senti dans l'humain lui-même l'universellement l'humain dans la vie en commun. Ils ont dans une certaine mesure senti dans l'individu la réalité de la société humaine. Mais ce n'était plus efficace. On pouvait bien, à l'époque de Schiller et de Goethe, se livrer à de belles considérations pleines d'esprit sur la meilleure auto-éducation — c'était précisément l'écho de la vie atavique du passé, c'était dans une certaine mesure une image de l'ancienne vie atavique ; mais il ne vivait plus d'impulsivité correcte dedans.

Et aujourd'hui, dans ce que les humains élaborent sur les meilleures conditions sociales dans lesquelles les humains devraient vivre, il n'y a pas davantage une force d'impulsion/une impulsivité vers le social. Chez Schiller, la société humaine était encore disponible en l'humain individuel pour la réflexion/considération ; mais elle n'était plus agissante. Aujourd'hui, dans l'hypothèse, dans la structure sociétale que la pensée construit, l'humain est disponible, mais pas agissant.

155

Il faut d'abord que soit trouvé l'être humain par la considération du monde extérieur, dans le regard sur le monde extérieur. Et d'ailleurs l'humain doit être trouvé au plein sens du mot. Schiller croyait encore trouver la société humaine en l'individu. Nous devons porter le regard sur le monde, sur la société humaine absolument, et hors nous-mêmes, pouvoir trouver l'humain.

Seule la science de l'esprit véritable le fait en un sens radical/fondamental. Prenez ma « Science de l'Occulte », prenez ce qui aujourd'hui provoque avant tout l'animosité/choque encore le plus souvent : la doctrine de l'évolution, évolution de Saturne, Soleil, Lune, Terre : partout l'humain est dedans. Pensez à quel point la cosmologie usuelle, la manière courante de voir les choses a perdu l'humain de vue. Pensez à la grotesque — « insensée », dit justement Herman Grimm — théorie de Kant-Laplace ! : Une nébuleuse universelle se meut lentement, ce qui est là en rotation se développe et finalement, l'humain fait son apparition, comme s'il sortait d'une boîte. Prenez l'évolution comme la science de l'esprit l'enseigne, prenez le premier état décrit, le contexte saturnien. Vous avez là les premières dispositions de l'humain ; vous n'avez nulle part le monde purement abstrait, le cosmos purement abstrait, vous avez partout de quelque façon l'humain reposant dans la chose. L'humain n'est absolument pas isolé du monde. Et c'est là le commencement de ce que l'époque veut instinctivement, à partir d'impulsions tout à fait obscures. Avant le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'époque a regardé l'humain et a cru trouver le monde en lui. Après le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'époque veut seulement regarder le monde. Mais c'est infructueux. Cela conduit finalement tout de suite à des théories vides d'humain si pas déjà l'humain est trouvé dans ce qui constitue le seul monde. C'est pourquoi la



science de l'esprit sert véritablement les instincts sinon les plus obscurs, cependant justifiés. Elle est, si je puis employer cette expression écœurante des journalistes, ce qui est vraiment actuel, car elle est au service des impulsions que l'époque engendre.

156

Ce que les humains veulent sans savoir qu'ils le veulent, la science de l'esprit y répond : porter le regard sur le monde extérieur et trouver l'humain dans le monde extérieur. Mais c'est cela qui importe. Et c'est ce qui, aujourd'hui, est encore mal vu, et même exécré ; mais qu'il faudra nécessairement cultiver si sur ce point une forme quelconque de salut doit vraiment apparaître à l'avenir.

L'humain d'aujourd'hui devrait s'assimiler des écrits comme ces Lettres esthétiques<sup>24</sup> de Schiller, pour, j'aimerais dire volontiers, donner de l'élasticité à son esprit, qui sinon reste fixé sur les conditions matérielles. L'esprit devient plus libre lorsqu'on laisse agir ces choses sur soi. Mais il faut alors progresser vers une nouvelle appréhension du monde. On ne peut pas en rester là. On peut aujourd'hui comprendre Schiller et Goethe dans le sens du goethéanisme, mais non pas en restant là où ils étaient ; il faut reconnaître ce qui était fécond en eux avec l'aide de ce que la science de l'esprit offre aujourd'hui.

Et ainsi un élargissement de la connaissance de l'humain doit aussi intervenir si<sup>25</sup> l'on veut maintenant trouver l'humain dans les conditions extérieures, dans le monde extérieur. Ce qui sera important, c'est de comprendre réellement l'organisme social extérieur dans lequel l'humain vit. Mais on ne le comprendra que lorsqu'on y verra l'humain présent. L'être humain est un être trimembré/triarticulé. A toutes les époques, il s'active aussi de manière trimembrée, à l'exception de notre époque où, parce que tout de suite à l'époque de l'âme de conscience il doit se placer en un point unique : celui de son propre soi, il concentre en lui en quelque sorte tout sur une seule force ; sinon, au cours de l'évolution de l'humanité, il s'est activé de manière triarticulée. Aujourd'hui, chacun a en fait la sensation qu'en tant qu'humain, tout lui viendrait d'une chose unique. Il pense : quand on me pose une question quelconque, quand la vie m'impose une tâche, j'en juge en humain de mon point de vue. — Mais ce n'est plus l'entité humaine tout entière qui en juge ; l'entité humaine a premièrement l'humain au milieu, puis au-dessus quelque chose, et au-dessous quelque chose. Ce qui se trouve au milieu, c'est le jugement, ce sont les actions que les jugements engendrent.

157

Ce qui est au-dessus, est l'inspiration/le 'donné dedans' ("Eingebung", pas "Inspiration"), ce que l'on contemple, par sentiment religieux ou autre 'donné dedans' spirituel sinon, comme quelque chose de plus haut, de suprasensible. Et ce qui est en dessous du jugement c'est l'expérience, c'est la somme des expériences vécues : 'donné dedans' — jugement — expérience.

L'humain tient actuellement peu compte des deux. Le 'donné dedans' : vieille superstition doit être surmonté ! L'expérience aussi, l'humain moderne la considère peu, sinon il tiendrait mieux compte de la différence entre l'ignorance de la jeunesse et le savoir que l'expérience apporte avec l'âge. Et certes, ce n'est pas seulement dans sa conscience qu'il s'y arrête peu, c'est aussi dans la pratique. Et il n'ex-



périmentera rien en effet, l'humain moderne, parce qu'il ne croit pas à l'expérience. Aujourd'hui, la plupart des humains, quand ils ont des cheveux gris et des rides, ne sont pas plus avisés qu'à vingt ans, parce que l'humain ne croit pas à l'expérience. En effet, on devient vraiment plus avisé dans la vie, et pourtant on reste toujours bête ; on engrange de l'expérience, et l'expérience est l'autre pôle du 'donné dedans' . Le 'donné dedans' peut venir à tout âge ; l'expérience ne peut venir qu'au cours du temps vécu entre la naissance et la mort. Entre les deux se tient alors le jugement du moment.

Je l'ai souvent dit : aujourd'hui, on lit des jugements ; des jugements critiques émanant des plus jeunes, qui n'ont pas encore vu le monde. Il arrive même que des personnes âgées produisent quelque chose, écrivent des gros livres, sur lesquels les blancs-becs portent des jugements critiques. Ce n'est pas la méthode par laquelle on peut vraiment progresser comme humain. Celle qui fait progresser, c'est celle par laquelle on s'efforce de s'appuyer sur les gens d'âge, par laquelle on s'efforce de les suivre, parce qu'on les tient pour plus capables de jugement en raison de leur expérience.

Donc, dans ses activités pratiques, l'humain est donc aussi un être triarticulé, et il l'est à tout point de vue. Dans mon livre « Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)» (3) vous trouverez ce qui correspond au 'donné dedans' : l'humain-tête, l'humain neuro-sensoriel — ce qui correspond à la faculté de jugement : l'humain-poitrine,

158

et correspondant à l'expérience : l'humain-membres. Je pourrais dire aussi : l'humain de la vie neuro-sensorielle, l'humain de la vie des rythmes, et l'humain du métabolisme, des échanges. On ne tient pas compte aujourd'hui de cette nature triarticulée de l'humain. C'est pourquoi aussi on n'atteint pas à son corollaire cosmique, parce qu'on ne veut pas, d'une manière générale, passer du sensible au suprasensible. Lorsqu'il mange, l'humain unit à son organisme des aliments qu'il reçoit de l'extérieur et il pense : eh oui, là-dedans l'organisme triture la chose, prend ce dont il a besoin ; le reste est éliminé, et ainsi de suite. Ceci d'un côté.

De l'autre côté : je regarde le monde avec mes sens. J'assimile ce qui est sensible, je l'élabore par la compréhension, et je l'introduis dans mon âme comme j'introduis les aliments dans mon corps. Ce qui est dehors, ce que les yeux voient et que les oreilles entendent, je le porte ensuite en moi sous forme de représentations ; ce qui est au-dehors : froment, poisson, viande — que sais-je — je le porte en moi et le digère là-dedans, le cuit jusqu'au bout, etc.

Mais ainsi, on ne tient pas compte du fait que tout ce qui est aliment a aussi son aspect interne. Ce que l'on voit avec les sens extérieurs n'a aucun rapport avec notre nature profonde. Avec ce que votre langue savoure, ce que votre estomac digère, et de façon telle qu'on peut le constater avec les moyens de la science ordinaire, vous pouvez entretenir votre métabolisme quotidien, mais vous ne pouvez entretenir l'autre métabolisme, celui qui par exemple fait qu'aux environs de la septième année, les dents de lait tombent et sont remplacées par des nouvelles. Ce métabolisme-là n'est pas nourri par ce que les sens ordinaires perçoivent dans les aliments ; il est constitué par les forces plus profondes des aliments, celles qu'aucune



chimie ne peut faire apparaître par un moyen quelconque. Ce que l'être humain absorbe comme aliment

159

possède une nature spirituelle profonde, cette nature spirituelle qui engendre aussi une activité intense en l'humain, mais seulement quand il dort. Dans vos aliments vivent en effet les esprits des plus hautes Hiérarchies, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes. Vos aliments ont une réalité extérieure, celle dont vous percevez le goût, celle que la pepsine ou la ptyaline dissolvent ; mais en outre, dans ces aliments vivent des forces qui modèlent l'univers, si puissantes que ces forces hypersensibles — dirais-je mieux — recèlent les impulsions qui engendrent le changement de dentition, la puberté, la métamorphose future de la nature humaine. Seul le métabolisme quotidien est entretenu par ce que l'humain connaît grâce à la science extérieure. Le métabolisme dont le courant accompagne la vie est entretenu par les Hiérarchies les plus hautes, qui sont à la base des aliments. Et derrière ce que les sens perçoivent résident en réalité les êtres de la troisième Hiérarchie : Angeloï, Archangeloï, Archai. — Si bien que vous pouvez dire : perception sensorielle : troisième Hiérarchie, — substances alimentaires : première Hiérarchie, et entre les deux la seconde Hiérarchie qui vit dans la respiration et d'une manière générale dans toute activité rythmique de l'humain.

La Bible expose cela de façon tout à fait juste. Les esprits nommés les Élohim sont 31 avec Yahvé introduits dans les êtres humains par le souffle. La science du passé avait encore de ces choses une connaissance atavique tout à fait juste. Et ainsi, en vous consacrant à une véritable connaissance de l'humain, vous êtes aussi conduits dehors à une cosmologie exacte/correcte.

La science de l'esprit inaugure en premier à nouveau cette manière de voir. Elle 32 cherche à nouveau l'humain dans le monde extérieur, elle fait du monde entier un être humain. Mais cela, on ne peut pas le faire si l'on ne considère pas l'humain triarticulé, si l'on ignore que l'humain est vraiment une trinité. Aujourd'hui on réfrène/opprime l'inspiration/le 'donné dedans' et l'expérience. Les humains n'apprécient à leur valeur ni l'inspiration ni l'expérience. Et pas davantage ce qui va dans les sens, ni ce qui va dans les aliments ; car au cours de la vie, les aliments ne leur sont rien de plus que ce que les sens extérieurs proposent.

160

Mais c'est là une caricature ahrimannienne des aliments, ce n'est pas ce que voit un regard qui porte sur les réalités profondes en toute création, dans les aliments par exemple. La science de l'esprit ne conduit pas à mépriser la matière, mais à la spiritualiser. Et si quelqu'un jetait un regard méprisant sur les aliments, il lui faudrait faire l'expérience suivante : la science de l'esprit lui dirait ces paroles apparemment grotesques : ce sont les plus hautes Hiérarchies, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, qui vivent précisément dans les aliments.

Donc notre époque rassemble d'une manière confuse, chaotique, l'humaine triarti-33 culé, le fait un monôme. Pratiquement, pour la structure sociale, la contre-image [de l'humain triarticulé] est là, en ce que tout est fait monôme de légalité étatique. C'est l'exacte contre-image. Tout devrait s'insérer dans la légalité étatique. Nous voyons donc une trinité qui doit/devrait se composer de trois membres : première-



ment la base de nature de la vie, de tout l'économique de la vie, l'économie. Deuxièmement de la régulation législative/légale qui aussi correspond au milieu/médian de l'humain, au rythme. Et troisièmement de la vie spirituelle. Et nous voyons comment cette triade/ce triple veut s'unifier. La gestion, l'économique doit progressivement être pris en charge par l'État, l'État doit être l'unique entrepreneur. La vie spirituelle a depuis longtemps été absolument remise à la charge de l'État. La même chose que d'un côté l'humain qui ne se comprend plus, représente, devrait la représenter de l'autre côté l'État, qu'on ne comprend plus parce qu'on ne trouve plus l'humain dans la structure sociale. Ces trois membres de la structure sociale : économie, régulation à la mesure de lois, vie spirituelle, sont aussi radicalement différents entre eux que tête, poitrine et ventre. Si vous voulez charger l'État avec l'économie, c'est comme si vous vouliez manger avec votre cœur et vos poumons à la place de l'estomac. L'humain prospère seulement parce que ces trois systèmes sont hors l'un de l'autre, et en cet hors l'un de l'autre œuvrent ensemble. Ainsi, l'organisme social peut seulement prospérer quand les trois membres comme

161

membres autonomes, œuvrent ensemble vraiment à côté l'un de l'autre sans être confondus en un monôme. Car à toute régulation par la loi/législative, qui correspond en l'humain au rythme, au système respiratoire qui maintient l'équilibre entre le ventre et la tête, correspond un élément absolument impersonnel devant lequel tous les humains sont égaux. Dans la formule : devant la loi tous les humains sont égaux -, s'exprime aussi cela ; là, n'est rien de l'humain dedans. C'est pourquoi tous les humains doivent aussi en prendre soin, c'est pourquoi représentation générale sur ce domaine, c'est pourquoi aussi une certaine volonté de fixité chez ces choses, mais à cause de cela aussi quelque chose qui des deux côtés est resté stérile. Nous devons respirer. Mais si d'un côté du processus du respirer, la nourriture n'est pas assurée/amenée, et de l'autre côté les impressions sensorielles, nous ne sommes plus des humains. Nous devons avoir un État qui règle les choses de par les lois/légalement en des lois impersonnelles. Mais si dans cet État n'agit pas dedans le semi/demi-personnel de l'économie, où l'humain y est participant et le tout à fait personnel, notamment pour la vie extérieure de l'état la toute personnelle vie de l'esprit, ainsi l'organisme étatique est justement ainsi impossible qu'un humain qui voudrait seulement vivre comme humain de respiration. Aussi peut chez l'humain actuel, l'estomac ne peut faire ce que font le cœur et les poumons, et la tête ne peut pas exercer son activité si elle se fait aussi cœur et poumons ; il est de même impossible que s'établisse une structure sociale saine si l'on impose à l'État la charge des deux autres systèmes : le système économique, où l'humain doit être présent, dont les entreprises ne peuvent pas s'isoler/se détacher tout à fait de l'humain, et la vie spirituelle, qui doit venir pour l'État comme pour l'humain ainsi que ce qu'il mange, de la nature, entre de dehors dans l'humain. Cela doit devenir un enseignement nouveau qui doit valoir comme fondamentale : la structure sociale est triarticulée. Vous ne pouvez pas agir en humain dans le monde si vous ne mangez pas, il faut que la nourriture vous vienne de dehors. Vous ne pouvez pas placer un État dans le monde et ne pas lui apporter sa nourriture - c'est l'inverse ici, c'est pourquoi je l'ai aussi écrit à l'envers (4) — de l'humain produisant spirituellement.

162



Cette productivité spirituelle des humains est pour l'État a même chose que ce qu'est la nourriture physique extérieure pour l'humain particulier individuel. Et vous ne pouvez pas non plus édifier un État sans lui donner d'autre part une certaine base de nature dans l'économie. Car l'économie est pour l'État exactement ce qu'est chez l'individu isolé humain l'élément qui est amené/conduit à la respiration de l'autre côté, par la perception sensorielle.

Perception sensorielle :	Troisième Hiérarchie	}	Deuxième Hiérarchie :
Aliments :	Première Hiérarchie		Respiration
Inspiration	Homme-tête		— Vie neuro-sensorielle :
			1. Base naturelle, vie économique. Élément semi-personnel, Fraternité
Jugement du moment	Homme-poitrine		— Rythme :
			2. Régulation par les lois, Élément impersonnel Égalité
Expérience	Extrémités		— Métabolisme :
			3. Vie spirituelle, personnalité, liberté.

Vous voyez par là que la véritable connaissance de l'humain et la véritable connais-34 sance de la structure sociale se conditionnent réciproquement, et que l'on ne peut parvenir à l'une sans l'autre. De même que l'être humain est homme-tête, homme-poitrine et homme-métabolisme, donc homme neuro-sensoriel, homme rythmique et homme métabolique, l'État n'est pas à lui seul un organisme complet ; la structure sociale est : État et économie et vie spirituelle.

Ceci doit vraiment devenir l'a b c d'une compréhension du social dans l'avenir. Le 35 péché qui est fait en rapport à l'humain e ce qu'on élimine l'inspiration/le 'donné dedans' et l'expérience,

163

est le fait de la pensée socialiste, qui ignore d'un côté le semi/demi-personnel dans le cadre d'une pensée sociale où la fraternité doit régner pour soi ; où est ignoré de l'autre côté la vie spirituelle dans laquelle doit régner la liberté, tandis que l'égalité a à dominer dans l'élément impersonnel de la loi.

Vous ne pouvez pas introduire la fraternité dans l'État ; mais vous ne pouvez pas 36 édifier une organisation économique sans la fraternité. La grande erreur du socialisme actuel, c'est de croire que par une réglementation administrative, et surtout par la socialisation des moyens de production, il peut créer de quelque façon une structure sociale. Pour établir une structure sociale saine, il faut faire appel à toutes les forces de l'organisme social. Il faut qu'à côté de l'égalité — la seule composante à laquelle on aspire aujourd'hui, et à juste titre pour le domaine des lois, — règnent la fraternité et la liberté. Mais elles ne peuvent le faire si l'on n'instaure pas une triarticulation/triarticulation. Dire : il faut que dans l'État règnent la liberté, l'égalité et la



fraternité, alors que l'état est omnipotent, c'est comme si l'on disait : Tu n'as pas besoin de tête ni d'estomac, tu n'auras qu'un cœur et des poumons, car il faut que le cœur pense, que les poumons boivent et mangent. Il est absurde d'exiger du cœur et des poumons qu'ils pensent et qu'ils mangent, et tout aussi absurde d'exiger d'un État omnipotent qu'il dirige la vie économique et assure la vie spirituelle. La vie spirituelle doit être autonome tout en collaborant, comme l'estomac collabore avec la tête et avec le cœur. Sans doute, les différents éléments agissent conjointement dans la vie, mais ils n'agissent correctement que si on leur donne les formes qui conviennent à chacun d'eux, et non pas quand on les agglomère. Voilà ce qu'il faut avant tout comprendre, et sans cette vue approfondie, on ne progressera certainement pas. Qu'il faille l'acquérir, c'est ce que prouvent précisément les faits actuels. Il est à un haut degré remarquable de voir que les humains de notre temps ne voient pas tout ce lien entre le matérialisme d'un côté et la pensée abstraite de l'autre, tout de suite en rapport à la question sociale.

164

Une raison puissante qui a contribué à la naissance du matérialisme, c'est la main-37 mise progressive de l'État sur toutes les institutions corporatives libres à mesure d'école. Si vous vous reportez aux temps où, par un sentiment atavique naissant de la clairvoyance, les choses ont été instituées, vous verrez qu'on a encore ressenti à ce moment la nécessité d'une collaboration des trois membres. Ce n'est qu'à partir du 16e siècle qu'ils se sont peu à peu confondus, au moment de la montée du matérialisme. Regardez les universités du passé : c'étaient des corps libres ayant une vie tout à fait autonome au sein de l'édifice social. L'humain du passé, lorsqu'il voulait devenir un juriste de renom, allait faire ses études dans une Faculté de droit importante, disons Padoue ; s'il voulait devenir un médecin éminent, il allait à Montpellier ou à Naples ; s'il voulait devenir un théologien de valeur, il allait à Paris. Aucun État n'était propriétaire de ces institutions, c'était le bien de l'humanité qui prenait place en membre autonome dans l'organisme social. Aujourd'hui, quelqu'un qui vit en Suisse et s'en va faire d'excellentes études de médecine dans un pays quelconque n'en est pas mieux pourvu en Suisse ; car aujourd'hui, le domaine dans lequel devait se faire la régulation a absorbé la productivité économique et aussi la productivité spirituelle. C'est ainsi que s'est introduit un élément malsain. N'est-ce pas, l'être humain peut oublier qu'il a une tête et un estomac. Dans la sphère de la science, il l'a oublié, car il se traite comme s'il était seulement un humain de respiration. Mais dans le domaine de la réalité, cela ne conduit pas seulement à des théories inexactes, mais aussi à des institutions fausses et à des établissements faux. Chaque école qui se trouve directement sous le seul pouvoir de l'État est un établissement impossible. On ne s'en aperçoit pas quand on est myope, pourtant, c'est un établissement impossible qui provoque peu à peu des dégâts.

165

Chaque entreprise qui va au-delà du pur régulant, qui veut être productive, est une source de dommages lorsqu'elle est dirigée par l'État. C'est de cela dont il s'agit. Quand vous avez soif, vous ne pouvez rien verser dans vos poumons, même pas de l'eau ; et si cela arrive, voyez les dégâts provoqués.

Mais aujourd'hui, on verse dans le domaine de l'existence qui devrait n'assurer que38 la régulation juridique toutes les entreprises économiques possibles, et même celles



de la vie spirituelle. On est même considéré comme passablement toqué lorsqu'on met au point dans ce domaine ce qui en est le principe élémentaire, le fondement juste. Les partis radicaux admettent encore un point : la séparation de l'Église et de l'État ; ils vont jusque-là. Cette partie de la vie spirituelle, l'Église, ils veulent éventuellement la séparer de l'État, parce qu'ils espèrent que les humains ne s'intéresseront qu'à l'État. De cette manière, et par un détour habile, l'Église finira par mourir. On pourrait croire les mêmes gens capables d'admettre ce qui est nécessaire : à savoir qu'avant tout l'école doit être indépendante, afin que la vie spirituelle retrouve sa productivité, mais ils sont exactement de l'avis opposé. Chaque institution qui au domaine de la régulation intervient dans la vie spirituelle, doit nécessairement conduire dans l'infécondité, à la stérilité. Et justement ainsi, il doit être faux pour chaque initiative nécessaire à la vie économique si la pure vie de régulation intervient là. La police, les services de sécurité, tout ce qui est droit sociétal — non droit privé ni droit pénal, qui appartiennent au troisième élément, à la vie spirituelle — font partie du système de régulation. Tout ce qui est système économique, est un système pour soi, doit avoir une structure/articulation corporative, semi-personnelle. Et tout ce qui est vie spirituelle doit être placé sur l'individualité humaine, et ne peut prospérer que centré sur l'individualité humaine. L'individualité humaine dans sa productivité spirituelle est pour l'État exactement ce que sont pour les poumons et pour le cœur les aliments qui doivent passer par l'estomac, et ne peuvent entrer directement dans les poumons et dans le cœur.

166

Vous voyez là l'autre pôle. Schiller parvient à l'humanité la plus extérieure — état 39 médian — et rattache même à l'état/au contexte suivant, à l'art. Nous sommes dans une certaine mesure contraints à prendre notre point de départ dans l'élément le plus robuste, le plus grossier, le plus solide, et à y chercher l'humain dedans ; mais nous devons prendre cette voie, sinon il n'est pas de salut pour l'évolution humaine du présent ni du proche avenir. Dans ses Lettres esthétiques, Schiller a formulé cette phrase audacieuse : l'humain est seulement là entièrement humain où il joue, et il ne joue que là où il est un humain au plein sens du mot. Schiller considère le jeu comme l'état idéal en fait, — si l'on se représente naturellement le jouer ainsi que Schiller : que là la nécessité de raison synthétique a été conduite vers en bas jusqu'à l'inclination, et l'inclination conduite vers en haut pour qu'elle ait justement ainsi été spiritualisée comme la nécessité de raison synthétique. Il nomme alors le sérieux de la vie un jeu, parce qu'on procède comme l'enfant dans le jeu qui n'obéit à aucune contrainte, mais s'abandonne à ses pulsions — mais quand même en certaine relation s'y abandonne librement, parce que les nécessités qu'impose la vie n'interviennent pas encore dans la vie enfantine. Ainsi est saisi un point culminant de l'humain dans les Lettres esthétiques de Schiller : l'humain est seulement tout à fait humain là où il joue, et il ne joue que là où il est humain au plein sens du mot. Et ainsi il est de l'autre côté nécessaire que maintenant, là où nous devons commencer avec le robuste du cosmos pour y trouver l'humain, avec la solidité de tout le cosmos, nous devons nous dire là : l'humain ne fera progresser l'humanité que s'il sait élever au niveau de la grande gravité dans le Cosmos les plus petites choses de la vie quotidienne, et jusqu'au jeu le plus courant. C'est pourquoi il faut dire : à notre époque, un tournant a été pris par l'humanité, et la gravité frappe d'un poing redoutable à notre porte. C'est cela qu'il faut admettre, et nous





## HUITIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 25 janvier 1919

*Le rapport entre la science de l'humain à la science sociale - Les trois cabires - L'humain tripartite et l'organisme social tripartite - La période avant et après le milieu du XIXe siècle. La triarticulation. La crise du matérialisme. Les trois cabires et le quatrième cabire. Les "Lettres esthétiques" de Schiller. Imagination, inspiration, intuition. Triarticulation de l'organisme social : vie de l'économie, vie de l'état, vie de l'esprit. Le secret du métabolisme (stimulation) et de l'activité de tête (production). Les pensées comme nourriture de l'organisme social. Perte de l'esprit et perte de la base de nature dans l'organisme social après le milieu du 19e siècle.*

Trad. F. G. v. 01 - 15/01/2024

Ce qui m'importait particulièrement hier, c'était de montrer, à l'exemple des 01 "Lettres sur l'éducation esthétique" de Schiller d'une part, et du "Conte du serpent vert et de la belle Lilia" de Goethe d'autre part, comment, avant le milieu du 19e siècle, toute la manière de se représenter et de ressentir le monde était différente, précisément chez les esprits éminents, de ce qu'elle était après le milieu du 19e siècle. C'est tout de suite à partir de tels exemples que l'on peut voir à quel point ce milieu du 19e siècle a marqué une césure considérable et significative. Nous avons parlé de cette césure dans l'évolution de l'humanité de différents points de vue, nous avons souligné qu'en ce milieu du 19e siècle, il y a en quelque sorte une crise du matérialisme, une crise dans la mesure où la sensibilité matérialiste prend le dessus dans l'ensemble des représentations et des sentiments humains, dans la conception du monde, dans la conception de la vie, etc.

Or, celui qui veut observer ces choses de manière approfondie, qui a le courage et 02 l'intérêt de les observer de manière approfondie, est frappé par toutes sortes de choses, par le renversement qui s'est en fait produit. Retirez de la représentation d'aujourd'hui la scène avec les cabires, essayez de lire dans cette scène de "Faust" tout ce qui se rapporte aux cabires, essayez de suivre chaque ligne avec un intérêt vraiment profond, et vous verrez comment Goethe, par ses instincts spiritualisés, était encore absolument à l'intérieur de la connaissance pressentie. C'est à travers de telles représentations et de tels actes de mystère, tels que les Grecs les avaient en s'appuyant par exemple sur les cabires, que s'exprime pour l'humain quelque chose de très élevé en ce qui concerne l'aspiration à la connaissance et autres choses de ce genre. C'est à juste titre que Goethe a associé ces cabires au chemin qui doit mener de l'homoncule à l'homo. C'est à juste titre qu'il a associé ces cabires au mystère du devenir humain.

Trois cabires sont amenés. Nous parlons d'abord de trois membres humains. Avant 03 d'aborder l'intérieur véritable de l'humain, nous parlons de trois membres humains : le corps physique, le corps éthérique, le corps astral. En parlant de ces membres humains, on suscite tout de suite la critique de ces humains qui se croient aujourd'hui particulièrement intelligents, qui se croient aujourd'hui particulièrement scientifiques. Ainsi, par exemple, ces personnes objectent : pourquoi donc diviser, subdiviser l'humain unitaire ? L'humain serait quand même une unité, c'est schématique si l'on divise l'humain en de tels membres. - Oui, mais la chose n'est pas ainsi, elle n'est pas aussi simple. Certes, si l'on se basait simplement sur une division schématique de l'humain, on n'aurait pas besoin d'accorder une importance particulière à ces membres. Mais ces membres particuliers, que l'on semble abstraire de l'ensemble de l'humain, sont tous en relation avec de toutes autres sphères de l'univers. Du fait que l'humain a un corps physique tel qu'il l'a aujourd'hui



d'hui, du fait que ce corps physique s'est développé depuis son origine saturnienne jusqu'à l'époque actuelle, l'humain appartient à l'espace, à la sphère de l'espace. Et par son corps éthérique, l'humain appartient à la sphère du temps. Ainsi, en appartenant à deux sphères totalement différentes l'une de l'autre, en étant, pourrait-on dire, cristallisé hors/à partir du monde du temps et de l'espace, l'humain se compose d'un corps physique et d'un corps éthérique. Il n'y a rien d'arbitraire et de schématique dans cette division, dans cette articulation de l'être humain. Cela repose en fait sur l'ensemble du lien entre l'humain et l'univers. Et par son corps astral, l'humain appartient déjà à l'extra-spatial et à l'extra-temporel.

Cette trinité, dans une certaine mesure la trinité de l'enveloppe humaine, est présentée dans les trois cabires. Le quatrième "n'a pas voulu venir". Et c'est lui qui pense pour eux tous ! Si nous remontons des trois enveloppes vers le Je humain, nous avons d'abord dans ce je humain ce qui dépasse l'espace et le temps, même l'intemporel, l'inspatial de l'astral.

169

Mais ce Je de l'humain n'est devenu conscient qu'au cours de la période qui a suivi le culte samothracien des cabires. Les Grecs avaient certes leur croyance en l'immortalité, issue de l'ancienne doctrine sacrée samothrace, mais c'est au cours de la période gréco-latine que devait naître la conscience du Je. C'est pourquoi le quatrième, qui représente la relation entre le Je et le cosmos, ne voulait pas venir. Et combien cela était éloigné du secret des cabires, qui renvoie d'abord à ce qui était là dans le devenir humain. Les trois plus hauts, le cinquième, le sixième et le septième, sont encore "à interroger dans l'Olympe" : le soi-esprit, l'esprit de vie, l'humain-esprit. Ils viendront, comme nous le savons, dans le sixième et le septième espace-temps. Et personne n'a absolument encore pensé au huitième !

Nous voyons effectivement, exprimé sous la forme ancienne, le secret de l'humanité tel qu'il était voilé à Samothrace dans les mystères dont les Grecs ont tiré le meilleur pour leur connaissance de l'âme, pour leur sagesse de l'âme, et même le meilleur pour leur poésie, dans la mesure où celle-ci se rapportait à l'humain. Ce qui est important, c'est que l'on reconnaisse que dès que l'on tourne le regard vers ces temps anciens, que Goethe a donc tenté de faire revivre, on découvre une connaissance du lien entre l'humain et l'univers. L'humain se sentait apparenté à tous les secrets de l'être-là. L'humain savait qu'il n'était pas seulement enfermé dans les limites de sa peau, mais qu'il appartenait à l'univers entier et vaste. Et ce qui est enfermé dans sa peau n'est que l'image de son être particulier.

On peut dire qu'un reflet, un dernier écho de cette conception du lien entre l'humain et l'univers se trouve encore dans des écrits tels que les "Lettres sur l'éducation esthétique" de Schiller, et qu'il est, je dirais, l'air spirituel pénétrant de la vie dans un poème tel que le "Conte du serpent vert et de la belle Lilia" de Goethe. Goethe a effectivement essayé, à sa manière, de représenter de manière imagée ce qui place l'humain dans la communauté humaine. Ce sont alors vingt forces de l'âme que Goethe laisse apparaître représentées sous forme de figures de contes.

170

Mais en faisant apparaître ces vingt forces de l'âme, Goethe montre comment ces forces de l'âme passent d'un humain à un autre dans la vie sociale. Dans ce conte,



Goethe a créé des imaginations sur le cours de l'évolution sociale à travers l'humanité. Ces imaginations, telles que Goethe les a créées, telles qu'il a juxtaposé le roi de la sagesse, le roi de l'apparence, le roi de la violence, et telles qu'il laisse s'effondrer en lui-même le roi qui relie chaotiquement les trois - la sagesse, l'apparence et la violence -, cette manière de présenter les choses montre, à sa manière, ce qui doit être saisi aujourd'hui de manière tout à fait intensive et consciente sous d'autres points de vue.

Mais on ne peut pas s'arrêter aujourd'hui au conte de Goethe. Celui qui veut s'arrê-07  
ter aujourd'hui au conte de Goethe et à sa représentation ne fait en fait que purement jouer. Vous savez, le même thème, les mêmes impulsions que Goethe a représentées dans le conte, sont représentés dans mon premier mystère "La porte de l'initiation". Mais ils sont représentés avec la conscience qu'au milieu du XIXe siècle, quelque chose est arrivé qui rend nécessaire que de telles choses soient représentées aujourd'hui à partir d'impulsions tout à fait différentes et plus pressantes. J'ai attiré hier l'attention sur la manière dont doit se faire la transition entre la considération de l'époque précédente et l'époque à la sortie de laquelle nous nous trouvons. Mais ce que nous devons reconquérir, ce qui était présent dans les temps anciens comme le dernier écho de la clairvoyance atavique sur ces choses, c'est la conscience de la relation de l'humain avec l'univers entier, la conscience de ce secret que vous trouverez exprimé au début de mon deuxième mystère, où il est montré par Capsius comment l'action de tous les dieux se résume finalement à représenter l'humain. Pourquoi une prise de conscience de cette signification cosmique de l'humain, de cette place de l'humain dans le cosmos tout entier, est-elle si importante pour notre époque ? C'est tout de suite parce que nous sommes sur le point de devoir saisir spirituellement la vie la plus quotidienne, la vie immédiatement extérieure. Et cette vie sociale extérieure, on ne peut pas la saisir si l'on ne peut pas se baser sur une réelle vision de l'essence de l'humain.

171

Dès l'instant où l'on commence, comme le font aujourd'hui certains professeurs d'économie politique et comme cela vit même dans la conscience triviale de la plupart des humains, dès l'instant où l'on commence à placer l'humain lui-même dans la structure sociale dans son ensemble, on ne peut qu'échouer en ce qui concerne la question sociale, parce que l'humain, avec son essence, dépasse ce que représente réellement la question sociale.

Je vous l'ai dit hier : on a à distinguer trois membres dans la nature humaine. La fa-08  
çon dont on les nomme est une chose pour soi. Nous les appelons aujourd'hui l'humain nerveux et sensoriel, l'humain du rythme, l'humain du métabolisme. Nous devons distinguer trois choses par rapport à une structure sociale véritablement ordonnée organiquement : le spirituel, l'État purement régulateur, le gestionnaire-économique. L'humain est en contact avec cette vie sociale, l'humain se tient à l'intérieur. Mais il se tient déjà dans une certaine mesure, dans sa triarticulation, à l'inverse de la triarticulation de l'organisme social. Remarquez qu'il est toujours nécessaire de souligner que l'on ne construit pas, que l'on ne cherche pas des analogies, que l'on n'interprète pas ces choses en termes abstraits, mais que l'on mène une véritable recherche spirituelle. Ainsi, celui qui compare l'hiver de la Terre à la nuit ou au sommeil, et l'été à la veille, n'arrive à rien, alors que pour la Terre, l'été repré-



sente justement le sommeil, et l'hiver la veille. Celui qui pense l'évolution de l'humanité en analogie avec l'évolution/le développement de l'humain individuel n'obtient rien. Tandis que l'individu progresse de l'enfance à l'âge de vieillard, l'humanité régresse de la vieillesse à l'enfance. La recherche réelle montre justement quelque chose de tout à fait différent de ce que les humains imaginent de manière fantaisiste. Ne pas faire d'analogies, mais regarder les choses telles qu'elles sont ! Si nous saisissons de l'œil l'humain triarticulé, nous avons d'abord le spirituel de l'humain dans la sphère sensorielle et nerveuse. Ensuite, nous avons ce qui est intermédiaire dans la sphère rythmique et ce qui est inférieur dans le métabolisme. Vous pouvez lire les détails dans mon livre "Von Seelenrätsel" (Des énigmes de l'âme). Mais j'ai attiré l'attention sur ce que

172

dans le métabolisme se trouve en fait l'empreinte du plus haut, du spirituel. C'est pourquoi, lorsque nous voyons le spirituel, le métabolisme correspond à l'intuition, le rythme correspond à l'inspiration, et la vie sensorielle nerveuse correspond à l'imagination. L'humain est un être triarticulé. Mais le véritable organisme social vers lequel tend l'humanité actuelle dans la cinquième période post-atlantique est lui aussi triarticulé. Seulement, en observant cette triarticulation, nous ne devons pas négliger/laisser hors d'attention ce qui suit.

Où repose en fait chez l'humain ce qui est visé dans l'organisme humain - non pas 09 dans l'humain tout entier, mais dans l'organisme humain ? Oui, le monde a une vision très compliquée de cette question, et la vision réelle, la vraie vision, semble compliquée aux humains. Le physiologiste pur et dur d'aujourd'hui pense, comme je l'ai déjà dit hier, que les humains mangent et s'empiffrent de nourriture ; ensuite, l'organisme choisit parmi ces aliments ce dont il a besoin et rejette le reste. Il transforme cela en lui-même, et c'est ainsi, n'est-ce pas, jour après jour. Eh bien, je vous ai dit hier que ce métabolisme n'était que le métabolisme quotidien, et que de ce métabolisme ne dépendait pas directement l'autre métabolisme, celui qui fait passer l'humain des premières dents aux dents définitives, puis à nouveau à la maturité sexuelle. Ce métabolisme, qui s'étend sur de longues périodes entre la naissance et la mort, n'est pas lié à la fois au gavage et à la transformation des aliments et ainsi de suite, mais il est basé sur d'autres lois et d'autres transformations de substances. J'ai déjà attiré l'attention sur ce point hier. Mais que signifie donc cette nourriture quotidienne que nous absorbons ? Nous arrivons alors à un chapitre où l'on doit à nouveau entrer en conflit avec la science ordinaire/conventionnelle actuelle.

S'il vous plaît, je ne veux pas vous inciter à ne pas manger maintenant, s'il vous 10 plaît, ne tirez pas de conclusions compliquées et absurdes des choses qui sont dites pour le savoir, pour la connaissance, de peur que quelqu'un n'en tire toutes sortes de folies comme conséquences !

174

Mais pourquoi mangeons-nous, en fait ? Mangeons-nous pour avoir en nous ce qui est hors de nous ? Non, mais nous mangeons pour que les différentes substances qui entrent en nous produisent des manifestations de force particulières, et contre ces manifestations de force, notre organisme se défend, et pour cette défense, nous devons avoir l'impulsion par la nourriture. Vous pouvez vous représenter cela de ma-



nière imagée : En absorbant les aliments, ces aliments provoquent en vous de petites explosions ; vous avez besoin de ces explosions parce que vous devez les détruire à votre tour, vous devez à nouveau les paralyser, les détruire, et c'est dans cette destruction que se développe votre force intérieure. L'humain a besoin d'être poussé, stimulé, et ce qui est pour nous la nourriture est essentiellement une stimulation. Car ce que nous sommes en tant qu'êtres humains, nous le recevons en fait mystérieusement d'ailleurs.

Vous vous souvenez que j'ai déjà dit à plusieurs reprises que la tête est en fait<sup>11</sup> creuse. C'est ce qui lui permet de recevoir de l'univers ce qui est productif dans l'humain. Et cette production est en quelque sorte simplement attirée hors de la tête. C'est ainsi que la tête retrouve ses droits. La tête est en fait, à bien des égards, la partie la moins importante ; elle est le dernier vestige de l'incarnation précédente. Elle est ce qui, par exemple, ne pourrait pas penser sans l'activité rythmique. On croit toujours que la tête pense. En réalité, elle ne pense pas, elle ne fait que refléter les pensées. Mais c'est ainsi qu'elle retrouve son honneur, c'est-à-dire qu'elle est ce qui est réellement productif. Et l'humain a besoin, pour développer cette production, qu'en plus du rythme règne en lui le métabolisme, qui est le stimulateur permanent. Le métabolisme est donc le stimulant permanent par lequel l'humain entre en relation avec le monde extérieur.

Qu'en est-il chez l'organisme social ? En réalité, c'est l'inverse. Ce qui est intérieur<sup>12</sup> chez l'humain, ce que l'humain porte intérieurement en soi, ce par quoi il a sa tête creuse, ce qui a besoin d'être stimulé de l'extérieur par le métabolisme, c'est pour l'organisme social ainsi la base comme pour nous les aliments.

174

Ce qui est pour nous ce que nous mangeons est pour l'organisme social ce que les humains produisent à partir de leur vie nerveuse et sensorielle. Donc l'État, ou mieux dit, l'organisme social, est un être organique qui mange, si j'ai la permission d'utiliser l'expression, ce que les humains imaginent, ce que les humains inventent, ce qui vient de la spiritualité humaine.

Si vous enlevez la véritable force fondamentale, la véritable caractéristique fonda-<sup>13</sup> mentale de la spiritualité humaine, à savoir la liberté, la liberté individuelle, c'est exactement comme si vous vouliez laisser l'humain grandir sans lui donner à manger. Les humains libres, ` individuels, qui se placent dans une structure sociale contraignante et rendent stérile leur libre spiritualité, font mourir la structure sociale, tout comme doit mourir un humain auquel vous ne donnez pas de nourriture. Ce que les têtes humaines apportent dans le monde, ce sont les aliments pour l'organisme social.

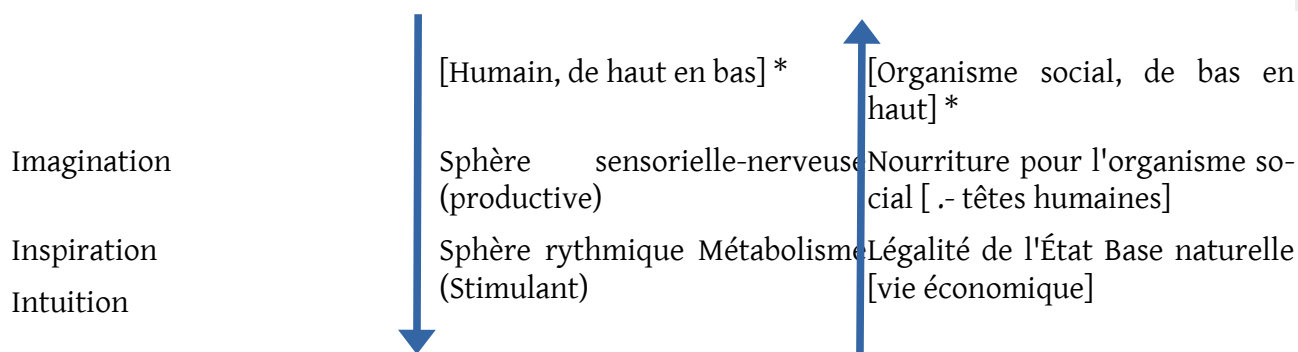
De sorte que l'on peut dire : ce qui est productif dans la sphère nerveuse et senso-<sup>14</sup> rielle est la nourriture de l'organisme social. -- Ce qui est le système rythmique chez l'humain correspond dans l'organisme social à tout ce qui devrait être transféré à l'État, comme je l'ai déjà dit hier : tout ce qui se rapporte à la régulation, à la légalité extérieure, donc à la légalité étatique. Et qu'est-ce qui est maintenant le productif dans l'État ? Ce qui sort de la base naturelle au sens large, la vie de l'économie. C'est dans une certaine mesure la tête de l'État. La vie économique, la base naturelle, tout ce qui est produit, c'est en quelque sorte la tête. C'est l'inverse de l'hu-



main individuel. De sorte que nous pouvons tout aussi bien dire : de même que l'humain est productif par ses nerfs et ses sens, de même l'organisme social est productif par sa base naturelle. Et comme l'humain obtient son métabolisme de la nature, ainsi l'organisme social obtient sa nourriture à partir de la tête de l'humain.

Vous pouvez seulement comprendre correctement l'organisme social dans le rapport à l'humain si vous mettez l'humain sur la tête. C'est ici, dans la tête de l'humain, que se trouve en fait fond et sol/foncier de l'humain. L'humain grandit du haut vers le bas, l'organisme étati

175



grandit de bas vers en haut. Si l'on veut le comparer à l'humain, il a la tête en bas, se tient sur la tête et a les jambes en haut. Il reçoit sa nourriture des humains individuels isolés/particuliers. C'est ainsi qu'on doit comprendre intérieurement ce qu'est l'organisme social. Le jeu des analogies n'a pas d'importance, mais la prise en compte/le coup d'œil sur la vraie réalité, la véritable réalité, c'est ce dont il s'agit .

N'est-il pas vrai qu'au cours du 19e siècle, c'est précisément parce que ce tournant important du milieu du 19e siècle s'est imposé que nous avons enregistré la véritable tendance au matérialisme, l'abandon du spirituel. C'était la grande marée du matérialisme. Que s'est-il donc passé en rapport à la conception humaine du monde ? Oui, en ce qui concerne la conception humaine du monde, il est arrivé que les humains ont perdu l'esprit du suprasensible. Ils ont perdu ce qui devait tout de suite être fourni par leur tête creuse ; ce qui doit entrer dans la tête creuse, les humains l'ont perdu. Ils ne veulent compter que sur le hasard de l'expérimentation pour toutes les inventions et les découvertes. Aussi fiers, aussi arrogants que soient les acquis de la deuxième moitié du 19e siècle, étudiez l'histoire de la pensée, vous verrez comment même les plus grandes de ces conquêtes ne reposent pas sur l'initiative directe de la tête, mais sur des constellations qui se sont introduites au cours de l'expérimenter. On a perdu le dieu, on a perdu l'esprit, en ce sens que l'on n'a plus tendu la tête vers l'esprit.

\* Entre crochets : insérer par l'éditeur pour clarification

176

Quelle serait donc l'image inverse dans l'organisme social ? On perdrait les bases naturelles, on se battrait sans tenir compte des bases naturelles. C'est en effet le caractère du débat social dans la deuxième moitié du 19e siècle et jusqu'à aujourd'hui, aujourd'hui le plus violemment. Car aujourd'hui, les gens parlent d'institutions sociales, de socialisation de l'économie humaine et d'autres choses de ce genre : c'est ainsi qu'ils omettent dans ce débat la base naturelle proprement dite, la manière



dont il faut produire, comme les matérialistes omettent ce que la tête doit faire dans l'humain. Si l'époque matérialiste perd l'esprit de la vision du monde, l'organisme social correspondant perd la véritable matière de l'économie, du contexte social. Et c'est dans le devenir social que réside le grand danger qui correspond à la perte de l'esprit dans la vision matérialiste du monde : la perte d'une production qui satisfasse le plus possible l'humanité, d'une compréhension la plus large possible de ce qui est le productif.

On ne peut pas arriver à la compréhension de la structure sociale si l'on ne se forme 18 pas à la triarticulation de l'humain et si l'on n'apprend pas par cela comment on doit façonner le rapport entre la science humaine et la science sociale. Sinon, on évalue tout de manière erronée. Nos savants économistes nationaux, par lesquels tant de misère est arrivée dans le monde, parce que les autres pensent de même, parce qu'ils n'admettent que les expériences, nos savants économistes nationaux ne savent en fait rien de ce rapport de l'humain à la structure sociale. Car cela peut seulement être gagné par science de l'esprit. Nos savants en économie nationale, nos professeurs d'économie politique/de peuple se disputent sérieusement pour savoir si un porcelet ou un humain est d'une plus grande valeur économique. N'est-ce pas, on peut avancer beaucoup d'arguments en faveur de l'un comme de l'autre, du point de vue de ceux que les gens ont tout de suite.

177

Les uns prétendent qu'un porcelet serait de plus de valeur dans l'économie nationale qu'un humain. Car le porcelet représente en effet quelque chose que l'on peut manger, donc quelque chose qui convient à la consommation, qui a une valeur économique. On ne peut pas manger un humain, il mange même les choses lui-même, il ne représente aucune valeur économique pour maintes personnes. Mais certains pensent autrement et disent : "Oui, mais l'humain produit des valeurs économiques, et celles-ci seront là ! Il aide donc indirectement tant et tant de porcelets à exister, et ainsi de suite. Maintenant, comme dit, il est disputer sur de telles choses ! Il s'agit en effet d'une question qui fait l'objet d'un débat parmi les professeurs d'économie pour savoir si un cochon ou un humain représente la plus grande valeur économique.

Eh bien, ce n'est qu'un exemple grotesque. Mais c'est effectivement à ce genre de 19 choses grotesques que se rattache, pour celui qui voit plus loin, ce qui vit dans notre présent catastrophique. Car on peut déjà dire : le savoir qui suffit pour progresser de manière grandiose dans la science de la nature, le savoir qui livre le résultat grandiose de science de la nature , qui permet merveilleusement de comparer l'embryon du porcelet à l'embryon du chien, à l'embryon de l'humain, à l'embryon de la chauve-souris, etc, et de former schématiquement à partir de là la pensée qui suffit à produire toutes sortes de choses physiologiques, biologiques, minéralogiques, géologiques au sens de l'époque actuelle, cette pensée, cette manière de relier les pensées ne suffit pas à distinguer, du point de vue de l'économie nationale, ce qui est le plus important, un cochon ou un humain. Et tant que l'on n'envisagera pas que l'on peut être un grand naturaliste/chercheur/investigateur de la nature sans pouvoir distinguer économiquement entre un cochon et un humain, aussi longtemps il n'y aura pas de salut dans la connaissance de la question sociale. Les humains doivent admettre sans ménagement que ce qui fait aujourd'hui la



grandeur de la pensée dans le domaine de science de la nature ne permet pas de distinguer la valeur d'économie de peuple d'un porcelet de la soi-disant valeur d'économie de peuple de l'humain. De cela, nous voulons alors continuer à parler demain.

## NEUVIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 26 janvier 1919

*La migration des peuples d'hier et d'aujourd'hui - L'homoncule social. Triarticulation de l'organisme social. Opposition entre les ouvriers et les entrepreneurs. Aucune confiance des ouvriers dans la force de la pensée : exigence de changement de l'ordre économique. Origine du marxisme : une impulsion scientifique. Manquent des concepts à mesure de réalité. La migration de peuple de tribus barbares d'Est en Ouest et la vague de christianisme qui lui est venue en vis-à-vis vis. Aujourd'hui, migration de peuple verticale de bas en haut. Nécessité d'une nouvelle révélation spirituelle d'en haut. La terre en relation sociale, un organisme global. La socialisation n'est pas possible sur un territoire limité. Nécessité de la séparation du concept de valeur d'économie de peuple de l'humain concept de travail. Définitions étrangères à la réalité du concept de valeur. Valeur d'économie de peuple : état/contexte de tension entre marchandise (base/fondement de nature) et besoin (spirituel).*

J'ai souvent pris l'occasion, au cours de ces réflexions, d'attirer l'attention sur la manière dont l'humain contemporain peut apprendre des événements décisifs, profonds, voire torrentiels, de notre époque, précisément en ce qui concerne les questions les plus importantes de la vie ; comment, cependant, très peu d'humains contemporains cultivent déjà comme méthode cet apprentissage des événements. On pense généralement que l'on apprend des événements en les jugeant et en considérant le jugement que l'on a porté sur eux comme une expérience. Cela peut être très satisfaisant pour l'humain. Mais pour ce dont le présent a tant besoin, pour le savoir social, ce n'est pas seulement tout à fait insuffisant, mais aussi tout à fait inapproprié. Il ne s'agit pas de déverser son jugement sur les événements, mais d'apprendre réellement des événements, de laisser les événements juger par eux-mêmes. Et c'est ce que vous ressentirez, dans les considérations les plus diverses qui sont faites ici, comme étant précisément les méthodes de la science de l'esprit, lorsque cette science de l'esprit est appliquée à des événements physiques extérieurs, par exemple donc à des événements sociaux. Et là, je pense que l'on peut tirer des enseignements d'un phénomène très important des temps modernes en ce qui concerne la vie sociale. J'ai déjà fait allusion à cette question, mais j'aimerais placer en tête de nos réflexions actuelles

Aujourd'hui, quand on essaye de se mettre d'accord sur la question sociale avec un membre de la population laborieuse des humains, sur ce qui importe en toutes choses dans les affaires contemporaines et qui, de l'autre côté, a reçu de préférence l'impulsion intérieure pour sa façon de voir du marxisme, on apprend toujours qu'une telle personnalité n'a au départ que très peu d'estime, en ce qui concerne le travail social et la pensée sociale, de ce que l'on appelle la bonne volonté ou des principes éthiques.

Vous trouverez toujours qu'une telle personnalité se comporte de la manière suivante. Supposons que vous ayez dit que vous voyiez la base d'une solution à la question sociale dans le fait que, avant tout, les humains qui occupent certaines positions dirigeantes, notamment les personnes de la classe dite des entrepreneurs, reçoivent un sentiment social, qu'elles reçoivent le sentiment de comment une existence digne de l'humain pour tous les humains devrait absolument être créée. Nous supposons que vous vouliez parler d'une élévation du niveau de sensibilité morale des classes bourgeoises à une telle personnalité de la grande masse de la population ouvrière. En l'état actuel des choses, si vous exprimez un tel point de vue, ce





membre de la grande masse de la population ouvrière sourira/ricanera d'abord. Il dira que vous êtes naïf de croire que les sentiments ou l'activité émotionnelle peuvent résoudre la question sociale d'une manière ou d'une autre aujourd'hui. Un tel membre de la grande masse de la population ouvrière dira que tout ce qui émane des sentiments de la classe dirigeante des humains d'affaires n'a aucune importance. Car cette classe d'humains entrepreneurs peut bien s'imaginer ce qu'elle veut en ce qui concerne ses sentiments éthiques et moraux, de la manière dont le monde est organisé aujourd'hui, en ce sens qu'il se divise en une classe d'entrepreneurs et une classe d'ouvriers, c'est ainsi que l'entrepreneur, aussi bon soit-il, doit exploiter. Et l'humain de la population ouvrière ne veut rien savoir d'une élévation du sens social, parce qu'il dit : tout cela ne sert à rien, tout dépend de la prise de conscience par la classe ouvrière de ses rapports de classe, de la transformation de la situation sociale par cette population ouvrière elle-même, à partir de ses propres conditions, de telle sorte que la misère générale cesse ou soit atténuée. Il ne s'agit pas d'élever le sentiment moral, mais de faire en sorte que la classe d'humains qui est avant tout opprimée par l'ordre économique actuel du capital, que cette classe opprimée et misérable, en luttant, parvienne à un autre ordre économique, non capitaliste, à un changement des conditions, à un changement de l'ordre économique.

180

En d'autres termes, ne pas du tout avoir confiance dans la force de la pensée, ne pas 03 du tout avoir confiance dans le fait que l'on puisse améliorer quelque chose dans la situation sociale de la vie par une compréhension correcte, par une conception/saisie correcte de la vie. On a récemment ressenti comme une vérité la parution dans un journal humoristique/une feuille de blagues de l'image d'un humain au corps assez long et aux jambes minuscules ; il était représenté comme le seul à ne pas encore gouverner en Allemagne, car tous les autres gouvernent déjà dans un conseil quelconque, mais lui, avec ses petites jambes, est toujours resté en arrière, et il était ainsi le seul humain à ne pas encore faire partie d'un conseil et à ne pas gouverner en Allemagne. - On peut ressentir cela comme une sorte de vérité. On pourrait très bien s'imaginer qu'aujourd'hui, par exemple, dans l'un des nombreux conseils qui se forment dans les pays du centre, il se passe ce qui suit. On peut s'imaginer que si l'on parlait aujourd'hui dans un tel cercle de ce que l'on doit considérer comme juste en raison de la compréhension de l'évolution et des besoins de l'humanité, les humains qui écoutent diraient, s'ils appartiennent à la population laborieuse : Qu'est-ce que tu veux absolument nous dire ? Tu appartiens à la bourgeoisie ! Du fait que tu appartiens à la bourgeoisie, tu penses d'emblée de telle sorte que ta pensée va dans le sens de l'ordre économique actuel. Il est bien plus utile pour l'amélioration de la situation sociale que nous te rendions inoffensif d'une manière ou d'une autre et que tu n'aies plus rien à dire, plutôt que d'entendre de ta part quelque chose qui serait utile à l'évolution de la situation sociale.

Les choses sont justement déjà poussées à l'extrême. Et parce que les choses sont 04 poussées à l'extrême, il est nécessaire que l'on acquière aussi la possibilité de voir clairement. Bien sûr, la plupart des humains ne veulent pas voir clair aujourd'hui, surtout pas ceux qui se réunissent habituellement dans les congrès de conseils, car ils veulent juger sur tout autre chose que sur la clarté. Mais ce que chaque prolétaire d'aujourd'hui, chaque membre de la grande masse de la population ouvrière,



- et c'est ce dont il s'agit, car aujourd'hui il est vraiment important de saisir le moment correct, il devrait envisager qu'il rejette toute possibilité d'apporter par la pensée une amélioration sociale dans l'évolution de l'humanité. On peut maintenant lui demander ce qui l'a amené à cette conception, ce qui l'a amené à penser que seul un changement d'état/de contexte pouvait entraîner une amélioration de la situation sociale. - Il n'y a qu'une seule réponse possible à partir des faits. Toute l'énorme force - et c'est une énorme force - du mouvement social ouvrier moderne repose sur la pensée de *Karl Marx* et de ses partisans. Il s'agit toutefois d'une pensée pénétrante. L'idée que la pensée ne vaut rien, c'est la théorie marxiste.

Mais c'est une pensée qui a en fait provoqué la sensibilité socialiste actuelle. Cette sensibilité socialiste, qui ne veut rien savoir de l'impulsivité de la pensée, repose sur l'impulsivité de pensées.

J'ai dit un jour, dans une conférence prononcée devant des prolétaires, que celui<sup>05</sup> qui regarde l'histoire mondiale et recherche les forces réelles qui sont actives dans le développement de l'humanité, trouve que jamais, sauf dans un seul cas, une impulsion vraiment scientifique n'est devenue une impulsion historique mondiale. Cherchez partout et cherchez les véritables impulsions : il n'y a jamais eu d'impulsions scientifiques, sauf dans un seul cas où le marxisme a renouvelé le mouvement prolétarien. *Lassalle* l'a bien senti lorsqu'il a prononcé son grand et percutant discours sur la science et les ouvriers. Car le seul mouvement véritablement scientifique, en tant que mouvement politique et social, est le mouvement ouvrier moderne. Il est donc entaché de toutes les erreurs, de toutes les impasses de la science moderne, tout de suite parce qu'il est issu de la science moderne. Mais il est entièrement issu de la pensée.

Pensez à cette colossale contradiction qui a été ainsi introduite dans la vie moderne<sup>06</sup> : la pensée selon laquelle la pensée, qui ne serait rien, est celle qui a eu le plus d'impact au cours des soixante à soixante-dix dernières années. C'est ce que l'on peut apprendre du déroulement des soixante à soixante-dix dernières années. Et c'est un enseignement pénétrant, frappant parce qu'on voit que l'effet des pensées dépend de tout autre chose que du contenu de la pensée. N'est-ce pas, une pensée, la pensée de *Karl Marx* a été particulièrement efficace. Mais si nous examinons son contenu, c'est que le contenu de la pensée n'a pas d'importance, mais seulement les conditions économiques. C'est quelque chose d'énorme, si l'on a le talent de se plonger dans cette contradiction de pensées, dans cette vivante contradiction de pensées des temps récents, pour la compréhension du présent.

Et pourtant, c'est ce qu'il est si nécessaire d'assimiler, surtout à l'heure actuelle,<sup>07</sup> que le contenu des théories, le contenu des programmes n'a en fait aucune importance, que l'efficacité de la pensée repose sur quelque chose d'essentiellement différent : sur le rapport entre la pensée en question et la constitution des humains qui reçoivent cette pensée. Si *Karl Marx* n'avait pas développé sa pensée, telle qu'il l'a exprimée à partir de 1848, du "Manifeste communiste", puis mise en œuvre dans



son système d'économie politique et dans son grand ouvrage "Le Capital", de l'année 1848 jusqu'aux années 70, mais peut-être, disons, en 1800 ou 1796, cette pensée serait restée totalement inefficace ; personne ne se serait intéressé à cette pensée. Vous avez là une clé pour une chose importante. Imaginez que les œuvres de Karl Marx aient été mises au monde cinquante ans plus tôt, elles auraient été réduites à néant ! A partir de 1848, lorsque le niveau de vie général du prolétariat est devenu déterminé, ces œuvres ne sont pas devenues des maculatures, mais elles sont devenues une impulsion internationale, de sorte qu'elles survivent maintenant dans le bolchevisme russe, dans tout le chaos d'Europe centrale qui est déjà là et qui ne cessera de croître, qui saisira la terre entière.

Une telle chose vous rendra attentifs à ce qu'il s'agit plus de ces cinquante années 08 d'affirmation précoce ou tardive d'une chose que du contenu.

183

Un contenu a seulement une signification en tant que contenu à une certaine époque. C'est pourquoi ce n'est pas non plus de ma part un quelconque violon d'Ingres que de dire, par exemple pour la science de l'esprit anthroposophique, que c'est maintenant qu'elle doit être dite, qu'elle doit entrer dans le cœur des humains, car c'est maintenant que les humains doivent l'accueillir. - Ici, il s'agit d'autre chose. Dans le cas du marxisme, c'était quelque chose qui s'est allumé de soi-même ; dans le cas de la science de l'esprit, c'est quelque chose qui doit être reçu par les humains grâce à la liberté. Si l'on comprend d'une part que la compréhension des humains est vraiment quelque chose qui est soumis à l'évolution, alors on comprendra aussi plus facilement beaucoup d'autres choses qui sont, on peut déjà le dire, aussi nécessaires que possible pour comprendre ce que les humains ne veulent absolument pas voir. On rencontre aujourd'hui des choses monstrueuses quand on tombe sur les pensées des humains telles qu'elles se présentent actuellement dans ce qu'on appelle la vie de l'esprit, mais qui n'est pas une vraie vie de l'esprit. Celui qui veut vérifier cette chose peut faire des contrôles aléatoires partout. Que l'on ouvre par exemple un cahier d'une revue paraissant en Suisse, où un écrivain apparaissant souvent dans cette revue s'exprime une fois de plus sur une certaine question du temps. Dans cet essai, où il s'exprime ainsi, il en vient à parler de ce qu'il entend réellement par peuple. Il parle de la culpabilité des différentes personnalités dans la guerre ; il parle, ce qui est d'une part très juste, de la manière dont les personnalités dirigeantes de la population d'Europe centrale doivent être accusées - j'ai déjà expliqué ici que l'on ne peut pas utiliser le concept de culpabilité -, mais il trouve ensuite nécessaire de dire ce qu'est à son avis le peuple. Or, nous voyons comment ce monsieur définit en quelque sorte le peuple : il compte parmi ce peuple les neuf dixièmes de l'humanité d'un territoire qui comprend par exemple l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, la France et ainsi de suite. Et il dit de ce peuple qu'il s'agit de l'ensemble des personnalités non éduquées, non libres, dépendantes de chefs dans le sens le plus large du terme, et qui ont justement besoin de chefs.

184

Cet homme définit donc le peuple comme les humains non éduqués, non indépen-09 dants, dépendants, ayant besoin d'être dirigés dans le sens le plus large du terme. Or, si l'on examinait sous toutes les coutures, comme on dit, la plupart des person-



nalités actuelles appartenant à la classe bourgeoise ou à une classe encore plus élevée, il est probable que, si elles devaient dire ce qu'elles entendent par peuple, elles répondraient à peu près la même chose : c'est l'humanité large, inculte, non indépendante, dépendante, ayant besoin d'un chef, les neuf dixièmes de l'humanité totale. Il faudrait donc dire que seul un dixième est éduqué, autonome, indépendant, n'a pas besoin de chef. C'est généralement le cas de ceux qui ont le droit de juger de ce qu'est réellement un peuple.

Face à de telles concepts, qui sont importants au sens le plus noble du terme si l'on veut se forger un jugement social, il est avant tout nécessaire de se poser valablement la question de savoir s'il s'agit d'une notion conforme à la réalité au sens le plus large du terme : considérer les neuf dixièmes de la population comme une foule inculte, non indépendante, dépendante, ayant besoin d'être dirigée. C'est une question que doit se poser chacun qui veut acquérir un jugement social indépendant. Toutefois, si l'on veut s'entendre sur de telles questions, il faut déjà laisser l'intensité de la pensée se former un peu grâce à ce que l'on peut obtenir de la science de l'esprit pour cette intensité de la pensée. Car tout le reste, qui donne aujourd'hui de l'intensité à la pensée, ne suffit pas, on le voit bien à l'absence de pensée qui domine aujourd'hui la foule. Je ne sais pas si l'on peut appeler cela un hasard - en réalité, il n'y a pas de hasard - mais ces derniers mois, j'ai trouvé un proverbe cité à maintes reprises lorsque les circonstances étaient discutées en public, tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Ce proverbe disait : "Seuls les veaux les plus stupides choisissent eux-mêmes leur boucher". - Les gens trouvent tout naturel d'appliquer ce proverbe. Tout le monde trouve évident que ce proverbe a un sens. Je n'y trouve pas le moindre sens, car je crois que ce ne seraient pas les veaux les plus stupides, mais tout de suite les plus intelligents,

185

qui se choisiraient ceux-ci comme leurs bouchers - puisqu'ils doivent déjà mourir, et que ces veaux n'entrent pas en ligne de compte pour autre chose -, ceux qui provoquent cette mort de la manière la moins douloureuse, tandis que ceux qui ne choisissent rien s'en tireront probablement le plus mal. C'est tout de suite le contraire qui serait exact : seuls les veaux les plus intelligents se choisissent leurs bouchers eux-mêmes. Mais de même que ces choses sont acceptées sans réfléchir, de même les jugements importants qui doivent être modifiés sont acceptés ; car l'humain veut volontiers s'épargner le travail de la pensée, l'activité de la pensée, lorsqu'il examine la vie, il ne veut pas utiliser cette force de pensée.

Une activité de pensée plus aigüe, voilà ce dont nous avons besoin aujourd'hui pour 11 parvenir à des concepts conformes à la réalité. Même si l'idée que les personnes non éduquées, non autonomes, dépendantes, ayant besoin d'être guidées, représentent neuf dixièmes de l'ensemble du peuple, a quelque chose de séduisant pour les personnes dites avancées, comme on les appelle dans le sens de la sagesse scolaire actuelle, des Lumières actuelles, de la conscience démocratique actuelle, cela n'a pas de valeur réelle, et ce pour la raison suivante.

Partons du fait historique, qui peut être très instructif à cet égard. N'est-il pas vrai 12 que le christianisme est né dans une province inconnue de l'Empire romain, grâce au mystère du Golgotha ? Au sein de l'Empire romain d'alors, qui avait déjà absorbé



la Grèce, vivait une population qui portait vraiment en son sein une sagesse profonde, une sagesse significative. L'Église a dû faire de terribles efforts pour effacer les traces de l'ancienne gnose - je l'ai déjà expliqué ici -. Mais cette gnose était là. Le savoir suprême/le plus haut était là. En effet, au sein de l'Empire romain, à l'époque de la naissance du christianisme, la plus haute sagesse était déjà présente. Il n'est pas question de le nier d'une quelconque manière. Mais il était impossible que cette sagesse la plus haute ait absorbé l'impulsion historiquement forte du christianisme. La forte impulsion du christianisme - j'en ai parlé l'autre jour - a été reçue par les barbares du nord, qui n'avaient pas cette sagesse des populations méridionales. Ce n'est que lorsque

186

les barbares du nord sont venus à la rencontre de la vague du christianisme que le christianisme s'est développé comme il allait le faire pendant le reste de la quatrième période post-atlantique et même au début de la cinquième période post-atlantique. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'un autre rapport est venu.

Ce dont on doit tenir compte, c'est que ce n'est pas la spiritualité la plus développée<sup>13</sup> et la plus abstraite pour une certaine époque qui est capable d'accueillir l'impulsion historique dans sa plus grande force, mais que c'est tout de suite l'entité de l'humain apparemment la plus arriérée, la plus liée à la nature instinctive, qui peut accueillir l'impulsion de la manière la plus forte. Le jugement que je viens d'indiquer sur les neuf dixièmes de l'humanité inculte, dépendante et ayant besoin d'être dirigée, ne dit pas grand-chose de plus que cette humanité se distingue par sa spiritualité de ceux qui se croient être les humains dirigeants. Mais ces soi-disant dirigeants ont déjà un intellect dégénéré, une intelligence décadente. Dans les neuf dixièmes de l'humanité, soi-disant inculte, dépendante, ayant besoin d'être dirigée, il y a, comme on pourrait le dire, une intelligence encore latente qui est énormément plus réceptive à la forte impulsion spirituelle qui doit être reçue aujourd'hui, qui est énormément plus forte que celle qui est à trouver dans l'ainsi nommée intelligence avec l'intelligence décadente. Ce qui sépare aujourd'hui le porteur des impulsions spirituelles de la grande masse réceptive, ce n'est pas cette grande masse elle-même, ce ne sont pas les âmes de la grande masse de l'humanité, mais ce sont les guides, c'est la compagnie des dirigeants. Et ce leadership, même des prolétaires les plus socialistes, ce leadership, est lui-même entièrement imprégné, traversé de l'esprit décadent de la bourgeoisie. C'est ce qui est nécessaire avant tout : un aveu pur et propre que pour les impulsions réelles de l'évolution spirituelle, il faut vraiment trouver le chemin vers les humains soi-disant incultes, dépendants, ayant besoin d'un chef, non indépendants, quand on a seulement une vue dans l'effet particulier de cette intelligence.

187

En fait, aucune classe d'humains n'a jamais été plus fantastique/formidable que<sup>14</sup> cette bourgeoisie qui, aujourd'hui, réprouve tant la fantaisie/l'imagination. Car ce qui est le plus fantastique, c'est la pratique actuelle. Tout ce qui se veut aujourd'hui pratique dans la vie ne l'est en fait purement que par le fait que cela s'est pour ainsi dire légalement procuré la possibilité de s'imposer, de s'imposer tandis que l'autre, qui ne s'est pas procuré la possibilité de s'imposer, a beau être en soi très habile, très pratique, ça ne s'impose justement pas. On doit avoir le sentiment qu'aujourd'hui



d'hui, dans les larges masses qui ne sont pas guidées, mais séduites par leurs dirigeants, quelque chose s'est imposé depuis l'époque que l'on désigne habituellement dans l'histoire, même si c'est un peu incorrect, comme l'époque de la migration des peuples. À cette époque, des peuples barbares sont dans une certaine mesure montés et ont tout de suite absorbé ce que les peuples développés ne pouvaient plus absorber. Aujourd'hui, ce n'est pas d'un endroit quelconque, mais du soubassement prolétarien de l'humanité que monte une migration de peuples. C'est cela qui est important. Mais il faut aller au-devant de cette migration des peuples. Faites une hypothèse. Pensez donc : toutes les migrations que les livres d'histoire décrivent habituellement comme des migrations de peuples, toutes ces migrations des Goths, des Huns, des Vandales, des Suèves et ainsi de suite, plus tard des Mongols, qui sont habituellement décrites comme des migrations de peuples, se seraient déroulées, mais en se déroulant dans la direction de l'est vers le sud-ouest, ces migrations de peuples n'auraient pas rencontré la vague du christianisme. Supposons que cette vague de christianisme soit restée à l'écart ; imaginez à quel point le monde aurait été différent ! Vous ne pouvez vous représenter toute la période ultérieure que par le fait que ces tribus barbares sont passées de l'est vers le sud-ouest et que la vague chrétienne est venue à leur rencontre.

188

Aujourd'hui, la chose est ainsi que l'élément prolétarien monte des profondeurs. Et 15 aujourd'hui, à cet élément prolétarien, doit venir en vis-à-vis d'en haut un spirituel, une saisie spirituelle-scientifique des rapports sociaux, de la vision du monde absolument. Et celui qui ne veut pas croire qu'il est nécessaire qu'une nouvelle révélation spirituelle vienne à l'encontre de cette migration des peuples, qui se déroule aujourd'hui non pas dans le sens horizontal, mais simplement dans le sens vertical, celui qui veut s'arrêter à l'ancienne révélation spirituelle adaptée au sens horizontal, bref, celui qui veut s'arrêter à la forme romaine de la propagation du christianisme, celui qui ne veut pas se trouver, par le langage de la science de l'esprit, pour saisir la nouvelle révélation du Christ passé par le mystère du Golgotha, celui-là passe à côté de ce qui est le plus important pour le présent, celui-là passe à côté de ce qui serait passé à côté au début du Moyen Âge si la vague de la propagation du christianisme n'était pas venue à la rencontre de la vague barbare qui se déroulait de l'Est vers le Sud-Ouest. A l'époque aussi, entre la vague du christianisme et la vague des barbares se trouvaient tous les humains qui étaient justement les plus cultivés de l'empire grec et de l'empire romain. Aujourd'hui, entre la vague spirituelle qui doit se diriger vers le bas et la vague prolétarienne qui doit se diriger vers le haut, se trouvent tous ceux qui veulent s'accrocher aux anciennes notions sous la direction de la soi-disant intelligentsia et notamment de la science, qui est tout à fait stérile dans ce domaine. Mais ce à quoi il faut parvenir, c'est avant tout à l'absence de préjugés pour les concepts tels que nous les avons développés ici hier et avant-hier, qui donnent la possibilité de former un jugement social. On n'obtient pas de jugement social si on ne comprend pas l'organisme social. Savez-vous ce qui se passe lorsqu'un professeur d'économie politique moyen, suivi par d'autres, ou un dirigeant politique, parle aujourd'hui des pendants sociaux et de peuple, et ainsi de suite, savez-vous ce qui en ressort par rapport à l'organisme social ? L'homoncule social ! C'est ce qu'il faudrait enfin envisager, c'est que tous les gens qui ont essayé d'expliquer l'organisme social sans saisir en pensées la trimembrité/triarti-



avec rapport à l'organisme social ont purement amené l'homonculus, comme Goethe pense, que par la conception ordinaire sensorielle et d'entendement/de raison analytique on arrive seulement à l'homonculus, non à l'homo.

Car, voyez-vous, en ce qui concerne l'organisme social, la plupart des humains ne 16 peuvent absolument pas penser encore aujourd'hui, parce qu'il leur manque les principes directeurs de cette pensée. Je l'ai déjà mentionné : dans ces domaines, les humains partent de l'idée étrange et grotesque qu'un État particulier ou un territoire national/domaine de peuple particulier/isolé est un organisme pour soi. Ils veulent carrément créer des organismes populaires/de peuple. C'est une absurdité en soi. Je l'ai déjà expliqué : si l'on veut comparer quelque chose en ce qui concerne la cohabitation des humains sur la Terre, on ne peut considérer que la Terre entière comme un organisme ; une région étatique particulière ou un domaine/une région à mesure de peuple particulière peut seulement être un membre dans l'organisme. Si l'on veut utiliser le concept d'organisme, il doit s'agir d'un organisme achevé/clos. Celui qui veut fonder l'économie nationale, l'économie politique/de peuple, le socialisme sur le territoire/domaine/la région d'un pays particulier, ressemble à un humain qui aimerait, disons, fonder l'anatomie de l'humain entier à partir de la pure main , de la jambe ou de l'estomac. C'est de cela qu'il s'agit dans une mesure bien plus haute que ce que les humains se le représentent aujourd'hui. Car cette triarticulation que je vous ai citée ne donne pas des résumés abstraits comme ceux auxquels les humains actuels sont habitués, mais elle donne tout de suite un placer vivant dans les rouages d'économie de peuple, dans les rouages sociaux. Celui qui a purement appris l'anatomie de l'estomac ne comprendra pas l'anatomie de la tête, du cou. Mais celui qui connaît l'anatomie de l'humain pourra, le moment venu, juger correctement de l'estomac, de la tête et du cou. C'est ainsi : celui qui connaît l'organisme social dans ses conditions de vie internes - et c'est quelque chose qui doit partir de cette triarticulation - sait se placer dans les conditions correctes, qu'il ait à juger maintenant des conditions sociales/rapports sociaux en Russie ou en Angleterre ou en Allemagne ou n'importe où sinon.

Aujourd'hui, vous faites la découverte étrangement affligeante que les gens parlent 17 des pays comme si ces pays étaient là pour eux-mêmes. Ils pensent qu'ils peuvent provoquer une quelconque socialisation ou quelque chose de similaire en ce qui concerne des régions particulières séparées. C'est ce qui constitue l'une des erreurs fondamentales de notre temps et qui, dans la pratique, peut vraiment conduire au plus grand malheur. Aujourd'hui, il est malsain/seulement non salutaire de croire que l'on peut faire une quelque chose sur un certain territoire limité, sans tenir compte du fait que, depuis le milieu du 19e siècle, la Terre est un organisme global en relation sociale. On doit tout simplement tenir compte de la réalité, sinon on ne peut avancer d'aucune manière.

Vous en voyez qu'il s'agit avant tout d'acquérir l'absence de préjugés, d'être vrai-18 ment à la hauteur, par l'absence de préjugés, du jugement que l'on peut laisser aux choses elles-mêmes. Car ce n'est que par l'absence de préjugés que l'on peut apprendre des choses. Une remarque qui vous sera toujours et encore opposée,



lorsque sera parlé des rapports sociaux, comme est parlé ici, c'est celle que l'on ne peut guère se représenter comment la valeur d'économie de peuple devrait être séparée du travail humain. Les économistes les plus érudits sont les moins à même de se le penser aujourd'hui. Si les gens apprenaient un peu de l'histoire, ils se diraient : Platon et Aristote n'ont pas encore pu se penser que l'esclave ne faisait pas partie des valeurs d'économie de peuple ; *Platon et Aristote* considéraient encore comme nécessaire, selon l'économie de peuple, la disponibilité d'une population d'esclaves assez grosse. Maintenant, aucune personne sensée ne considère actuellement la présence d'une population d'esclaves comme une nécessité d'économie de peuple au sens de l'ancien empire grec et romain. Mais les humains considèrent encore aujourd'hui comme une nécessité que la force de travail humaine soit une marchandise au même sens que n'importe quel autre bien.

191

Maintenant, essayons de faire en sorte que la triarticulation mentionnée ici se réalise progressivement. Elle ne peut se réaliser que lentement. Nous ne travaillons pas ici à un bouleversement soudain, mais à une orientation, à la prise de mesures individuelles/particulières dans le sens de cette orientation. Et tout peut être mis en place dès aujourd'hui dans tous les détails, ce qui est nécessaire pour que ces directives soient vraiment respectées, si l'on n'est pas un stupide humain de programme, mais si l'on est un humain vivant de la réalité, qui veut se plonger dans les faits eux-mêmes, dans le mouvement vivant des faits, et c'est ce que l'humain devrait faire aujourd'hui, c'est de cela dont il s'agit justement. Si l'on agit dans le sens de cette direction qui introduit peu à peu la triarticulation, en ce qu'on sépare les trois membres qui se sont fondus ensemble ainsi au cours de la dernière évolution et par cela ont donné naissance à un organisme social malade qui s'est exprimé dans la dernière catastrophe à puissance malade, on essaie de séparer/propulser l'un hors de l'autre ce qui a ainsi fondu ensemble, dans les trois membres comme je les caractérise toujours ici : on arrive alors à une évolution saine, conforme à la réalité. Et alors se réalise déjà d'elle-même la séparation progressive du concept de valeur d'économie de peuple du concept de travail humain. Tout de suite ainsi que l'esclave a cessé d'être une marchandise, tout de suite ainsi la force de travail humaine cessera d'être une marchandise.

Ce n'est pas en faisant des lois qui interdisent de considérer la force de travail humaine comme une marchandise, mais en procédant à la véritable dissociation des opérations spirituelles, économiques et étatiques. Par cela, le bien qui, en tant que marchandise, constitue une valeur d'économie de peuple se détache de ce qui est aujourd'hui cristallisé dans la marchandise : la force de travail humaine employée/utilisée.

À cet égard, il est tout à fait épouvantable de constater la confusion conceptuelle 20 que l'on rencontre chez des humains qui, aujourd'hui, veulent souvent s'exprimer et participer à la nécessaire refonte des rapports. Permettez-moi de vous donner un exemple. Il y a la grande masse des dits marxistes, qui sont conscients de cela:

192

si je fais l'acquisition d'un bien aujourd'hui, si j'achète une marchandise, la force de travail qui a produit cette marchandise est stockée/sauvegardée dans cette marchandise. Je dois payer avec la force de travail humaine qui est dedans, en ce que je





paye la marchandise. - Oui, dans les conditions actuelles, il en est naturellement ainsi ; mais c'est tout de suite de cela qu'il s'agit, que l'on sépare, dans le processus réel, non purement dans le concept, la force de travail de la marchandise proprement dite. Pour cela, il est bien sûr nécessaire que l'on s'approprie des notions vraiment claires sur ces choses.

Maintenant, il se laisse facilement réfuter que la force de travail stockée dans la 21 marchandise repose dedans comme une valeur d'économie de peuple. Quelqu'un qui n'est justement pas marxiste, qui considère à nouveau la chose d'un autre point de vue, dit qu'il serait incorrect que l'économie de peuple soit poussée/propulsée à coller ensemble la force de travail et la marchandise ; ce serait tout de suite le contraire. La marchandise, la marchandise finie que l'on a, est en fait là aujourd'hui dans l'ordre économique capitaliste pour économiser le travail. - Et en effet, la marchandise dans une certaine mesure à pouvoir/force d'achat est déjà là pour économiser la force de travail. Pensez une fois que vous soyez peintre ; vous peignez un tableau qui vaut dix mille francs, qui peut être vendu pour dix mille francs dans les conditions économiques actuelles. Pour ces dix mille francs, vous pouvez laisser travailler tant et tant de gens pour vous dans les conditions actuelles. Le fait que vous ayez l'objet/le contexte de valeur de ce tableau, par cela vous pouvez laisser travailler tant et tant de gens pour vous. Pensez que si vous ne vendiez pas le tableau et que vous deviez faire vous-même tout ce que vous faites faire à d'autres, en vendant le tableau pour dix mille francs, tout le travail que vous devriez faire ! Vous devriez fabriquer vos chaussures et non seulement vos vêtements, mais vous devriez même tisser vous-même le tissu de vos vêtements et ainsi de suite ; vous devriez d'abord vous procurer les matières premières et tout cela, le processus économique est en effet extrêmement compliqué. Mais cela n'a rien à voir, pense un quelque penseur de l'économie de peuple, avec le fait que le travail est cristallisé dans la marchandise, mais avec le fait que l'on économise du travail justement parce que l'on a une marchandise vendable.

193

La valeur d'économie de peuple d'un bien reposerait tout de suite sur ce combien de travail on économiserait par cela ; non combien de de travail a été appliqué sur ce bien, mais combien de travail serait épargné.

Il y a donc aujourd'hui deux partis, dont l'un prétend que la valeur économique ré-22 side dans la quantité de travail qui a été incorporée dans ce bien. Or, dans le cas d'un tableau, on ne peut vraiment pas comparer le travail qui y a été incorporé avec le travail qui a été épargné en vendant le tableau selon la valeur qu'il a dans la circulation économique. Dans certaines circonstances, un peintre talentueux peut réaliser un tel tableau, disons, en un mois, prêt à être vendu. Sa force de travail est alors ce qui s'est cristallisé en un mois. Mais cela importe beaucoup moins que le travail qu'il économise ainsi. C'est ainsi qu'il devient capitaliste, parce qu'il économise/(ndt : s'épargne ?) du travail ; c'est ainsi que naît l'ordre économique capitaliste, parce qu'il peut employer tant et tant de gens grâce au travail qu'il économise grâce à son bien.

Vous avez la deux définitions opposées. La première définition : la valeur écono-23 mique d'un bien ou d'une marchandise consiste en la quantité de travail utilisée



pour produire cette marchandise. L'autre définition : la valeur économique d'une marchandise consiste en la quantité de travail que l'on économise/épargne en ayant ce bien ou cette marchandise. Deux définitions tout à fait opposées, mais qui s'opposent en ce qui concerne leur signification réelle. Car il serait tout à fait différent qu'un bien quelconque soit évalué d'après le travail de production ou le travail épargné. Dans le processus de circulation d'économie de peuple, n'a lieu ni l'un ni l'autre. Vous avez seulement besoin de vous représenter une chose, si je devais exposer l'exemple plus loin : pensez-vous ce tableau dont je parle, qui est donc acheté pour dix mille francs au peintre selon les idées que l'on se fait à une certaine époque, disons à l'époque actuelle, pensez-vous que ce tableau est encore chez le peintre. Il vaut donc dix mille francs. Mais supposons qu'il ait été acheté, qu'il soit maintenant dans le salon de Monsieur Mendelssohn, qui n'est pas peintre ;

194

c'est là qu'il est accroché, là seulement peu de gens le voit. Définissez maintenant la valeur d'économie de peuple de ce tableau, elle consiste en la somme de travail dépensée/utilisée/mise en œuvre. Vous voyez que vous ne pouvez pas appliquer cela, ni à Lenbach, ni à Monsieur Mendelssohn, car pour l'un comme pour l'autre, la valeur d'économie de peuple n'est pas là dedans. Donc, pour Lenbach ou n'importe quel peintre contemporain, la valeur immédiate consiste bien sûr dans le travail qu'il économise/épargne ; mais pour Monsieur Mendelssohn, elle n'existe déjà plus, car il n'économise rien. Donc, si vous voulez considérer la chose selon l'économie de peuple, vous pouvez, si vous êtes unilatéral, appliquer ce concept au peintre qui produit le tableau ; là, vous pouvez donner cette définition. Si vous voulez définir en référence à celui qui a acheté le tableau et l'accroche dans la chambre, alors cette définition économique de la valeur n'existe déjà plus dans la réalité. C'est ce qui est si extrêmement important que les humains sont aujourd'hui enclins à définir facilement/légèrement s'ils ont copié/reluqué quelque chose des rapports. Là, ils définissent bientôt/aussitôt. Il n'est alors pas étonnant que l'un ait telle opinion et l'autre telle autre. Évidemment, celui qui prend la définition d'économie de peuple d'un tableau dans l'atelier de Lenbach arrive à une toute autre opinion que celui qui prend la définition d'économie de peuple d'un tableau dans le salon de Monsieur Mendelssohn. Alors les gens peuvent aussi disputer.

Et c'est ainsi que se produisent aujourd'hui toutes les querelles dans les domaines 24 sociaux, parce que les humains ne remontent pas jusqu'aux impulsions originelles. Il faut pour cela le sens de la réalité, que seule la formation/l'entraînement à la science de l'esprit peut donner. Vous pouvez trouver aujourd'hui des centaines de définitions dans le domaine de l'économie de peuple, et vous n'aurez que des peines de cœur à cause de l'absence de réalité de ces définitions, à cause de l'absence terrible de réalité de ces définitions, que vous pouvez toujours prouver parce qu'elles correspondent toujours à un certain domaine. Vous pouvez dire : la valeur d'économie de peuple consiste dans le travail que l'on économise - si vous deviez justement parler du point de vue du travailleur spirituel. Vous pouvez aussi dire : la valeur d'économie de peuple consiste dans le travail effectué/appliqué - quand vous voulez parler du point de vue du travailleur manuel prolétarien.

195

Je vous ai donné un autre exemple tiré de l'économie de peuple. Comme je vous l'ai 25



dit, dans le domaine de l'économie de peuple, il y a ce qu'on appelle les nominalistes et les métallistes en ce qui concerne la théorie de l'argent. Oui, ils se disputent terriblement. Les uns considèrent que l'argent est une marchandise, qu'il vaut ce qu'il vaut en or ou en argent, les autres qu'il n'est que le signe d'une valeur existante. Les uns, les nominalistes, les autres, les métallistes, se disputent à mort, définissent et disputent. Oui, tous ces gens ne savent rien de la réalité. L'argent devient notamment ainsi que le nominalisme est juste si l'on vit dans le temps où il y a un fort recul de la production ; si la misère/le besoin est là, alors le nominalisme devient juste. Quand il y a abondance, le métallisme devient exact. Les deux sont justes devant la réalité, une fois ceci, une fois cela. Jamais les concepts, tels que les humains se les forment unilatéralement, ne peuvent être appliqués de manière salutaire à une totalité. Dans la totalité, il s'agit toujours de rassembler ce qui est complet, de ne pas définir unilatéralement, et d'avoir un sens pour saisir dans la réalité ce qui donne des éclaircissements.

La question peut maintenant émerger : Où naît la valeur d'économie de peuple ?<sup>26</sup> Elle ne naît pas lors de la cristallisation du travail dans la marchandise, ni lors de l'économie du travail par la marchandise ; ce n'est pas là que naît la valeur d'économie de peuple. La valeur d'économie de peuple est un état/contexte de tension. N'est-ce pas, si vous avez ici un conducteur électrique (il est dessiné) qui peut se décharger ici, et si l'électricité est captée ici, il se crée un état de tension entre les deux, entre le déchargeur et ce sur quoi la décharge se transmet. Il s'efforce de se décharger avec une certaine force. Si la tension n'est pas assez élevée, la décharge n'a pas lieu. Si la tension est suffisamment élevée, la décharge a lieu.

196

De la même manière, la valeur d'économie de peuple est une sorte d'état de tension, une telle valeur d'économie de peuple que l'on peut décrire en disant : d'un côté, il y a le bien, la marchandise, dans ses qualités et en outre par rapport au lieu où elle peut être consommée ; donc d'un côté, il y a la marchandise dans un lieu et un temps déterminés. De l'autre côté, il y a le besoin, ce qui est la même chose que l'intérêt artificiel ou naturel. C'est cet état de tension qui donne la véritable valeur économique, rien d'autre. Le concept de travail n'y est pas du tout. Il doit s'associer d'une autre manière au processus de circulation des marchandises dans l'organisme social. Ce qui est à l'intérieur de la production de la valeur économique, c'est la tension particulière qui existe, comme la tension entre un conducteur électrique et un récepteur, entre la présence d'une marchandise qualifiée déterminée à un endroit et à un moment déterminés, et le besoin de cette marchandise. C'est cela seul qui détermine la valeur d'économie de peuple. L'effort que Monsieur Lenbach doit fournir pour achever son tableau en un temps donné grâce à son talent, et le travail qu'il s'épargne grâce à ce tableau, ne déterminent que la valeur de propriété/possession privée de Monsieur Lenbach. Mais il en va de même pour tous les autres travaux et leur rapport à la marchandise. Tout cela ne détermine pas la valeur d'économie de peuple. Mais la valeur d'économie de peuple de chaque moment est donnée par le désir/le réclamer, le besoin d'un côté, et par la marchandise qualifiée à un endroit et à un moment donnés de l'autre. C'est ce qui fait la valeur d'économie de peuple concrète d'une marchandise. Vous pouvez l'appliquer partout. Seulement, vous venez par cela tout de suite hors du pur organisme d'économie de



peuple et vous entrez tout de suite dans la tripartition sociale (ndt : ici bien tripartition). Car vous avez d'un côté le bien, la marchandise, qui vous conduit vers l'économie, laquelle ne peut jamais être créée par la simple circulation, mais d'après le terrain et la terre/fond et sol/foncier, de l'autre d'après la base naturelle/de nature. Cette base de nature doit être-là. Elle ne peut pas être mise sur le dos de l'État. Elle doit être là d'un côté. De l'autre côté, vous avez le besoin.

197

Mais cela vous conduit vers le spirituel, cela vous introduit dans le monde spirituel de l'humain ; car combien les besoins des barbares incultes et des humains cultivés sont différents ! Deux autres éléments entrent en jeu dans l'essence purement d'économie de peuple. C'est cela qui est important, c'est de cela qu'il s'agit : que là deux autres éléments interviennent. De sorte que nous avons l'organisme social exactement comme l'organisme , qui a d'un côté la poitrine, la tête, dans laquelle intervient le monde spirituel, et de l'autre l'organisme alimentaire, dans lequel intervient le côté physique. Par cela, l'humain est un être triarticulé. Mais l'organisme social est lui aussi triarticulé, dans la mesure où interviennent d'un côté tout ce qui génère les besoins eux-mêmes, qui n'ont jamais la permission d'être générés en tant que tels par le processus d'économie de peuple, et de l'autre côté tout ce que génère/produit la nature. Cela conduit à la triarticulé/trimembrité. Au milieu se trouve ce qui relie les deux.

Il vous suffit de réfléchir à ce qui suit pour vous rendre compte de l'immense fécondité, de la fécondité sociale de ce qui a été exprimé ici. D'après ce que je viens de dire, le besoin n'a jamais la permission d'être généré par un processus social propre, par un processus économique propre, mais le besoin doit tout de suite être développé de l'extérieur par un autre processus, qu'il s'agisse d'un éthique ou d'un autre processus culturel. En des temps malsains, les besoins sont développés de manière purement économique, et là-dessus les humains qui pensent de manière malsaine sont en fait contents/heureux. À l'époque qui a conduit à notre catastrophe sociale, à l'époque où le carcinome social, la maladie sociale cancéreuse, s'est peu à peu développée, vous avez pu voir à tous les coins de rue comment le besoin qui ne devait pas venir de la structure sociale elle-même, mais qui devait venir d'autres tâches culturelles de l'humanité dans la structure sociale, devait être généré par le processus social lui-même. Pendant un certain temps, on a toujours lu et relu : "Faites de bonnes soupes avec Maggi ! - Eh bien, le besoin de Maggi ne serait certainement pas né sans cette publicité ! Cette publicité est issue de la pure économie de peuple.

198

Ce n'est pas un besoin qui s'est produit de manière réelle. Créer ainsi des besoins, susciter un intérêt artificiel pour un produit déterminé, c'est tout aussi malsain et cela doit conduire à la maladie de l'organisme social que si, en tant que médecin, vous vouliez par exemple encourager un garçon qui devrait apprendre quelque chose, non pas par des moyens moraux, mais en lui donnant une petite pilule pour que, grâce à cette pilule, il soit peut-être stimulé ici ou là et devienne plus assidu grâce à son estomac. C'est ce genre de bricolage social, qui résulte du fait que l'on a tout mis sur le dos d'un soi-disant monon, d'un homoncule social, qui est à l'origine de notre présent catastrophique. Car ce n'est pas l'organisme social lui-même qui à



la permission de produire les besoins d'un côté, et de l'autre côté, il n'a pas non plus la permission de produire des marchandises qui devraient seulement servir l'organisme social en tant que tel. L'organisme social doit recevoir la marchandise livrée de la base naturelle. Il doit recevoir les besoins livrés de l'autre côté, de l'évolution de l'humanité elle-même.

C'est pourquoi la question de la population n'a aussi jamais la permission de devenir une question sociale. Et cela signifie justement la méconnaissance du rapport correct entre humain et économie de peuple, que j'ai évoquée hier. Cela signifie qu'à notre époque, on ne sait pas faire la différence entre le porc et l'humain, comme je l'ai indiqué hier à la fin, cela signifie que l'on fait du problème de la population un problème social. Si une forte multiplication/augmentation des humains ou un maintien de la population à un certain niveau est souhaitable, cela n'a jamais la permission de dépendre de considérations d'économie de peuple, mais là d'autres considérations éthiques et spirituelles doivent être prises en compte. En discutant de cette question, il faut tout particulièrement tenir compte du fait que si l'on travaille artificiellement, par le biais de l'économie de peuple, à une augmentation importante de la population, on contraint alors des âmes qui n'ont peut-être pas voulu s'incarner avant quatre ou cinq décennies à descendre dès maintenant, et à descendre de cette manière dans un état/contexte d'autant plus mauvais. Ainsi, une augmentation de la population, sous circonstances, signifie une contrainte,

199

que vous exercez sur les âmes, qui doivent ensuite entrer dans l'incarnation corporelle dans un état d'autant plus mauvais. C'est ce qui explique le niveau de marécage moral dans certaines circonstances. La question de l'augmentation ou de la stabilité de la population, ou même de sa diminution, ne doit jamais être une question d'économie, mais doit être une question éthique, morale, bref, absolument de la conception d'esprit et même spirituelle de la vie et du monde. Toutes ces choses n'entrent dans une sphère saine que si elles sont saisies spirituellement-scientifiquement. C'est pourquoi vous comprendrez la nécessité d'une fondation spirituelle-scientifique de toute pensée sociale. Si vous aimiez vraiment vous occuper de tout ce qui se dit et s'écrit actuellement sur la question sociale, alors vous seriez déjà poussé, en voyant la stérilité qui se cache dans toutes ces choses, à vouloir enfin appliquer cette pensée aiguë qui est nécessaire à ces choses.

Tout comme les successeurs de Platon et d'Aristote ont dû se décider à dire : L'humain en tant qu'esclave ne doit pas être une marchandise, les successeurs de l'humanité actuelle doivent apprendre à dire : la force de travail ne doit en aucun cas être une marchandise, mais l'humain doit être poussé à servir et à travailler pour ses semblables par d'autres impulsions, et non par la valeur de ce qu'il produit. La valeur d'économie de peuple de ce qui est produit ne pourra jamais être réglée en fonction du travail dépensé ou épargné, mais uniquement en fonction du rapport de détente justifié entre la marchandise et les besoins. Ce n'est donc ni la force de travail accumulée ni la force de travail épargnée qui décide, car on ne se tient pas par son travail dans le processus d'économie de peuple, on ne travaille pas pour l'épargne du travail, mais on achève simplement la marchandise par le travail pour qu'elle entre dans un rapport de tension déterminé avec le besoin correspondant. Le besoin correspondant peut déterminer qu'une marchandise à laquelle on



consacre beaucoup de travail doit sous circonstances être bon marché, le besoin peut déterminer, dans un processus d'économie de peuple sain, qu'un travail auquel peu de travail doit être appliqué,

200

est peut-être même plus cher ; le travail fourni ne peut pas être déterminant. C'est ce qui ressort de la confrontation/discussion actuelle. C'est pourquoi, pour celui qui voit clair dans ces choses, il en résulte l'exigence radicale d'aller chercher l'impulsion au travail d'un tout autre côté que la valeur d'économie de peuple de la marchandise, qui est justement déterminée par le rapport de tension évoqué.

Seul celui qui comprend ces choses peut alors décider des deux questions sociales<sup>30</sup> importantes qui se posent aujourd'hui : l'obligation de travailler, l'obligation au travail comme le veulent les bolcheviks, ou le droit au travail, comme aussi on le nomme. Mais celui qui ne fouille pas dans les profondeurs auxquelles nous avons fait allusion aujourd'hui ne parlera jamais que de choses confuses et insensées, qu'il parle de droit au travail ou d'obligation de travailler/contrainte au travail à n'importe quel poste ou dans n'importe quel but. Ce n'est qu'en creusant dans les profondeurs que l'on a le droit de parler de telles questions. Et c'est aujourd'hui une question sérieuse que d'acquérir le droit d'avoir la permission d'avoir son mot à dire sur ces choses. Alors, de cela plus la prochaine fois.

201

## DIXIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 31 janvier 1919

Quelle forme peuvent avoir les revendications sociales dans le présent ? Ordre économique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : corporations, guildes, etc. Dislocation de ces liens avec l'épanouissement/le déploiement de l'âme de conscience. Développement de l'individualisme économique par la manière de production capitaliste. Situation actuelle à l'Ouest : impulsions démocratiques bourgeoises sans compréhension pour le mouvement prolétarien ; au centre et à l'Est : structures étatiques en ruine, économie détruite. Les "programmes d'Erfurt" de la social-démocratie : transposition des conceptions de science de la nature sur l'organisme social. Karl Kautsky. Jaffé. Les prestations des machines en rapport au travail humain.

On peut dire qu'une grave tragédie pèse sur l'humanité actuelle. Cela vous apparaît-01 tra clairement dans le contenu des diverses considérations que nous avons char-ruées ces derniers temps. Ces considérations ont porté en grande partie sur différents points de vue qui entrent en ligne de compte dans le développement du problème social, de l'énigme sociale de notre époque. Et c'est tout de suite par rapport à cette énigme sociale que nous pouvons dire qu'une certaine tragédie sérieuse pèse sur l'humanité actuelle. Nous voyons comment la question sociale, qui a été jusqu'à présent plus ou moins considérée comme une question théorique par de nombreuses personnes, en particulier par ce qu'on appelle l'intelligentsia, prend une forme pratique vraiment très significative à travers de vastes territoires du monde civilisé. Et ce qui est déjà tragique par rapport à cette affaire, c'est que c'est précisément là où l'énigme sociale apparaît directement à la surface de l'être-là dans la vie pratique que les humains, on peut le dire, de toutes les professions et de toutes les classes sociales, sont extraordinairement mal préparés à la situation sociale du présent. Si les humains se trouvent maintenant placés dans le monde de telle sorte qu'ils se voient obligés, en de nombreux endroits, non seulement de tenir des discours sur la question sociale, comme c'était le cas auparavant, mais de juger de ceci ou de cela en ce qui concerne l'organisation sociale - il est facile de voir dans les conditions actuelles que cela doit se produire -, alors les humains ne trouvent pas la possibilité d'acquérir des points de départ pour de tels jugements.



Ils ne trouvent pas la possibilité de développer la pensée juste pour de tels jugements, qui sont devenus aujourd'hui d'une brûlante nécessité. Nous voyons bien qu'au cours des derniers siècles, les dirigeants de la bourgeoisie ont adopté, pour l'usage quotidien, mais aussi pour l'usage hebdomadaire et annuel de leur pensée, certaines formes de pensée qui, même si ce n'est pas toujours le cas,

202

sont issues de la pensée de science de la nature des temps modernes. Donc des humains qui absolument pensent actuellement, même s'ils ne pensent pas du tout aux sciences de la nature, pensent en fait selon la science de la nature ; ils pensent ainsi que c'est bon, dans la science de la nature, ainsi que celle-ci s'est formée actuellement. Et avec ce penser on n'avance aussi pas d'un véritable pas plus loin dans les affaires sociales. Mais les gens ne veulent le plus souvent pas encore se l'avouer aujourd'hui. Ils aimeraient attribuer toute la confusion qui s'est installée à toutes sortes d'autres choses. Ils aimeraient ne pas encore jeter un coup d'oeil sur ce qu'ils devraient en fait se dire : nous sommes devant à un chaos social en rapport à une grande partie du monde civilisé ; nous devons avoir un jugement, mais nous n'avons pas vraiment de points de repère pour ce jugement dans les habitudes de pensée que nous avons charuées jusqu'à présent.

On doit, quand on veut pousser devant les yeux toute la gravité tragique du fait ainsi évoqué, se rendre clair ce qui suit. On doit se rendre remarquable comment, depuis le 16<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècle, s'est lentement préparé ce qui a éclaté aujourd'hui, et comment, depuis le 16<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècle, l'humanité dirigeante n'a rien fait pour se faire une idée réelle de ce qui est nécessaire. Les ordres économiques qui ont été brisés depuis les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles ne sont justement plus là aujourd'hui. Ils ont été remplacés, au fond, par une sorte de chaos économique, ou mieux dit, d'anarchie économique, jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'humanité s'efforça à nouveau à un tel façonnement des collectivités sociales par lequel on devrait sortir de l'anarchie économique. Mais elle y aspirait avec des moyens insuffisants. Considérons cette situation des choses une fois d'un peu plus près, toutefois seulement d'un peu plus près exactement.

Si nous regardons en arrière, avant le 16<sup>e</sup> ou le 17<sup>e</sup> siècle, nous voyons que l'humanité était économiquement membrée/articulée en associations professionnelles plus ou moins solides, dont la structure interne est aujourd'hui

203

encore peu connue des gens, mais elles étaient structurées et organisées de telle sorte qu'elles pouvaient, dans une certaine relation, offrir une sorte de satisfaction à la vie de l'humanité de l'époque. C'était avant toute chose dans les organisations professionnelles qui existaient sous forme de corporations, de guildes et ainsi de suite, que l'individu avait la possibilité d'être intéressé de tout son être à son organisation professionnelle. On pourrait dire qu'il était intéressé avec toutes ses aspirations. Celui qui appartenait à une organisation professionnelle en tant qu'apprenti pouvait espérer devenir un jour compagnon, voire maître. Il pouvait espérer gravir les échelons sociaux. Et même dans une autre direction, en ce qui concerne la régulation de la production et de la consommation, ces organisations ont été plus ou moins utiles à certaines périodes de l'évolution de l'humanité.



C'est alors que monta l'époque moderne. Nous savons, grâce à nos considérations<sup>04</sup> spirituelles-scientifiques, comment ce temps récent est en fait d'après son être/essence intérieure. L'humain veut se placer consciemment au sommet de sa propre personnalité. Il veut développer l'âme de conscience. C'est quand même, quand aussi masqué par les différentes conditions/rapports, l'impulsion intérieure de ce qui lutte, de ce qui se développe dans le temps récent. Les anciennes associations professionnelles, qui étaient nées d'aspirations humaines tout à fait différentes, n'étaient plus adaptées à cette aspiration à développer l'élément personnel, individuel, de l'être humain. Nous voyons donc comment, à partir du 16<sup>e</sup> et du 17<sup>e</sup> siècle, un certain individualisme se développe aussi dans le domaine de la vie de l'économie, comment les anciennes associations, les anciennes communautés sociales sont détruites. Nous voyons certains phénomènes de transition lors du passage à cette désintégration ; nous voyons comment, précisément aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, se forme temporairement ce que l'on pourrait appeler la monopolisation de différentes branches de production. Mais nous voyons ensuite comment, sous l'influence de l'individualisme économique, se développe une sorte de mouvement anti-monopole qui dure en fait jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, et qui a ensuite conduit à la récente manière de production capitaliste.

204

Cette nouvelle manière de production capitaliste tient compte, d'une certaine manière, de l'individualisme. Les anciennes communautés professionnelles ont éclaté, l'initiative économique est passée aux humains individuels, aux capitalistes qui sont devenus des entrepreneurs et dont le courage de prendre des risques a déterminé si maintenant la vie économique a prospéré ou non. À côté, l'être technique moderne s'est développé et a complètement transformé toute la vie économique, créant en fait d'abord la classe prolétaire moderne. Et la conséquence en fut que le capitalisme se développa d'un côté, et le prolétariat de l'autre, et qu'en raison de la vie au jour le jour/de la main à la bouche, par l'inattention et le manque d'intérêt des humains dirigeants pour la vie économique, il y eut finalement une incompréhension complète entre les capitalistes dirigeants et leurs partisans/annexes et la population prolétarienne laborieuse. Les grandes différences qui existent à travers le monde, précisément en ce qui concerne la situation sociale de l'humanité - nous les avons examinées -, sont ignorées par une grande partie de ceux qui veulent aujourd'hui s'attaquer au problème social d'une manière ou d'une autre. Il faut garder à l'esprit que les États occidentaux d'Europe, avec leur annexe américaine, se sont tournés au cours des dernières années vers ce que l'on peut appeler la démocratie bourgeoise. Cette démocratie bourgeoise compte sur certains idéaux de liberté et d'égalité, qu'elle transfère ensuite à la vie économique. Mais cette démocratie bourgeoise est restée jusqu'à un certain point arriérée, arriérée dans la mesure où elle applique les principes, les principes, en quelque sorte les points du programme de la bourgeoisie, tels qu'ils se sont formés avant l'ère moderne des machines proprement dite. Nous voyons donc que dans les pays occidentaux, cette démocratie bourgeoise se développe, se donne un corps, une certaine forme sociale, mais qu'elle est peu à peu influencée par ce qui est le produit de l'âge moderne des machines, influencée par le prolétariat. Or, dans ces pays occidentaux, on ne compte pas encore de manière radicale avec la population prolétarienne.

205





Nous voyons alors comment, en Europe centrale, l'évolution récente a montré de 05 manière terriblement claire où nous allons. Quelle était donc la nature fondamentale de ces États moyens ? Oui, la nature fondamentale de ces États moyens était que la structure étatique était ancestrale. Les concepts selon lesquels les structures étatiques se sont formées en Europe centrale, et jusqu'en Russie, étaient au fond des concepts ancestraux. On les avait conservés de telle sorte - qu'ils soient monarchiques ou non, cela n'entre pas en ligne de compte - que l'on a développé les collectivités pour en faire des structures étatiques dites modernes. Ces structures étatiques modernes d'Europe centrale et jusqu'en Russie sont en fait des vestiges de la conception et de la sensibilité médiévales. Elles sont aussi conçues de telle sorte que leur structure correspond à du moyenâgeux. Mais la vie ne se plie pas à de tels concepts. Dans les territoires où de telles collectivités se sont formées, l'économie, le corps économique est né d'une nécessité bien plus forte que celle qui s'était transplantée depuis le Moyen-Âge. Et ce corps économique a ses propres lois, il exige ses propres lois.

Maintenant entra de part en part le générateur de maladie que les exigences de la 06 moderne vie de l'économie se sont tournées vers les anciennes structures étatiques et l'on a cru pouvoir faire pénétrer cette vie de l'économie dans les anciennes structures d'état. D'une certaine manière, ce qui était ou est un élément tout à fait nouveau, la vie de l'économie, devait être inséré dans le corps de l'État, qui a grandi à partir de conditions tout à fait différentes. C'est alors que s'est produite la catastrophe moderne, la terrible catastrophe de ces dernières années. Et au sein de cette catastrophe, il s'est avéré - car cela fait partie de la compréhension du déroulement de cette catastrophe, ce que je vais dire maintenant - qu'il est impossible d'unifier la vie de l'économie moderne avec les anciens concepts d'État. Il s'avère maintenant, après que cette catastrophe ait pris un caractère de crise au cours des derniers mois, que ces structures étatiques d'Europe centrale sont maintenant balayées.

206

Les structures étatiques ont disparu, le corps social économique aussi, et il ne peut plus y avoir par la suite - comme tout un chacun pourrait le comprendre aujourd'hui - de couplage des nouvelles exigences économiques avec les anciennes corporations d'État, parce que ces anciennes corporations d'État, au lieu de se moderniser dans le sens de la vie moderne, se sont laissés balayer.

On se tient là devant une perspective singulière. Dans les États occidentaux, le mou-07 vement qui doit s'étendre à toute l'humanité moderne est provisoirement arrêté. Il ne peut être arrêté que tant que les anciennes impulsions démocratiques bourgeoises, qui ne tiennent pas encore compte de la vie de l'économie moderne, sont si fortes qu'elles peuvent étouffer la vie prolétarienne. Dès l'instant où cette vie prolétarienne ne pourra plus être réprimée dans les États occidentaux, l'humanité myope de ces États occidentaux devra aussi envisager qu'elle joue aujourd'hui à un jeu de hasard avec la vie. Les humains ne veulent absolument pas s'entendre dire cela en temps voulu. Mais pour les pays d'Europe centrale et orientale, l'étincelle est déjà tombée dans le baril de poudre. Ce n'est qu'un anachronisme si, par pure paresse de pensée, on y parle encore de concepts qui n'existent plus, qui ne sont plus là. Au lieu de prendre conscience qu'il faut vraiment s'adresser à de nouveaux



concepts, on continue dans certains cercles à parler de la Russie, de l'Allemagne, voire de l'Autriche, qui n'existe même plus extérieurement. Certains parlent encore ainsi, alors que dans ces domaines, il apparaît déjà clairement que ce qui a été transmis de longue date devrait tout simplement être abandonné, y compris dans les formes de pensée. Cela, les humains veulent si difficilement le comprendre qu'ils ne devraient pas seulement porter des jugements sur ce qui leur heurte le bout du nez immédiatement - car ces jugements ne seront jamais pertinents-, mais qu'ils ont à transformer leur apprendre avec leur penser. Cela les humains du présent veulent bien correctement difficilement le comprendre.

207

Maintenant, cette volonté de ne pas comprendre la nécessité de réapprendre/re-08 tourner l'appris, cela repose principalement sur ce que les humains sont convaincus comme des rocs que la façon de penser comme elle s'est développée au cours des derniers siècles et comme elle convient si extraordinairement bien aux professions scientifiques, est absolument inappropriée à la résolution de la question sociale. Cela les humains ne veulent pas le comprendre. Ils ne veulent pas comprendre qu'ils ont développé une certaine pensée et que le monde extérieur a développé une certaine vie qui exige une toute autre pensée que celle qu'ils ont eux-mêmes développée. C'est ce que les humains ont du mal à comprendre, bien que les faits qui entrent en considération parlent un langage extraordinairement significatif.

J'aimerais attirer l'attention sur un fait qui dans un sens éminent, s'il était correcte-09 ment pris en compte, serait instructif. Les personnes qui s'intéressaient de manière plus impartiale au développement de la vie moderne ont pu, d'une certaine manière, vivre une sorte de surprise théorique au début des années quatre-vingt-dix du siècle dernier, lorsque la social-démocratie allemande, qui a toujours été la tendance la plus avancée de la social-démocratie, est passée de son idéal antérieur à l'idéal de ce que l'on appelle le "programme d'Erfurt" - élaboré au début des années quatre-vingt-dix lors des jours du congrès du parti à Erfurt. Dans ces idéaux antérieurs, si je peux utiliser cette expression pour désigner simplement certains objectifs de propagande, il y a encore quelque chose, aimerais-je dire, du penser non de science de la nature. Avec le programme d'Erfurt, le mouvement ouvrier moderne débouche entièrement sur la superstition à l'égard de la pensée de science de la nature. A partir de là, on veut en fait d'abord à maîtriser toute la question sociale à l'intérieur du prolétariat de telle sorte que l'on n'utilise pour cette maîtrise que de la pensée formée selon la science de la nature. On peut dire que tout ce qui constituait les idéaux sociaux-démocrates des ouvriers avant le programme d'Erfurt se résumait à deux points du programme, à deux idéaux. Ces deux points étaient, premièrement, l'abolition du système du travail salarié et, deuxièmement, l'élimination de toutes les inégalités sociopolitiques. Ainsi, vous avez ces deux points de programme reposant à la base, j'aimerais dire, encore un penser beaucoup plus général/universel

208

qui fait souche de jugements de l'humanité, qui était à mesure de sentiment, instinctif et devenu conscient dans les derniers siècles, et qui compte fondamentalement sur l'humain comme le centre des aspirations sociales. On veut donc abolir le



travail salarié, le système du travail salarié. Cela signifie que l'on veut donner à l'humain une existence/un être-là digne de l'humain - cela n'a jamais été clair dans les esprits, ce que nous présentons maintenant clairement à partir de la science de l'esprit - en n'assimilant plus le travail d'un humain à une chose qui est vendue comme marchandise, en ne traitant pas la force de travail comme une marchandise. On veut abolir le système du travail salarié et on veut mettre en place un autre système qui n'oblige plus l'humain à vendre son travail personnel. C'est donc quelque chose qui compte encore avec l'humain en général/l'universellement humain . Il en va de même pour l'élimination/la mise de côté de l'inégalité sociale et politique.

Cette idée fondamentale de l'idéal socialiste d'autrefois a été abandonnée au début 10 des années 90 du siècle dernier avec le programme d'Erfurt. Et là, deux autres points sont devenus les objectifs. Ces deux autres points sont, premièrement, la transformation de la propriété privée capitaliste des moyens de production en propriété sociale/sociétale, c'est-à-dire la socialisation des moyens de production. Les machines, le foncier et ainsi de suite, doivent passer de la propriété privée à la propriété sociale/sociétale. C'était le premier point. Le deuxième point était la transformation de la production marchande en production socialiste, réalisée par et pour le corps social/sociétal. Ces deux points du programme sont, dans la forme de pensée qui y prévaut, tout à fait adaptés à la pensée purement de science de la nature des temps modernes. Il n'est plus parlé de ce que l'humain doit acquérir ou conquérir quoi que ce soit. Il n'est pas parlé d'abolir le système du travail salarié. Il n'est pas question d'une quelconque suppression/mise de côté de l'inégalité sociale ou politique, mais il est parlé d'un processus, vu de l'humain, entièrement extérieur, qui doit s'accomplir, de quelque chose qui doit s'accomplir selon le processus de la cause et de l'effet,

209

comme se montrent les phénomènes naturels eux-même dans leur déroulement, dominée par la cause et l'effet. Il devrait simplement, tout à fait égal, ce que l'humain subit par cela comme transformation, être transformé la propriété privée des moyens de production en propriété commune des moyens de production. Et l'ordre économique ne doit plus être celui de la production de marchandises, mais celui de la production socialiste : la communauté elle-même doit produire, et ce qui est produit doit aussi être là pour la communauté. La production de marchandises, c'est-à-dire la production que l'individu promeut par son initiative privée et qui est ensuite livrée sur le marché pour y être à son tour achetée par les autres, se distingue de la production socialiste par le fait que la production socialiste applique en quelque sorte à l'ensemble de la communauté le principe de l'autoproduction, où celui qui produit quelque chose le consomme à son tour. La production de marchandises compte avec l'humain individuel. L'un des individus produit quelque chose, le met sur le marché ; l'autre individu le retire du marché en l'achetant. La production socialiste revient à nouveau à la production primaire/originelle, où l'individu produit lui-même ce qu'il consomme - du moins les gens s'imaginent que cela a existé autrefois -, mais maintenant ce n'est pas l'individu qui doit le faire, mais la communauté. Le marché cesse, c'est une communauté quelconque qui produit ce qui est à produire. Le produit ne devient pas une marchandise, mais c'est reparti sur ceux qui appartiennent à la communauté ; ceux qui le fabriquent, ils le consomment aussi.



Il s'agit donc de transposer les concepts de pure science de la nature à l'organisme 11 social. Aujourd'hui, les gens n'aiment pas du tout s'engager dans des différences comme celles qui apparaissent dans le programme socialiste avant le congrès d'Erfurt et dans le programme socialiste après le congrès d'Erfurt, parce que les gens n'aiment pas du tout penser aujourd'hui, bien qu'ils s'imaginent tellement de choses sur leur pensée.

Mais une autre misère s'y ajoute. Cette misère, nous pouvons l'étudier en particu-12 lier si nous considérons, je dirais, l'un des écrivains classiques qui ont œuvré

210

à l'intérieur de l'énigme sociale, lorsque celle-ci était encore une question plus théorique, par exemple *Karl Kautsky*. Kautsky dit dans un de ses écrits, en essayant de démontrer que l'ordre économique capitaliste doit passer à l'ordre socialiste, que lors de cette transition, la production de marchandises en tant que telle doit cesser et qu'elle doit être remplacée par l'autoconsommation/la consommation propre, de sorte que le consommateur soit en même temps le producteur, c'est-à-dire une communauté. Mais il soulève en même temps la question : Quelle peut être cette communauté ? Et là, il donne la réponse : ce ne peut être naturellement que l'État moderne. - Cela signifie qu'il donne la réponse qu'il n'aurait en tout cas pas dû donner. Il n'a pas compris, et les gens de sa sorte ne le comprennent pas encore aujourd'hui, que l'État qu'ils appellent l'État moderne n'était pas du tout une entité moderne. Les États qui ont été balayés en Europe centrale et orientale n'étaient pas des entités modernes, mais ils existaient depuis toujours dans des conditions tout à fait différentes de celles de la vie économique moderne, et il n'y avait tout simplement pas de lien - comme ces gens le pensaient - entre la vie économique moderne et ces entités étatiques. C'est pourquoi nous voyons que ces structures étatiques ont été balayées. Il ne restera rien qui ne soit une question dans tous les domaines de la vie pratique ; il ne restera que des questions. Et pour répondre à ces questions, qui ne sont pas théoriques, mais qui sont des faits, il faudra justement une pensée entièrement nouvelle. Comme je vous l'ai montré dans les réflexions que nous avons charruées ces dernières semaines, cette nouvelle pensée règne donc en ce que l'on envisagera qu'on devrait étudier les lois fondamentales de l'organisation de l'humanité comme on étudie spirituellement-scientifiquement les lois fondamentales de l'organisation individuelle de l'humain.

211

Si nous étudions les lois fondamentales de l'organisation humaine individuelle, 13 vous savez que nous arrivons à la triade du système sensoriel-nerveux, du système rythmique et du système métabolique. Et ce n'est qu'en comprenant l'interdépendance de ces trois systèmes dans l'organisme que l'on peut comprendre ce qu'est l'humain dans le temps. Dans le domaine de la vie extérieure, cela correspond à la compréhension des trois éléments de l'organisme social, qui doit se décomposer en un système spirituel, en un système économique et - si nous pouvons nous exprimer ainsi - en un système de droit, dans lesquels seulement le système de droit extérieur, le système de droit politique est contenu, mais dont est exclu le droit privé ou le droit pénal.

Tout de suite ainsi que la science de la nature moderne ne veut rien savoir de cette 14 triarticulation de l'humain et met tout ce qui est en l'humain dans le même sac/en



une même prestation, ainsi la pensée sociale moderne ne veut rien savoir de cette triarticulation du corps social. Et c'est parce qu'elle ne veut rien savoir de cette triarticulation/ce trimembrement du corps social qu'elle se trouve et se trouvera si désemparée tant qu'elle ne voudra rien savoir de ce qui doit se passer face aux grandes exigences pratiques que chaque jour apporte aujourd'hui. Une régénération de la pensée est justement nécessaire. Il est nécessaire de reconnaître qu'avec les concepts modernes de science de la nature, qui rendent de grands services dans un certain domaine, on ne peut pas faire un seul pas en avant dans le domaine de la vie sociale.

Et c'est ainsi que nous voyons apparaître des phénomènes tout à fait étranges. On 15 peut dire que ce n'est vraiment plus un phénomène extraordinaire que les gens commencent à penser plus ou moins socialement, et ce n'était pas non plus un phénomène extraordinaire que certains humains pensaient socialement avant la terrible catastrophe de ces dernières années, qui montre justement en partie l'énigme sociale dans sa forme originelle. Mais nous constatons alors, précisément lorsque nous observons les principaux professeurs d'économie de peuple dans leurs conceptions, dans leurs idées principales, à quel point ces gens sont en fait désemparés face aux phénomènes. Je vais vous lire, par exemple, une définition qu'un professeur d'économie politique/de peuple respecté dans certains cercles, *Jaffé*, a donnée de ce qu'il considère comme l'état idéal souhaitable d'un organisme social.

212

Jaffé décrit d'une manière qui correspond tout à fait aux notions auxquelles l'humanité moderne est parvenue dans ce domaine, ce qu'il croit devoir décrire, et il résume ensuite comment il pense que l'état social doit correspondre aux exigences de l'humanité moderne, aux exigences du développement industriel moderne et des autres développements. Regardez cette définition, que je qualifierais de fondamentale, qui n'est vraiment pas l'un des produits les plus insignifiants de la pensée économique moderne. Je veux donc lire très lentement ce que Jaffé indique comme étant l'état idéal de l'organisme social qui doit venir. Il s'agit de ce que "l'état/le contexte de l'organisation économique dans lequel tous les membres du peuple sont soudés en une unité organique, chacun étant placé à sa place de membre serviteur d'une communauté qui, en fin de compte, le sert lui-même, qui lui assure non seulement extérieurement une existence digne de l'humain, mais qui confère aussi à son travail la dernière dignité, parce qu'il ne poursuit pas des buts individuels, mais est au service de la collectivité".

Je crois qu'une grande partie de ces humains qui développent leur pensée dans le 16 sens des habitudes de pensée du présent trouvent cette définition extrêmement pertinente et spirituelle, qu'elles diront même qu'elle est tout ce qu'il y a de plus souhaitable. On devrait aspirer à un état d'organisation économique dans lequel chaque individu est correctement intégré, placé à sa place, accomplissant son travail qui lui assure non seulement une existence digne de l'humain, mais qui le sert aussi en ce qu'il fournit lui-même par ce travail le service correspondant à la communauté. Avoir obtenu une telle définition donnera à certains, qui croient aujourd'hui pouvoir penser correctement, l'impression suivante : Mon Dieu, comme je suis intelligent, car j'ai enfin trouvé comment cela doit être, comment la chose doit être en réalité ! - Et pourtant : "La pauvreté vient de la pauvreté ! "C'est aussi une



définition du travail, et ces définitions ne se distinguent absolument pas de la définition selon laquelle la pauvreté vient de la pauvreté.

213

Car cette définition est telle qu'elle est en fait tout aussi bien adaptée à l'organisation sociale actuelle que nous avons, ou du moins que nous avons eue jusqu'à la guerre, ou que certains États, comme l'Allemagne, ont eue pendant la guerre. Mais on peut aussi dire qu'aucun État du présent ne correspond à cette définition. Une telle définition est l'image type du non-dit le plus abstrait. Et c'est ainsi que l'on peut voir aujourd'hui les gens déployer leur intelligence sur des systèmes qui, en fin de compte, ne s'approchent même pas de la réalité avec ce qu'ils produisent comme définitions intelligentes. Car prenons cette définition de Jaffe. Il veut décrire un état économique idéal pour l'avenir. Il s'agit d'un état d'organisation économique dans lequel tous les membres du peuple sont soudés en une unité organique. C'est vraiment le cas aussitôt qu'il y a un État, même le plus mauvais ! Tous les membres du peuple sont malgré tout liés d'une manière ou d'une autre en une unité organique. Si l'humain a répandu la lèpre sur tous ses membres, tous les membres sont aussi atteints de la lèpre, ils sont soudés en une unité organique ! Vous pouvez en effet rencontrer/atteindre un corps lépreux et un corps sain avec exactement la même définition, si seulement vous gardez cette définition générale de manière appropriée. Tant que vous vous en restez à la théorie, personne ne le remarque. Mais si la situation est telle que maintenant, que la maladie est déclarée et devrait être guérie, là s'avèrent les concepts qu'alors les gens ont, le patrimoine/la capacité de jugement, qu'alors les gens ont, justement comme absolument inapproprié.

Alors, plus loin, il dit "... où chacun est placé à sa place comme membre serviteur 17 d'une communauté...". Eh bien, c'est vraiment ce qui s'est passé pour la plupart des humains, par exemple à l'intérieur de l'Empire allemand, à l'exception de quelques personnes qui ne voulaient absolument rien avoir à faire avec un État, à savoir que chacun est un membre serviteur dans un ensemble, n'est-ce pas ? Au moins, il dépose son bulletin de vote. "Membre serviteur d'une communauté qui finalement le sert lui-même", c'est vrai aussi, c'est vrai pour la pire des structures étatiques. "Qui ne lui assure pas pas seulement une existence/un être-là extérieurement",

214

quelque chose ressort un peu, mais cela reste une phrase, un appendice, car c'est une phrase prononcée en dessous du reste de la phraséologie. Pour "mais donne aussi à son travail la dignité ultime", tout dépend de ce que l'on entend par cette dignité. "Parce qu'il ne poursuit pas des objectifs individuels, mais est un service pour la collectivité", cela peut être le cas même dans le pire des États !

Une définition intelligente d'un professeur d'économie de peuple réputé n'est rien 18 d'autre que : la pauvreté vient de la pauvreté. - Une grande partie de l'humanité souffre aujourd'hui pratiquement de cette caractéristique de l'abstraction sans essence. C'est à peine si les gens se rendent compte de ce qui se tisse et s'occidentalise comme réalité derrière les apparences. Que l'on songe seulement à quel point les humains sont loin d'envisager, ne serait-ce que dans la pratique, quelque chose comme la triarticulation, que nous citons ici comme l'essentiel fondamental ! Les humains s'imaginent encore aujourd'hui qu'ils pourraient trouver une formule



quelconque qui permettrait, disons par exemple - c'est devenu un mot-clé - de "socialiser". Oui, ce n'est pas beaucoup mieux, même si la comparaison est un peu boiteuse, que si quelqu'un devait trouver une science par laquelle on peut digérer. L'organisme humain doit digérer dans sa vie réelle. Pour cela, il doit être divisé en trois dans sa vie réelle ; alors, il entretiendra en réalité la fonction vitale de manière adéquate grâce à la bonne coopération des trois membres. Si vous structurez réellement la communauté selon la triplicité/triade, vous n'avez pas besoin d'une formule de socialisation, alors ce qui veut se socialiser se socialisera de soi-même.

Pensez seulement une fois à la complexité infinie de ce qui se passe dans l'orga-19 nisme humain. Pensez donc, si vous deviez imaginer tout ce qui se passe dans les deux heures qui suivent votre repas de midi ! Vous avez mangé, ce que vous avez mangé est digéré : c'est un processus extrêmement compliqué, qui se décompose en d'innombrables détails. Pensez donc que vous devriez y réfléchir : vous ne pourriez évidemment pas y réfléchir du tout ! Et si la digestion de tout le monde dépendait du fait qu'on y réfléchisse,

215

vous ne pourriez pas vivre un seul jour ; vous ne pourriez pas vivre un seul jour. Aujourd'hui, ici ou là, des comités veulent se réunir pour trouver les formes de socialisation. Or, ce qui est la vie publique de l'humanité est aussi un processus très compliqué, qui ne peut pas plus être arrêté dans ses détails que le processus de digestion, par exemple, ou le processus de pensée lui-même, ou le processus de respiration. Mais si l'on a des impulsions triarticulées et qu'on les laisse agir ensemble, alors il se passe ce qui est correct. Prenez un exemple. On ne peut guère lire aujourd'hui un écrivain socialiste ou social sans être étonné de ses connaissances extraordinairement riches. Les écrivains bourgeois, mais surtout les écrivains socialistes, ont rassemblé une somme énorme de toutes sortes de statistiques et d'autres matériaux historiques, jusqu'à l'époque la plus récente, afin d'étudier l'évolution nécessaire de l'humanité jusqu'à nos jours. A partir de ce qui s'est développé, ils veulent maintenant reconnaître les nécessités de la manière dont on doit, disons, socialiser. Mais dans ce processus, qui se déroule au sein de la communauté humaine, les choses se passent de manière singulière. Ils saisissent un phénomène par un bout quelconque, et il leur échappe aussitôt par l'autre bout ! Ils socialisent alors, comme il leur semble nécessaire de socialiser, en prenant à l'une des extrémités, toute l'histoire leur glisse des mains de l'autre côté.

Considérons cela un peu par exemple. Prenons un seul fait : en 1910, une usine amé-20 ricaine de fabrication de rails de chemin de fer pouvait produire en deux jours et demi autant de rails de chemin de fer que dix ans auparavant en une semaine entière. Mais toute la semaine, les ouvriers étaient à nouveau occupés ! Pour se faire une idée de la relation entre l'entrepreneur et l'ouvrier, on peut dire que ces ouvriers produisent en une semaine le double de ce qui était produit en 1900. Bien sûr, chaque ouvrier travaille deux fois plus pour le marché ! Cela se remarque aux différents rapports des ouvriers. Ce qui est réalisé par l'ouvrier

216

s'exprime naturellement dans la question prolétarienne. L'ouvrier sait naturellement très bien que l'entrepreneur gagne le double, plus que le double, et il en résulte des facteurs par lesquels l'ouvrier exige le double de l'entrepreneur. Mais si



l'on théorise maintenant et que l'on dit : "Eh bien, on peut payer l'ouvrier, peut-être pas le double, mais on peut le payer plus, car l'entrepreneur gagne naturellement tant et tant plus", on n'a saisi la question qu'à un seul bout. A l'autre bout, elle nous glisse à nouveau des mains, car les rails deviennent d'autant moins chers. Et cette baisse du prix des rails se manifeste à nouveau dans d'autres phénomènes de la vie sociale et corrige ce qui apparaît d'un côté comme une question prolétarienne. . On peut dire que les rapports sont si compliqués dans l'organisme social que si l'on aborde une question quelconque d'un point de vue, d'autres points de vue paralysent immédiatement ce que l'on a à dire.

Prenez un autre exemple. Prenez l'économie de peuple allemande. Je vous ai expli-21  
qué dans des considérations antérieures comment les machines retirent en quelque sorte la force de travail humaine des humains. On peut tout de suite dire de l'économie de peuple allemande qu'au cours des dernières décennies - elle a connu un essor considérable -, si l'on fait même abstraction des performances des locomotives, les machines ont fourni autant de travail que soixante-dix ou quatre-vingt millions d'humains, c'est-à-dire plus que la population de l'Allemagne. Une partie seulement de la population allemande est ouvrière, d'où il résulte qu'en Allemagne, dans l'économie moderne, dans les dernières années avant la guerre, un ouvrier a fait ce que quatre ou cinq ouvriers faisaient avant l'introduction de la machine. Imaginez le bouleversement que cela représente pour la vie générale ! Mais ce qui se produit là se produit à tant de points de la vie que si vous voulez socialiser d'une manière ou d'une autre en vous référant à un point de vue, vous faites les pires choses en vous référant à d'autres points de vue. Car cette vie sociale est justement aussi compliquée que la vie d'un être organique quelconque.

217

Et cela ne peut pas être la tâche de mettre dans une formule quelconque comment les choses doivent se passer, mais de donner à l'organisme social cette structure/cette articulation/ce membrement par laquelle il travaille de lui-même et met ainsi les choses en ordre, comme l'organisme humain met ses fonctions en ordre. Il ne peut s'agir que de cela.

Vous voyez donc qu'il faut appréhender la chose d'un tout autre côté. Elle doit être 22  
appréhendue du côté de la pénétration de l'essence/l'être réel de l'organisme social. C'est ce qui est plus important que tous les discours sur la communauté et la formation de communautés. Ce sera une extraordinaire école pour les pays d'Europe centrale et orientale, qui devront bientôt envisager qu'ils ne peuvent plus parler de nationalisation des moyens de production au sens habituel du terme. Pour l'instant, les gens parlent encore de ces choses selon leurs anciennes habitudes de pensée et ne pensent pas que les États ne sont plus là, qu'ils ont disparu, qu'il faut créer à leur place quelque chose de tout à fait nouveau, qui n'existe pas encore. On choisira tout d'abord des gens qui ont encore les anciennes notions en tête. Ils feront quelque chose selon ces anciennes notions, mais ce sera aussi peu un être humain que l'homoncule dans la cornue de Wagner. On verra alors qu'il n'est pas possible de procéder ainsi et il faudra se convaincre par la vie pratique que toutes les notions confuses que les dernières décennies ont fait remonter à la surface sont vraiment impossibles face aux situations pratiques auxquelles l'humanité est confrontée aujourd'hui.





Cela attirera votre attention sur le fait qu'il s'agit avant tout d'examiner la réalité 23 de telle sorte que l'on puisse en tirer la conclusion suivante : quelle forme peuvent prendre ces exigences sociales dans le présent ? J'ai attiré l'attention sur un point à maintes reprises. Les prolétaires peuvent dire aujourd'hui ce qu'ils veulent ; ce qu'un humain dit aujourd'hui est le plus souvent indifférent/égal, parce que ce qu'il dit existe dans sa conscience supérieure, tandis que ce qu'il demande, ce qui lui importe, est contenu dans sa conscience inférieure.

218

Aujourd'hui, on n'apprend presque pas à connaître les humains par ce qu'ils disent. On apprend beaucoup plus à les connaître par ce qui émerge de leur subconscient, par la manière dont les humains parlent, que par le contenu de ce qu'ils disent. Car le contenu de ce qu'ils disent n'est la plupart du temps que le contenu reproduit d'une époque morte ou déjà morte. Ce qui siège dans le sous-âme/sous l'âme des humains, c'est ce qui est nouveau.

Et c'est ainsi que nous voyons la population prolétarienne répandre partout des 24 concepts catégoriques, des mots qui lui ont été inculqués par le marxisme ou par d'autres sources. Et en vérité, parmi les impulsions - que n'y a-t-il pas parmi les impulsions ! -, c'est avant tout l'impulsion de ne plus laisser la force de travail humaine être une marchandise. Si l'on demande aujourd'hui au prolétaire moderne : Qu'est-ce que tu veux au juste ? - il répond : je veux la nationalisation ou la socialisation des moyens de production, je veux la socialisation et ainsi de suite. - Si, parmi les différents points que l'on peut connaître sous leur forme réelle, il mettait particulièrement l'accent sur le point suivant : je veux que ma force de travail ne soit plus une marchandise, mais quelque chose de tout à fait différent, alors il dirait la vérité.

Ainsi, dans cette pensée moderne, le plus ancien est mélangé à ce qui est incons- 25 ciemment contenu dans l'âme humaine comme la plus nouvelle, la plus moderne des exigences. Et les humains n'en sont pas conscients. C'est pourquoi nous voyons surgir une exigence qui est donc vraiment devenue sans objet pour une grande partie du monde cultivé : l'exigence de remplacer les anciennes communautés par des entreprises privées. Il est en fait grotesque pour les États qui ont disparu que l'État doive maintenant devenir entrepreneur à la place des entrepreneurs privés. Celui qui n'est plus là doit devenir l'entrepreneur ! Pourtant, les gens pataugent à cette question. On voit donc à quel point cette pensée et cette sensibilité modernes ont abouti à une impasse. Et c'est tout de suite de la question de savoir dans quelle mesure l'État ou toute autre communauté existante peut ou ne peut pas se substituer directement à l'entreprise privée, sur cette question sera parlé plus précisément demain.

219

## ONZIÈME CONFÉRENCE – Dornach, le 1er février 1919

*Le détachement du processus économique du personnel - La séparation de la vie morale-spirituelle des réalités extérieures de l'existence l'être-là Représentation socialiste du passage du capitalisme au socialisme. L'approche de science de la nature tifique de processus sociaux. Sans considération spirituelle- scientifique, pas de jugement social. Le développement du capitalisme. L'intervention du moral chez l'artisan du Moyen-Âge. L'ordre économique capitaliste : travailler pour le profit. Dissociation du processus économique de l'aspect personnel. Les quatre idéaux socialistes (socialisation des moyens de production, production uniquement pour les besoins, conditions de travail et de salaire démocratiques, plus-value à la communauté). Le côté moral de la question sociale. L'éveil des instincts animaux comme conséquence du manque d'intérêt spirituel. Économie : imagination ; esprit : Inspiration ; organisme politique : Intuition.*

Trad. F. G. - v. 02 - 20240630



Le socialisme est d'avis que ce qu'il appelle l'ordre économique socialiste est une<sup>01</sup> continuation immédiate et nécessaire, conforme aux causes, de ce qui s'est produit peu à peu dans l'ordre économique au cours des derniers siècles de l'évolution de l'humanité. En quelque sorte, celui qui a aujourd'hui une conception prolétarienne et socialiste de la vie pense que l'ordre économique capitaliste doit se transformer peu à peu en ordre économique socialiste, et ce pour la simple raison qu'au sein de ce qui s'est formé au cours des derniers siècles par le capitalisme, l'ordre économique socialiste est en quelque sorte déjà là. Certains disent, pour pouvoir caractériser précisément ce processus de pensée, comme ils le croient : tout ordre humain, tout ordre de vie, lorsqu'il est parvenu en quelque sorte à son point culminant, au sommet de son développement, contient déjà le germe pour ce qui suit.

Maintenant, vu de l'extérieur, je dirais même vu statistiquement - et les savants so-<sup>02</sup>cialistes aiment particulièrement les statistiques -, ce que je viens d'exposer en tant qu'ordre socialiste a beaucoup de mérites. La technique moderne a en effet transformé dans certains domaines - nous pouvons caractériser sommairement le processus de la manière suivante - ce qui était auparavant une entreprise à taille humaine, sous la tutelle de l'individualité humaine, en une grande entreprise. Il suffit de considérer l'industrie sidérurgique moderne comme un exemple tout à fait remarquable, et l'on constatera que cette industrie sidérurgique moderne a dû regrouper toute une somme d'opérations qui aboutissent toutes à la création de certains produits, lesquels ne peuvent toutefois être créés que par l'interaction de processus compliqués. Pour pouvoir exploiter de telles entreprises géantes, telles qu'elles se sont développées dans la vie économique moderne, il faut de grandes masses de capitaux,

220

des accumulations de capitaux en comparaison desquelles la vie économique d'autrefois aurait été risible. Or, c'est dans ces accumulations de capitaux que réside, pour le propriétaire individuel ou pour un groupe de propriétaires de telles entreprises géantes, la possibilité d'employer une grande main-d'œuvre. Du fait que les entreprises se sont étendues jusqu'à devenir gigantesques, une grande main-d'œuvre a été rassemblée au sein de ces entreprises. Les conditions de circulation ont en outre eu pour conséquence que de telles entreprises géantes ne peuvent pas rester isolées, car elles ne supporteraient pas la concurrence ; elles se sont regroupées d'une certaine manière, ce qui a créé un groupe social encore plus grand d'entrepreneurs et d'ouvriers. Ainsi, la pensée socialiste de l'époque récente pense que la vie de l'économie elle-même a conduit d'une certaine manière à la socialisation, et que les phénomènes qui accompagnent cette socialisation doivent nécessairement poursuivre tout ce processus.

La suite consisterait en ce que ce ne serait plus l'entrepreneur individuel qui réuni-<sup>03</sup>rait dans une large mesure une communauté de travail, mais que les collectivités, l'État, les communes, les coopératives deviendraient les entrepreneurs eux-mêmes, de sorte que le processus de socialisation, qui s'est déjà produit par la vie technico-économique moderne, se poursuivrait en quelque sorte d'une manière réglementée/régulée.

Or, au fond, l'idée que je viens d'exprimer agit avec une force suggestive énorme<sup>04</sup>



sur le prolétariat moderne. Ce prolétariat moderne doit être considéré aussi sous l'angle de sa constitution d'âme par celui qui veut vraiment voir les choses dans leur ensemble. Et là, il apparaît vraiment que de telles pensées ont une force suggestive extraordinairement forte sur le prolétariat moderne. Cette force suggestive repose sur le fait que l'ouvrier moderne se croit livré au patronat et qu'il pense ne pouvoir échapper à cette livraison qu'en s'occupant lui-même de ce que fait le patronat.

221

Or, il est dans la nature de l'humanité récente - et cela est provoqué par les raisons 05 les plus différentes - de s'adonner volontiers à des pensées unilatérales. La guérison de certaines situations ne viendra que si l'on renonce à cette tendance à se laisser aller à des pensées unilatérales et si l'on apprend à considérer les choses de manière globale. Considérer ainsi l'évolution de la vie de l'économie moderne, capitaliste et technique, avec son apogée après la socialisation, ne signifie en fait rien d'autre que d'appliquer à la vie de l'économie les formes de pensée modernes, adaptées à la science de la nature. D'un autre point de vue, je vous ai exposé ce fait hier.

Mais maintenant si l'on considère les choses purement de science de la nature, 06 comme la forme de pensée de science de la nature est devenue à l'époque moderne, certaines impulsions subsistent nécessairement de cette manière de voir. Naturellement, lorsque l'on expose de telles choses, on doit dire maintes choses qui, si elles sont mal comprises, sont facilement contestables. Mais vous savez quelles méthodes sont nécessaires, précisément dans la considération spirituelle-scientifique, et vous tiendrez à cause de cela aussi convaincus que ce qui suit n'est qu'un éclairage d'un côté, mais un éclairage d'un côté dont on a besoin.

L'approche de pure science de la nature, qui considère les phénomènes selon la 07 seule loi de cause à effet, s'applique en fait aussi bien à l'organisme sain qu'à l'organisme malade. Vous pouvez observer l'organisme sain de manière physiologique et, si vous voulez vous arrêter à ce que la science de la nature moderne aime particulièrement, vous pourrez constater partout le lien de cause à effet. Mais vous pouvez tout aussi bien, si vous vous en tenez à cette abstraction - le pendant de cause à effet -, considérer l'organisme malade comme pathologique. Dans l'organisme malade aussi, tout est lié par la cause et l'effet. Et si l'on se base unilatéralement et abstraitement sur une suite d'événements orientés selon la cause et l'effet, alors l'impulsion que l'on doit qualifier d'un côté de saine et de l'autre de malade, reste nécessairement absente.

222

Elle tombe hors de la manière d'observer. Ce n'est pas plus loin grave pour l'a manière d'observer de science de la nature en rapport aux tâches que la science de la nature cherche d'abord à l'époque moderne. Mais cela devient grave si l'on veut appliquer le même mode de pensée aux processus sociaux, car on ne peut pas simplement exclure du processus de développement de l'humanité la différence entre le sain et le malade. Cela ne se laisse pas faire. Et c'est ce qui doit d'abord être accentué principalement, à savoir que, de même que les humains se tiennent devant les questions sociales devenues si brûlantes, leur manque justement de gagner un jugement, si une quelque chose est un processus sain ou malade, si une quelque chose



doit être promue/exigée ou guérie. C'est pourquoi on pourrait dire, une telle tragédie repose sur l'humanité moderne, parce que manque tout de suite cette différence, que j'ai justement caractérisée m'en approchant.

Si l'on considère l'évolution moderne de l'humanité depuis trois ou quatre siècles, 08 si l'on suit en particulier la manière dont s'est développé ce que l'on appelle le capitalisme, alors il faut prendre en considération un autre point de vue que celui du regroupement des entreprises en grandes entreprises et autres. On doit par exemple se poser la question de savoir comment le mode de production capitaliste se situe dans l'ensemble du processus social de l'humanité. On ne peut vraiment porter un jugement sur ce point que si l'on compare le mode de production capitaliste moderne, d'un certain point de vue, avec le mode de production de l'ancien artisan. L'ancien artisan fabriquait ses produits, il livrait ses produits au consommateur, et en payant ses produits, il avait la possibilité de vivre à son tour. Si l'on suit la vie d'un tel artisan, si l'on suit en général la vie de production des siècles précédents, notamment jusqu'en 1300 environ, on constate que les humains se font payer ou ont échangé des marchandises contre ce qu'ils ont produit. En échange de ce qu'ils produisaient, ils se procuraient ce qui était nécessaire à leur subsistance.

223

C'était, dans un certain sens une économie limitée, mais une économie étroitement liée à la personnalité. Toute production était aussi étroitement liée à la compétence personnelle, au zèle personnel, à l'honneur que l'on mettait à faire un produit aussi bien que possible, etc. A l'époque de la vie simple des artisans, des impulsions morales pleines de significations étaient liées à l'ordre économique.

Tout cela est devenu autre au cours des trois ou quatre derniers siècles. Après une 09 transition entre le 15e siècle et le 16e ou 17e siècle, les choses ont changé au cours des trois ou quatre derniers siècles. Car c'est au cours de ces trois ou quatre derniers siècles que s'est vraiment développé ce que l'on peut appeler le mode de production capitaliste. Si l'on examine ce qui est réellement à la base de la question sociale et que l'on ne se base pas sur ce que les gens croient, il faut prendre en considération la caractéristique suivante : l'essentiel pour le capitaliste, dans la mesure où il est un membre de l'ordre économique capitaliste, n'est pas de gagner sa vie comme l'artisan, mais de veiller à ce que le capital s'accroisse, qu'il se multiplie. Ce qui fait croître le capital, c'est le profit. Ce n'est donc pas le travailler sur le statut de vie, mais le travail en vue du profit qui caractérise particulièrement l'ordre économique capitaliste. Mais cela rend le capital en tant que tel très autonomisé. N'est-ce pas lorsqu'une certaine masse de capital s'accroît/se multiplie au cours des années par le processus de production, lorsqu'elle grandit, et que c'est précisément le but de la formation de capital, ce qui est en fait la chose principale dans le processus économique est détaché de tout ce qui est personnel. Et c'est le point de vue qui vient avant toute chose en considération dans le jugement correct de la question sociale moderne, ce détachement du processus économique du personnel/de ce qui est personnel.

Malheureusement, peu de gens parmi les classes/états sociaux cultivés d'aujourd'hui-10 ont vraiment envie de s'intéresser à ces choses ; s'ils le faisaient, ils pourraient déjà voir comment l'humain

224



moderne est dans une certaine mesure séparé de tout ce qui constitue le processus économique. Je vous demande : à quel degré est-il aujourd'hui disponible, en dehors de cercles très restreints, un plaisir pour le produit que l'on fabrique ? Ce qui était fondamental dans l'ordre économique des époques précédentes, à savoir que l'humain tirait une grande joie par exemple de chaque clé qu'il produisait, qu'il devait mettre son honneur à réaliser la chose le mieux possible, n'existe plus. L'humain est en quelque sorte séparé du processus économique en tant que tel. C'est tout au plus dans le domaine artistique et dans ce qui est apparenté au domaine artistique que se produit encore ce qui, autrefois, traversait l'artisanat comme un moment moral pénétrant. On ne peut même pas dire que dans la vie spirituelle, le lien entre l'humain et sa prestation soit resté intact. Regardez à tous les professeurs qui sont actifs dans telle ou telle discipline, si les gens sont maintenant vraiment entièrement attachés avec ce qu'ils produisent !

Mais d'une manière englobante, cela est déjà pendant à ce caractère fondamental<sup>11</sup> de l'ordre économique capitaliste, qui intervient finalement dans tout. Vous pouvez le déduire des remarques finales d'hier. Il ressort de ce caractère fondamental de l'ordre économique capitaliste que l'humain est en quelque sorte détaché, dans ses aspirations personnelles, du processus économique qui devient de plus en plus objectif. La conséquence en est très large et colore toute la conception socialiste d'aujourd'hui. Il apparaît notamment la croyance que vraiment cette séparation malsaine entre la production humaine et l'humain lui-même et ce qui l'intéresse devrait être établie dans un nouvel ordre économique. Où songe-t-on aujourd'hui à rechercher à nouveau un lien entre l'humain et ses productions ? Au contraire, on pense à extérioriser autant que possible le processus économique, à le séparer de l'humain. Et la conséquence en serait que l'humain devrait chercher dans d'autres domaines la satisfaction pour ce qui est en fait lié/pendant à sa personnalité,

225

à tous les intérêts de son être. C'est ainsi que ce préjugé agit sur ce que l'on appelle aujourd'hui les idéaux socialistes. Voyons en quoi consiste l'idéal socialiste pour de larges cercles aujourd'hui.

Nous avons là quatre points dans lesquels nous pouvons résumer tout ce qui est en<sup>12</sup> quelque sorte l'idéal socialiste en ce qui concerne la structure de l'organisme de société humaine. Premièrement, cet idéal socialiste aspire à ce que toutes les entreprises de production deviennent la propriété de la communauté, que cette communauté soit l'État ou la commune ou les coopératives ; en d'autres termes, à ce que toute propriété privée des moyens de production soit abolie, à ce que les moyens de production deviennent tous la propriété de la communauté, de sorte que toutes les entreprises doivent aussi être gérées par la communauté.

La deuxième chose, dans le cadre de l'idéal socialiste, est que la production soit ré-<sup>13</sup>glée d'après le besoin, c'est-à-dire que la production ne se règle pas librement d'après l'offre et la demande, que non, si un article est demandé ici ou là, une branche de production soit ouverte pour cet article, mais que soit établit dans une certaine mesure étatique ou communale ou coopérativement : les gens ont besoin de cela, donc la communauté crée une entreprise de production pour cet article dont il est besoin là. Une troisième est la réglementation démocratique des



conditions de travail et de salaire, et le quatrième est que toute plus-value revient à la communauté. Nous avons ainsi posé devant notre âme les quatre éléments de l'idéal socialiste. Je le répète : toutes les entreprises de production doivent devenir la propriété de la communauté, la production doit être réglée en fonction des besoins ; les conditions de travail et de salaire doivent être réglées démocratiquement ; toute plus-value, c'est-à-dire tout profit, doit être délivré à la communauté.

En effet, pour des millions et des millions d'humains, c'est dans ces quatre points 14 que réside aujourd'hui ce à quoi elles aspirent. Et face à cela, il y a déjà la nécessité absolue de se demander : comment est-il possible de faire comprendre aux humains que ces quatre soi-disant idéaux sont absolument impossibles au sein de la communauté humaine réelle ?

226

N'est-ce pas, si il y a trente ans, les humains avaient montré autant de zèle pour la 15 question sociale qu'ils en montrent aujourd'hui dans les pays où les anciens gouvernements ont été chassés - dans les pays où les anciens gouvernements n'ont pas été chassés, on ne s'y intéresse pas encore -, on pourrait même dire que si les humains avaient montré à l'époque une partie de l'intérêt qu'ils montrent aujourd'hui pour la question sociale, la chose aurait déjà été bonne, tout aurait été différent. Mais là où l'eau ne coule pas encore dans la bouche des gens, il n'est pas encore possible aujourd'hui d'éveiller un intérêt vraiment profond pour les énigmes sociales. Ce que la bourgeoisie dirigeante, dite intelligente, a manqué dans ce sens au cours des deux ou trois dernières décennies est tout de même monstrueux. Et elle s'apprête à continuer à négliger les mêmes choses, mais dans un autre domaine. Ce qui est surtout nécessaire aujourd'hui, c'est que les humains apprennent à comprendre : de même que l'organisme individuel doit être compris spirituellement-scientifiquement, de même l'organisme social doit être compris spirituellement-scientifiquement. Dans ce domaine, on doit enfin dépasser les abstractions sans essence/être. On peut déjà se rattacher à des intérêts humains plus profonds, à des impulsions humaines plus profondes qui agissent tout de suite maintenant en cette époque de l'humanité dans l'évolution humaine.

La somnolence actuelle de l'humanité est immense, et il est nécessaire de se ré-16 veiller dans une certaine direction. Combien de fois entend-on aujourd'hui ce jugement étrange, là où l'on tient compte de la science de l'esprit : la science de l'esprit n'est pas nécessaire à l'humain qui croit et qui est chrétien dans le bon vieux sens du terme, et d'ailleurs la foi est simple et la science de l'esprit compliquée, et on ne voit donc pas pourquoi on échangerait le compliqué contre le simple. Mais cette adhésion confortable au simple, cette croyance pure impitoyable, cette insistance confortable : nous n'avons pas besoin d'y penser, nous n'avons pas besoin de chercher la vérité, la foi nous la donne -, c'est cela qui est responsable, au sens profond du terme, des événements catastrophiques dans lesquels nous vivons. Et il doit encore et encore être accentué que c'est cela qui porte la faute.

227

Malheur s'il ne se trouve pas assez d'humains dans la vie qui ont le cœur et l'esprit pour se consacrer entièrement à une pensée et à une recherche sérieuses et laborieuses des vérités ! Car les temps sont révolus où il suffisait de croire au monde spirituel, où l'on pouvait se prélasser dans l'existence physique et croire que l'on



serait délivré par les puissances dont on ne se soucie plus et qui, de leur côté, contribueront à la délivrance correspondante. Ce qui importe dans l'évolution de l'humanité, c'est que l'humain ne se contente pas de croire en Dieu et aux dieux, mais qu'il laisse le Dieu et les dieux agir dans son propre être, qu'il laisse les forces du monde spirituel s'infiltrer dans ce qu'il fait lui-même, dans ce qu'il fait dans la vie de tous les jours. Ce que nous faisons, du matin au soir, doit être fait de telle sorte que la force spirituelle divine soit présente dans nos actes. Elle ne sera dans nos actes que si elle est avant tout dans notre pensée. Accueillir Dieu en nous de manière active, et pas seulement par la foi, telle est la tâche de l'humanité moderne. Ne pas simplement penser à Dieu, mais penser de telle sorte que Dieu vive dans nos pensées, voilà ce qui importe. Si l'on s'abandonne à un tel idéal, on développera déjà l'intérêt nécessaire pour tout ce pour quoi, malheureusement, la plus grande partie de l'humanité moderne n'a pas développé d'intérêt au cours des dernières décennies.

Ce qui importe, c'est que nous trouvions la possibilité de faire comprendre aux hu-17 mains qu'une conversion de l'ensemble du monde de la pensée est nécessaire. Il est grand temps, car après que les dits intellectuels ont négligé d'agir dans cette direction, les instincts les plus fous de l'humanité se réveillent maintenant sur presque tout le monde civilisé, du moins sur une grande partie du monde civilisé. Pensez-vous que lorsque ces instincts de l'humanité auront atteint une certaine culmination, un certain point culminant, il sera facile de les bannir ? Il s'écoulera beaucoup, beaucoup de temps avant qu'ils ne se consomment à leur tour. Ce n'est que jusqu'à un certain moment que l'enseignement, l'exemple, agissent pour apaiser, pour calmer les instincts de l'humanité.

228

L'animal dans l'humanité tend vers la surface, parce qu'on a négligé de stimuler ce qu'il y a de plus noble dans l'être humain. Et c'est ici que nous en sommes au point où il faut parler de l'aspect moral de la question sociale moderne. J'ai dit : ce que j'ai appelé la dernière caractéristique de l'ordre économique capitaliste, l'augmentation du capital en tant que tel, la croissance du capital qui n'aspire pas aux prestations, mais au profit, détache l'humain de son produit. Et c'est dans ce détachement de l'humain de son produit que réside une caractéristique essentielle de toute l'évolution moderne. Mais dans le monde, il est vrai qu'en règle générale, un phénomène ne se produit pas sans l'autre, mais que les phénomènes sont liés entre eux de la manière la plus diverse. Vous ne pouvez pas marcher sur un sol mou sans que des traces de pas ne s'y impriment en même temps. C'est un exemple que vous pouvez utiliser partout pour voir comment, dans le monde réel, l'un va toujours avec l'autre. Ce qui a poussé le monde moderne à l'augmentation du capital, à la croissance du capital, qui réside dans le capitalisme moderne, a justement lié d'un autre côté - non pas de manière logique unilatérale, mais de manière logique par rapport à la réalité - à l'avènement du capitalisme le manque d'intérêt que nous trouvons dans l'humanité moderne précisément pour les impulsions les plus profondes de l'âme humaine. D'un côté, la mise à nu/l'exfoliation de la personnalité humaine du processus économique et, de l'autre, l'assèchement de cette personnalité, qui s'est détachée du processus l'économie, tout de suite pour les qualités les plus intimes de l'être spirituel et d'âme de l'humain. Les deux vont de pair. Ces deux choses ont en-



gendré cette effroyable agitation des grandes villes modernes où le capitalisme a établi ses sièges particuliers, où, d'un côté, le capitalisme fonctionne et, de l'autre, règne l'indifférence pour les questions les plus intimes de l'être humain.

Ces choses sont souvent dissimulées dans les apparences et ne se révèlent qu'à un examen plus attentif. Vous pouvez bien sûr dire : il y a quand même un grand nombre d'humains

229

qui ne sont absolument pas impliqués dans le processus capitaliste moderne. - Certes, quelques-uns y participent de manière directe, mais de manière indirecte, toute l'humanité moderne, notamment l'humanité moderne cultivée, participe au processus capitaliste. Par le fait que les existences dépendent de l'ordre économique capitaliste. Qu'un artiste produise autrefois pour le prince ou pour le pape, il produit aujourd'hui pour le capitaliste. Et si vous tirez de tels fils, tels qu'ils s'enroulent aujourd'hui de l'art au capitalisme, sur les domaines les plus divers de la vie, vous verrez comment le capitalisme a étendu ses tentacules de tous côtés, en particulier sur la vie spirituelle. Il y a beaucoup d'inconscient dans ces choses, qui ne se dévoilent pas aussitôt si l'on regarde seulement la surface de la vie.

Je vais maintenant devoir caractériser quelque peu un processus inconscient ou 19 subconscient : cette objectivation du processus de production, ce détachement du processus de production des aspirations humaines, tel qu'il se produit dans le capitalisme moderne, nécessite en un certain sens une justification. Les humains ont toujours besoin d'une justification pour ce qu'ils font, et il ne leur importe pas, lorsqu'ils veulent se justifier, de rechercher la vérité, mais il leur importe seulement de dire quelque chose qui les justifie. Prenez un exemple évident. L'Entente a gagné ; il s'agit de justifier cette victoire. C'est pourquoi on dit ce qui est dit aujourd'hui par l'Entente, non pas parce que c'est la vérité, mais parce qu'il faut justifier la victoire. Il en va de même dans la vie humaine individuelle. Qu'est-ce qui importe à la plupart des humains de fonder réellement la vérité ? Ce qui leur importe, c'est de justifier ce qu'ils font. C'est ce que veut le capitalisme : justifier son existence avant toute chose. Il ne peut le justifier que s'il observe le processus matériel le plus extrême, le processus économique le plus matériel dans son image reflet, dans l'augmentation du capital.

230

Mais alors, quand doit être justifié, dans ce monde physique, l'ordre économique capitaliste, tout ce qui concerne les affaires d'âme et spirituelles doit être déconnecté. Elles doivent être placées dans un domaine particulier. Le pasteur peut parler en chaire des choses de la foi comme il veut - je peux le croire, un autre peut le croire, je peux ne pas le croire, un autre peut ne pas le croire -, il parle d'un tout autre monde. Dans le monde dans lequel on doit vivre, cela ne peut pas se passer comme le dit le pasteur en chaire, bien sûr que non, cela doit se passer de manière capitaliste.

Ainsi, c'est précisément le capitalisme extrême qui a provoqué d'un côté cette vie 20 morale-spirituelle terriblement abstraite, qui veut se détacher complètement de





"Ah, qu'est-ce que je me soucie d'Ahriman ! Ahriman peut rester Ahriman, je me consacre aux impulsions du plus profond de mon âme, je m'abandonne au monde spirituel, je cherche le monde spirituel tel que je peux le trouver en moi ; les affaires de l'âme m'intéressent. Que me soucierais-je de ce système de crédit, d'argent, de fortune et de propriété ahrimanien ! Que m'importe la différence entre rente et intérêt, entre revenu brut et bénéfice net, et ainsi de suite. Je m'occupe des affaires de mon âme ! -- Mais, de même que l'humain est une unité de corps, d'âme et d'esprit, et que son corps, son âme et son esprit sont liés entre la naissance et la mort, de même sont liées dans l'existence physique extérieure les impulsions que nous pouvons trouver dans la structure intime de notre âme, et les impulsions qui se trouvent dans l'ordre économique extérieur. Et tout aussi coupables de la catastrophe moderne sont, d'un côté, les capitalistes matérialistes avec leur mode de pensée et d'attitude, et, de l'autre, ceux qui veulent seulement être pieux, seulement spirituel-scientifiques, dans leur sens, cette limitation abstraite spirituelle-scientifique et ne pas s'engager sur l'englobement de la réalité quotidienne par une pensée intrusive/opératoire.

231

C'est ce qui m'a toujours de nouveau et à nouveau mû à vous parler de ce que vous ne devriez donc quand même pas prendre ce mouvement spirituel anthroposophique comme une occasion d'écouter de simples sermons du dimanche après-midi, qui vous font du bien à l'âme parce qu'ils vous disent que la vie est éternelle et ainsi de suite, mais pour que vous preniez ce mouvement anthroposophique comme le moyen d'aborder réellement et de manière significative les tâches modernes de l'existence/l'être-là qui nous arrivent de manière si brûlante. Et l'une des premières nécessités est de comprendre par où il faut commencer, et que tout cela ne sert à rien si les humains n'accèdent pas à une pensée non prévenue.

Et c'est ici que j'aimerais, à la fin de mes réflexions d'aujourd'hui, exprimer ce à quoi nous nous rattacherons demain dans une réflexion pratique et sociale. Ce que je vais dire sera apparemment très éloigné de toute pensée socialiste ou de toute pensée sur la question sociale, mais vous verrez demain à quel point ce qui est apparemment éloigné est proche, et comment nous pourrons, grâce à ces réflexions, redresser les quatre points que je vous ai indiqués comme étant les éléments de l'idéal socialiste. Les humains disent si souvent dans la vie : les opinions sont différentes, les convictions sont différentes, l'un croit ceci, l'autre croit cela. - Ne semble-t-il pas que lorsque nous nous laissons aller à penser, l'un peut se faire telle idée, l'autre telle autre, et que telle ou telle idée peut alors être justifiée ? Il semble que ce soit le cas, mais ce n'est pas du tout le cas. En tenant compte du fait que chaque caractéristique d'une chose au sens supérieur est toujours en quelque sorte une photographie d'un côté, qu'il y a donc des éclairages sous les angles les plus divers - toujours en supposant qu'on en tienne compte -, tous les humains ont la même opinion sur une seule et même chose au plus profond d'eux-mêmes. Il n'y a pas deux personnes dans le monde qui n'ont pas la même opinion sur une seule et même chose - comme je l'ai dit, toujours à la condition que ce soit le cas. Cela n'existe pas. Pourquoi donc les humains parlent-ils quand même de différentes opinions ?

232



Parce que entre la vérité et entre ce que l'humain perçoit dans son for intérieur, son émotionnel pousse/insère, son préjugé égoïste pousse/insère et lui déforme, caricature la chose. Les humains sont vraiment différents seulement en rapport à leurs émotions, pas en rapport à leurs concepts et à leurs idées. Une fois que l'on a gagné un accès à un concept réel, on ne peut pas avoir une opinion différente sur ce concept de celle d'un autre humain qui a également eu accès à ce concept. Et c'est la plus grande frivolité de l'âme que de croire que l'on a un certain droit à des opinions subjectives. On n'a pas ce droit aux opinions subjectives, mais on a l'obligation, en tant qu'être humain, de dépasser sa subjectivité pour atteindre l'objectif. Pour voir ce qui est juste sur ce point, il est cependant très nécessaire de tenir compte de toutes les sources d'erreur qui découlent des émotions humaines. Un humain croit qu'il peut être convaincu de n'importe quelle chose. Souvent, la raison pour laquelle il croit être convaincu d'une chose quelconque n'est autre que le fait qu'il est trop paresseux pour envisager réellement le concept, oui, on doit quand même indiquer sur ce côté intérieur moral de la nature de l'humain quand on veut indiquer sur ce qui fait nécessité du temps actuel.

Ce temps actuel est avant tout plein d'orgueil, d'émotions, même dans ce que l'on<sup>22</sup> appelle la science objective, et elle n'est pas du tout encline à chercher l'accès au jugement qui réside en de vraies idées et de vrais concepts. Mais où irons-nous si les brûlantes énigmes sociales qui sont maintenant à notre porte sont résolues à partir des émotions des humains ? Vous le savez : Il y a des imaginations, il y a des inspirations, il y a des intuitions. En réalité, tout ce qui doit être élucidé/étudier en ce qui concerne les pendants économiques, de gestion économique et de gestion/législation économiques, réside dans les imaginations ; tout ce qui doit être étudié dans l'organisme économique réside dans les imaginations. Chez la plupart des gens, ces imaginations peuvent n'émerger de l'inconscient que sous forme de pressentiments. Mais alors, ces pressentiments sont meilleurs que les concepts étudiés qui figurent aujourd'hui souvent dans l'humanité.

233

Tout ce qui vit dans ce qu'on appelle la vie spirituelle, que nous avons caractérisée de la même manière que nous avons caractérisé la vie spirituelle comme un membre de l'ordre social futur, tout cela repose sur des inspirations : un organisme spirituel. Et tout ce qui peut exister réellement en dehors de l'humain, et même qui doit exister en dehors de l'humain, tout ce en quoi les humains doivent être égaux, égaux, comme on dit, devant la loi, tout cela ne peut reposer que sur des intuitions. C'est donc sur cela que repose ce que l'on pourrait appeler l'organisme politique. Imagination : organisme économique - Inspiration : organisme spirituel - Intuition : organisme politique.

De cette manière l'inspiration, l'intuition et l'imagination doivent réellement co-<sup>23</sup>opérer dans l'organisation des conditions/rapports de vie. Là, on doit seulement une fois réfléchir qu'il en est ainsi. Et l'on comprendra alors comment les questions sociales qui sont aujourd'hui non seulement à la porte, mais brûlantes, ne peuvent être orientées vers leur solution qu'à partir des méthodes spirituelle-scientifiques . C'est ce qui importe : se débarrasser de toute nonchalance, de tout confort dans la pensée, et aller vraiment vers ce qui relie l'âme humaine à la réalité. En fin de compte, cela ne peut que nous mener là où nous devons aller dans le présent. C'est



de ce point de vue que nous voulons caractériser et discuter critique demain les quatre membres de ce que l'on appelle l'idéal socialiste.

234

## DOUZIÈME CONFÉRENCE - Dornach, le 2 février 1919

*Les trois conditions préalables dans la position de l'humain au monde, aux autres humains et à la spiritualité Les quatre éléments du programme socialiste : socialisation des moyens de production ; production uniquement selon les besoins ; conditions de vie et de travail démocratiques ; plus-value à la communauté. Pas de confiance du prolétariat dans la moralité de la classe régnante. L'aspiration à un savoir naturel libre de moralité. Le spirituel est le plus important dans la question sociale dans le présent. Nécessité d'un être/système d'idéal libre. Danger de la montée d'instincts virulents. La science de l'esprit conduit à la contemplation spirituelle au lieu de la foi/la croyance, à une véritable appréciation de l'humain vis-à-vis de l'indifférence, à une juste appréciation de toutes choses.*

Trad. F.G. v. 01- 06/06/2024

J'ai amené hier les quatre principaux membres de l'actuel programme socialiste. Ils sont, comme vous vous en souvenez : premièrement : les entreprises de production sont à transférer dans la socialisation. Deuxièmement, les productions ont à s'orienter d'après le besoin. Troisièmement : les rapports de travail et de salaire seraient à régler démocratiquement. Quatrièmement : toute plus-value tomberait à la communauté. - Hier déjà, nous avons dû attirer l'attention sur certains éléments qui nous ont montré qu'à l'intérieur des courants de jugement et de sentiment qui ont conduit à ce programme en quatre parties, il n'y a pas seulement des faits totalement détachés de l'humain, comme la mentalité social-démocrate le déduit aujourd'hui de ce que nous avons appris à connaître comme conception matérialiste de l'histoire et comme doctrine de la lutte économique des classes. Dans les choses qui sont devenues aujourd'hui, qui se sont fixées notamment en tant que conceptions et aspirations du prolétariat, jouent des potentialités spirituelles, des impulsions spirituelles. Et il sera fatal si l'on ne veut pas se faire une vue suffisante de la force des impulsions spirituelles qui interviennent dans le cours de la pensée socialiste et de la volonté socialiste des temps modernes. On peut dire que ce qui est le plus frappant dans cette pensée socialiste et cette volonté socialiste, c'est la méfiance absolue à l'égard de toute intervention de la moralité humaine, de l'éthique humaine dans l'ordonnement de l'organisme social. Cela repose simplement comme un dépôt de la pensée et de la volonté prolétariennes de ne pas croire que, chez les classes dominantes, n'importe quelles impulsions morales, ou aussi seulement des impulsions spirituelles, peuvent contribuer en quelque chose à la solution du problème social.

Qu'on ne se méprenne pas sur ces choses, notamment pas par la formulation qui peut parfois être entendue des socialistes. Certes, cette formulation est surtout là où est critiqué, là où est parlé des erreurs des classes dirigeantes, ainsi que certaines choses sont moralement condamnées/jugées dans les classes dominantes.

235

Mais là où le prolétariat socialiste réfléchit en pleine conscience à ce qu'il espère dans les temps modernes, il dit seulement : même si les classes dirigeantes se proposaient d'aspirer à une quelconque amélioration de la situation sociale du prolétariat sur la base d'impulsions morales, elles ne le pourraient pas du tout. Une amélioration ne peut résulter que de la véritable lutte des classes, de la lutte des intérêts économiques et des forces économiques en tant que telles. - Il est extrêmement important d'en être pleinement conscient. Car ce qui subsiste encore aujourd'hui comme un reste de foi et de confiance dans la force morale des classes régnantes, cela disparaîtra encore aussi.



On doit se rendre clair qu'à partir des prémisses du capitalisme dont j'ai parlé hier, 03 ce qu'on appelle l'intelligence, les dirigeants intellectuels de l'humanité actuelle sont peu à peu arrivés eux-mêmes, dans le cercle le plus large, à ne pas croire à la force des impulsions morales ou même spirituelles. Les cercles bourgeois aussi, au plus profond de leur cœur, ne croient pas beaucoup à la force efficace des impulsions morales. Certes, ils parlent beaucoup de telles impulsions morales, mais par rapport à la manière dont ces choses se produisent, ce discours apparaît souvent comme une fausseté plus ou moins consciente ou inconsciente. Car n'oublions jamais l'un des faits les plus funestes de l'évolution de l'humanité contemporaine, un fait que nous avons déjà évoqué sous les angles les plus divers ; nous pouvons le caractériser à peu près ainsi : d'un côté, nous avons aujourd'hui une certaine confiance dans un pur savoir, on aimerait dire libre de morale, libre d'esprit, sur les choses extérieures de la nature. Réfléchissez seulement à quel point l'époque actuelle s'efforce de façonner le savoir de la nature de telle sorte qu'il n'y ait aucun rapport entre les pensées que l'on se fait sur l'être naturel et les pensées que l'on se fait sur l'ordre moral du monde. Un fait caractéristique est que, par exemple, l'Église catholique romaine, qui compte parmi ses prêtres des gens vraiment très érudits, rend attentif

236

à ce que les gens savants qui sont dans ses rangs s'en tiennent uniquement aux faits sensoriels extérieurs et n'essaient pas de mêler à la connaissance purement causale, comme on dit, quelque chose qui se rapporte au spirituel ou au moral. Tout au plus le fera-t-on à manière de parabole/comparaison.

Et de l'autre côté, vous prenez ces choses qui sont écrites aujourd'hui sur des ques-04 tions morales, éthiques et spirituelles par les instances et les personnes les plus diverses valant pour appelées. Certes, on y énumère toutes sortes d'impulsions et d'idéaux éthiques plus ou moins onctueux ou non, pathétiques ou non, aspirant à la compassion ou voulant susciter le dégoût. Mais convainquez-vous une fois et prenez vraiment en main de tels écrits : demandez-vous ce que l'on peut gagner aujourd'hui face aux questions brûlantes du présent, que l'on appelle les questions sociales, les énigmes sociales, à partir de ces livres d'éthique ou de ces livres spirituels du présent ? Rien, mais alors rien du tout ! D'une certaine manière, la pensée éthique s'est retirée de ce qui est directement et quotidiennement actif dans la vie sociale. Vous pouvez toujours trouver dans les livres d'éthique des termes tels que la bienveillance, l'amour - l'amour est particulièrement apprécié -, la noblesse, le droit - le droit est à nouveau particulièrement apprécié - et d'autres choses similaires. Mais ainsi qu'est parlé là, cela n'a pas la force pour agir dans l'humain. Cela n'a pas d'impulsivité morale, ce qui là aborde abstraitement les humains en concepts moraux. C'est ainsi que l'on a d'un côté une rhétorique jouant dans l'éthique, le moral, et qui n'est pas en état de saisir réellement l'humain, et c'est ainsi que l'on a ce qui saisit l'humain, l'ordre économique, qui ne se préoccupe plus de cette éthique purement rhétorique, mais veut seulement construire sur la simple pensée de la causalité naturelle, et veut introduire cette causalité naturelle dans l'ordre économique, dans l'ordre économique de l'humanité.

237

Où entendez-vous aujourd'hui, quand les gens issus des cercles dits intelligents 05



veulent parler éthique, ou où lisez-vous aujourd'hui, lorsque les gens veulent écrire de manière éthique, quelque chose qui s'adresse réellement à l'humain de telle sorte que les exigences éthiques deviennent directement des exigences socio-économiques ? Ce serait aujourd'hui l'essentiel, qu'un chemin droit passe de l'éthique, de la religion et de la spiritualité aux questions économiques et sociales les plus quotidiennes. Il ne faut pas négliger de connaître ce chemin si l'on ne veut pas que l'humanité rentre dans des malheurs encore plus grands que ceux dans lesquels elle est déjà rentrée ces derniers temps. Car avec rapport à ces choses, le parti socialiste-prolétarien du présent, de son aile la plus à droite à son centre jusqu'à son aile la plus à gauche, partage tout ce qu'il a hérité de la bourgeoisie capitaliste telle qu'elle s'est développée montant au cours des derniers siècles. C'est en effet la particularité de cette bourgeoisie que, d'un côté, elle a complètement objectivé, détaché le processus de formation du capital, l'économie, des aspirations personnelles de l'humain, et que, de l'autre côté, cette bourgeoisie, bien égal, qu'elle penche vers telle ou telle communauté religieuse traditionnelle ou vers une formation de secte plus récente, que cette bourgeoisie, parce qu'elle considère cela comme noble, comme juste, veut mener la vie de l'âme séparément de la vie quotidienne et perd ainsi toute vue d'ensemble de la vie, cette vue d'ensemble qui serait justement si nécessaire aux humains d'aujourd'hui. J'ai fait la connaissance de membres de cette société anthroposophique, qui ont par exemple parmi d'autres, posé une question comme celle-ci : oui, doit-on accepter dans la société une personne qui travaille dans une brasserie, qui contribue donc à ce que les gens boivent de la bière ? - Je ne veux pas parler ici pour ou contre la consommation de bière ; le point de départ des gens était justement qu'ils étaient contre la consommation de bière. Dans un tel cas, on ne peut que dire : "oui, vous voyez, vous jugez à peu près aussi loin que votre nez peut aller ; car, n'est-ce pas, votre jugement par le nez va juste assez loin pour voir le membre ou le non-membre qui occupe une position relativement indifférente dans une brasserie. Mais je parle de faits. Vous avez des actions, vous avez aussi toutes sortes de titres bancaires :

238

savez-vous combien de bières vous brassez avec vos actions, vos titres bancaires ? Vous ne vous en souciez pas du tout ; vous vous souciez seulement de ce qui vous passe immédiatement sous le nez.

Il ne s'agit pas de blâmer qui que ce soit parce qu'il pense de telle ou telle manière, 06 mais de souligner l'incohérence, l'inconsistance, le manque de visibilité de cette pensée. Car c'est le plus grand malheur de notre époque que les humains, par commodité, en restent et veulent en rester à cette pensée incohérente, à cette incohérence intérieure, parce qu'ils ne veulent pas jeter un pont entre l'éthique, la religion, la spiritualité d'un côté et l'autre, la vie immédiatement réelle qui se présente aujourd'hui devant cette humanité sous la forme des exigences sociales, économiques, des énigmes sociales en général.

En cette relation doit en fait être appris encore beaucoup. Rappelez-vous seule-07 ment, comme je l'ai souligné à maintes reprises, que dans le traitement de la question sociale à l'heure actuelle, le plus important est la prise en compte des affaires spirituelles. Les questions scolaires, les questions de la vie spirituelle absolument, ce sont les plus importantes. Si l'on regarde les choses de plus près, on peut même



dire que tant que vous laisserez la vie spirituelle être dépendante de la communauté politique, aussi longtemps que vous laisserez la communauté spirituelle, la vie spirituelle, être dépendante, aspirée par la pure communauté politique, vous pourrez faire ce que vous voudrez, vous ne vous en sortirez pas. - Ce dont il s'agit, c'est de laisser le système scolaire se débrouiller tout seul/placé libre sur lui-même, que le traitement des affaires spirituelles soit placé sur soi-même. Et l'humanité n'a pas beaucoup de temps pour le faire, car il pourrait bientôt être trop tard pour cela. Car le temps est seulement aussi long qu'on l'a encore absolument en main de s'approcher de l'entité intérieure des humains à travers la fureur des instincts. Essayez aujourd'hui de prêcher à des humains qui, dans le chaos social actuel, ont déjà développé leurs instincts furieux ; on vous rira au nez.

239

C'est pour cela qu'on aimerait toujours de nouveau et à nouveau faire appel aux cœurs, aux âmes, pour que l'on écoute ce qui est réellement nécessaire. De même que l'évolution vers le capitalisme au cours des derniers siècles a poussé l'intérêt pour le spirituel et, par conséquent, l'intérêt pour le monde en général, dans une pleine clarté, de même la science de l'esprit orientée anthroposophiquement veut amener ces choses à la clarté.

Considérons une fois le premier point de l'idéal socialiste quadrimembré : la transformation des entreprises de production en propriété commune, en propriété sociale. Oui, ce dont il s'agit ici dépend tout de suite de questions spirituelles, d'une compréhension claire de certaines réponses aux questions spirituelles. Qu'est-ce qu'en fait la science de l'esprit, si elle n'est pas considérée comme une pure théorie sèche, apportera aux âmes humaines ? Cette science de l'esprit apportera trois choses aux âmes humaines : Premièrement, pas purement une croyance en un quelconque spirituel-divin, mais une vision, quand aussi peut-être une médiatisée/transmise par des concepts, mais pour cela saisissable pour le bon sens humain/la saine raison analytique humaine des mondes spirituels. Face au discours brouillé, souvent panthéiste ou aussi vague/indéterminé que possible sur le monde spirituel, la science de l'esprit orientée anthroposophiquement donne des visions de ce monde spirituel, parle d'une articulation/un membrement bien déterminé des êtres spirituels, d'une articulation d'ordres hiérarchiques au sein du monde spirituel, donne des visions du monde spirituel qui sont aussi concrètes que les visions des règnes minéral, végétal et animal au sein du monde physique. Ces visions/façon de voir ont été complètement mises de côté par l'évolution des derniers siècles. Pensez seulement à la manière dont les humains insistent aujourd'hui sur la foi sans vision ! C'est la caractéristique de la science de l'esprit orientée anthroposophiquement qu'elle veut donner des visions/façon de voir du monde spirituel.

Une deuxième chose que cette science de l'esprit donne à celui qui ne la prend pas seulement comme une théorie sèche et austère, mais qui laisse le cœur et l'âme se saisir de cela, c'est un véritable incommensurable respect et une estime de large portée de l'humain.

240

Une conception spirituelle de la vie qui se présente comme elle a été tentée de le faire, par exemple dans ma "Science secrète dans ses grandes lignes", peut-elle conduire à autre chose, si elle est reçue par l'âme entière et pas seulement par l'in-



telle théorique, qu'à une véritable estime de l'humain ? Pensez que le cosmos entier est considéré dans la mesure où l'humain est placé dans ce cosmos. Au fond, en ne parlant pas seulement de l'évolution terrestre, mais même de l'évolution lunaire, solaire et saturnienne, c'est toujours l'humain qui est considéré. Comparez à cet égard la science de l'esprit orientée anthroposophiquement avec la science de la nature ordinaire de notre époque. Elle se laisse conduire à des hypothèses comme celle de Kant-Laplace. Elle ne remonte pas très loin, comparée à celle à laquelle on remonte dans la conception de la Lune, du Soleil, de Saturne ; elle remonte à un certain état de la Terre. Mais dans cette folie philosophique et de science de la nature que l'on appelle la théorie de Kant-Laplace, l'humain est déjà perdu depuis longtemps. Il n'est plus à l'intérieur, c'est un brouillard gris originel dont parle cette théorie folle, mais que l'on ressent aujourd'hui comme scientifique. Face à cette perte de l'humain au sein même du terrestre, il y a la contemplation de la science de l'esprit, qui va à la rencontre de l'humain dans tout le cosmos. Certes, on peut le faire en appliquant à la chose de simples pensées intelligentes, en poursuivant la chose de façon simplement théorique. Mais pour celui qui ne poursuit pas cela de manière purement théorique, mais pour qui la poursuite de cette chose est le contenu le plus intime de tout son être humain, il résulte d'une telle contemplation du monde une appréciation de l'humain qui s'étend à des distances incommensurables, une appréciation de l'humain en tant que tel.

L'appréciation de l'être humain en tant que tel, voilà ce qui manque à cette vision 10 moderne qui ne s'intéresse qu'à l'aspect extérieur des sens. La science de l'esprit reste dans la réalité, pour elle, la sensorialité extérieure est justement un simulacre. Mais si l'on s'arrête à la réalité extérieure, on n'a pas de correctif, pas de correctif tel que celui dont dispose la science de l'esprit en considérant l'humain cosmique

241

et par cela arrive à une appréciation de l'humain, au contraire de ce que parfois dit une façon de voir sensorielle sur l'humain. Cette conception matérialiste ne peut pas arriver à une appréciation de l'humain ; elle devrait donc être fautive. Elle devrait absolument estimer l'humain individuel empirique, l'humain de tous les jours, c'est-à-dire ce qu'elle sait de cet humain. Eh bien, cela ne va pas volontiers tout de suite !

Ainsi, la science de l'esprit est premièrement le chemin vers la vision spirituelle par 11 rapport à la simple croyance, ainsi elle est le chemin vers une véritable estime de l'humain par rapport à l'indifférence envers les humains qui découle nécessairement de la pure vision matérialiste. Encore une troisième chose. Il y a naturellement dans le cosmos des choses et des processus en dehors de l'humain. Comment la science de l'esprit considère-t-elle ces choses et ces processus en dehors de l'humain ? Toutes en rapport à l'humain ! Rien n'est considéré que par rapport à l'humain. Le règne minéral, le règne végétal, le règne animal sont considérés par la science de l'esprit en référence à l'humain. Cela donne une certaine appréciation de ce qui existe à côté de l'humain, ou on pourrait aussi dire sous l'humain, dans le monde physique extérieur. Prenez cette sensation, qui est une véritable science de l'esprit, et que *Christian Morgenstern* a prise de la science de l'esprit et transformée en forme poétique : l'humain se sent à la hauteur des royaumes physiques de la terre. En dessous de lui, il y a le règne animal, le règne végétal et le règne minéral.



Mais si ce règne végétal pouvait réfléchir de manière sensible sur le règne minéral, que devrait-il se dire ? Je m'incline devant toi avec respect, toi le minéral, car c'est à toi que je dois mon être-là. Si tu ne m'avais pas donné le sol, bien que tu sois plus bas que moi dans l'ordre hiérarchique de la nature, si tu ne m'avais pas donné le sol, je n'aurais pas pu être. De même, l'animal doit s'incliner avec respect vers la plante et dire: Je te remercie de mon être-là. — Et ainsi vers en haut. Tout empire supérieur s'incline dans la crainte de l'empire inférieur.

C'est ainsi que la science de l'esprit trouve la possibilité de regarder aussi l'autre 12 monde en rapport à l'humain, à l'amener dans un rapport correct.

242

La science de l'esprit intervient dans trois directions lorsqu'elle est en mesure d'intervenir dans la vie spirituelle, mais aussi dans la vie matérielle du présent : premièrement, par la contemplation spirituelle ; deuxièmement, par l'appréciation de l'humain ; troisièmement, par l'évaluation correcte de toutes les choses du monde par rapport à l'humain. Si ces choses n'arrivent pas, toute exigence de socialisation des entreprises de production reste une exigence dépourvue d'essence. Car tant que les trois conditions préalables mentionnées ne sont pas remplies dans la position de l'humain par rapport au monde, aux autres humains et à la spiritualité, il est impossible que des impulsions justes règnent dans la vie communautaire qui doit propulser quelque chose de socialiste.

Il est tout aussi peu possible de réaliser n'importe comment le deuxième point : ré-13 gulation de la production d'après le besoin. En effet, le besoin n'est pas quelque chose qui peut être enregistré statistiquement et d'après quoi se laisse justement régler autre chose. Dans la vie réelle, le besoin se transforme continuellement, se métamorphose continuellement. Je demande, j'aimerais une fois que quelqu'un établisse de quelle grandeur était le besoin des humains pour des chemins de fer électriques en 1840 ! Ce besoin est créé par magie par le processus culturel lui-même, il est transformé par le processus culturel même. Si vous voulez régler la production en fonction d'un besoin existant, si vous ne voulez pas donner d'initiative à la production, vous faites stagner le besoin. Vous pouvez seulement établir le rapport correct entre le besoin et la production uniquement si vous structurez/articulez l'organisme social de trois façons. Alors, la collaboration vivante de la régulation entre production et besoin, comme entre les autres impulsions de l'organisme social, est là d'elle-même. - Les rapports de travail et de salaire doivent être réglés démocratiquement. Oui, la démocratie ne sert à rien si ne repose pas à sa base une correcte appréciation de l'humain, cette appréciation qui ne peut vraiment être inscrite à fond dans l'âme humaine qu'à partir de la science de l'esprit. La démocratie contient toujours le ferment de sa propre destruction si elle ne contient pas en même temps le germe pour une véritable appréciation de l'humain.

243

La valeur ajoutée/plus-value - c'est le quatrième point - doit être transmise à la 14 communauté. Mes chers amis, j'aimerais dire qu'avec une telle chose, on surprend justement la pensée absolument impossible en soi d'une telle direction. Qu'est-ce que la valeur ajoutée ? La plus-value est ce que le prolétariat marxiste blâme comme l'impossible, comme ce qu'il faut abolir. Pour qu'il n'y ait plus de plus-va-





n'y ait plus de plus-value. Mais l'un de ses points idéaux est que cette plus-value doit être versée à la communauté ! Cela figure en effet parmi les points particuliers. Pourquoi cela figure-t-il ? Oui, parce qu'il y aura déjà de la plus-value, et parce que le fait qu'il y aura de la plus-value jette son ombre sur le programme. Mais c'est l'ombre qui tombe sur le programme. Elle jette en retour à nouveau toute son obscurité sur l'ensemble de la théorie.

Et c'est ainsi que l'humanité d'aujourd'hui vit en chancelant dans une terrible obs-15 curité qui ne peut être éclairée que si l'on surmonte l'inconfort de passer de la croyance à la contemplation/vision, de la simple position empiriquement donnée d'un humain par rapport à un autre, à la véritable appréciation de l'humain, de la simple consommation des choses et autres choses semblables à cette appréciation des choses extra-humaines dans le monde, qui est donnée si l'on sait anthropos-16 phiquement rapporter toutes choses à l'humain.

C'est ainsi que le destin des efforts en matière spirituelle-scientifique est étroite-16 ment lié aux énigmes sociales du présent. Et plus que ce besoin de répandre absolument la science de l'esprit, repose sur l'âme de celui qui est sérieux au sujet de la science de l'esprit, le besoin d'appeler sur le devant chez les humains le sentiment de combien est nécessaire, tout de suite pour les besoins les plus importants et les plus justifiés du présent, une propagation de ces idées, sentiments et impulsions de volonté qui peuvent seuls provenir de la science de l'esprit. Mainrenant, nous allons aussi encore continuer à parler sur ces choses.

244

## NOTES

Ce volume a été précédé par les conférences importantes contenues dans le volume 187 de la GA "Comment l'humanité peut-elle retrouver le Christ ? Le triple être-là d'ombre de notre temps". Dans le premier hiver sombre d'après-guerre, Rudolf Steiner fit appel, dans les conférences de ce volume, à l'esprit de l'Europe centrale, oublié depuis le milieu du XIXe siècle, tel qu'il peut être exprimé sous le terme de goethéanisme. Une nouvelle constellation mondiale s'était formée : l'Est et l'Ouest se faisaient face de manière hostile, au milieu, sans mission dans le monde et sans espoir d'un avenir meilleur, dans la misère matérielle, la Mitteleuropa/l'Europe du centre vaincue. En Russie, le bolchevisme se dressait, violent et menaçant pour le monde. L'Occident victorieux, épuisé et également vidé spirituellement et physiquement, voulait convertir le monde entier à la "démocratie". Dans l'Allemagne, dotée de cette "démocratie" nouvelle, inhabituelle et indésirable pour une grande partie de la population, régnaient l'abatement et la confusion.

Il faut se rappeler ces faits pour bien comprendre le sérieux profond et l'insistance avec lesquels Rudolf Steiner parle ici des forces qui auraient pu aider l'Europe centrale à retrouver la conscience de soi et un avenir sensé : les grands esprits de la fin du 18ème et du début du 19ème siècle et la tâche de chercher une solution aux questions sociales et nationales urgentes sur une base spirituelle par une triarticulation de l'organisme social. Car immédiatement après les conférences imprimées ici commence la période dite de la triarticulation, au cours de laquelle Rudolf Steiner s'efforce pendant presque deux ans de défendre devant le public cette idée



d'une réorganisation moderne de l'Europe centrale et fait un effort surhumain pour obtenir un effet immédiat sur les événements extérieurs, mais cela échoue et dû finalement être interrompu. Cf. les chroniques mentionnées dans la note de la p. 192.

*Base textuelle* : Les conférences ont été co-sténographiées par la sténographe professionnelle Helene Finckh (1883 - 1960) et transposées en texte clair. La présente édition est basée sur cette transcription. Lors de la révision pour la nouvelle édition, certains passages ont été comparés avec le sténogramme original, ce qui a donné lieu à de petites corrections de texte, et certains passages peu clairs ont été rendus plus lisibles ; c'est ce qui explique les différences de texte occasionnelles par rapport à l'édition précédente.

*Les œuvres de Rudolf Steiner* qui ont été publiées dans l'édition complète (GA) sont indiquées dans les références par leur numéro bibliographique. Voir aussi la vue d'ensemble à la fin du volume.

*A la page* :

10 *Walther Rathenau*, 1867-1922, industriel, écrivain, homme politique. 1922 ministre des affaires étrangères, assassiné par des radicaux de droite.

*les pensées de Walther Rathenau* : voir Rudolf Steiner "Sylvester-Empfindung und Neujahrs-Ausblick (Sentiments de St Sylvestre et coup d'oeil de nouvel an)", conférences du 31 décembre 1918 et du 1er janvier 1919, dans "Comment la nouvelle l'humanité peut-elle retrouver le Christ ? - La triple existence d'ombre de notre temps et la nouvelle lumière du Christ", GA Bibl. n° 187.

245

11s. *essai* : n'a pas pu être déterminé faute d'indications plus précises.

14 *Ernst Haeckel*, 1834-1919.

15 *Rudolf Eucken*, 1846-1929, philosophe, prix Nobel de littérature en 1908.

*Henri Bergson*, 1859-1941, philosophe français.

*Otto Willmann*, 1839 -1920. Pédagogue et philosophe catholique basé sur la vision aristotélicienne et thomiste modernisée du monde.

16 *Arthur Drews*, 1865 --1935. "Jésus a-t-il vécu ?" Berliner Religionsgespräch, discours sur le mythe du Christ, Berlin 1910.

17 *Erich Wasmann*, 1859 -1931. Jésuite depuis 1875. A étudié la vie des fourmis, a écrit entre autres "Menschen- und Tierseele" (âme humaine et animale), Cologne 1904.

*bourlingueur érudit* : le nom de cette personnalité n'a pas pu être retrouvé.

21 *Carl Vogt*, 1817-1895. zoologue, auteur d'ouvrages anthropologiques polémiques, défenseur du matérialisme.

*Jakob Moleschott*, 1822-1893, physiologiste hollandais, chef de file du matérialisme.

*W K. Cl Ford*, 1845-1879, mathématicien anglais.

*Herbert Spencer*, 1820-1903, philosophe anglais.

23 *Gardien du seuil* : voir à ce sujet Rudolf Steiner, "Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ?", GA Bibl.-Nr. 10.



25 *J'ai attiré votre attention ...* : Voir à ce sujet "Vor dem Tore der Theosophie (Devant le porche de la théosophie)", GA Bibl.-Nr. 95, 9e conférence ; ainsi que "Welt, Erde und Mensch (L'univers, la Terre et l'humain)", GA Bibl.-Nr. 105, 4e conférence.

27 *plus animal que l'animal* : "Il l'appelle raison synthétique et n'a besoin que de cela seul/seulement d'être plus animal que n'importe quel animal". Faust I, prologue dans le ciel.

*enterrer son nez dans chaque caillebotte* : "Et s'il était encore dans l'herbe/il enterrerait son nez dans chaque caillebotte". Faust I, Prologue au ciel.

*comme nous l'avons caractérisé ces jours-ci* : Voir "Sentiment de la Saint-Sylvestre et perspective du Nouvel An" (voir la remarque à la page 10).

28 *J'ai exécuté ...* : Voir à ce sujet "Die geistigen Wesenheiten in den Himmelskörpern und Naturreiche ( Les entités spirituelles dans les corps célestes et les règnes de la nature)", conférence du 13 avril 1912, GA Bibl.-No 136.

30 *Je l'ai exprimé récemment dans un essai* : "Luciférien et ahrimanien dans leur rapport à l'humain", dans "Philosophie et anthroposophie. Essais collectionnés 1904 - 1918". GA Bibl.-Nr. 35.

31 *La nature devient malade* : voir Hegel, "Encyclopédie des sciences philosophiques", 3. "Genre et individu", § 371.

*comme je vous l'ai présenté il y a quelque temps* : Voir Rudolf Steiner "Symptomatologie historique", GA Bibl.-No. 185.

346

34 *Essais du jésuite Zimmermann* : dans "Stimmen der Zeit (Voix du temps)", 48e année, 1918, cahiers 10 et 11.

38 *"Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?"* (1904/05), GA Bibl.-Nr. 10.

39 *Jean de la Croix* : Juan de la Cruz, 1542-1591, mystique espagnol, disciple de Sainte Thérèse d'Avila.

46 11.Z.v.u. *incapable de ne se livrer qu'à ces conceptions science de la nature stériles.* : Ce passage, qui n'est pas clair dans la sténographie, a été imprimé dans les éditions précédentes avec une mauvaise transcription.

48 *jusqu'en 1822* : l'ouvrage de Copernic a certes été retiré de l'Index des livres interdits dès 1757, mais l'autorisation officielle d'imprimer et d'éditer les ouvrages qui expliquent l'arrêt du soleil et le mouvement de la terre n'a été décidée qu'en 1822 à Rome.

*J'ai déjà attiré l'attention sur ce point d'un autre point de vue* : Dans la B. et 9. conférence de "Symptomatologie historique", GA Bibl.-No. 185.

49 *Ordre de haut degré* : La maçonnerie dite de Saint-Jean, la plus répandue en Europe centrale, ne connaît que trois degrés. La maçonnerie de haut degré se trouve principalement dans les pays occidentaux. La franc-maçonnerie politique et la franc-maçonnerie occulte sont pratiquées par l'ordre des hauts grades.

*Je vous l'ai dit* : cf. à ce sujet surtout R. Steiner "La légende du temple et la légende dorée", GA Bibl.-Nr. 93.



50 *humain-spartacus* : Spartacus, chef d'esclaves 73 - 71 av. J.-C. C'est en son honneur qu'a été créé un journal par Karl Liebknecht en 1916 et les forces les plus à gauche de la révolution allemande de 1918/19 sont appelées "spartakistes".

59 *Comment Goethe y a regardé* : voir entre autres "Sprüche in Prosa" 4e div. "Science de la nature" dans les écrits de Goethe sur la science de la nature, édités et commentés par Rudolf Steiner dans "Deutsche National-Litteratur" de Kürschner 117e tome, 2e partie. Réimpression Dornach 1975, GA Bibl.-Nr. 1 a- e. len Erwachen", 6e tableau. "Quatre drames-mystères" (1910-13), GA Bibl.-N° 14.

64 *Conclusion de la paix* : la paix n'avait pas encore été signée (armistice du 11 novembre 1918, paix de Versailles de juin 1919).

66 *Jean-Jacques Rousseau*, 1712 -1778.

67 "*La philosophie de la liberté*" (1894), GA Bibl. n° 4.

69 "*La science secrète en esquisse*" (1910), GA Bibl.-Nr. 13.

90 *Les questions sociales doivent être résolues spirituellement-scientifiquement* : Peu après ces conférences, Rudolf Steiner publia son ouvrage fondamental "Les point fondame taux de la question sociale dans les nécessités de la vie du présent et du futur", GA Bibl.-Nr. 23.

247

93 *Karl Marx*, 1818 -1883.

*Gustav Schmoller*, 1838 -1883, politologue, historien, économiste.

*Wilhelm Roscher*, 1817 -1894, historien de l'économie nationale.

97 *Emmanuel Kant*, 1724-1804, voir "La religion dans les limites de la pure raison synthétique" (1793), 1ère pièce, " De l'habitation du principe mauvais à côté du bien ; ou du mal radical dans la nature humaine "

99 *Ku Hung-Ming* : auteur chinois d'ouvrages d'histoire culturelle très lu à l'époque. Voir la quatrième conférence dans "Impulsion d'évolution de l'humanité. Goethe et la crise du 19e siècle", GA Bibl.-No 171 et la septième conférence dans "Le karma de la profession de l'humain en rattachement à la vie de Goethe", GA Bibl.-No 172.

*Un certains rapport* : de 1902 à 1913, Rudolf Steiner était secrétaire général de la section allemande de la Société théosophique, dont le siège était à Adyar (Inde). La séparation a eu lieu en 1913. Cf. "L'histoire et les conditions du mouvement anthroposophique en rapport à la société anthroposophique", GA Bibl.-Nr. 258.

100 *Communications de la dite chronique de l'Akasha* : voir "Aus der Akasha-Chronik", (1904-08), GA Bibl.-Nr. 11, tiré à part de la revue "Lucifer-Gnosis", juillet 1904 à mai 1908.

104 "*Théosophie. Introduction à la connaissance suprasensible du monde et à la détermination de l'humain*" (1904), GA Bibl.-N° 9.

104 *Et si le Christ n'était pas ressuscité* : 1 Corinthiens 15/14.

113 "*Le christianisme comme fait mystique et les mystères de l'Antiquité*" (1902), GA Bibl. n° 8.

114 *Ariens* : partisans d'Arius, mort en 336, presbytériens à Alexandrie. L'arianisme,



vers lequel se tournaient surtout les peuples germaniques, fut déclaré hérésie et éradiqué après des siècles de conflits.

117 Platon, 427 - 347 av. J.-C.

118 *Dieu est le bien* : cette conception de Platon s'exprime entre autres dans le "Timée".

*Le garçon Goethe ...* : "Poésie et vérité", 1ère partie, 1er livre (conclusion).

119 *Hymne en prose à la nature* : "Die Natur" (aphoristique), vers 1780. Les écrits scientifiques de Goethe, édités et commentés par Rudolf Steiner, t. 2 p. 5 - 9, voir la remarque à la p. 59.

123 *Au début de la conférence, paroles commémoratives pour Mme Leyh ; apparaissent dans un autre contexte.*

*Je suis avec vous tous les jours ...* : Matth. 28,20

248

127 *ce que je vous ai dit à plusieurs reprises* : Cf. à ce sujet les volumes "Das Geheimnis des Todes (Le secret de la mort). Wesen und Bedeutung Mitteleuropas und die europäischen Volksgeister (Être et signification de l'Europe du centre et les esprits de peuple européens)", GA Bibl.Nr. 159/160 ; "Considération historico-temporelles. Le karma de la non-véracité, première partie", GA Bibl.-N° 173 ; - , deuxième partie : GA Bibl.-N° 174 ; "Les dessous spirituels de la Première Guerre mondiale", GA Bibl.-N° 174b.

128 *quatorze cadavres de la pensée de l'Occident* : les "quatorze points" du président Wilson.

129 *Karl Julius Schröer* : 1825 -1900, professeur de littérature à l'école technique supérieure de Vienne.

*les dictionnaires peu exigeants* : 1) "Versuch einer Darstellung der deutschen Mundarten des ungarischen Berglands (Tentative de présentation des dialectes allemands des montagnes hongroises)" in Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften (Informations sur les sessions de l'Académie royale des sciences) XLIV (1863), ainsi que XLV (1864).

*la culture purement magyare depuis 1867* : en 1867, à l'issue de longs conflits, l'Autriche et la Hongrie ont trouvé un accord sur la base du dualisme ; la Hongrie est devenue une moitié d'empire indépendante.

130 *Au soir de la Saint-Sylvestre* : voir la remarque à la page 10.

*quand plus tard, il prononça ce mot étrange* : à Eckermann, le 12 mars 1828 : littéralement : "Nous voulons cependant espérer et attendre de voir ce qu'il en sera de nous, Allemands, dans un siècle environ, et si nous serons alors parvenus à ne plus être des savants et des philosophes abstraits, mais des humains".

*Herman Grimm*, 1828 -1902.

133 *Les secrets, fragment* (1784) Édition Sophie, Weimar, 16e vol.

*Pandore*. Une pièce de théâtre (Le retour de Pandore), (1807) Édition Sophie, Weimar, vol. 50



*Prométhée*, fragment dramatique (1795), Édition Sophie, Weimar, vol. 39. *La Fille naturelle*, une tragédie (1803), Édition Sophia, Weimar, vol. 10.

134 *Dans le petit livre de Goethe* : "Goethes Geistesart in ihrer Offenbarung durch seinen <Faust> (sorte d'esprit de Goethe dans sa manifestation par son <Faust>) et par le conte du serpent et de Lylia" (1918), GA Bibl.Nr. 22.

135 *Johann Kaspar Lavater*, 1741-1801, écrivain et ecclésiastique protestant. Fondateur de la physiognomonie.

*Johann Bernhard Basedow*, 1723 -1790, directeur du Philantropianum à Dessau.

*Prophète à droite, prophète à gauche ...* : Dans le poème "Entre Lavater et Basedow".

136 *William Shakespeare*, 1564 -1616.

*qu'on lise ses lettres ...* : Goethe, Voyage en Italie.

*Baruch Spinoza*, 1632 -1677.

137 *Linné, le botaniste ...* : Karl von Linné, 1707 -1778.

138 "*Là est la nécessité ...*" : Voyage en Italie, 6 septembre 1787.

*dans le petit livre de Goethe cité* : voir la remarque à la page 134.

249

144 *Présentation de notre scène de Faust* : le 16 janvier avait eu lieu une représentation de la scène "Mer Égée" de la deuxième partie de "Faust".

*Comte de Shaftesbury*, 1671-1713, philosophe anglais

*Frans Hemsterhuis*, 1721-1790, philosophe hollandais.

*Propos de Herman Grimm* : dans "Fragmente", Stuttgart 1902, 2e et dernière partie, page 40.

145 *Martin Luther*, 1483 -1546.

*Frédéric le Grand*, 1712 -1786, roi de Prusse depuis 1740.

*Otto, prince de Bismarck*, 1815 -1898. Fondateur de l'Empire allemand, 1871, dont il devint le chancelier.

*Friedrich Schiller*, 1759 -1805. Sur l'éducation esthétique de l'humain, dans une série de lettres (1793 -1795).

148 *ce que Kant appelle le devoir* : "Devoir ! toi, grand nom sublime, qui n'as rien d'arbitraire ni d'imposé. Critique de la raison pratique", 1788, Ière partie, 3ème partie principale, "Des ressorts de la pure raison synthétique pratique".

*Schiller dit* : "Je sers volontiers les amis ... " Extrait des "Xenien" : "Gewissenskrupel (scrupules de conscience)".

152 *Karl Julius Schröer* : voir la remarque à la page 129.

*comme le disait justement Hermann Grimm ...* : H. Grimm sur la théorie kantienne-laplacienne de l'origine du monde dans "Goethe", Vorlesungen, gehalten in Berlin (cours magistral tenu à Berlin), 2 Bände, 8. Aufl. Stuttgart et Berlin 1903, 2e vol. 23e conférence. p. 171 s.

158 "*Von Seelenrätseln (des énigmes de l'âme)*" (1917), GA Bibl.-Nr. 21.



160 *Pepsine, ptyaline* : substances contenues dans le suc gastrique ou la salive humaine.

168 ss *Scène avec les cabires* : "Faust", 2e partie, 2e acte (Nuit de Vaucluse classique). Cf. également Rudolf Steiner, 17 janvier 1919 dans "Das Faustproblem. Die romantische und die klassische Walpurgisnacht (Le problème Faust. La nuit de Walpurgis romantique et classique", GA Bibl.-Nr. 273 ; ainsi que Dornach, 21 décembre 1923 dans "Mysteriengestaltungen (Façonnement des Mystères", GA Bibl.-Nr. 232.

170 *et au huitième* : "Là, à l'ouest, il y a aussi le huitième, auquel personne n'a encore pensé", Faust op. cit.

171 *Dans mon premier mystère* : "La porte de l'initiation" dans "Quatre drames-mystères" (1910-1913), GA Bibl.-N°14.

*Dans mon deuxième Mystère* : "L'épreuve de l'âme", ibidem.

182 *Ferdinand Lasalle*, 1825- 1864, leader socialiste. "La science et les ouvriers. Un discours de défense devant le tribunal criminel de Berlin contre l'accusation d'avoir publiquement excité les classes non possédantes à la haine et au mépris contre les possédants". Zurich 1863.

250

183 *Karl Marx*, 1818 -1883. Manifeste communiste (1848) dans "Frühschriften (écrits précoces) von Karl Marx und Friedrich Engels", Verlag von Philipp Reclam, Leipzig o.J. Das Kapital, 3 volumes, 1867-1894.

184 *Cahier d'une ...revue* : "Wissen und Leben (Savoir et vie)" XII. Jahrg. Heft 8/9 (15 janvier et 1er février 1919) page 248 : "Für das deutsche Volk (Pour le peuple allemand)", par Hermann Fernau.

186 *J'ai développé cela ici une fois* : voir entre autres "Christ und die geistige Welt (Christ et le monde spirituel). Von der Suche nach dem Heiligen Gral (De la recherche du Saint Graal) " (1913/14), GA Bibl.-Nr. 149 ; "Die geistige Vereinigung der Menschheit durch den Christus-Impuls (Communion spirituelle de l'humanité par l'impulsion du Christ)" (1915/16), GA Bibl.-Nr. 165 ; "Perspektiven der Menschheitsentwicklung (Perspectives de l'évolution de l'humanité)" (1921), GA Bibl.-Nr. 204.

*J'en ai encore parlé l'autre jour* : Le 25 décembre 1918 dans "Comment l'humanité peut-elle retrouver le Christ ?", GA Bibl.-N° 187.

189 *Homoncule* : l'homme créé de toutes pièces dans le "Faust" de Goethe, 2e partie, 2e acte "Laboratoire".

192 *Cherchons à agir dans ce sens* : à partir de mars 1919, Rudolf Steiner s'est consacré à la tâche de représenter la triarticulation devant le public et de faire connaître les idées qui sont résumées dans le livre "Les points fondamentaux de la question sociale" (voir la référence à la p. 90). Voir H. Wiesberger, "Chronique. 50 ans des points fondamentaux de la question sociale 1919 -1969" dans le cahier 24/25, et "1919, l'année du mouvement de la triarticulation" dans le cahier 27/28 des "Beiträge zur Rudolf Steiner-Gesamtausgabe (Contributions à l'édition complète)", Dornach 1969.

193 *Or, cela peut être facilement réfuté* : voir Rudolf Steiner, "Cours d'économie nationale", GA Bibl.-Nr. 340.



198 *carcinome social* : Rudolf Steiner a d'abord qualifié de "carcinome social", à Vienne en 1914, la production de biens sans besoin réel, c'est-à-dire pour des besoins générés "purement par l'économie nationale". Voir la conférence du 14 avril dans "Inneres Wesen des Menschen und Leben zwischen Tod und neuer Geburt (Être intérieur de l'humain et vie entre mort et nouvelle naissance)", GA Bibl.-Nr. 153.

208 *Programme d'Erfurt* : programme du Parti social-démocrate d'Allemagne établi en 1891.

211 *Karl Kautsky*, 1854 -1939, théoricien et historien social-démocrate. C'est à lui que l'on doit principalement le programme d'Erfurt.

212 *Edgar Jaffé*, professeur d'économie nationale. La citation est tirée de sa brochure "Volkswirtschaft und Krieg (Économie de peuple et guerre)", Tübingen 1915, page 28.

230 *Entente* : Les puissances victorieuses de la Première Guerre mondiale.

242 *que Christian Morgenstern ... a transformé en forme poétique* : Christian Morgenstern (1871-1914) dans son poème "Fußwaschung (Lavement des pieds)" dans la collection «Wir fanden einen Pfad (Nous trouvâmes un sentier)».

251

## CONTENU DÉTAILLÉ

PREMIÈRE CONFÉRENCE, Dornach, 3 janvier 1919 9

La réponse de la science de l'esprit aux questions les plus importantes de l'époque  
Rejet de la spiritualité comme caractéristique de notre époque. Formation de concepts abstraits. Le matérialisme comme émanation des doctrines de l'Église. L'animal vit dans des concepts abstraits. Différence dans la conception des sens entre l'animal et l'humain. "L'âme humaine et l'âme animale" de Wasmann. Le dépassement du/le passage devant le gardien du seuil à l'époque de l'âme consciente/de conscience. L'abstraction des concepts conduit l'humain à l'animal, une régression/marche en arrière dans la marche en avant. Crainte chez les animaux, car le monde terrestre leur est étranger. Futur état de peur des humains qui ne peuvent pas assimiler le monde spirituel.

DEUXIÈME CONFÉRENCE, 4 janvier 1919 33

La position de l'humain à l'époque de l'âme consciente - Jean de la Croix sur la contemplation et le chemin moderne vers la connaissance de l'esprit La science moderne de l'esprit et les anciens courants spirituels. Dans l'esprit de l'Église, l'aspiration à pénétrer dans le monde suprasensible grâce à des facultés particulières est hérétique, tout comme la conception selon laquelle l'humain participe de l'esprit divin. Jean de la Croix sur la contemplation. Son enseignement déformé par le clergé. La science de l'esprit constitue le prolongement de l'union de l'humain et du divin-spirituel enseignée par Jean de la Croix. Le chemin de la contemplation mystique chez Jean de la Croix. Nécessité de la connaissance suprasensible pour comprendre les processus dans le sous conscient de l'humain.





### TROISIÈME CONFÉRENCE, 5 janvier 1919 51

Le caractère décisif de l'époque actuelle Jusqu'au XVe siècle, des impulsions anciennes. Les événements catastrophiques de notre époque sont une conséquence de l'ascension des esprits de la personnalité. Grâce à l'entraînement de l'esprit, vision transformée des règnes minéral, végétal, animal et humain. Pas de perception de sa propre entité dans la capacité de représentation : le propre je comme trou de conscience. Représentation fantomatique et volonté incomplète. L'entité humaine proprement dite se trouve au milieu entre représenter et vouloir. Dans le règne minéral et végétal se trouvent des êtres bannis du monde spirituel. L'humain reste enfant, l'animal est desséché. Des humains qui ne s'élèveront pas jusqu'à la saisie du monde spirituel, s'amenuise de la représentation et de la conscience, mais pas de la nostalgie, le lien/pendant avec le monde post-mortem. C'est de cela que le présent est malade. Ce qui est vivant dans le domaine de la volonté et qui ne peut être maîtrisé par la représentation provoque la rage. Si les hommes ne s'abandonnent qu'à leur tête, ils n'auront bientôt plus aucunes pensées. Nécessité d'une pensée active par la science de l'esprit pour la fécondation la vie sociale.

### QUATRIÈME CONFÉRENCE, 10 janvier 1919 82

Le rapport entre le psycho-spirituel/l'âmique-spirituel et le vécu physique-corporel du moi et du corps astral dans le sommeil ; atténuation/affaiblissement de ce vécu à l'état de veille. Avec cela peut être compris le côté extérieur de la nature, mais pas amené de l'ordre dans la structure sociale. Augmentation du courage nécessaire. Désintérêt vis-à-vis de la vie spirituelle. L'endormissement/l'être endormi lors de la confrontation du se tenir vis-à-vis d'humain à humain avec rapport notre être humain plus profond. Lors de l'entrée dans le monde spirituel, ce qui est endormi se réveille. Ce n'est qu'au-delà du seuil de la conscience sensorielle que se trouvent les solutions aux questions sociales. Les sensations qui sont nécessaires pour ne pas explorer dépourvu d'essence les impulsions sociales sont comme l'amour maternel sur le plan physique. C'est dans la reconnaissance de la nature divine et spirituelle de l'humain que repose la solution des questions sociales. -- La logique et la science européennes sont e la conviction que l'humain est en fait mauvais ; un élargissement de l'horizon spirituel est nécessaire pour parler fructueusement sur le problème social.

### CINQUIÈME CONFÉRENCE, 11 janvier 1919 103

La spiritualisation de l'histoire moderne - paganisme, judaïsme et christianisme - le "conte" de Goethe Élévation de la conception du mystère du Golgotha par la science de l'esprit. La pensée de résurrection. Saisie du vivant seulement par l'ascension à l'imagination, l'inspiration, l'intuition. Paganisme : vision de la nature ; judaïsme : impulsion morale --- Job. Entrée de l'impulsion du Christ lorsque les cultures païenne et juive ont atteint leur apogée et ont épuisé leur force, symbole extérieur du représentant mourant de l'humanité. Le christianisme a dû prendre la forme du mystère païen pour se répandre dans l'empire romain, d'où la messe. L'accueil du christianisme par les barbares nordiques est beaucoup plus primitif, par un rapport de cœur personnel avec le Christ Jésus. Chez les peuples primitifs du Nord, est développé pour une époque ultérieure ce qui s'en était formé plus tôt dans le Sud à un stade antérieur. Ce qui était le platonisme dans la Grèce antique est devenu le goe-



théanisme à la cinquième époque culturelle. Avec Goethe, est indiqué sur une attente. L'hymne en prose de Goethe "A la nature".

SIXIÈME CONFÉRENCE, 12 janvier 1919 123

Le goethéanisme comme ambiance/humeur d'attente Crise de l'humanité à l'époque du Mystère du Golgotha ; affaiblissement des forces corporelles ataviques ; - renforcement de la force psycho/âmique-spirituelle par l'impulsion du Christ. Résurrection intérieure des anciens mystères comme fait historique, insaisissable pour la raison analytique ordinaire. Position de Goethe en rapport à la saisie de l'impulsion du Christ. Rayonnement des cultures du centre de l'Europe. La volonté à la destruction du centre européen. Le goethéanisme comme ambiance d'attente. La triarticulation du façonnement social de l'humanité. Le sentiment païen d'Isis. Le conte du serpent vert et du beau lys/de la belle Lilia. L'évolution de la personnalité de Goethe. L'influence de Shakespeare, Spinoza et Linné. Les œuvres inachevées de Goethe ("Secrets", "Pandora"). Le goethéanisme repose encore dans la tombe pour la culture extérieure, mais doit ressusciter et amener une nouvelle compréhension du Christ.

SEPTIÈME CONFÉRENCE, 24 janvier 1919 144

Le XIXe siècle, un tournant dans l'évolution de l'humanité - Les "Lettres esthétiques" de Schiller et le "Conte" de Goethe. L'intention de Schiller d'un acte politique. Pensée fondamentale des "Lettres" : la liberté dans le contexte social. L'humain libre entre la nécessité sensorielle et la nécessité de raison synthétique. L'esthétique comme état idéal. Schiller, humain d'intellect/de raison analytique sensorialisé, Goethe, humain d'instinct spiritualisé. Milieu du 19e siècle : franchissement d'un abîme. La question sociale avant et après cette date. La nature triarticulée de l'humain (tête, poitrine, membres ; inspiration, jugement, expérience ; perception sensorielle, respiration, alimentation). L'humain triarticulé et les hiérarchies. La triarticulation dans le social : nature, économie - fraternité ; État, lois - égalité ; vie de l'esprit - liberté.

HUITIÈME CONFÉRENCE, 25 janvier 1919 168

Le rapport entre la science de l'humain à la science sociale - Les trois kabires - L'humain tripartite et l'organisme social tripartite La période avant et après le milieu du XIXe siècle. La triarticulation. La crise du matérialisme. Les trois kabires et le quatrième kabire. Les "Lettres esthétiques" de Schiller. Imagination, inspiration, intuition. Triarticulation de l'organisme social : vie de l'économie, vie de l'état, vie de l'esprit. Le secret du métabolisme (stimulation) et de l'activité de tête (production). Les pensée comme nourriture de l'organisme social. Perte de l'esprit et perte de la base de nature dans l'organisme social après le milieu du 19e siècle.

NEUVIÈME CONFÉRENCE, 26 janvier 1919 179

La migration des peuples d'hier et d'aujourd'hui - L'homoncule social Triarticulation de l'organisme social. Opposition entre les ouvriers et les entrepreneurs. Aucune confiance des ouvriers dans la force de la pensée : exigence de changement de l'ordre économique. Origine du marxisme : une impulsion scientifique. Manquent des concepts à mesure de réalité. La migration de peuple de tribus barbares d'Est en Ouest et la vague de christianisme qui lui est venue en vis-à-vis vis. Aujourd'hui,



migration de peuple verticale de bas en haut. Nécessité d'une nouvelle révélation spirituelle d'en haut. La terre en relation sociale un organisme global. La socialisation n'est pas possible sur un territoire limité. Nécessité de la séparation du concept de valeur d'économie de peuple de l'humain concept de travail. Définitions étrangères à la réalité du concept de valeur. Valeur d'économie de peuple : état/co texte de tension entre marchandise (base/fondement de nature) et besoin (spirituel).

DIXIÈME CONFÉRENCE, 31 janvier 1919 202

Quelle forme peuvent avoir les revendications sociales dans le présent ? Ordre économique des XVIe et XVIIe siècles : corporations, guildes, etc. Dislocation de ces liens avec l'épanouissement le déploiement de l'âme de conscience. Développement de l'individualisme économique par la manière de production capitaliste. Situation actuelle à l'Ouest : impulsions démocratiques bourgeoises sans compréhension pour le mouvement prolétarien ; au centre et à l'Est : structures étatiques en ruine, économie détruite. Les "programmes d'Erfurt" de la social-démocratie : transposition des conceptions de science de la nature sur l'organisme social. Karl Kautsky. Jaffé . Les prestations des machines en rapport au travail humain.

ONZIÈME CONFÉRENCE, 1er février 1919 220

Le détachement du processus économique du personnel - La séparation de la vie morale-spirituelle des réalités extérieures de l'existence l'être-là Représentation socialiste du passage du capitalisme au socialisme. L'approche de science de la nature tifique de processus sociaux. Sans considération spirituelle- scientifique, pas de jugement social. Le développement du capitalisme. L'intervention du moral chez l'artisan du Moyen-Âge. L'ordre économique capitaliste : travailler pour le profit. Dissociation du processus économique de l'aspect personnel. Les quatre idéaux socialistes (socialisation des moyens de production, production uniquement pour les besoins, conditions de travail et de salaire démocratiques, plus-value à la communauté). Le côté moral de la question sociale. L'éveil des instincts animaux comme conséquence du manque d'intérêt spirituel. Économie : imagination ; esprit : Inspiration ; organisme politique : Intuition.

DOUZIÈME CONFÉRENCE, 2 février 1919 235

Les trois conditions préalables dans la position de l'humain au monde, aux autres humains et à la spiritualité Les quatre éléments du programme socialiste : socialisation des moyens de production ; production uniquement selon les besoins ; conditions de vie et de travail démocratiques ; plus-value à la communauté. Pas de confiance du prolétariat dans la moralité de la classe régnante. L'aspiration à un savoir naturel libre de moralité. Le spirituel est le plus important dans la question sociale dans le présent. Nécessité d'un être/système d'idéal libre. Danger de la montée d'instincts virulents. La science de l'esprit conduit à la contemplation spirituelle au lieu de la foi/la croyance, à une véritable appréciation de l'humain vis-à-vis de l'indifférence, à une juste appréciation de toutes choses.

## **SUR LES TRANSCRIPTIONS DE CONFÉRENCES**

Extrait de l'autobiographie de Rudolf Steiner "Mein Lebensgang" (35e chap., 1925)



Il existe maintenant deux résultats de mon activité anthroposophique ; premièrement mes livres publiés devant le monde entier, deuxièmement une grande série de cours qui devaient d'abord être imprimés en privé et vendus uniquement aux membres de la Société Théosophique (plus tard Anthroposophique). Il s'agissait de retranscriptions plus ou moins bien faites lors des conférences et qui - par manque de temps - n'ont pas pu être corrigées par moi. J'aurais préféré que les paroles prononcées oralement restent des paroles prononcées oralement. Mais les membres voulaient l'impression privée des cours. Et c'est ainsi que cela s'est fait. Si j'avais eu le temps de corriger les choses, la restriction "Réservé aux membres" n'aurait pas eu besoin d'exister dès le début. Maintenant, elle a été abandonnée depuis plus d'un an.

Ici, dans mon "parcours de vie", il est nécessaire de dire avant tout comment les deux : mes livres publiés et ces imprimés privés s'insèrent dans ce que j'ai élaboré comme anthroposophie.

Celui qui veut suivre ma propre lutte intérieure et mon travail pour placer l'anthroposophie devant la conscience de l'époque actuelle, doit le faire à l'aide des écrits généralement publiés. Dans ces ouvrages, je me suis également confronté à tout ce qui existe à l'époque en matière d'aspiration à la connaissance. Il y a là ce qui s'est formé de plus en plus pour moi dans la "vision spirituelle", ce qui est devenu l'édifice de l'anthroposophie - bien qu'à bien des égards de manière imparfaite.

A côté de cette exigence de construire l'"anthroposophie" et de ne servir que ce qui se présentait lorsque l'on devait transmettre des communications du monde de l'esprit au monde général de la formation d'aujourd'hui, s'ajoutait maintenant l'autre exigence de répondre pleinement à ce qui se manifestait comme besoin de l'âme, comme aspiration à l'esprit, à partir de l'adhésion.

Il y avait avant tout une forte tendance à voir les évangiles et le contenu de la Bible en général présentés sous la lumière de ce qui s'était révélée être celle de l'anthroposophie. On voulait entendre dans des cours ces révélations données à l'humanité.

Le fait que des cours de conférences internes aient été organisés dans le sens de cette exigence en a ajouté une autre. Seuls les membres assistaient à ces conférences. Ils connaissaient les premières communications de l'anthroposophie. On pouvait s'adresser à eux de la même manière qu'à des personnes avancées dans le domaine de l'anthroposophie. L'attitude de ces conférences internes était telle qu'elle ne pouvait pas être celle d'écrits entièrement destinés au public.

J'ai pu parler dans des cercles internes de choses que j'aurais dû organiser différemment pour la présentation publique, si elles avaient été destinées à celle-ci dès le début.

Ainsi, dans la dualité, les écrits publics et les écrits privés, il y a en fait quelque chose qui provient de deux fonds différents. Les écrits entièrement publics sont le résultat de ce qui luttait et travaillait en moi ; dans les imprimés privés, c'est la société qui lutte et travaille avec moi. J'écoute les vibrations dans la vie psychique des membres, et c'est dans ma vie intérieure vivante, dans ce que j'entends, que naît l'attitude des conférences.

Nulle part il n'est dit, ne serait-ce que dans une moindre mesure, quelque chose qui



ne soit pas le pur résultat de l'anthroposophie en construction. Il ne peut être question d'une quelconque concession aux préjugés ou aux sentiments préalables des membres. Celui qui lit ces imprimés privés peut les prendre au sens le plus complet du terme, comme ce que l'anthroposophie a à dire. C'est pourquoi, lorsque les accusations dans ce sens sont devenues trop pressantes, on a pu sans hésiter renoncer à l'idée de ne diffuser ces imprimés que dans le cercle des membres. Il faudra simplement accepter que des erreurs se trouvent dans les documents que je n'ai pas consultés.

Un jugement sur le contenu d'une telle impression privée ne peut être accordé qu'à celui qui connaît ce qui est supposé être une condition préalable au jugement. Et pour la plupart de ces imprimés, il s'agit au moins de la connaissance anthroposophique de l'humain, du cosmos, dans la mesure où son essence est représentée dans l'anthroposophie, et de ce qui se trouve comme "histoire anthroposophique" dans les communications du monde de l'esprit.





# Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani  
13 route de Fessenheim  
F-67117 Quatzenheim  
francois@triarticulation.fr  
Tel. 00 33 950 263 598  
[www.triarticulation.fr](http://www.triarticulation.fr)

Institut für soziale Dreigliederung  
Liegnitzer Strasse 15  
D-10999 Berlin  
sylvain.coiplet@dreigliederung.org  
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43  
[www.dreigliederung.de](http://www.dreigliederung.de)



**Institut pour une triarticulation  
de l'organisme social**  
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

*Soumettez-nous vos projets pour des collaborations fructueuses.*

Contact :  
François Germani +33 (0)950 263 598  
francois@triarticulation.fr

**[www.triarticulation.fr](http://www.triarticulation.fr)**

Design : Sylvain Coiplet

Le catalogue de nos publications en fichiers pdf imprimables à la demande :  
[www.triarticulation.fr/AM/](http://www.triarticulation.fr/AM/)

Informations diverses-  
Choix de traduction-  
Glossaire et lexiques -  
Droits de propriétés sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur :  
[www.triarticulation.fr/AS/Com/](http://www.triarticulation.fr/AS/Com/)

La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant aux contenus et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung  
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS

Formulaire de don en ligne : [www.dreigliederung.de/institut/spenden](http://www.dreigliederung.de/institut/spenden)

L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/[www.triarticulation.fr/Soutien.html](http://www.triarticulation.fr/Soutien.html)).

Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre reçu fiscal.

Ce cycle de conférences est tenu à Dornach (Suisse) en début 1919 juste avant celui, public, de Zurich (GA328) auquel R. Steiner s'était engagé lors des « Entretiens de janvier » auprès d'une petite délégation d'entrepreneurs venus de Stuttgart. Il est déjà en campagne de signatures pour l' « Appel au peuple allemand et au monde de la culture » qu'il rédigea alors comme prémisses au mouvement pour une triarticulation sociale en avril.

Il y place, principalement face à ses amis « anthroposophes », ce nouveau mode d'action, au regard de l'impulsion qu'il portait jusqu'alors. Il le situe à grands traits dans l'histoire, mais aussi dans **le passage, devenu nécessaire, d'une science de l'humain à une science sociale** rendu récemment possible notamment par ce qu'il a enfin pu formuler des rapports des facultés de l'âme à la corporéité lors de la publication de « Des énigmes de l'âme » en novembre 1917 (GA021).

On y apprend notamment comment son impulsion propre tire le Goethéanisme et d'autres aspirations à une anthroposophie de l'oubli.

Et leur donne une chance d'avenir dans un monde devenu « social » (*irruption dans l'histoire de l'économie moderne de division du travail*).

